

UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00006834 6

ŒUVRES

DE

LA FONTAINE

CONTES

TOME DEUXIÈME





G Staal del. & sc.

LES OIES DU FRÈRE PHILIPPE.

Garnier frères Editeurs

ŒUVRES

DE

LA FONTAINE

NOUVELLE ÉDITION

Très soigneusement revue sur les textes originaux

AVEC UN

TRAVAIL DE CRITIQUE ET D'ÉRUDITION

APERÇUS D'HISTOIRE LITTÉRAIRE

VIE DE L'AUTEUR, NOTES ET COMMENTAIRES, BIBLIOGRAPHIE, ETC.

PAR

M. LOUIS MOLAND

TOME QUATRIÈME





PARIS

LIBRAIRIE GARNIER FRÈRES

6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6

TROISIÈME PARTIE

1671

CONTES

DE

LA FONTAINE

TROISIÈME PARTIE.

I.

LES OIES DE FRÈRE PHILIPPE.

NOUVELLE TIRÉE DE BOCCACE.

Je dois trop au beau sexe, il me fait trop d'honneur
De lire ces récits, si tant est qu'il les lise.
Pourquoi non ? c'est assez qu'il condamne en son cœur
Celles qui font quelque sottise.
Ne peut-il pas, sans qu'il le dise,
Rire sous cape de ces tours,
Quelque aventure qu'il y trouve ?
S'ils sont faux, ce sont vains discours ;
S'ils sont vrais, il les désapprouve.

Iroit-il après tout s'alarmer sans raison
 Pour un peu de plaisanterie?
Je craindrois bien plutôt que la cajolerie
 Ne mît le feu dans la maison.
Chassez les soupirants, belles, souffrez mon livre:
 Je réponds de vous corps pour corps.
Mais pourquoi les chasser? Ne sauroit-on bien vivre
 Qu'on ne s'enferme avec les morts?
 Le monde ne vous connoît guères,
S'il croit que les faveurs sont chez vous familières:
 Non pas que les heureux amants
 Soient ni phénix ni corbeaux blancs;
 Aussi ne sont-ce fourmilières.
Ce que mon livre en dit doit passer pour chansons.
J'ai servi des beautés de toutes les façons:
 Qu'ai-je gagné? très-peu de chose;
Rien. Je m'aviserois sur le tard[1] d'être cause
Que la moindre de vous commît le moindre mal.
Contons, mais contons bien, c'est le point principal,
C'est tout; à cela près, censeurs, je vous conseille
De dormir comme moi sur l'une et l'autre oreille.
 Censurez, tant qu'il vous plaira,
 Méchants vers et phrases méchantes;
 Mais pour bons tours, laissez-les là,

1. La Fontaine avait près de cinquante ans lorsqu'il publia ce troisième livre de ses contes.

Ce sont choses indifférentes ;
Je n'y vois rien de périlleux.
Les mères, les maris, me prendront aux cheveux
Pour dix ou douze contes bleus!
Voyez un peu la belle affaire!
Ce que je n'ai pas fait, mon livre iroit le faire!
Beau sexe, vous pouvez le lire en sûreté.

Mais je voudrois m'être acquitté
De cette grâce par avance[1].
Que puis-je faire en récompense?
Un conte où l'on va voir vos appas triompher :
Nulle précaution ne les put étouffer.
Vous auriez surpassé le printemps et l'aurore
Dans l'esprit d'un garçon, si, dès ses jeunes ans,
Outre l'éclat des cieux et les beautés des champs,
Il eût vu les vôtres encore.
Aussi, dès qu'il les vit, il en sentit les coups,
Vous surpassâtes tout : il n'eut d'yeux que pour vous;
Il laissa les palais; enfin votre personne
Lui parut avoir plus d'attraits
Que n'en auroient, à beaucoup près,
Tous les joyaux de la Couronne.
On l'avoit dès l'enfance élevé dans un bois.

1. C'est-à-dire : je voudrais par avance m'être acquitté de la grâce que me fera le beau sexe de souffrir mon livre et de le lire.

Là, son unique compagnie
Consistoit aux oiseaux; leur aimable harmonie
Le désennuyoit quelquefois.
Tout son plaisir étoit cet innocent ramage;
Encor ne pouvoit-il entendre leur langage.
En une école si sauvage
Son père l'amena dès ses plus tendres ans.
Il venoit de perdre sa mère;
Et le pauvre garçon ne connut la lumière
Qu'afin qu'il ignorât les gens.
Il ne s'en figura, pendant un fort long temps,
Point d'autres que les habitants
De cette forêt, c'est-à-dire
Que des loups, des oiseaux, enfin ce qui respire
Pour respirer sans plus, et ne songer à rien.
Ce qui porta son père à fuir tout entretien,
Ce furent deux raisons, ou mauvaises, ou bonnes :
L'une, la haine des personnes;
L'autre, la crainte; et, depuis qu'à ses yeux
Sa femme disparut, s'envolant dans les cieux,
Le monde lui fut odieux;
Las d'y gémir et de s'y plaindre,
Et partout des plaintes ouïr,
Sa moitié le lui fit par son trépas haïr,
Et le reste des femmes craindre.
Il voulut être ermite, et destina son fils
A ce même genre de vie.

Ses biens aux pauvres départis,
Il s'en va seul, sans compagnie
Que celle de ce fils, qu'il portoit dans ses bras :
Au fond d'une forêt il arrête ses pas.
(Cet homme s'appeloit Philippe, dit l'histoire[1].)
Là, par un saint motif, et non par humeur noire,
Notre ermite nouveau cache avec très-grand soin
Cent choses à l'enfant, ne lui dit près ni loin
Qu'il fût au monde aucune femme,
Aucuns désirs, aucun amour ;
Au progrès de ses ans réglant en ce séjour
La nourriture de son âme.
A cinq, il lui nomma des fleurs, des animaux,
L'entretint de petits oiseaux ;
Et, parmi ce discours aux enfants agréable,
Mêla les menaces du diable,
Lui dit qu'il étoit fait d'une étrange façon.
La crainte est aux enfants la première leçon.
Les dix ans expirés, matière plus profonde
Se mit sur le tapis : un peu de l'autre monde
Au jeune enfant fut révélé,
Et de la femme point parlé.
Vers quinze ans, lui fut enseigné,
Tout autant que l'on put, l'auteur de la nature,

1. Fu un cittadino, il qual fu nominato Filippo Balducci. (*Il Decamerone*, Giornata quarta.)

Et rien touchant la créature.
Ce propos n'est alors déjà plus de saison
Pour ceux qu'au monde on veut soustraire;
Telle idée en ce cas est fort peu nécessaire.
Quand ce fils eut vingt ans, son père trouva bon
De le mener à la ville prochaine.

Le vieillard, tout cassé, ne pouvoit plus qu'à peine
Aller querir son vivre : et, lui mort, après tout,
Que feroit ce cher fils? comment venir à bout
De subsister sans connoître personne?
Les loups n'étoient pas gens qui donnassent l'aumône.
Il savoit bien que le garçon
N'auroit de lui pour héritage
Qu'une besace et qu'un bâton:
C'étoit un étrange partage.
Le père à tout cela songeoit sur ses vieux ans.
Au reste, il étoit peu de gens
Qui ne lui donnassent la miche[1].
Frère Philippe eût été riche
S'il eût voulu. Tous les petits enfants
Le connoissoient, et, du haut de leur tête,
Ils crioient : « Apprêtez la quête!
Voilà frère Philippe. » Enfin dans la cité

1. Il y avait peu de personnes qui ne lui fissent l'*aumône*. Une *miche* est un pain d'une ou deux livres.

Frère Philippe souhaité
Avoit force dévots, de dévotes pas une,
Car il n'en vouloit point avoir.
Sitôt qu'il crut son fils ferme dans son devoir,
Le pauvre homme le mène voir
Les gens de bien, et tente la fortune.
Ce ne fut qu'en pleurant qu'il exposa ce fils.

Voilà nos ermites partis;
Ils vont à la cité, superbe, bien bâtie,
Et de tous objets assortie :
Le prince y faisoit son séjour.
Le jeune homme, tombé des nues,
Demandoit : « Qu'est-ce là ? — Ce sont des gens de cour...
— Et là ? — Ce sont palais... — Ici ? — Ce sont statues. »
Il considéroit tout, quand de jeunes beautés
Aux yeux vifs, aux traits enchantés,
Passèrent devant lui. Dès lors nulle autre chose
Ne put ses regards attirer.
Adieu palais, adieu ce qu'il vient d'admirer.
Voici bien pis, et bien une autre cause
D'étonnement.
Ravi comme en extase à cet objet charmant :
« Qu'est-ce là, dit-il à son père,
Qui porte un si gentil habit ?
Comment l'appelle-t-on ? » Ce discours ne plut guère
Au bon vieillard, qui répondit :

« C'est un oiseau qui s'appelle oie.
— O l'agréable oiseau ! dit le fils plein de joie.
Oie, hélas ! chante un peu, que j'entende ta voix !
Peut-on point un peu te connoître[1] ?
Mon père, je vous prie et mille et mille fois,
Menons-en une en notre bois,
J'aurai soin de la faire paître. »

1. Var. *Edit de 1685* :

Ne pourroit-on point te connoître?

II.

LA MANDRAGORE.

NOUVELLE TIRÉE DE MACHIAVEL.

Au présent conte on verra la sottise
D'un Florentin. Il avoit femme prise,
Honnête et sage, autant qu'il est besoin,
Jeune pourtant, du reste toute belle :
Et n'eût-on cru de jouissance telle
Dans le pays, ni même encor plus loin.
Chacun l'aimoit, chacun la jugeoit digne
D'un autre époux : car, quant à celui-ci,
Qu'on appelloit Nicia Calfucci,
Ce fut un sot en son temps très-insigne.
Bien le montra lorsque, bon gré, mal gré,
Il résolut d'être père appelé ;
Crut qu'il feroit beaucoup pour sa patrie
S'il la pouvoit orner de Calfuccis.
Sainte ni saint n'étoit en paradis
Qui de ses vœux n'eût la tête étourdie ;

Tous ne savoient où mettre ses présents.
Il consultoit matrones, charlatans,
Diseurs de mots, experts sur cette affaire:
Le tout en vain, car il ne put tant faire
Que d'être père. Il étoit buté là,
Quand un jeune homme, après avoir en France
Étudié, s'en revint à Florence,
Aussi leurré[1] qu'aucun de par delà;
Propre, galant, cherchant partout fortune,
Bien fait de corps, bien voulu de chacune.
Il sut dans peu la carte du pays;
Connut les bons et les méchants maris,
Et de quel bois se chauffoient leurs femelles[2],
Quels surveillants ils avoient mis près d'elles,
Les si, les car, enfin tous les détours;

1. Terme de fauconnerie, qui veut dire bien dressé : il signifie ici rusé. Machiavel dit :

Un giovane, Callimaco Guadagni,
    Venuto or da Parigi,
Abita là in quella sinistra porta.
Costui, fra tutti gli altri buon compagni,
    A' segni ed a' vestigi
L'onor di gentilezza e pregio porta.
(*Mandragola*, prologo.)

« Un jeune homme, Callimaco Guadagni, venu de Paris tout récemment, demeure là, à cette porte, sur la gauche. Parmi les autres bons compagnons, celui-ci a fait ses preuves et donné des exemples qui lui ont mérité l'honneur et le prix de la galanterie. »

2. Expression proverbiale, pour dire quelle était leur conduite, ou ce qu'elles étaient capables de faire.

Comment gagner les confidents d'amours,
Et la nourrice, et le confesseur même,
Jusques au chien : tout y fait quand on aime[1] ;
Tout tend aux fins, dont un seul iota
N'étant omis, d'abord le personnage
Jette son plomb[2] sur messer Nicia
Pour lui donner l'ordre de cocuage.
Hardi dessein ! L'épouse de léans[3],
A dire vrai, recevoit bien des gens ;
Mais c'étoit tout : aucun de ses amants
Ne s'en pouvoit promettre davantage.
Celui-ci seul, Callimaque nommé,
Dès qu'il parut fut très-fort à son gré.
Le galant donc près de la forteresse
Assied son camp, vous investit Lucrèce,
Qui ne manqua de faire la tigresse
A l'ordinaire, et l'envoya jouer[4].

1. Dans les *Femmes savantes*, dont la représentation eut lieu en 1672, c'est-à-dire un an après la publication de la troisième partie des *Contes*, Molière dit :

> Vous devez vous forcer à quelque complaisance.
> Un amant fait sa cour où s'attache son cœur ;
> Il veut de tout le monde y gagner la faveur ;
> Et pour n'avoir personne à sa flamme contraire,
> Jusqu'au chien du logis il s'efforce de plaire.
> (Acte I, scène III.)

2. On dit dans le même sens : jeter son dévolu.
3. De ce logis, de ce lieu-là.
4. On dit maintenant dans le même sens : envoyer promener.

Il ne savoit à quel saint se vouer,
Quand le mari, par sa sottise extrême,
Lui fit juger qu'il n'étoit stratagème,
Panneau n'étoit, tant étrange semblât,
Où le pauvre homme à la fin ne donnât
De tout son cœur, et ne s'en affublât.
L'amant et lui, comme étant gens d'étude,
Avoient entre eux lié quelque habitude ;
Car Nice étoit docteur en droit canon :
Mieux eût valu l'être en autre science,
Et qu'il n'eût pris si grande confiance
En Callimaque. Un jour, au compagnon
Il se plaignit de se voir sans lignée.
A qui la faute ? il étoit vert galant,
Lucrèce jeune et drue, et bien taillée.
« Lorsque j'étois à Paris, dit l'amant,
Un curieux y passa d'aventure.
Je l'allai voir : il m'apprit cent secrets,
Entre autres un pour avoir géniture;
Et n'étoit chose à son compte plus sûre.
Le grand Mogol l'avoit avec succès
Depuis deux ans éprouvé sur sa femme :
Mainte princesse et mainte et mainte dame
En avoient fait aussi d'heureux essais.
Il disoit vrai : j'en ai vu des effets.
Cette recette est une médecine
Faite du jus de certaine racine,

Ayant pour nom mandragore ; et ce jus
Pris par la femme opère beaucoup plus
Que ne fit onc nulle ombre monacale
D'aucun couvent de jeunes frères plein[1] :
Dans dix mois d'hui[2] je vous fais père enfin,
Sans demander un plus long intervalle,
Et touchez là : dans dix mois, et devant,
Nous porterons au baptême l'enfant.
— Dites-vous vrai ? repartit messer Nice ;
Vous me rendez un merveilleux office.
— Vrai ; je l'ai vu : faut-il répéter tant ?
Vous moquez-vous d'en douter seulement ?
Par votre foi, le Mogol est-il homme
Que l'on osât de la sorte affronter ?
Ce curieux en toucha telle somme
Qu'il n'eut sujet de s'en mécontenter. »
Nice reprit : « Voilà chose admirable,
Et qui doit être à Lucrèce agréable.
Quand lui verrai-je un poupon sur le sein ?
Notre féal, vous serez le parrain ;
C'est la raison ; dès hui[3] je vous en prie.
— Tout doux, reprit alors notre galant ;
Ne soyez pas si prompt, je vous supplie :

1. « Seulement l'ombre du clochier d'une abbaye est féconde. » (Rabelais, liv. I, ch. xlv.)

2. D'aujourd'hui, à compter de ce jour.

3. Dès aujourd'hui.

Vous allez vite ; il faut auparavant
Vous dire tout. Un mal est dans l'affaire ;
Mais ici-bas put-on jamais tant faire
Que de trouver un bien pur et sans mal ?
Ce jus doué de vertu tant insigne
Porte d'ailleurs qualité très-maligne,
Presque toujours il se trouve fatal
A celui-là qui le premier caresse
La patiente ; et souvent on en meurt. »
Nice reprit aussitôt : « Serviteur ;
Plus de votre herbe ; et laissons là Lucrèce
Telle qu'elle est ; bien grand merci du soin.
Que servira, moi mort, si je suis père ?
Pourvoyez-vous de quelque autre compère :
C'est trop de peine : il n'en est pas besoin. »
L'amant lui dit : « Quel esprit est le vôtre !
Toujours il va d'un excès dans un autre.
Le grand désir de vous voir un enfant
Vous transportoit naguère d'allégresse ;
Et vous voilà, tant vous avez de presse,
Découragé sans attendre un moment.
Oyez[1] le reste, et sachez que nature
A mis remède à tout, fors[2] à la mort.

1. Écoutez.
2. Excepté.

Soyez certain qu'au partir dudit lieu
N'oublia rien, *fors* à me dire adieu.
(Marot, *Épîtres*, xxviii, t. II, p. 95.)

Qu'est-il de faire afin que l'aventure
Nous réussisse, et qu'elle aille à bon port?
Il nous faudra choisir quelque jeune homme
D'entre le peuple, un pauvre malheureux,
Qui vous précède au combat amoureux,
Tente la voie, attire et prenne en somme
Tout le venin; puis, le danger ôté,
Il conviendra que de votre côté
Vous agissiez sans tarder davantage;
Car soyez sûr d'être alors garanti[1].
Il nous faut faire IN-ANIMA VILI
Ce premier pas, et prendre un personnage
Lourd et de peu, mais qui ne soit pourtant
Mal fait de corps, ni par trop dégoûtant,
Ni d'un toucher si rude et si sauvage
Qu'à votre femme un supplice ce soit.
Nous savons bien que madame Lucrèce,
Accoutumée à la délicatesse
De Nicia, trop de peine en auroit.

1. CALLIMACO.

Ci e rimedio.

NICIA.

Quale?

CALLIMACO.

Far dormire con lei un altro che tiri (standosi una notte) a se tutta quella infezione della mandragola; dizpoi vi giacerete voi senza pericolo.

(*Mandragola*, atto II, scena v.)

Même il se peut qu'en venant à la chose
Jamais son cœur n'y voudroit consentir.
Or ai-je dit un jeune homme, et pour cause :
Car plus sera d'âge pour bien agir,
Moins laissera de venin, sans nul doute ;
Je vous promets qu'il n'en laissera goutte. »

Nice d'abord eut peine à digérer
L'expédient ; allégua le danger,
Et l'infamie ; il en seroit en peine :
Le magistrat pourroit le rechercher
Sur le soupçon d'une mort si soudaine.
Empoisonner un de ses citadins !
Lucrèce étoit échappée aux blondins,
On l'alloit mettre entre les bras d'un rustre !
« Je suis d'avis qu'on prenne un homme illustre,
Dit Callimaque, ou quelqu'un qui bientôt
En mille endroits cornera le mystère !
Sottise et peur contiendront ce pitaud :
Au pis aller, l'argent le fera taire.
Votre moitié n'ayant lieu de s'y plaire,
Et le coquin même n'y songeant pas,
Vous ne tombez proprement dans le cas
De cocuage. Il n'est pas dit encore
Qu'un tel paillard ne résiste au poison.
Et ce nous est une double raison
De le choisir tel que la mandragore

Consume en vain sur lui tout son venin :
Car quand je dis qu'on meurt, je n'entends dire
Assurément. Il vous faudra demain
Faire choisir sur la brune le sire,
Et dès ce soir donner la potion :
J'en ai chez moi de la confection.
Gardez-vous bien au reste, messer Nice,
D'aller paroître en aucune façon.
Ligurio choisira le garçon ;
C'est là son fait, laissez-lui cet office.
Vous vous pouvez fier à ce valet
Comme à vous-même ; il est sage et discret.
J'oublie encor que, pour plus d'assurance,
On bandera les yeux à ce paillard ;
Il ne saura qui, quoi, n'en quelle part,
N'en[1] quel logis, ni si dedans Florence,
Ou bien dehors, on vous l'aura mené. »

Par Nicia le tout fut approuvé.
Restoit sans plus d'y disposer sa femme.
De prime face elle crut qu'on rioit ;
Puis se fâcha ; puis jura sur son âme
Que mille fois plutôt on la tueroit.
Que diroit-on si le bruit en couroit ?

1. *N'en* pour *ni en,* comme dans la langue du XVI[e] siècle. « Sans dropace, n'autre médicament... N'à l'ignorance, n'à la perversité. » (RABELAIS.)

Outre l'offense et péché trop énorme,
Calfuce et Dieu savoient que de tout temps
Elle avoit craint ces devoirs complaisants,
Qu'elle enduroit seulement pour la forme.
Puis il viendroit quelque mâtin difforme
L'incommoder, le mettre sur les dents !
« Suis-je de taille à souffrir toutes gens?
Quoi ! recevoir un pitaud dans ma couche !
Puis-je y songer qu'avecque du dédain?
Et, par saint Jean, ni pitaud, ni blondin,
Ni roi, ni roc [1], ne feront qu'autre touche,
Que Nicia, jamais onc à ma peau. »

Lucrèce étant de la sorte arrêtée,
On eut recours à frère Timothée.
Il la prêcha, mais si bien et si beau
Qu'elle donna les mains par pénitence.
On l'assura de plus qu'on choisiroit
Quelque garçon d'honnête corpulence,
Non trop rustaud, et qui ne lui feroit
Mal ni dégoût. La potion fut prise.
Le lendemain notre amant se déguise,
Et s'enfarine en vrai garçon meunier;
Un faux menton; barbe d'étrange guise [2];

1. *Roc*, pièce du jeu d'échecs, nommée maintenant *la tour*.
2. Voyez la note 2 de la page 91 du tome III.

Mieux ne pouvoit se métamorphoser.
Ligurio, qui de la faciende[1]
Et du complot avoit toujours été,
Trouve l'amant tout tel qu'il le demande,
Et, ne doutant qu'on n'y fût attrapé,
Sur le minuit le mène à messer Nice,
Les yeux bandés, le poil teint, et si bien
Que notre époux ne reconnut en rien
Le compagnon. Dans le lit il se glisse
En grand silence : en grand silence aussi
La patiente attend sa destinée,
Bien blanchement, et ce soir atournée.
Voire[2] ce soir! atournée! et pour qui?
Pour qui? j'entends : n'est-ce pas que la dame
Pour un meunier prenoit trop de souci?
Vous vous trompez; le sexe en use ainsi.
Meuniers ou rois, il veut plaire à toute âme.

1. *Faciende*, affaire, cabale, intrigue. « Nous, à ceste heure, n'avons autre faciende que rendre coingnées perdues. » (RABELAIS.) — « Ils savent toutes vos faciendes et à Rome, et à Madrid, et en Savoie, et en Allemagne. » (*Satyre Ménippée.*) — « Le roi résolut de s'approcher de Paris, à cause de plusieurs pratiques qui se faisoient de toutes parts, comme si les exploits militaires eussent quitté la place aux faciendes et débats de paroles. » (SULLY.) — « M. Albert, qui est lieutenant de police (à Paris), placé par M. Turgot, et de sa faciende, ne pourroit pas s'accorder avec M. de Sartine. » (Mme DU DEFFAND.)

2. Vraiment.

Leur style est doux, *voyre* comme un chardon.
(MAROT, *Épîtres*, LVIII, t. II, p. 210.)

C'est double honneur, ce semble, en une femme,
Quand son mérite échauffe un esprit lourd,
Et fait aimer les cœurs nés sans amour.
Le travesti changea de personnage,
Sitôt qu'il eut dame de tel corsage
A ses côtés, et qu'il fut dans le lit.
Plus de meunier ; la galande sentit
Auprès de soi la peau d'un honnête homme[1].
Et ne croyez qu'on employât au somme
De tels moments. Elle disoit tout bas :
« Qu'est-ce ci donc? ce compagnon n'est pas
Tel que j'ai cru ; le drôle a la peau fine :
C'est grand dommage; il ne mérite, hélas!
Un tel destin : j'ai regret qu'au trépas
Chaque moment de plaisir l'achemine. »
Tandis[2] l'époux, enrôlé tout de bon[3],
De sa moitié plaignoit fort bien la peine.
Ce fut avec une fierté de reine
Qu'elle donna la première façon
De cocuage; et, pour le décoron,
Point ne voulut y joindre ses caresses.

1. C'est-à-dire, d'un homme bien élevé et de bonne compagnie. Tel est le sens qu'avait cette expression au XVIIe siècle. « L'honnête homme est un homme poli et qui sait vivre. » (BUSSY-RABUTIN.) — « L'étude commence un honnête homme et le commerce du monde l'achève. » (SAINT-ÉVREMOND.)

2. *Tandis*, pendant ce temps.

3. Sous-entendu : dans la grande confrérie des maris trompés.

A ce garçon la perle des Lucrèces
Prendroit du goût! Quand le premier venin
Fut emporté, notre amant prit la main
De sa maîtresse; et de baisers de flamme
La parcourant: « Pardon, dit-il, madame;
Ne vous fâchez du tour qu'on vous a fait;
C'est Callimaque; approuvez son martyre:
Vous ne sauriez ce coup vous en dédire;
Votre rigueur n'est plus d aucun effet.
S'il est fatal[1] toutefois que j'expire,
J'en suis content: vous avez dans vos mains
Un moyen sûr de me priver de vie,
Et le plaisir, bien mieux qu'aucuns venins,
M'achèvera; tout le reste est folie. »
Lucrèce avoit jusque-là résisté,
Non par défaut de bonne volonté,
Ni que l'amant ne plût fort à la belle;
Mais la pudeur et la simplicité
L'avoient rendue ingrate en dépit d'elle.
Sans dire mot, sans oser respirer,
Pleine de honte et d'amour tout ensemble,
Elle se met aussitôt à pleurer:
« A son amant peut-elle se montrer
Après cela? qu'en pourra-t-il penser?
Dit-elle en soi; et qu'est-ce qu'il lui semble?

1. *Fatal*, décidé, ordonné par le sort.

J'ai bien manqué de courage et d'esprit. »
Incontinent un excès de dépit
Saisit son cœur, et fait que la pauvrette
Tourne la tête, et vers le coin du lit
Se va cacher, pour dernière retraite.
Elle y voulut tenir bon, mais en vain;
Ne lui restant que ce peu de terrain,
La place fut incontinent rendue.
Le vainqueur l'eut à sa discrétion ;
Il en usa selon sa passion :
Et plus ne fut de larme répandue.
Honte cessa; scrupule autant en fit.
Heureux sont ceux qu'on trompe à leur profit!
L'aurore vint trop tôt pour Callimaque;
Trop tôt encor pour l'objet de ses vœux.
« Il faut, dit-il, beaucoup plus d'une attaque
Contre un venin tenu si dangereux. »
Les jours suivants notre couple amoureux
Y sut pourvoir : l'époux ne tarda guères
Qu'il n'eût atteint tous ses autres confrères.
Pour ce coup-là fallut se séparer.
L'amant courut chez soi se recoucher.

A peine au lit il s'étoit mis encore
Que notre époux, joyeux et triomphant,
Le va trouver, et lui conte comment
S'étoit passé le jus de mandragore.

« D'abord, dit-il, j'allai tout doucement
Auprès du lit écouter si le sire
S'approcheroit, et s'il en voudroit dire;
Puis je priai notre épouse tout bas
Qu'elle lui fît quelque peu de caresse,
Et ne craignît de gâter ses appas;
C'étoit au plus une nuit d'embarras.
« Et ne pensez, ce lui dis-je, Lucrèce,
« Ni l'un ni l'autre en ceci me tromper;
« Je saurai tout : Nice se peut vanter
« D'être homme à qui l'on n'en donne à garder[1].
« Vous savez bien qu'il y va de ma vie.
« N'allez donc point faire la renchérie :
« Montrez par là que vous savez aimer
« Votre mari plus qu'on ne croit encore :
« C'est un beau champ. Que si cette pécore
« Fait le honteux, envoyez sans tarder
« M'en avertir, car je vais me coucher :

1. C'est ce que dit plus expressément encore messer Nicia, dans la comédie de Machiavel : « Messilo al letto, ed innanzi mi partissi, volsi toccar con la mano come la cosa andava; ch'io non son uso ad essermi dato ad intender e lucciole par lenterne. — Je ne suis pas accoutumé à me laisser donner des vers luisants pour des lanternes. » (*Mandragola*, atto V, scena II.)

Toutefois, dans la *Mandragola*, ce trait fait simplement partie du récit que messer Nicia fait à Ligurio après l'événement, tandis que, dans La Fontaine, il appartient au discours que le mari a tenu à Lucrèce, pour la soumettre à ce qu'il exigeait d'elle, ce qui est plus ingénieux et plus piquant.

« Et n'y manquez ; nous y mettrons bon ordre. »
Besoin n'en eus : tout fut bien jusqu'au bout.
Savez-vous bien que ce rustre y prit goût?
Le drôle avoit tantôt peine à démordre [1] :
J'en ai pitié ; je le plains, après tout.
N'y songeons plus ; qu'il meure, et qu'on l'enterre.
Et quant à vous, venez nous voir souvent.
Nargue de ceux qui me faisoient la guerre :
Dans neuf mois d'hui je leur livre un enfant. »

1. NICIA.

. . . . Cha direte voi, ch'io non poteva far levar quel rubaldone?

LIGURIO.

Credolo.

NICIA.

E' gli era piaciuto l'unto.

(Atto V, scena II.)

III.

LES RÉMOIS.

Il n'est cité que je préfère à Reims [1] :
C'est l'ornement et l'honneur de la France,
Car, sans compter l'ampoule [2] et les bons vins,
Charmants objets y sont en abondance.
Par ce point-là, je n'entends, quant à moi,
Tours ni portaux, mais gentilles galoises [3] ;
Ayant trouvé telle de nos Rémoises
Friande assez pour la bouche d'un roi.

1. La Fontaine, dans sa jeunesse, fit à Reims de longs et fréquents séjours chez son ami de Maucroix, qui y demeurait et était chanoine de cette ville.

2. La sainte ampoule, qui servait au sacre des rois de France.

3. *Galoises*, jeunes femmes aimant le plaisir et faciles.

Et puis s'en vont pour faire les *galoises*,
Lors que devroient vaquer en oraisons.

(*Livre des Pardons de Saint-Trotet*, cité par Borel dans son *Trésor*, in-4°, p. 214.)

Une avoit pris un peintre en mariage,
Homme estimé dans sa profession ;
Il en vivoit : que faut-il davantage ?
C'étoit assez pour sa condition.
Chacun trouvoit sa femme fort heureuse.
Le drôle étoit, grâce à certain talent,
Très-bon époux, encor meilleur galant.
De son travail mainte dame amoureuse
L'alloit trouver ; et le tout à deux fins :
C'étoit le bruit, à ce que dit l'histoire ;
Moi, qui ne suis en cela des plus fins,
Je m'en rapporte à ce qu'il en faut croire.
Dès que le sire avoit donzelle en main,
Il en rioit avecque son épouse.
Les droits d'hymen allant toujours leur train,
Besoin n'étoit qu'elle fît la jalouse.
Même elle eût pu le payer de ses tours,
Et comme lui voyager en amours,
Sauf d'en user avec plus de prudence,
Ne lui faisant la même confidence.

Entre les gens qu'elle sut attirer,
Deux siens voisins se laissèrent leurrer
A l'entretien libre et gai de la dame :
Car c'étoit bien la plus trompeuse femme
Qu'en ce point-là l'on eût su rencontrer ;
Sage surtout, mais aimant fort à rire.

Elle ne manque incontinent de dire
A son mari l'amour des deux bourgeois;
Tous deux gens sots, tous deux gens à sornettes;
Lui raconta mot pour mot leurs fleurettes,
Pleurs et soupirs, gémissements gaulois[1].
Ils avoient lu, ou plutôt ouï dire,
Que d'ordinaire en amour on soupire;
Ils tâchoient donc d'en faire leur devoir,
Que bien que mal, et selon leur pouvoir.
A frais communs se conduisoit l'affaire;
Ils ne devoient nulle chose se taire.
Le premier d'eux qu'on favoriseroit
De son bonheur part à l'autre feroit.

Femmes, voilà souvent comme on vous traite.
Le seul plaisir est ce que l'on souhaite;
Amour est mort : le pauvre compagnon
Fut enterré sur les bords du Lignon[2];
Nous n'en avons ici ni vent ni voie[3].
Vous y servez de jouet et de proie
A jeunes gens indiscrets, scélérats :
C'est bien raison qu'au double on le leur rende:

1. *Gaulois* veut dire ici : dignes du vieux temps, à l'ancienne mode.

2. Petite rivière du Forez, où d'Urfé a placé les principales aventures de son roman d'*Astrée*.

3. Nous n'en avons point de nouvelles. Métaphore tirée de la vénerie.

Le beau premier qui sera dans vos lacs,
Plumez-le-moi, je vous le recommande.

La dame donc pour tromper ses voisins
Leur dit un jour : « Vous boirez de nos vins
Ce soir chez nous. Mon mari s'en va faire
Un tour aux champs ; et le bon de l'affaire
C'est qu'il ne doit au gîte revenir.
Nous nous pourrons à l'aise entretenir.
— Bon, dirent-ils, nous viendrons sur la brune. »
Or les voilà compagnons de fortune.
La nuit venue, ils vont au rendez-vous.
Eux introduits, croyant ville gagnée,
Un bruit survint ; la fête fut troublée ;
On frappe à l'huis[1]. Le logis aux verrous
Étoit fermé : la femme à la fenêtre
Court en disant : « Celui-là frappe en maître!
Seroit-ce point par malheur mon époux?
Oui ; cachez-vous, dit-elle ; c'est lui-même.
Quelque accident, ou bien quelque soupçon,
Le font venir coucher à la maison. »
Nos deux galants, dans ce péril extrême,
Se jettent vite en certain cabinet :

1. A la porte.

Dessus le soir, pour l'amour de sa mie,
Devant son *huis* la petite chanson.

(MAROT, *Ballades*, I, t. II, p. 231, édit. 1731, in-12.)

Car s'en aller, comment auroient-ils fait?
Ils n'avoient pas le pied hors de la chambre
Que l'époux entre, et voit au feu le membre[1]
Accompagné de maint et maint pigeon;
L'un au hâtier[2], les autres au chaudron.
« Oh! oh! dit-il, voilà bonne cuisine!
Qui traitez-vous? — Alis, notre voisine,
Reprit l'épouse, et Simonette aussi.
Loué soit Dieu qui vous ramène ici!
La compagnie en sera plus complète.
Madame Alis, madame Simonette,
N'y perdront rien. Il faut les avertir
Que tout est prêt, qu'elles n'ont qu'à venir:
J'y cours moi-même. » Alors la créature
Les va prier. Or, c'étoient les moitiés
De nos galants et chercheurs d'aventure,
Qui, fort chagrins de se voir enfermés,
Ne laissoient pas de louer leur hôtesse
De s'être ainsi tirée avec adresse
De cet apprêt. Avec elle à l'instant
Leurs deux moitiés entrent tout en chantant.
On les salue, on les baise, on les loue
De leur beauté, de leur ajustement;
On les contemple, on patine, on se joue.
Cela ne plut aux maris nullement.

1. Le gigot de mouton.
2. Le hâtier est un grand chenet de tournebroche.

Du cabinet la porte à demi close
Leur laissant voir le tout distinctement,
Ils ne prenoient aucun goût à la chose:
Mais passe encor pour ce commencement.
Le souper mis presque au même moment,
Le peintre prit par la main les deux femmes,
Les fit asseoir, entre elles se plaça.
« Je bois, dit-il, à la santé des dames! »
Et de trinquer : passe encor pour cela.
On fit raison; le vin ne dura guère.
L'hôtesse étant alors sans chambrière
Court à la cave, et, de peur des esprits,
Mène avec soi madame Simonette.
Le peintre reste avec madame Alis,
Provinciale assez belle, et bien faite,
Et s'en piquant, et qui pour le pays
Se pouvoit dire honnêtement coquette.
Le compagnon, vous la tenant seulette,
La conduisit de fleurette en fleurette
Jusqu'au toucher, et puis un peu plus loin;
Puis, tout à coup levant la collerette,
Prit un baiser dont l'époux fut témoin.
Jusque-là passe : époux, quand ils sont sages,
Ne prennent garde à ces menus suffrages[1],

1. Menues dévotions. « Se pourmenant et disant ses menus suffraiges. — ... Puis disoys mes menus suffrages et oraisons de saincte Brigide. » (RABELAIS, liv. II, ch. XV et XVII.)

Et d'en tenir registre c'est abus.
Bien est-il vrai qu'en rencontre pareille
Simples baisers font craindre le surplus ;
Car Satan lors vient frapper sur l'oreille
De tel qui dort, et fait tant qu'il s'éveille.
L'époux vit donc que, tandis qu'une main
Se promenoit sur la gorge à son aise,
L'autre prenoit tout un autre chemin.
Ce fut alors, dame ! ne vous déplaise,
Que le courroux lui montant au cerveau,
Il s'en alloit, enfonçant son chapeau,
Mettre l'alarme en tout le voisinage,
Battre sa femme, et dire au peintre rage,
Et témoigner qu'il n'avoit les bras gourds [1].
« Gardez-vous bien de faire une sottise,
Lui dit tout bas son compagnon d'amours ;
Tenez-vous coi ; le bruit en nulle guise
N'est bon ici, d'autant plus qu'en vos lacs
Vous êtes pris ; ne vous montrez donc pas :
C'est le moyen d'étouffer cette affaire.
Il est écrit qu'à nul il ne faut faire
Ce qu'on ne veut à soi-même être fait.
Nous ne devons quitter ce cabinet
Que bien à point, et tantôt, quand cet homme
Étant au lit prendra son premier somme.

1. Engourdis.

Selon mon sens, c'est le meilleur parti.
A tard viendroit aussi bien la querelle.
N'êtes-vous pas cocu plus d'à demi?
Madame Alis au fait a consenti :
Cela suffit; le reste est bagatelle. »
L'époux goûta quelque peu ces raisons.
Sa femme fit quelque peu de façons,
N'ayant le temps d'en faire davantage.
Et puis?... Et puis, comme personne sage
Elle remit sa coiffure en état.
On n'eût jamais soupçonné ce ménage,
Sans qu'il restoit[1] un certain incarnat
Dessus son teint; mais c'étoit peu de chose:
Dame fleurette en pouvoit être cause.

L'une pourtant des tireuses de vin
De lui sourire au retour ne fit faute :
Ce fut la peintre[2]. On se remit en train;
On releva grillades et festin:
On but encore à la santé de l'hôte,

1. Sans qu'il restait, si ce n'est qu'il restait. Molière a dit :

> Sans que mon bon génie au devant m'a poussé,
> Déjà tout mon bonheur eût été renversé.
> (*L'Étourdi*, acte I, sc. II.)

La Fontaine emploie encore la même tournure de phrase dans la *Confidente sans le savoir*, ci-après, cinquième partie.

2. La femme du peintre.

Et de l'hôtesse, et de celle des trois
Qui la première auroit quelque aventure.
Le vin manqua pour la seconde fois.
L'hôtesse, adroite et fine créature,
Soutient toujours qu'il revient des esprits
Chez les voisins. Ainsi madame Alis
Servit d'escorte. Entendez que la dame
Pour l'autre emploi inclinoit en son âme ;
Mais on l'emmène, et, par ce moyen-là,
De faction Simonette changea.
Celle-ci fait d'abord plus la sévère,
Veut suivre l'autre, ou feint le vouloir faire;
Mais, se sentant par le peintre tirer,
Elle demeure, étant trop ménagère
Pour se laisser son habit déchirer.
L'époux, voyant quel train prenoit l'affaire,
Voulut sortir. L'autre lui dit : « Tout doux!
Nous ne voulons sur vous nul avantage.
C'est bien raison que messer Cocuage
Sur son état vous couche ainsi que nous :
Sommes-nous pas compagnons de fortune?
Puisque le peintre en a caressé l'une,
L'autre doit suivre. Il faut, bon gré, mal gré,
Qu'elle entre en danse; et, s'il est nécessaire,
Je m'offrirai de lui tenir le pied :
Vouliez ou non, elle aura son affaire. »
Elle l'eut donc, notre peintre y pourvut

Tout de son mieux : aussi le valoit-elle.
Cette dernière eut ce qu'il lui fallut ;
On en donna le loisir à la belle.
Quand le vin fut de retour, on conclut
Qu'il ne falloit s'attabler davantage.
Il étoit tard, et le peintre avoit fait
Pour ce jour-là suffisamment d'ouvrage.
On dit bonsoir. Le drôle, satisfait,
Se met au lit : nos gens sortent de cage.
L'hôtesse alla tirer du cabinet
Les regardants, honteux, mal contents d'elle,
Cocus de plus. Le pis de leur méchef
Fut qu'aucun d'eux ne put venir à chef[1]
De son dessein, ni rendre à la donzelle
Ce qu'elle avoit à leurs femmes prêté :
Par conséquent c'est fait, j'ai tout conté.

1. Venir à bout ; achever ce qu'il avait projeté de faire.

IV.

LA COUPE ENCHANTÉE[1].

NOUVELLE TIRÉE DE L'ARIOSTE.

Les maux les plus cruels ne sont que des chansons
Près de ceux qu'aux maris cause la jalousie.
Figurez-vous un fou chez qui tous les soupçons
Sont bien venus, quoi qu'on lui die.
Il n'a pas un moment de repos en sa vie :
Si l'oreille lui tinte, ô dieux! tout est perdu.
Ses songes sont toujours que l'on le fait cocu ;
Pourvu qu'il songe, c'est l'affaire :
Je ne vous voudrois pas un tel point garantir,
Car pour songer il faut dormir,
Et les jaloux ne dorment guère.

1. Nous avons donné dans le précédent volume le fragment de 1669. Voici le conte complet, tel que l'offre le recueil de 1671. On se reportera au premier texte pour y voir quelques notes et pour constater les variantes.

Le moindre bruit éveille un mari soupçonneux;
Qu'à l'entour de sa femme une mouche bourdonne,
C'est cocuage qu'en personne
Il a vu de ses propres yeux,
Si bien vu que l'erreur n'en peut être effacée.
Il veut à toute force être au nombre des sots.
Il se maintient cocu, du moins de la pensée,
S'il ne l'est en chair et en os.
Pauvres gens! dites-moi, qu'est-ce que cocuage?
Quel tort vous fait-il, quel dommage?
Qu'est-ce enfin que ce mal dont tant de gens de bien
Se moquent avec juste cause?
Quand on l'ignore, ce n'est rien;
Quand on le sait, c'est peu de chose.
Vous croyez cependant que c'est un fort grand cas.
Tâchez donc d'en douter, et ne ressemblez pas
A celui-là qui but dans la coupe enchantée.
Profitez du malheur d'autrui.
Si cette histoire peut soulager votre ennui,
Je vous l'aurai bientôt contée.

Mais je vous veux premièrement
Prouver par bon raisonnement
Que ce mal dont la peur vous mine et vous consume
N'est mal qu'en votre idée, et non point dans l'effet.
En mettez-vous votre bonnet
Moins aisément que de coutume?

Cela s'en va-t-il pas tout net?
Voyez-vous qu'il en reste une seule apparence,
Une tache qui nuise à vos plaisirs secrets?
Ne retrouvez-vous pas toujours les mêmes traits?
Vous apercevez-vous d'aucune différence?
Je tire donc ma conséquence,
Et dis, malgré le peuple ignorant et brutal,
Cocuage n'est point un mal.

Oui, mais l'honneur est une étrange affaire!
Qui vous soutient que non? ai-je dit le contraire?
Eh bien! l'honneur! l'honneur! je n'entends que ce mot.
Apprenez qu'à Paris ce n'est pas comme à Rome:
Le cocu qui s'afflige y passe pour un sot;
Et le cocu qui rit, pour un fort honnête homme.
Quand on prend comme il faut cet accident fatal,
Cocuage n'est point un mal.

Prouvons que c'est un bien: la chose est fort facile.
Tout vous rit; votre femme est souple comme un gant,
Et vous pourriez avoir vingt mignonnes en ville,
Qu'on n'en sonneroit pas deux mots en tout un an.
Quand vous parlez, c'est dit notable;
On vous met le premier à table;
C'est pour vous la place d'honneur,
Pour vous le morceau du seigneur;
Heureux qui vous le sert! la blondine chiorme

Afin de vous gagner n'épargne aucun moyen ;
Vous êtes le patron : dont je conclus en forme,
Cocuage est un bien.

Quand vous perdez au jeu, l'on vous donne revanche;
Même votre homme écarte et ses as et ses rois.
Avez-vous sur les bras quelque monsieur Dimanche,
Mille bourses vous sont ouvertes à la fois.
Ajoutez que l'on tient votre femme en haleine :
Elle n'en vaut que mieux, n'en a que plus d'appas.
Ménélas rencontra des charmes dans Hélène
Qu'avant qu'être à Pâris la belle n'avoit pas.
Ainsi de votre épouse : on veut qu'elle vous plaise.
Qui dit prude au contraire, il dit laide ou mauvaise,
Incapable en amour d'apprendre jamais rien.
Pour toutes ces raisons je persiste en ma thèse :
Cocuage est un bien.

Si ce prologue est long[1], la matière en est cause :
Ce n'est pas en passant qu'on traite cette chose.
Venons à notre histoire. Il étoit un quidam,
Dont je tairai le nom, l'état, et la patrie.

1. Ce prologue n'est pas dans l'Arioste. Le chant XLIII de *Roland furieux* commence par une invective contre l'avarice :

O esecrabile Avarizia, o ingorda
Fame d'avere, io non mi meraviglio
Ch' ad alma vile e d'altre macchie lorda
Si facilmente dar possi di [illegible] gli[illegible] ;

Celui-ci, de peur d'accident,
Avoit juré que de sa vie
Femme ne lui seroit autre que bonne amie,
Nymphe, si vous voulez, bergère, et cætera;
Pour épouse, jamais il n'en vint jusque-là.
S'il eut tort ou raison, c'est un point que je passe.
Quoi qu'il en soit, hymen n'ayant pu trouver grâce
Devant cet homme, il fallut que l'amour
Se mêlât seul de ses affaires,
Eût soin de le fournir des choses nécessaires,
Soit pour la nuit, soit pour le jour.
Il lui procura donc les faveurs d'une belle,
Qui d'une fille naturelle
Le fit père, et mourut. Le pauvre homme en pleura,
Se plaignit, gémit, soupira,
Non comme qui perdroit sa femme,
Tel deuil n'est bien souvent que changement d'habits,
Mais comme qui perdroit tous ses meilleurs amis,
Son plaisir, son cœur, et son âme.
La fille crût, se fit : on pouvoit déjà voir

Ma che meni legato in una corda,
E che tu impiaghi del medesmo artiglio
Alcun che per altezza era d'ingegno,
Se te schivar potea, d'ogni onor degno!

« O exécrable avarice, ô avide soif d'avoir, je ne m'émerveille pas que tu t'empares facilement des âmes viles et tachées d'autres vices, mais que tu mènes lié par la même corde, et que tu déchires avec les mêmes griffes, tel qui, par l'élévation de son esprit, s'il avait pu t'éviter eût été digne d'estime et d'honneur! »

Hausser et baisser son mouchoir.
Le temps coule : on n'est pas sitôt à la bavette
Qu'on trotte, qu'on raisonne ; on devient grandelette,
Puis grande tout à fait ; et puis le serviteur.
Le père avec raison eut peur
Que sa fille, chassant de race,
Ne le prévînt, et ne prévînt encor
Prêtre, notaire, hymen, accord ;
Chose qui d'ordinaire ôtent toute la grâce
Au présent que l'on fait de soi.
La laisser sur sa bonne foi,
Ce n'étoit pas chose trop sûre.
Il vous mit donc la créature
Dans un couvent. Là cette belle apprit
Ce qu'on apprend, à manier l'aiguille.
Point de ces livres qu'une fille
Ne lit qu'avec danger, et qui gâtent l'esprit :
Le langage d'amour étoit jargon pour elle.
On n'eût su tirer de la belle
Un seul mot que de sainteté :
En spiritualité
Elle auroit confondu le plus grand personnage.
Si l'une des nonnains la louoit de beauté :
« Mon Dieu, fi ! disoit-elle ; ah ! ma sœur, soyez sage ;
Ne considérez point des traits qui périront :
C'est terre que cela, les vers le mangeront. »
Au reste, elle n'avoit au monde sa pareille

A manier un canevas,
Filoit mieux que Cloton, brodoit mieux que Pallas,
Tapissoit[1] mieux qu'Arachne, et mainte autre merveille.
Sa sagesse, son bien, le bruit de ses beautés,
Mais le bien plus que tout y fit mettre la presse;
Car la belle étoit là comme en lieux empruntés,
Attendant mieux, ainsi que l'on y laisse
Les bons partis, qui vont souvent
Au moutier, sortant du couvent.

Vous saurez que le père avoit, longtemps devant,
Cette fille légitimée [2].
Caliste (c'est le nom de notre renfermée)
N'eut pas la clef des champs, qu'adieu les livres saints.
Il se présenta des blondins,
De bons bourgeois, des paladins,
Des gens de tous états, de tout poil, de tout âge.
La belle en choisit un, bien fait, beau personnage,
D'humeur commode, à ce qu'il lui sembla;
Et pour gendre aussitôt le père l'agréa.

La dot fut ample, ample fut le douaire :

1. *Tapisser*, faire de la tapisserie. Voyez Arioste, chant XLIII, octave 18 :

Di bei trapunti e di ricami, quanto
Mai ne sapesse Pallade, sapea.

2. On remarquera, dans la première leçon, t. III, p. 263, quatre vers supprimés ici par l'auteur.

La fille étoit unique, et le garçon aussi.
Mais ce ne fut pas là le meilleur de l'affaire;
Les mariés n'avoient souci
Que de s'aimer et de se plaire.
Deux ans de paradis s'étant passés ainsi,
L'enfer des enfers vint ensuite.
Une jalouse humeur saisit soudainement
Notre époux, qui fort sottement
S'alla mettre en l'esprit de craindre la poursuite
D'un amant qui sans lui se seroit morfondu;
Sans lui le pauvre homme eût perdu
Son temps à l'entour de la dame,
Quoique pour la gagner il tentât tout moyen.

Que doit faire un mari quand on aime sa femme?
Rien.
Voici pourquoi je lui conseille
De dormir, s'il se peut, d'un et d'autre côté.
Si le galant est écouté,
Vos soins ne feront pas qu'on lui ferme l'oreille.
Quant à l'occasion, cent pour une. Mais si
Des discours du blondin la belle n'a souci,
Vous le lui faites naître, et la chance se tourne.
Volontiers où soupçon séjourne
Cocuage séjourne aussi.
Damon (c'est notre époux) ne comprit pas ceci.
Je l'excuse et le plains, d'autant plus que l'ombrage

Lui vint par conseil seulement.
Il eût fait un trait d'homme sage,
S'il n'eût cru que son mouvement.
Vous allez entendre comment.

L'enchanteresse Nérie
Fleurissoit lors; et Circé,
Au prix d'elle, en diablerie
N'eût été qu'à l'A B C.
Car Nérie eut à ses gages
Les intendants des orages,
Et tint le destin lié ;
Les Zéphyrs étoient ses pages;
Quant à ses valets de pied,
C'étoient messieurs les Borées,
Qui portoient par les contrées
Ses mandats souventes fois ;
Gens dispos, mais peu courtois.

Avec toute sa science,
Elle ne put trouver de remède à l'amour :
Damon la captiva. Celle dont la puissance
Eût arrêté l'astre du jour
Brûle pour un mortel, qu'en vain elle souhaite
Posséder une nuit à son contentement[1].

1. Arioste, chant XLIII, octave 21 :

Rendea la notte chiara, oscuro il die,
Fermava il sol, facea la terra vaga ;

Si Nérie eût voulu des baisers seulement,
C'étoit une affaire faite;
Mais elle alloit au point, et ne marchandoit pas.
Damon, quoiqu'elle eût des appas,
Ne pouvoit se résoudre à fausser la promesse
D'être fidèle à sa moitié,
Et vouloit que l'enchanteresse
Se tînt aux marques d'amitié.

Où sont-ils ces maris? la race en est cessée,
Et même je ne sais si jamais on en vit.
L'histoire en cet endroit est, selon ma pensée,
Un peu sujette à contredit.
L'Hippogriffe n'a rien qui me choque l'esprit,
Non plus que la Lance enchantée;
Mais ceci, c'est un point qui d'abord me surprit.
Il passera pourtant, j'en ai fait passer d'autres.
Les gens d'alors étoient d'autres gens que les nôtres:
On ne vivoit pas comme on vit.

Non potea trar pero le voglie mie,
Che le sanassin l'amorosa piega
Col rimedio che dar non le potria
Senza alta ingiuria della donna mia.

« Elle faisait la nuit lumineuse, le jour obscur; elle rendait le soleil immobile et faisait mouvoir la terre. (Arioste en était encore au système astronomique de Ptolémée.) Elle n'eut pas la puissance d'obtenir de ma volonté le remède qui aurait guéri son amoureuse blessure, mais que je n'aurais pu lui donner sans faire une profonde injure à mon épouse. »

Pour venir à ses fins, l'amoureuse Nérie
Employa philtres et brevets,
Eut recours aux regards remplis d'afféterie,
Enfin n'omit aucuns secrets[1].
Damon à ces ressorts opposoit l'hyménée.
Nérie en fut fort étonnée.
Elle lui dit un jour : « Votre fidélité
Vous paroît héroïque et digne de louange ;
Mais je voudrois savoir comment de son côté
Caliste en use, et lui rendre le change.
Quoi donc! si votre femme avoit un favori,
Vous feriez l'homme chaste auprès d'une maîtresse?
Et pendant que Caliste, attrapant son mari,
Pousseroit jusqu'au bout ce qu'on nomme tendresse,
Vous n'iriez qu'à moitié chemin?
Je vous croyois beaucoup plus fin,
Et ne vous tenois pas homme de mariage.
Laissez les bons bourgeois se plaire en leur ménage ;
C'est pour eux seuls qu'hymen fit les plaisirs permis.
Mais vous, né pas chercher ce qu'amour a d'exquis !
Les plaisirs défendus n'auront rien qui vous pique !
Et vous les bannirez de votre république !
Non, non ; je veux qu'ils soient désormais vos amis.
Faites-en seulement l'épreuve ;

1. Ces quatre vers en ont remplacé onze, qu'on trouve dans la première leçon, t. III, p. 266.

Ils vous feront trouver Caliste toute neuve
Quand vous reviendrez au logis.
Apprenez tout au moins si votre femme est chaste.
Je trouve qu'un certain Éraste
Va chez vous fort assidûment.
— Seroit-ce en qualité d'amant,
Reprit Damon, qu'Éraste nous visite?
Il est trop mon ami pour toucher ce point-là.
— Votre ami tant qu'il vous plaira,
Dit Nérie, honteuse et dépite;
Caliste a des appas, Éraste a du mérite;
Du côté de l'adresse il ne leur manque rien;
Tout cela s'accommode bien. »

Ce discours porta coup, et fit songer notre homme.
Une épouse fringante, et jeune, et dans son feu,
Et prenant plaisir à ce jeu
Qu'il n'est pas besoin que je nomme;
Un personnage expert aux choses de l'amour,
Hardi comme un homme de cour,
Bien fait, et promettant beaucoup de sa personne:
Où Damon jusqu'alors avoit-il mis ses yeux?
Car d'amis... moquez-vous; c'est une bagatelle.
En est-il de religieux
Jusqu'à désemparer, alors que la donzelle
Montre à demi son sein, sort du lit un bras blanc,
Se tourne, s'inquiète, et regarde un galant

En cent façons, de qui la moins friponne
Veut dire : « Il y fait bon, l'heure du berger sonne;
Êtes-vous sourd? » Damon a dans l'esprit
Que tout cela s'est fait, du moins qu'il s'est pu faire.
Sur ce beau fondement le pauvre homme bâtit
Maint ombrage et mainte chimère.
Nérie en a bientôt le vent;
Et, pour tourner en certitude
Le soupçon et l'inquiétude
Dont Damon s'est coiffé si malheureusement,
L'enchanteresse lui propose
Une chose :
C'est de se frotter le poignet
D'une eau dont les sorciers ont trouvé le secret,
Et qu'ils appellent l'eau de la métamorphose
Ou des miracles autrement.
Cette drogue, en moins d'un moment,
Lui donneroit d'Éraste et l'air et le visage,
Et le maintien, et le corsage,
Et la voix; et Damon, sous ce feint personnage,
Pourroit voir si Caliste en viendroit à l'effet.
Damon n'attend pas davantage :
Il se frotte; il devient l'Éraste le mieux fait
Que la nature ait jamais fait.

En cet état il va trouver sa femme,
Met la fleurette au vent; et, cachant son ennui :

« Que vous êtes belle aujourd'hui!
Lui dit-il; qu'avez-vous, madame,
Qui vous donne cet air d'un vrai jour de printemps[1] ? »
Caliste, qui savoit les propos des amants,
Tourna la chose en raillerie.
Damon changea de batterie.
Pleurs et soupirs furent tentés,
Et pleurs et soupirs rebutés.
Caliste étoit un roc; rien n'émouvoit la belle.
Pour dernière machine, à la fin notre époux
Proposa de l'argent; et la somme fut telle
Qu'on ne s'en mit point en courroux.
La quantité rend excusable.
Caliste enfin l'inexpugnable
Commença d'écouter raison;
Sa chasteté plia: car comment tenir bon
Contre ce dernier adversaire?
Si tout ne s'ensuivit, il ne tint qu'à Damon;
L'argent en auroit fait l'affaire.
Et quelle affaire ne fait point
Ce bienheureux métal, l'argent, maître du monde?
Soyez beau, bien disant, ayez perruque blonde,
N'omettez un seul petit point;

1. Après ce vers, on trouve dans la première leçon, t. III, p. 270 à 274, un dialogue que l'auteur a supprimé. Le fragment de 1669 finit avec ce dialogue, et la suite du conte a, par conséquent, paru pour la première fois dans cette troisième partie.

Un financier viendra qui sur votre moustache[1]
Enlèvera la belle; et dès le premier jour
Il fera présent du panache[2];
Vous languirez encore après un an d'amour.

L'argent sut donc fléchir ce cœur inexorable.
Le rocher disparut: un mouton succéda,
Un mouton qui s'accommoda

1. *Sur* la moustache, et non *sous* la moustache. Ainsi Molière: « L'on n'est point bien aise de voir, sur sa moustache, cajoler hardiment sa femme ou sa maîtresse. » (*Le Sicilien*, scène XIV). Et Mme de Sévigné, dans une phrase encore plus significative: « Quatre belles dans un carrosse, nous ayant vus passer dans les nôtres, eurent une telle envie de nous revoir qu'elles voulurent passer devant nous lorsque nous étions sur une chaussée qui n'a jamais été faite que pour un carrosse. Ce téméraire cocher nous passa sur la moustache: elles étoient à deux doigts de tomber dans la rivière. »

2. Ce panache est l'ornement imaginaire de la coiffure des maris trompés.

Arioste, au début du chant XLIII, dans son éloquente invective contre l'Avarice, dit:

Che d'alcune diro belle e gran donne
Ch' a bellezza, a virtu de' fidi amanti,
A lunga servitu, piu che colonne
Io veggo dure, immobili e costanti?
Veggo venir poi l'Avarizia, e ponne
Far si che par che subito le incanti:
In un di, senza amor (chi fia che'l creda?)
A un vecchio, a un brutto, a un mostro le da in preda!

« Que dirai-je de certaines belles et grandes dames que je vois résister à la beauté, au mérite, aux longs services d'amants fidèles, et se montrer aussi fermes et aussi inébranlables que des colonnes? Puis je vois venir l'Avarice, et il semble qu'elle les ensorcelle subitement. En un jour, sans amour, (qui pourrait le croire?) elle les livre en proie à un vieillard, à une brute, à un monstre! »

A tout ce qu'on voulut, mouton doux et traitable,
Mouton qui, sur le point de ne rien refuser,
Donna pour arrhes un baiser.
L'époux ne voulut pas pousser plus loin la chose,
Ni de sa propre honte être lui-même cause.
Il reprit[1] donc sa forme, et dit à sa moitié :
« Ah! Caliste, autrefois de Damon si chérie,
Caliste, que j'aimai cent fois plus que ma vie,
Caliste, qui m'aimas d'une ardente amitié,
L'argent t'est-il plus cher qu'une union si belle?
Je devrois dans ton sang éteindre ce forfait :
Je ne puis; et je t'aime encor tout infidèle:
Ma mort seule expiera le sort que tu m'as fait. »

Notre épouse, voyant cette métamorphose,
Demeura bien surprise; elle dit peu de chose;
Les pleurs furent son seul recours.
Le mari passa quelques jours
A raisonner sur cette affaire.
Un cocu se pouvoit-il faire
Par la volonté seule, et sans venir au point?
L'étoit-il? ne l'étoit-il point?
Cette difficulté fut encore éclaircie
Par Nérie.

1. Les premières éditions portent *reprint*, comme on écrivait ce mot au temps de Malherbe; à partir de l'édition de 1685, il y a *reprit*.

« Si vous êtes, dit-elle, en doute de cela,
Buvez dans cette coupe-là ;
On la fit par tel art que, dès qu'un personnage
Dûment atteint de cocuage
Y veut porter la lèvre, aussitôt tout s'en va ;
Il n'en avale rien, et répand le breuvage
Sur son sein, sur sa barbe, et sur son vêtement.
Que s'il n'est point censé cocu suffisamment,
Il boit tout sans répandre goutte. »
Damon, pour éclaircir son doute,
Porte la lèvre au vase : il ne se répand rien.
« C'est, dit-il, réconfort ; et pourtant je sais bien
Qu'il n'a tenu qu'à moi. Qu'ai-je affaire de coupe?
Faites-moi place en votre troupe,
Messieurs de la grand'bande[1]. » Ainsi disoit Damon,
Faisant à sa femelle un étrange sermon.
Misérables humains! Si pour des cocuages
Il faut en ces pays faire tant de façon,
Allons-nous-en chez les sauvages.

Damon, de peur de pis, établit des Argus
A l'entour de sa femme, et la rendit coquette.
Quand les galants sont défendus,
C'est alors que l'on les souhaite.

1. La grande confrérie des époux malheureux. Le mot *bande* s'appliquait particulièrement, à cette époque, a une troupe, à un orchestre de musiciens. (Voyez notre édition de Molière, t. IV, p. 402, note 1.)

Le malheureux époux s'informe, s'inquiète,
Et de tout son pouvoir court au-devant d'un mal
Que la peur bien souvent rend aux hommes fatal[1].
De quart d'heure en quart d'heure il consulte la tasse.
Il y boit huit jours sans disgrâce.
Mais à la fin il y boit tant
Que le breuvage se répand.
Ce fut bien là le comble. O science fatale!
Science que Damon eût bien fait d'éviter!
Il jette de fureur cette coupe infernale;
Lui-même est sur le point de se précipiter[2].
Il enferme sa femme en une tour carrée;
Lui va, soir et matin, reprocher son forfait.
Cette honte, qu'auroit le silence enterrée,
Court le pays, et vit du vacarme qu'il fait.

Caliste cependant mène une triste vie.
Comme on ne lui laissoit argent ni pierrerie,
Le geôlier fut fidèle; elle eut beau le tenter.
Enfin la pauvre malheureuse
Prend son temps que Damon, plein d'ardeur amoureuse,
Étoit d'humeur à l'écouter:

« J'ai, dit-elle, commis un crime inexcusable;

1. *Fatal*, inévitable.
2. *Se précipiter*, se jeter dans un précipice.

Mais quoi ! suis-je la seule ? hélas ! non. Peu d'époux
Sont exempts, ce dit-on, d'un accident semblable.
Que le moins entaché se moque un peu de vous.
Pourquoi donc être inconsolable ?
— Eh bien, reprit Damon, je me consolerai,
Et même vous pardonnerai,
Tout incontinent que j'aurai
Trouvé de mes pareils une telle légende
Qu'il s'en puisse former une armée assez grande
Pour s'appeler royale. Il ne faut qu'employer
Le vase qui me sut vos secrets révéler. »

Le mari, sans tarder exécutant la chose,
Attire les passants, tient table en son château.
Sur la fin des repas, à chacun il propose
L'essai de cette coupe, essai rare et nouveau.
« Ma femme, leur dit-il, m'a quitté pour un autre ;
Voulez-vous savoir si la vôtre
Vous est fidèle ? Il est quelquefois bon
D'apprendre comme tout se passe à la maison.
En voici le moyen ; buvez dans cette tasse :
Si votre femme de sa grâce
Ne vous donne aucun suffragant,
Vous ne répandrez nullement ;
Mais si du dieu nommé Vulcan[1]

1. C'était autrefois l'orthographe la plus usuelle de ce nom.

Vous suivez la bannière, étant de nos confrères
En ces redoutables mystères,
De part et d'autre la boisson
Coulera sur votre menton. »

Autant qu'il s'en rencontre à qui Damon propose
Cette pernicieuse chose,
Autant en font l'essai ; presque tous y sont pris.
Tel en rit, tel en pleure; et, selon les esprits,
Cocuage en plus d'une sorte
Tient sa morgue [1] parmi ses gens.
Déjà l'armée est assez forte
Pour faire corps et battre aux champs.
La voilà tantôt qui menace
Gouverneurs de petite place,
Et leur dit qu'ils seront pendus
Si de tenir ils ont l'audace :
Car, pour être royale, il ne lui manque plus
Que peu de gens; c'est une affaire
Que deux ou trois mois peuvent faire.
Le nombre croît de jour en jour

1. Tient une contenance fière et dédaigneuse. Ce mot signifiait proprement un certain pli des lèvres exprimant l'orgueil et le contentement de soi. « Ces paroles achevées, Juppiter, contournant la teste comme un singe qui avalle pillules, feist une morgue tant espouvantable que tout le grand Olympe trembla. » — « Loyre et sa femme se vestirent de leurs beaux habillemens, comparurent dans la salle, faisans bonne morgue. » (Rabelais, livre IV, prologue et chap. xii.)

Sans que l'on batte le tambour.
Les différents degrés où monte cocuage
Règlent le pas et les emplois :
Ceux qu'il n'a visités seulement qu'une fois
Sont fantassins pour tout potage [1];
On fait les autres cavaliers.
Quiconque est de ses familiers,
On ne manque pas de l'élire
Ou capitaine, ou lieutenant,
Ou l'on lui donne un régiment,
Selon qu'entre les mains du sire
Ou plus ou moins subitement
La liqueur du vase s'épand.
Un versa tout en un moment;
Il fut fait général. Et croyez que l'armée
De hauts officiers ne manqua :
Plus d'un intendant se trouva;
Cette charge fut partagée [2].

Le nombre des soldats étant presque complet,
Et plus que suffisant pour se mettre en campagne,
Renaud, neveu de Charlemagne,
Passe par ce château : l'on l'y traite à souhait;
Puis le seigneur du lieu lui fait

1. Expression proverbiale, pour dire : simplement, en tout et pour tout.

2. Tout ce développement comique de l'armée royale recrutée par Damon est propre à La Fontaine.

Même harangue qu'à la troupe.
Renaud dit à Damon. « Grand merci de la coupe :
Je crois ma femme chaste, et cette foi suffit.
Quand la coupe me l'aura dit,
Que m'en reviendra-t-il? Cela sera-t-il cause
De me faire dormir de plus que de deux yeux?
Je dors d'autant, grâces aux dieux.
Puis-je demander autre chose?
Que sais-je? par hasard si le vin s'épandoit?
Si je ne tenois pas votre vase assez droit?
Je suis quelquefois maladroit :
Si cette coupe enfin me prenoit pour un autre?
Messire Damon, je suis vôtre[1] :
Commandez-moi tout, hors ce point[2]. »
Ainsi Renaud partit, et ne hasarda point.
Damon dit : « Celui-ci, messieurs, est bien plus sage
Que nous n'avons été : consolons-nous pourtant;
Nous avons des pareils, c'est un grand avantage. »
Il s'en rencontra tant et tant
Que, l'armée à la fin royale devenue,
Caliste eut liberté, selon le convenant[3];
Par son mari chère tenue,
Tout de même qu'auparavant.

1. Je suis votre serviteur; grand merci.

2. Le discours de Renaud est fort différent dans l'Arioste. Voyez ci-après la notice sur ce conte.

3. Le traité, la convention, la promesse.

Époux, Renaud vous montre à vivre :
Pour Damon, gardez de le suivre.
Peut-être le premier eût eu charge de l'ost[1] :
Que sait-on? Nul mortel, soit Roland, soit Renaud,
Du danger de répandre exempt ne se peut croire :
Charlemagne lui-même auroit eu tort de boire.

1. De l'armée. « Le roy fit faire plusieurs processions en l'*ost.* » (JOINVILLE) — Ce vieux mot a été employé plusieurs fois par La Fontaine. (Voyez t. II, p. 270 et 330.)

V.

LE FAUCON.

NOUVELLE TIREE DE BOCCACE.

Je me souviens d'avoir damné jadis
L'amant avare; et je ne m'en dédis[1].
Si la raison des contraires est bonne,
Le libéral doit être en paradis :
Je m'en rapporte à messieurs de Sorbonne.

Il étoit donc autrefois un amant
Qui dans Florence aima certaine femme.
Comment aimer? C'étoit si follement
Que, pour lui plaire, il eût vendu son âme.
S'agissoit-il de divertir la dame,
A pleines mains il vous jetoit l'argent:

1. Non est laudandus nec amandus amator avarus.
(*Alda*, poëme attribué à Mathieu de Vendôme, XIIe siècle.)
C'était une des maximes les plus répandues au moyen âge, un des articles de foi du *Credo* des troubadours et des trouvères.

Sachant très-bien qu'en amour, comme en guerre,
On ne doit plaindre un métal qui fait tout;
Renverse murs, jette portes par terre;
N'entreprend rien dont il ne vienne à bout;
Fait taire chiens, et, quand il veut, servantes;
Et, quand il veut, les rend plus éloquentes
Que Cicéron, et mieux persuadantes;
Bref, ne voudroit avoir laissé debout
Aucune place, et tant forte fût-elle.
Si[1] laissa-t-il sur ses pieds notre belle.
Elle tint bon; Fédéric échoua
Près de ce roc, et le nez s'y cassa;
Sans fruit aucun vendit et fricassa
Tout son avoir; comme l'on pourroit dire
Belles comtés[2], beaux marquisats de Dieu,
Qu'il possédoit en plus et plus d'un lieu.
Avant qu'aimer, on l'appeloit messire
A longue queue[3]; enfin, grâce à l'amour,
Il ne fut plus que messire tout court.
Rien ne resta qu'une ferme au pauvre homme.
Et peu d'amis, même amis Dieu sait comme.
Le plus zélé de tous se contenta,

1. *Si,* particule affirmative. (Voyez t. III, p. 55, note 3.)

2. Ce mot était encore féminin en poésie. Il est resté féminin dans le nom de la Franche-Comté.

3. C'est-à-dire : en faisant suivre ce mot de beaucoup de noms de domaines et de lieux.

Comme chacun, de dire : « C'est dommage. »
Chacun le dit, et chacun s'en tint là :
Car de prêter à moins que sur bon gage,
Point de nouvelle : on oublia les dons.
Et le mérite, et les belles raisons
De Fédéric, et sa première vie.

Le protestant[1] de madame Clitie
N'eut du crédit qu'autant qu'il eut du fonds.
Tant qu'il dura, le bal, la comédie
Ne manqua point à cet heureux objet ;
De maints tournois elle fut le sujet ;
Faisant gagner marchands de toutes guises[2]
Faiseurs d'habits, et faiseurs de devises,
Musiciens, gens du sacré vallon :
Fédéric eut à sa table Apollon.
Femme n'étoit ni fille dans Florence
Qui n'employât, pour débaucher le cœur
Du cavalier, l'une un mot suborneur,
L'autre un coup d'œil, l'autre quelque autre avance ;
Mais tout cela ne faisoit que blanchir[3].
Il aimoit mieux Clitie inexorable

1. Celui qui faisait des protestations d'amour.

2. De toutes sortes. (Voyez page 20, note 1.)

3. On dit d'un coup de feu qu'il n'a fait que blanchir, lorsqu'il n'a fait qu'effleurer une plaque, une cuirasse, une muraille, en y laissant une trace blanche. « On emploie ce mot au figuré, dit Furetière, pour

Qu'il n'auroit fait Hélène favorable.
Conclusion, qu'il ne la put fléchir.

Or, en ce train de dépense effroyable,
Il envoya les marquisats au diable
Premièrement; puis en vint aux comtés,
Titres par lui plus qu'aucuns regrettés,
Et dont alors on faisoit plus de compte.
Delà les monts[1] chacun veut être comte,
Ici marquis, baron peut-être ailleurs.
Je ne sais pas lesquels sont les meilleurs;
Mais je sais bien qu'avecque la patente
De ces beaux noms on s'en aille au marché,
L'on reviendra comme on étoit allé:
Prenez le titre, et laissez-moi la rente.
Clitie avoit aussi beaucoup de bien;

exprimer que les efforts que l'on fait pour attaquer ou persuader quelqu'un sont inutiles. »

On ne peut les fléchir;
Contre eux les triolets,
Doux propos et poulets
Ne font que blanchir.
(Scarron, *Chanson sur deux yeux noirs.*)

Les douceurs ne feront que blanchir contre moi.
(Molière, *Depit amoureux,* acte V, scène IX.)

Et nos enseignements ne font là que blanchir.
(*École des femmes,* acte III, scène III.)

« Tout cela ne fait que blanchir. » (*Critique de l'École des femmes,* scène VII.)

1. Au delà des Alpes, en Italie.

Son mari même étoit grand terrien[1].
Ainsi jamais la belle ne prit rien,
Argent ni dons, mais souffrit la dépense
Et les cadeaux[2], sans croire pour cela
Être obligée à nulle récompense.

S'il m'en souvient, j'ai dit qu'il ne resta
Au pauvre amant rien qu'une métairie,
Chétive encore, et pauvrement bâtie.
Là Fédéric alla se confiner,
Honteux qu'on vît sa misère en Florence ;
Honteux encor de n'avoir su gagner,
Ni par amour, ni par magnificence,
Ni par six ans de devoirs et de soins,
Une beauté qu'il n'en aimoit pas moins.
Il s'en prenoit à son peu de mérite,
Non à Clitie ; elle n'ouït jamais,
Ni pour froideurs, ni pour autres sujets,
Plainte de lui, ni grande ni petite.
Notre amoureux subsista comme il put
Dans sa retraite, où le pauvre homme n'eut
Pour le servir qu'une vieille édentée ;

1. Propriétaire foncier.

2. Les repas et les fêtes qui lui étaient données. On disait des « cadeaux de musique et de danse », quand ces fêtes, ces parties de plaisir, étaient accompagnées de danse et de musique. Voyez *OEuvres complètes de Molière,* t. II, p. 53, note 3, et p. 455, note 1.

Cuisine froide et fort peu fréquentée ;
A l'écurie, un cheval assez bon,
Mais non pas fin ; sur la perche, un faucon
Dont à l'entour de cette métairie
Défunt marquis s'en alloit, sans valets,
Sacrifiant à sa mélancolie
Mainte perdrix, qui, las ! ne pouvoit mais[1]
Des cruautés de madame Clitie.
Ainsi vivoit le malheureux amant ;
Sage s'il eût, en perdant sa fortune,
Perdu l'amour qui l'alloit consumant ;
Mais de ses feux la mémoire importune
Le talonnoit ; toujours un double ennui
Alloit en croupe à la chasse avec lui[2].

1. Ne pouvait rien, n'était pas responsable. *Mais* signifie ici plus, davantage, et vient de *magis*.

Seigneur, hélas ! ne l'est-il *mais*,
Selon les authentiques dicts ?
(VILLON.)

Sur la tentation ai-je quelque crédit ?
Et puis-je mais, seigneur, si le cœur leur en dit ?
(MOLIÈRE, *Dépit amoureux*, acte V, scène III.)

Bat l'air qui n'en peut mais.
(Livre II, fable IX.)

Voyez t. I, p. 119, note 1.

2. Post equitem sedet atra cura.
(HORACE, liv. III, ode I, v. 40.)

Boileau a dit :

Le chagrin monte en croupe et galope avec lui.
(Epître V, v. 45.)

Le conte de La Fontaine parut en 1671 ; l'épître de Boileau en 1674.

Mort vint saisir le mari de Clitie.
Comme ils n'avoient qu'un fils pour tous enfants,
Fils n'ayant pas pour un pouce de vie,
Et que l'époux, dont les biens étoient grands,
Avoit toujours considéré sa femme,
Par testament il déclare la dame
Son héritière, arrivant le décès
De l'enfançon[1], qui peu de temps après
Devint malade. On sait que d'ordinaire
A ses enfants mère ne sait que faire
Pour leur montrer l'amour qu'elle a pour eux;
Zèle souvent aux enfants dangereux.
Celle-ci, tendre et fort passionnée,
Autour du sien est toute la journée,
Lui demandant ce qu'il veut, ce qu'il a;
S'il mangeroit volontiers de cela;
Si ce jouet, enfin si cette chose
Est à son gré. Quoi que l'on lui propose,
Il le refuse, et pour toute raison

1. Du petit enfant. Ce diminutif fut en usage jusques au commencement du XVIIe siècle. « Comme petits enfançons qu'on sèvre, elles languissent et gémissent. » (SAINT FRANÇOIS DE SALES.) — « Certes, il est impossible de croire qu'une mère qui n'avoit asseurance de sa grandeur et de son repos qu'en cet enfançon l'eust voulu esloigner de son sein. » (ÉT. PASQUIER.)

L'abbé Delille a encore employé ce mot :

Il n'a point d'un badaud la bourgeoise tendresse;
Ne vous parle point des leçons
Que l'on donne à ses enfançons.

Il dit qu'il veut seulement le faucon
De Féderic ; pleure, et mène une vie
A faire gens de bon cœur détester[1] :
Ce qu'un enfant a dans la fantaisie
Incontinent il faut l'exécuter,
Si l'on ne veut l'ouïr toujours crier.
Or il est bon de savoir que Clitie
A cinq cents pas de cette métairie
Avoit du bien, possédoit un château :
Ainsi l'enfant avoit pu de l'oiseau
Ouïr parler. On en disoit merveilles :
On en comptoit des choses nonpareilles ;
Que devant lui jamais une perdrix
Ne se sauvoit, et qu'il en avoit pris
Tant ce matin, tant cette après-dînée.
Son maître n'eût donné pour un trésor
Un tel faucon. Qui fut bien empêchée?
Ce fut Clitie. Aller ôter encor
A Féderic l'unique et seule chose
Qui lui restoit ! et supposé qu'elle ose
Lui demander ce qu'il a pour tout bien,
Auprès de lui méritoit-elle rien ?
Elle l'avoit payé d'ingratitude ;

1. *Détester* était parfois employé comme verbe neutre, dans le sens de jurer, blasphémer. La Fontaine a dit (liv. VI, fable XVIII) :

Pour venir au chartier embourbé dans ces lieux,
Le voilà qui déteste et jure de son mieux.

Point de faveur; toujours hautaine et rude
En son endroit. De quel front s'en aller
Après cela le voir et lui parler,
Ayant été cause de sa ruine?
D'autre côté, l'enfant s'en va mourir,
Refuse tout, tient tout pour médecine;
Afin qu'il mange il faut l'entretenir
De ce faucon; il se tourmente, il crie:
S'il n'a l'oiseau, c'est fait que de sa vie.

Ces raisons-ci l'emportèrent enfin.
Chez Fédéric la dame un beau matin
S'en va sans suite et sans nul équipage.
Fédéric prend pour un ange des cieux
Celle qui vient d'apparoître à ses yeux;
Mais cependant il a honte, il enrage
De n'avoir pas chez soi pour lui donner
Tant seulement un malheureux dîner.
Le pauvre état où sa dame le treuve[1]

1. Nous avons eu l'occasion de relever cette forme du verbe *trouver*, fréquente dans La Fontaine et ses contemporains. (Voyez t. I, p. 140, et t. V, p. 132.)

Ménage rapporte que de son temps les académiciens étaient partagés sur la question de savoir si l'on devait dire *trouver* ou *treuver*. « M. de Vaugelas, dit-il, a décidé que *trouver* et *treuver* étoient tous deux bons, mais que le premier étoit sans comparaison le meilleur. Je suis de son avis : il faut dire *trouver*, comme on dit en italien *trovare*, et comme nous disons *prouver* et *esprouver*. » (*Observations sur Malherbe*, liv. VI, p. 373-374.)

Le rend confus. Il dit donc à la veuve :
« Quoi ! venir voir le plus humble de ceux
Que vos beautés ont rendus amoureux,
Un villageois, un hère[1], un misérable !
C'est trop d'honneur; votre bonté m'accable.
Assurément vous alliez autre part. »
A ce propos notre veuve repart:
« Non, non, seigneur ; c'est pour vous la visite ;
Je viens manger avec vous ce matin.
— Je n'ai, dit-il, cuisinier ni marmite:
Que vous donner? — N'avez-vous pas du pain? »
Reprit la dame. Incontinent lui-même
Il va chercher quelque œuf au poulailler,
Quelque morceau de lard en son grenier.
Le pauvre amant, en ce besoin extrême,
Voit son faucon, sans raisonner le prend,
Lui tord le cou, le plume, le fricasse,
Et l'assaisonne, et court de place en place.
Tandis la vieille a soin du demeurant ;
Fouille au bahut; choisit pour cette fête
Ce qu'ils avoient de linge plus honnête ;
Met le couvert; va cueillir au jardin
Du serpolet, un peu de romarin,
Cinq ou six fleurs, dont la table est jonchée.

1. La Fontaine a déjà employé ce mot sans l'adjectif *pauvre*, qui l'accompagne ordinairement. (Voyez t. I, p. 49.)

Pour abréger, on sert la fricassée.
La dame en mange, et feint d'y prendre goût.
Le repas fait, cette femme résout
De hasarder l'incivile requête,
Et parle ainsi : « Je suis folle, seigneur,
De m'en venir vous arracher le cœur ;
Encore un coup, il ne m'est guère honnête
De demander à mon défunt amant
L'oiseau qui fait son seul contentement :
Doit-il pour moi s'en priver un moment?
Mais excusez une mère affligée :
Mon fils se meurt; il veut votre faucon.
Mon procédé ne mérite un tel don ;
La raison veut que je sois refusée :
Je ne vous ai jamais accordé rien.
Votre repos, votre honneur, votre bien,
S'en sont allés aux plaisirs de Clitie.
Vous m'aimiez plus que votre propre vie :
A cet amour j'ai très-mal répondu ;
Et je m'en viens, pour comble d'injustice,
Vous demander... Et quoi? c'est temps perdu,
Votre faucon. Mais non; plutôt périsse
L'enfant, la mère, avec le demeurant,
Que de vous faire un déplaisir si grand!
Souffrez sans plus que cette triste mère,
Aimant d'amour la chose la plus chère
Que jamais femme au monde puisse avoir,

Un fils unique, une unique espérance,
S'en vienne au moins s'acquitter du devoir
De la nature, et pour toute allégeance
En votre sein décharge sa douleur.
Vous savez bien par votre expérience
Que c'est d'aimer; vous le savez, seigneur.
Ainsi je crois trouver chez vous excuse.
— Hélas ! reprit l'amant infortuné,
L'oiseau n'est plus ; vous en avez dîné.
— L'oiseau n'est plus ! dit la veuve confuse.
— Non, reprit-il : plût au ciel vous avoir
Servi mon cœur, et qu'il eût pris la place
De ce faucon ! Mais le sort me fait voir
Qu'il ne sera jamais en mon pouvoir
De mériter de vous aucune grâce.
En mon pailler[1] rien ne m'étoit resté :
Depuis deux jours la bête[2] a tout mangé.
J'ai vu l'oiseau ; je l'ai tué sans peine :
Rien coûte-t-il quand on reçoit sa reine?
Ce que je puis pour vous est de chercher

1. Dans ma basse-cour. Le *pailler* est la cour de la ferme où il y a de la paille et où les volailles se tiennent. On dit proverbialement : fier comme un coq sur son pailler. « Je voudrais que les gens qui sont si fiers et si rogues sur leurs paillers voyageassent un peu en Europe. » (VOLTAIRE.)

2. C'est-à-dire le loup, le renard, le putois, le furet et les autres bêtes sauvages qui s'introduisent dans les basses-cours et détruisent les volailles.

Un bon faucon : ce n'est chose si rare
Que dès demain nous n'en puissions trouver.
— Non, Fédéric, dit-elle; je déclare
Que c'est assez. Vous ne m'avez jamais
De votre amour donné plus grande marque.
Que mon fils soit enlevé par la Parque,
Ou que le ciel le rende à mes souhaits,
J'aurai pour vous de la reconnoissance.
Venez me voir, donnez-m'en l'espérance :
Encore un coup, venez nous visiter. »
Elle partit, non sans lui présenter
Une main blanche, unique témoignage
Qu'amour avoit amolli ce courage[1].
Le pauvre amant prit la main, la baisa,
Et de ses pleurs quelque temps l'arrosa.

Deux jours après, l'enfant suivit le père.
Le deuil fut grand ; la trop dolente mère
Fit dans l'abord force larmes couler.
Mais, comme il n'est peine d'âme si forte
Qu'il ne s'en faille à la fin consoler,
Deux médecins la traitèrent de sorte
Que sa douleur eut un terme assez court :
L'un fut le temps, et l'autre fut l'amour.

1. Nous avons déjà signalé cette acception du mot *courage*, voulant dire *cœur, inclination*. (Voyez t. II, p. 157, note 1.)

On épousa Fédéric en grand'pompe,
Non-seulement par obligation,
Mais, qui plus est, par inclination,
Par amour même. Il ne faut qu'on se trompe
A cet exemple, et qu'un pareil espoir
Nous fasse ainsi consumer notre avoir :
Femmes ne sont toutes reconnoissantes.
A cela près, ce sont choses charmantes ;
Sous le ciel n'est un plus bel animal.
Je n'y comprends le sexe en général.
Loin de cela ; j'en vois peu d'avenantes.
Pour celles-ci, quand elles sont aimantes [1],
J'ai les desseins du monde les meilleurs :
Les autres n'ont qu'à se pourvoir ailleurs.

1. Dans l'édition de 1671, il y a ici *charmantes;* mais beaucoup d'exemplaires contiennent une correction manuscrite du temps remplaçant la syllabe *char* par la syllabe *ay,* correction manuscrite qu'on peut attribuer à La Fontaine. Nous n'avons donc pas à hésité à adopter le mot *aymantes,* qui est évidemment la bonne leçon.

VI.

LA COURTISANE AMOUREUSE.

Le jeune Amour, bien qu'il ait la façon
D'un dieu qui n'est encor qu'à sa leçon[1],
Fut de tout temps grand faiseur de miracles:
En gens coquets il change les Catons,
Par lui les sots deviennent des oracles;
Par lui les loups deviennent des moutons.
Il fait si bien que l'on n'est plus le même :
Témoin Hercule et témoin Polyphème,
Mangeurs de gens : l'un, sur un roc assis,
Chantoit aux vents ses amoureux soucis,
Et, pour charmer sa nymphe joliette,
Tailloit sa barbe, et se miroit dans l'eau;
L'autre changea sa massue en fuseau
Pour le plaisir d'une jeune fillette[2].

1. C'est-à-dire qui va encore à l'école.

2. L'histoire d'Hercule filant aux pieds d'Omphale, reine de Lydie.

74



G Staal del.　　　　　　　　　　　　Fd Delannoy sc

LA COURTISANE AMOUREUSE.

Garnier frères, Editeurs

J'en dirois cent. Boccace en rapporte un[1],
Dont j'ai trouvé l'exemple peu commun.
C'est de Chimon, jeune homme tout sauvage,
Bien fait de corps, mais ours quant à l'esprit.
Amour le lèche, et tant qu'il le polit.
Chimon devint un galant personnage.
Qui fit cela? deux beaux yeux seulement.
Pour les avoir aperçus un moment,
Encore à peine, et voilés par le somme,
Chimon aima, puis devint honnête homme[2].
Ce n'est le point dont il s'agit ici.

Je veux conter comme une de ces femmes
Qui font plaisir aux enfants sans souci
Put en son cœur loger d'honnêtes flammes.
Elle étoit fière, et bizarre surtout:
On ne savoit comme en venir à bout[3].
Rome, c'étoit le lieu de son négoce :

et celle de Polyphème, de Galatée et d'Acis, sont dans toutes les *Mythologies*. Voyez le chant de Polyphème amoureux, dans les *Métamorphoses* d'Ovide, XIII, VIII.

1. C'est la première nouvelle de la cinquième journée du *Décaméron*. La Fontaine a traité lui-même ce sujet dans les *Filles de Minée*, histoire de Zoon. Voyez t. II, p. 447, et la notice p. 452.

2. Voyez ci-dessus, p. 22, note 1.

3. *Comme* était alors fréquemment employé pour *comment*. « M. de Malherbe, dit Vaugelas, disoit toujours *comme;* en quoi il n'est pas suivi. »

Mettre à ses pieds la mitre avec la crosse,
C'étoit trop peu ; les simples monseigneurs[1]
N'étoient d'un rang digne de ses faveurs.
Il lui falloit un homme du conclave,
Et des premiers, et qui fût son esclave;
Et même encore il y profitoit peu,
A moins que d'être un cardinal neveu.
Le pape enfin, s'il se fût piqué d'elle,
N'auroit été trop bon pour la donzelle.
De son orgueil ses habits se sentoient;
Force brillants sur sa robe éclatoient:
La chamarrure avec la broderie.
Lui voyant faire ainsi la renchérie,
Amour se mit en tête d'abaisser
Ce cœur si haut; et, pour un gentilhomme
Jeune, bien fait, et des mieux mis de Rome,
Jusques au vif il voulut la blesser.

L'adolescent avoit pour nom Camille;
Elle, Constance. Et, bien qu'il fût d'humeur
Douce, traitable, à se prendre facile,
Constance n'eut sitôt l'amour au cœur
Que la voilà craintive devenue.
Elle n'osa déclarer ses désirs

1. Les *monsignori* romains. Ce sont les prélats ou dignitaires ecclésiastiques qui n'ont point la pourpre.

D'autre façon qu'avecque des soupirs.
Auparavant, pudeur ni retenue
Ne l'arrêtoient : mais tout fut bien changé.
Comme on n'eût cru qu'Amour se fût logé
En cœur si fier, Camille n'y prit garde.
Incessamment Constance le regarde ;
Et puis soupirs ; et puis regards nouveaux :
Toujours rêveuse au milieu des cadeaux[1],
Sa beauté même y perdit quelque chose ;
Bientôt le lis l'emporta sur la rose.

Avint qu'un soir Camille régala
De jeunes gens ; il eut aussi des femmes :
Constance en fut. La chose se passa
Joyeusement, car peu d'entre ces dames
Étoient d'humeur à tenir des propos
De sainteté ni de philosophie :
Constance seule, étant sourde aux bons mots,
Laissoit railler toute la compagnie.
Le souper fait, chacun se retira.
Tout dès l'abord Constance s'éclipsa,
S'allant cacher en certaine ruelle.
Nul n'y prit garde ; et l'on crut que chez elle,
Indisposée, ou de mauvaise humeur,
Ou pour affaire, elle étoit retournée.

1. Voyez la note 2 de la page 64.

La compagnie étant donc retirée,
Camille dit à ses gens, par bonheur,
Qu'on le laissât, et qu'il vouloit écrire.
Le voilà seul, et comme le désire
Celle qui l'aime, et qui ne sait comment
Ni l'aborder, ni par quel compliment
Elle pourra lui déclarer sa flamme.
Tremblante enfin, et par nécessité,
Elle s'en vient. Qui fut bien étonné?
Ce fut Camille. « Eh quoi! dit-il, madame,
Vous surprenez ainsi vos bons amis! »
Il la fit seoir. Et puis s'étant remis :
« Qui vous croyoit, reprit-il, demeurée[1]?
Et qui vous a cette cache montrée?
— L'Amour, » dit-elle. A ce seul mot sans plus
Elle rougit; chose que ne font guère
Celles qui sont prêtresses de Vénus :
Le vermillon leur vient d'autre manière.
Camille avoit déjà quelque soupçon
Que l'on l'aimoit; il n'étoit si novice
Qu'il ne connût ses gens à la façon :
Pour en avoir un plus certain indice,
Et s'égayer, et voir si ce cœur fier
Jusques au bout pourroit s'humilier,

1. Var. *Édit. de 1685 :*

Qui vous croiroit, reprit-il, demeurée?

Il fit le froid. Notre amante en soupire ;
La violence enfin de son martyre
La fait parler. Elle commence ainsi :
« Je ne sais pas ce que vous allez dire
De voir Constance oser venir ici
Vous déclarer sa passion extrême.
Je ne saurois y penser sans rougir ;
Car du métier de nymphe me couvrir,
On n'en est plus dès le moment qu'on aime.
Puis, quelle excuse ! Hélas ! si le passé
Dans votre esprit pouvoit être effacé !
Du moins, Camille, excusez ma franchise :
Je vois fort bien que, quoi que je vous dise,
Je vous déplais. Mon zèle me nuira.
Mais, nuise ou non, Constance vous adore :
Méprisez-la, chassez-la, battez-la ;
Si vous pouvez, faites-lui pis encore ;
Elle est à vous. » Alors le jouvenceau :
« Critiquer gens m'est, dit-il, fort nouveau :
Ce n'est mon fait ; et toutefois, madame,
Je vous dirai tout net que ce discours
Me surprend fort, et que vous n'êtes femme
Qui dût ainsi prévenir nos amours.
Outre le sexe, et quelque bienséance
Qu'il faut garder, vous vous êtes fait tort.
A quel propos toute cette éloquence ?
Votre beauté m'eût gagné sans effort,

Et de son chef. Je vous le dis encor,
Je n'aime point qu'on me fasse d'avance. »

Ce propos fut à la pauvre Constance
Un coup de foudre. Elle reprit pourtant :
« J'ai mérité ce mauvais traitement.
Mais ose-t-on vous dire sa pensée ?
Mon procédé ne me nuiroit pas tant,
Si ma beauté n'étoit point effacée.
C'est compliment, ce que vous m'avez dit ;
J'en suis certaine, et lis dans votre esprit :
Mon peu d'appas n'a rien qui vous engage.
D'où me vient-il? je m'en rapporte à vous.
N'est-il pas vrai que naguère, entre nous,
A mes attraits chacun rendoit hommage ?
Ils sont éteints ces dons si précieux :
L'amour que j'ai m'a causé ce dommage ;
Je ne suis plus assez belle à vos yeux :
Si je l'étois, je serois assez sage.
— Nous parlerons tantôt de ce point-là,
Dit le galant : il est tard, et voilà
Minuit qui sonne : il faut que je me couche. »

Constance crut qu'elle auroit la moitié
D'un certain lit que d'un œil de pitié [1]

1. *Un œil de pitié* veut dire ici : un œil implorant de la pitié, et

Elle voyoit; mais d'en ouvrir la bouche,
Elle n'osa, de crainte de refus.
Le compagnon, feignant d'être confus,
Se tut longtemps; puis dit : « Comment ferai-je?
Je ne me puis tout seul déshabiller.
— Eh bien, monsieur, dit-elle, appellerai-je?
— Non, reprit-il, gardez-vous d'appeler;
Je ne veux pas qu'en ce lieu l'on vous voie,
Ni qu'en ma chambre une fille de joie
Passe la nuit au su de tous mes gens.
— Cela suffit, monsieur, repartit-elle.
Pour éviter ces inconvénients,
Je me pourrois cacher en la ruelle;
Mais faisons mieux, et ne laissons venir
Personne ici; l'amoureuse Constance
Veut aujourd'hui de laquais vous servir;
Accordez-lui pour toute récompense
Cet honneur-là. » Le jeune homme y consent.
Elle s'approche; elle le déboutonne;
Touchant sans plus à l'habit, et n'osant
Du bout du doigt toucher à la personne.
Ce ne fut tout, elle le déchaussa.
Quoi! de sa main? quoi! Constance elle-même?
Qui fut-ce donc? Est-ce trop que cela?
Je voudrois bien déchausser ce que j'aime.

non : un œil exprimant, témoignant de la pitié, comme c'est le sens ordinaire de cette locution.

Le compagnon dans le lit se plaça,
Sans la prier d'être de la partie.
Constance crut dans le commencement
Qu'il la vouloit éprouver seulement;
Mais tout cela passoit la raillerie.
Pour en venir au point plus important :
« Il fait, dit-elle, un temps froid comme glace;
Où me coucher?

CAMILLE.

Partout où vous voudrez.

CONSTANCE.

Quoi! sur ce siége?

CAMILLE.

Eh bien, non; vous viendrez
Dedans mon lit.

CONSTANCE.

Délacez-moi, de grâce.

CAMILLE.

Je ne saurois; il fait froid, je suis nu :
Délacez-vous. »

Notre amante ayant vu,
Près du chevet, un poignard dans sa gaîne,
Le prend, le tire, et coupe ses habits,
Corps piqué d'or, garnitures de prix,

Ajustements de princesse et de reine :
Ce que les gens en deux mois à grand'peine
Avoient brodé périt en un moment;
Sans regretter ni plaindre aucunement
Ce que le sexe aime plus que sa vie.
Femmes de France, en feriez-vous autant?
Je crois que non ; j'en suis sûr ; et partant
Cela fut beau sans doute en Italie.

La pauvre amante approche en tapinois,
Croyant tout fait, et que pour cette fois
Aucun bizarre et nouveau stratagème
Ne viendroit plus son aise reculer.
Camille dit : « C'est trop dissimuler ;
Femme qui vient se produire elle-même
N'aura jamais de place à mes côtés ;
Si bon vous semble, allez vous mettre aux pieds. »
Ce fut bien là qu'une douleur extrême
Saisit la belle ; et si lors, par hasard,
Elle avoit eu dans ses mains le poignard,
C'en étoit fait, elle eût de part en part
Percé son cœur. Toutefois l'espérance
Ne mourut pas encor dans son esprit.
Camille étoit trop connu de Constance :
Et que ce fût tout de bon qu'il eût dit
Chose si dure, et pleine d'insolence,
Lui qui s'étoit jusque-là comporté

En homme doux, civil, et sans fierté,
Cela sembloit contre toute apparence.
Elle va donc en travers se placer
Aux pieds du sire, et d'abord les lui baise.
Mais point trop fort, de peur de le blesser.
On peut juger si Camille étoit aise.
Quelle victoire ! Avoir mis à ce point
Une beauté si superbe et si fière !
Une beauté !... Je ne la décris point,
Il me faudroit une semaine entière :
On ne pouvoit reprocher seulement
Que la pâleur à cet objet charmant,
Pâleur encor dont la cause étoit telle
Qu'elle donnoit du lustre à notre belle.

Camille donc s'étend, et sur un sein
Pour qui l'ivoire auroit eu de l'envie,
Pose ses pieds, et, sans cérémonie,
Il s'accommode et se fait un coussin[1];
Puis feint qu'il cède aux charmes de Morphée.
Par les sanglots notre amante étouffée
Lâche la bonde aux pleurs cette fois-là.
Ce fut la fin. Camille l'appela
D'un ton de voix qui plut fort à la belle.
« Je suis content, dit-il, de votre amour :

1. Var. *Édit. de 1685 :*

Il s'accommode, et s'en fait un coussin.

Venez, venez, Constance; c'est mon tour[1]. »
Elle se glisse. Et lui, s'approchant d'elle:
« M'avez-vous cru si dur et si brutal,
Que d'avoir fait tout de bon le sévère ?
Dit-il d'abord; vous me connoissez mal:
Je vous voulois donner lieu de me plaire.
Or bien, je sais le fond de votre cœur;
Je suis content, satisfait, plein de joie,
Comblé d'amour : et que votre rigueur,
Si bon lui semble, à son tour se déploie;
Elle le peut; usez-en librement.
Je me déclare aujourd'hui votre amant
Et votre époux; et ne sais nulle dame,
De quelque rang et beauté que ce soit,
Qui vous valût pour maîtresse et pour femme;
Car le passé rappeler ne se doit
Entre nous deux. Une chose ai-je à dire:
C'est qu'en secret il nous faut marier.
Il n'est besoin de vous spécifier
Pour quel sujet : cela vous doit suffire.
Même il est mieux de cette façon-là;
Un tel hymen à des amours ressemble:
On est époux et galant tout ensemble. »
L'histoire dit que le drôle ajouta :
« Voulez-vous pas, en attendant le prêtre,

1. C'est mon tour, sous-entendu : de vous prier.

A votre amant vous fier aujourd'hui?
Vous le pouvez, je vous réponds de lui ;
Son cœur n'est pas d'un perfide et d'un traître. »
A tout cela Constance ne dit rien :
C'étoit tout dire; il le reconnut bien,
N'étant novice en semblables affaires.
Quant au surplus, ce sont de tels mystères
Qu'il n'est besoin d'en faire le récit.
Voilà comment Constance réussit.

Or, faites-en, nymphes, votre profit.
Amour en a dans son académie,
Si l'on vouloit venir à l'examen,
Que j'aimerois pour un pareil hymen,
Mieux que mainte autre à qui l'on se marie.
Femme qui n'a filé toute sa vie [1]
Tâche à passer bien des choses sans bruit :
Témoin Constance, et tout ce qui s'ensuit.
Noviciat d'épreuves un peu dures :
Elle en reçut abondamment le fruit.
Nonnes je sais qui voudroient, chaque nuit,
En faire un tel, à toutes aventures.
Ce que, possible [2], on ne croira pas vrai,

1. Qui n'a pas mené une vie aussi exemplaire que si elle avait filé sa quenouille du matin au soir.

2. *Possible*, adverbialement, au lieu de peut-être. (Voyez t. I, p. 167, note 1.)

C'est que Camille, en caressant la belle,
Des dons d'amour lui fit goûter l'essai.
L'essai, je faux[1]? Constance en étoit-elle
Aux éléments? Oui, Constance en étoit
Aux éléments. Ce que la belle avoit
Pris et donné de plaisir en sa vie
Compter pour rien jusqu'alors se devoit.
Pourquoi cela? Quiconque aime le die[2].

1. Je dis mal, je me trompe sans doute.

2. La Fontaine a expliqué ailleurs ce qu'il laisse deviner ici :

> Heureux cent fois plus qu'il n'avoit été :
> Car, quand l'amour d'un et d'autre côté
> Veut s'entremettre, et prend part à l'affaire,
> Tout va bien mieux, comme m'ont assuré
> Ceux que l'on tient savants en ce mystère.

Voyez t. III, p. 46.

VII.

NICAISE.

Un apprenti marchand étoit,
Qu'avec droit Nicaise[1] on nommoit,
Garçon très-neuf hors sa boutique
Et quelque peu d'arithmétique;
Garçon novice dans les tours
Qui se pratiquent en amours.
Bons bourgeois du temps de nos pères
S'avisoient tard d'être bons frères;
Ils n'apprenoient cette leçon
Qu'ayant de la barbe au menton.
Ceux d'aujourd'hui, sans qu'on les flatte,
Ont soin de s'y rendre savants
Aussitôt que les autres gens.

1. Le nom de Nicaise dérive du vieux mot français *nice,* signifiant: simple innocent, niais, que La Fontaine a employé. (Voyez t. III, p. 93.) On a vu, dans *la Mandragore,* le nom italien *Nicia* présenter la même signification.

Le jouvenceau de vieille date,
Possible un peu moins avancé,
Par les degrés n'avoit passé.
Quoi qu'il en soit, le pauvre sire
En très-beau chemin demeura,
Se trouvant court par celui-là :
C'est par l'esprit que je veux dire.
Une belle pourtant l'aima ;
C'étoit la fille de son maître,
Fille aimable autant qu'on peut l'être,
Et ne tournant autour du pot[1],
Soit par humeur franche et sincère,
Soit qu'il fût force d'ainsi faire,
Étant tombée aux mains d'un sot.
Quelqu'un de trop de hardiesse
Ira la taxer ; et moi, non :
Tels procédés ont leur raison ;
Lorsque l'on aime une déesse,
Elle fait ces avances-là :
Notre belle savoit cela.
Son esprit, ses traits, sa richesse,
Engageoient beaucoup de jeunesse
A sa recherche ; heureux seroit

1. C'est-à-dire n'hésitant pas, n'étant pas embarrassée ; expression proverbiale.

Hé ! faut-il tant tourner autour du pot?

(Racine, *les Plaideurs*, acte III, sc. III.)

Celui d'entre eux qui cueilleroit,
En nom d'hymen, certaine chose
Qu'à meilleur titre elle promit
Au jouvenceau ci-dessus dit:
Certain dieu parfois en dispose,
Amour nommé communément.
Il plut à la belle d'élire
Pour ce point l'apprenti marchand.
Bien est vrai, car il faut tout dire,
Qu'il étoit très-bien fait de corps,
Beau, jeune, et frais; ce sont trésors
Que ne méprise aucune dame,
Tant soit son esprit précieux.
Pour une qu'Amour prend par l'âme,
Il en prend mille par les yeux.

Celle-ci donc, des plus galantes,
Par mille choses engageantes,
Tâchoit d'encourager le gars,
N'étoit chiche de ses regards,
Le pinçoit, lui venoit sourire,
Sur les yeux lui mettoit la main,
Sur le pied lui marchoit enfin.
A ce langage il ne sut dire
Autre chose que des soupirs,
Interprètes de ses désirs.
Tant fut, à ce que dit l'histoire,

De part et d'autre soupiré
Que, leur feu dûment déclaré,
Les jeunes gens, comme on peut croire,
Ne s'épargnèrent ni serments,
Ni d'autres points bien plus charmants,
Comme baisers à grosse usure ;
Le tout sans compte et sans mesure :
Calculateur que fût l'amant,
Brouiller falloit incessamment ;
La chose étoit tant infinie
Qu'il y faisoit toujours abus[1].
Somme toute, il n'y manquoit plus
Qu'une seule cérémonie.
Bon fait aux filles l'épargner.
Ce ne fut pas sans témoigner
Bien du regret, bien de l'envie.
« Par vous, disoit la belle amie,
Je me la veux faire enseigner,
Ou ne la savoir de ma vie.
Je la saurai, je vous promets ;
Tenez-vous certain désormais

On se rappelle les vers de Catulle à Lesbie :

Da mi basia mille, deinde centum,
Dein mille altera, dein secunda centum,
Dein usque altera mille, deinde centum.
Dein, quum millia multa fecerimus,
Conturbabimus illa, ne sciamus,
Aut ne quis malus invidere possit,
Quum tantum sciat esse basiorum.

De m'avoir pour votre apprentie.
Je ne puis pour vous que ce point.
Je suis franche; n'attendez point
Que, par un langage ordinaire,
Je vous promette de me faire
Religieuse, à moins qu'un jour
L'hymen ne suive notre amour.
Cet hymen seroit bien mon compte,
N'en doutez point; mais le moyen?
Vous m'aimez trop pour vouloir rien
Qui me pût causer de la honte.
Tels et tels m'ont fait demander;
Mon père est prêt de m'accorder[1].
Moi, je vous permets d'espérer
Qu'à qui que ce soit qu'on m'engage,
Soit conseiller, soit président,
Soit veille ou jour de mariage,
Je serai vôtre auparavant,
Et vous aurez mon pucelage. »

Le garçon la remercia
Comme il put. A huit jours de là,
Il s'offre un parti d'importance.

1. *Prêt de*, dans le sens de *disposé à*, est employé par tous les grands écrivains du XVII[e] siècle. La distinction rigoureuse entre l'adverbe *près* et l'adjectif *prêt* ne s'est faite que plus tard; et quant aux compléments *à* ou *de*, ils s'employaient souvent l'un pour l'autre.

La belle dit à son ami:
« Tenons-nous-en à celui-ci;
Car il est homme, que je pense,
A passer la chose au gros sas[1]. »
La belle en étant sur ce cas,
On la promet; on la commence;
Le jour des noces se tient prêt.
Entendez ceci, s'il vous plaît.
Je pense voir votre pensée
Sur ce mot-là de commencée.
C'étoit alors, sans point d'abus,
Fille promise, et rien de plus.

Huit jours donnés à la fiancée,
Comme elle appréhendoit encor
Quelque rupture en cet accord,
Elle diffère le négoce[2]
Jusqu'au propre jour de la noce,
De peur de certain accident
Qui les fillettes va perdant.
On mène au moutier[3] cependant
Notre galande encor pucelle:

1. A n'y pas prendre garde, à le passer sous silence; expression proverbiale. Le *sas* est un tamis pour faire passer le plâtre, la farine, etc.

2. L'affaire, du latin *negotium*.

3. L'église. (Voyez t. III, p. 262, note 3.)

Le oui fut dit à la chandelle.
L'époux voulut avec la belle
S'en aller coucher au retour.
Elle demande encor ce jour,
Et ne l'obtient qu'avecque peine;
Il fallut pourtant y passer.
Comme l'aurore étoit prochaine,
L'épouse, au lieu de se coucher,
S'habille. On eût dit une reine.
Rien ne manquoit aux vêtements,
Perles, joyaux et diamants :
Son épousé la faisoit dame[1].
Son ami, pour la faire femme,
Prend heure avec elle au matin :
Ils devoient aller au jardin
Dans un bois propre à telle affaire;
Une compagne y devoit faire
Le guet autour de nos amants,
Compagne instruite du mystère.
Le belle s'y rend la première,
Sous le prétexte d'aller faire
Un bouquet, dit-elle, à ses gens.

Nicaise, après quelques moments,

7. La mettait dans un haut rang, l'anoblissait. Les femmes mariées de la bourgeoisie n'avaient droit qu'au nom de *demoiselle*.

La va trouver ; et le bon sire,
Voyant le lieu, se met à dire :
« Qu'il fait ici d'humidité !
Foin ! votre habit sera gâté ;
Il est beau, ce seroit dommage :
Souffrez, sans tarder davantage,
Que j'aille querir un tapis.
— Eh ! mon Dieu ! laissons les habits,
Dit la belle toute piquée ;
Je dirai que je suis tombée.
Pour la perte, n'y songez point :
Quand on a temps si fort à point,
Il en faut user ; et périssent
Tous les vêtements du pays ;
Que plutôt tous les beaux habits
Soient gâtés, et qu'ils se salissent,
Que d'aller ainsi consumer
Un quart d'heure ! un quart d'heure est cher.
Tandis que tous les gens agissent
Pour ma noce, il ne tient qu'à vous
D'employer des moments si doux.
Ce que je dis ne me sied guère ;
Mais je vous chéris, et vous veux
Rendre honnête homme[1], si je peux.
— En vérité, dit l'amoureux,

1. Voyez ci-dessus, p. 22, note 1, et p. 75, note 2.

Conserver étoffe si chère
Ne sera point mal fait à nous.
Je cours : c'est fait, je suis à vous;
Deux minutes feront l'affaire. »
Là-dessus il part, sans laisser
Le temps de lui rien répliquer.

Sa sottise guérit la dame;
Un tel dédain lui vint en l'âme
Qu'elle reprit dès ce moment
Son cœur, que trop indignement
Elle avoit placé. « Quelle honte!
Prince des sots, dit-elle en soi,
Va, je n'ai nul regret de toi :
Tout autre eût été mieux mon compte.
Mon bon ange a considéré
Que tu n'avois pas mérité
Une faveur si précieuse;
Je ne veux plus être amoureuse
Que de mon mari : j'en fais vœu.
Et de peur qu'un reste de feu
A le trahir ne me rengage,
Je vais, sans tarder davantage,
Lui porter un bien qu'il auroit,
Quand Nicaise en son lieu seroit. »
A ces mots, la pauvre épousée
Sort du bois, fort scandalisée.

L'autre revient, et son tapis[1];
Mais ce n'est plus comme jadis.
Amants, la bonne heure ne sonne
A toutes les heures du jour.
J'ai lu dans l'alphabet d'amour
Qu'un galant près d'une personne
N'a toujours le temps comme il veut
Qu'il le prenne donc comme il peut.
Tous délais y font du dommage:
Nicaise en est un témoignage.
Fort essoufflé d'avoir couru,
Et joyeux de telle prouesse.
Il s'en revient, bien résolu
D'employer tapis et maîtresse.
Mais quoi? la dame au bel habit,
Mordant ses lèvres de dépit,
Retournoit voir la compagnie[2],
Et, de sa flamme bien guérie,
Possible alloit dans ce moment,
Pour se venger de son amant,
Porter à son mari la chose
Qui lui causoit ce dépit-là.
Quelle chose? C'est celle-là
Que fille dit toujours qu'elle a.

1. Avec son tapis.
2. Var. *Édit. de 1685 :*

Retournoit vers la compagnie.

Je le crois; mais d'en mettre jà
Mon doigt au feu, ma foi ! je n'ose:
Ce que je sais, c'est qu'en tel cas
Fille qui ment ne pèche pas.

Grâce à Nicaise, notre belle,
Ayant sa fleur en dépit d'elle,
S'en retournoit tout en grondant,
Quand Nicaise, la rencontrant :
« A quoi tient, dit-il à la dame,
Que vous ne m'ayez attendu?
Sur ce tapis bien étendu
Vous seriez en peu d'heure[1] femme.
Retournons donc sans consulter ;
Venez cesser d'être pucelle,
Puisque je puis, sans rien gâter,
Vous témoigner quel est mon zèle.
— Non pas cela, reprit la belle ;

1. En peu de temps. Cette locution était très-usitée autrefois. Un proverbe disait, par exemple : « En peu d'heure, Dieu labeure, » c'est-à-dire : en peu de temps, Dieu fait beaucoup de besogne.

Mès Fortune, qui ne s'ublie,
Sa roue turne en petit d'hure
L'un met dessous, l'autre desure.
(Marie de France.)

Quar avenir voit-on souvent
Qu'en poi d'heure sont leurs corages
Muer plus tost que li orages.
(Fabliau *Du Vair palefroy*, 18-20.)

Mon pucelage dit qu'il faut
Remettre l'affaire à tantôt.
J'aime votre santé, Nicaise,
Et vous conseille auparavant
De reprendre un peu votre vent [1].
Or, respirez tout à votre aise.
Vous êtes apprenti marchand,
Faites-vous apprenti galant :
Vous n'y serez pas sitôt maître.
A mon égard, je ne puis être
Votre maîtresse en ce métier.
Sire Nicaise, il vous faut prendre
Quelque servante du quartier.
Vous savez des étoffes vendre,
Et leur prix en perfection;
Mais ce que vaut l'occasion,
Vous l'ignorez, allez l'apprendre. »

1. Votre haleine.

VIII

LE BAT.

Un peintre étoit, qui, jaloux de sa femme,
Allant aux champs, lui peignit un baudet
Sur le nombril, en guise de cachet.
Un sien confrère, amoureux de la dame,
La va trouver, et l'âne efface net,
Dieu sait comment ; puis un autre en remet
Au même endroit, ainsi que l'on peut croire.
A celui-ci, par faute de mémoire,
Il mit un bât ; l'autre n'en avoit point.
L'époux revient, veut s'éclaircir du point.
« Voyez, mon fils, dit la bonne commère,
L'âne est témoin de ma fidélité.
— Diantre soit fait, dit l'époux en colère,
Et du témoin, et de qui l'a bâté ! »

IX.

LE BAISER RENDU.

Guillot passoit avec sa mariée.
Un gentilhomme à son gré la trouvant :
« Qui t'a, dit-il, donné telle épousée?
Que je la baise, à la charge d'autant.
— Bien volontiers, dit Guillot à l'instant ;
Elle est, monsieur, fort à votre service. »
Le monsieur donc fait alors son office
En appuyant. Perronnelle en rougit.
Huit jours après, ce gentilhomme prit
Femme à son tour : à Guillot il permit
Même faveur. Guillot, tout plein de zèle :
« Puisque, dit-il, monsieur est si fidèle,
J'ai grand regret, et je suis bien fâché
Qu'ayant baisé seulement Perronnelle,
Il n'ait encore avec elle couché. »

X.

ÉPIGRAMME[1].

Alis[2], malade, et se sentant presser,
Quelqu'un lui dit : « Il faut se confesser ;
Voulez-vous pas mettre en repos votre âme?
— Oui, je le veux, lui répondit la dame :
Qu'à père André on aille de ce pas,
Car il entend d'ordinaire mon cas. »
Un messager y court en diligence,
Sonne au couvent de toute sa puissance.
« Qui venez-vous demander ? lui dit-on.
— C'est père André, celui qui d'ordinaire
Entend Alis dans sa confession.

1. Dans l'édition hollandaise de 1685, cette pièce est intitulée *Alix malade*.

2. La Fontaine a écrit *Alis*, et non Alix, et la rime de la fin exige que ce nom ne soit point changé.

— Vous demandez, reprit alors un frère,
Le père André, le confesseur d'Alis ?
Il est bien loin : hélas! le pauvre père
Depuis dix ans confesse en paradis. »

XI.

IMITATION D'ANACRÉON.

O toi qui peins d'une façon galante,
Maître passé dans Cythère et Paphos,
Fais un effort, peins-nous Iris absente.
Tu n'as point vu cette beauté charmante,
Me diras-tu ; tant mieux pour ton repos.
Je m'en vais donc t'instruire en peu de mots.
Premièrement, mets des lis et des roses ;
Après cela des amours et des ris.
Mais à quoi bon le détail de ces choses?
D'une Vénus tu peux faire une Iris ;
Nul ne sauroit découvrir le mystère :
Traits si pareils jamais ne se sont vus.
Et tu pourras à Paphos et Cythère
De cette Iris refaire une Vénus.

XII.

AUTRE IMITATION D'ANACRÉON[1].

J'étois couché mollement,
Et, contre mon ordinaire,
Je dormois tranquillement,
Quand un enfant s'en vint faire
A ma porte quelque bruit.
Il pleuvoit fort cette nuit :
Le vent, le froid, et l'orage,
Contre l'enfant faisoient rage.
« Ouvrez, dit-il, je suis nu. »
Moi, charitable et bon homme,
J'ouvre au pauvre morfondu,
Et m'enquiers comme il se nomme.
« Je te le dirai tantôt,

1. Cette pièce, comme l'ode d'Anacréon dont elle est imitée, est généralement connue sous le titre de *l'Amour mouillé*. Mais La Fontaine ne lui a pas donné ce titre.

Repartit-il; car il faut
Qu'auparavant je m'essuie. »
J'allume aussitôt du feu.
Il regarde si la pluie
N'a point gâté quelque peu
Un arc dont je me défie.
Je m'approche toutefois,
Et de l'enfant prends les doigts,
Les réchauffe ; et dans moi-même
Je dis : « Pourquoi craindre tant?
Que peut-il? c'est un enfant :
Ma couardise est extrême
D'avoir eu le moindre effroi;
Que seroit-ce si chez moi
J'avois reçu Polyphème? »
L'enfant, d'un air enjoué,
Ayant un peu secoué
Les pièces de son armure
Et sa blonde chevelure,
Prend un trait, un trait vainqueur,
Qu'il me lance au fond du cœur.
« Voilà, dit-il, pour ta peine.
Souviens-toi bien de Climène,
Et de l'Amour, c'est mon nom.
— Ah ! je vous connois, lui dis-je,
Ingrat et cruel garçon ;
Faut-il que qui vous oblige

Soit traité de la façon! »
Amour fit une gambade,
Et le petit scélérat
Me dit : « Pauvre camarade,
Mon arc est en bon état,
Mais ton cœur est bien malade. »

XIII.

LE PETIT CHIEN

QUI SECOUE DE L'ARGENT ET DES PIERRERIES.

La clef du coffre-fort et des cœurs, c'est la même.
Que si ce n'est celle des cœurs,
C'est du moins celle des faveurs :
Amour doit à ce stratagème
La plus grand'part de ses exploits.
A-t-il épuisé son carquois,
Il met tout son salut en ce charme suprême.
Je tiens qu'il a raison, car qui hait les présents ?
Tous les humains en sont friands,
Princes, rois, magistrats. Ainsi, quand une belle
En croira l'usage permis,
Quand Vénus ne fera que ce que fait Thémis,
Je ne m'écrierai pas contre elle.
On a bien plus d'une querelle
A lui faire sans celle-là.

Un juge mantouan belle femme épousa.
Il s'appeloit Anselme, on la nommoit Argie;
Lui, déjà vieux barbon; elle. jeune et jolie,
Et de tous charmes assortie.
L'époux, non content de cela,
Fit si bien par sa jalousie
Qu'il rehaussa de prix celle-là, qui d'ailleurs
Méritoit de se voir servie
Par les plus beaux et les meilleurs.
Elle le fut aussi : d'en dire la manière,
Et comment s'y prit chaque amant,
Il seroit long; suffit que cet objet charmant
Les laissa soupirer, et ne s'en émut guère.

Amour établissoit chez le juge ses lois,
Quand l'État mantouan, pour chose de grand poids,
Résolut d'envoyer ambassade au saint-père.
Comme Anselme étoit juge, et de plus magistrat,
Vivoit avec assez d'éclat,
Et ne manquoit pas de prudence,
On le députe en diligence.
Ce ne fut pas sans résister
Qu'au choix qu'on fit de lui consentit le bon homme.
L'affaire étoit longue à traiter;
Il devoit demeurer dans Rome
Six mois, et plus encor; que savoit-il combien?
Tant d'honneur pouvoit nuire au conjugal lien.

Longue ambassade et long voyage
Aboutissent à cocuage.
Dans cette crainte notre époux
Fit cette harangue à la belle :
« On nous sépare, Argie : adieu ; soyez fidèle
A celui qui n'aime que vous.
Jurez-le-moi : car, entre nous,
J'ai sujet d'être un peu jaloux.
Que fait autour de notre porte
Cette soupirante cohorte ?
Vous me direz que jusqu'ici
La cohorte a mal réussi :
Je le crois ; cependant, pour plus grande assurance,
Je vous conseille en mon absence
De prendre pour séjour notre maison des champs.
Fuyez la ville et les amants,
Et leurs présents ;
L'invention en est damnable ;
Des machines d'amour c'est la plus redoutable :
De tout temps le monde a vu Don
Être le père d'Abandon.
Déclarez-lui la guerre, et soyez sourde, Argie,
A sa sœur la Cajolerie.
Dès que vous sentirez approcher les blondins,
Fermez vite vos yeux, vos oreilles, vos mains.
Rien ne vous manquera ; je vous fais la maîtresse
De tout ce que le ciel m'a donné de richesse :

Tenez, voilà les clefs de l'argent, des papiers;
Faites-vous payer des fermiers;
Je ne vous demande aucun compte :
Suffit que je puisse sans honte
Apprendre vos plaisirs ; je vous les permets tous,
Hors ceux d'amour, qu'à votre époux
Vous garderez entiers pour son retour de Rome. »
C'en étoit trop pour le bon homme ;
Hélas! il permettoit tous plaisirs, hors un point
Sans lequel seul il n'en est point.
Son épouse lui fit promesse solennelle
D'être sourde, aveugle, et cruelle,
Et de ne prendre aucun présent ;
Il la retrouveroit, au retour, toute telle
Qu'il la laissoit en s'en allant,
Sans nul vestige de galant.

Anselme étant parti, tout aussitôt Argie
S'en alla demeurer aux champs;
Et tout aussitôt les amants
De l'aller voir firent partie.
Elle les renvoya; ces gens l'embarrassoient,
L'attiédissoient, l'affadissoient,
L'endormoient en contant leur flamme;
Ils déplaisoient tous à la dame,
Hormis certain jeune blondin
Bien fait et beau par excellence,

Mais qui ne put par sa souffrance
Amener à son but cet objet inhumain.
Son nom étoit Atis; son métier, paladin.
Il ne plaignit[1] en son dessein
Ni les soupirs ni la dépense.
Tout moyen par lui fut tenté :
Encor si des soupirs il se fût contenté,
La source en est inépuisable ;
Mais de la dépense, c'est trop.
Le bien de notre amant s'en va le grand galop ;
Voilà mon homme misérable.
Que fait-il? il s'éclipse; il part; il va chercher
Quelque désert pour se cacher.
En chemin il rencontre un homme,
Un manant, qui, fouillant avecque son bâton,
Vouloit faire sortir un serpent d'un buisson.
Atis s'enquit de la raison.
« C'est, reprit le manant, afin que je l'assomme.
Quand j'en rencontre sur mes pas,
Je leur fais de pareilles fêtes.
— Ami, reprit Atis, laisse-le; n'est-il pas
Créature de Dieu comme les autres bêtes? »
Il est à remarquer que notre paladin
N'avoit pas cette horreur commune au genre humain
Contre la gent reptile et toute son espèce.

1. Il ne ménagea, n'épargna.

Dans ses armes il en portoit,
Et de Cadmus il descendoit,
Celui-là qui devint serpent sur sa vieillesse[1].
Force fut au manant de quitter son dessein;
Le serpent se sauva. Notre amant à la fin
S'établit dans un bois écarté, solitaire:
Le silence y faisoit sa demeure ordinaire,
Hors quelque oiseau qu'on entendoit,
Et quelque écho qui répondoit.
Là le bonheur et la misère
Ne se distinguoient point, égaux en dignité
Chez les loups qu'hébergeoit ce lieu peu fréquenté.
Atis n'y rencontra nulle tranquillité:
Son amour l'y suivit; et cette solitude,
Bien loin d'être un remède à son inquiétude,
En devint même l'aliment,
Par le loisir qu'il eut d'y plaindre son tourment.
Il s'ennuya bientôt de ne plus voir sa belle.
« Retournons, ce dit-il, puisque c'est notre sort:

1. Voyez *P. Ovidii Nasonis Metamorph.*, lib. IV, 13.
Arioste dit :

Era d'antiqua e d' onorata gente,
Che discendea da quel lignaggio altero
Ch' usci d'una mascella di serpente
(Chant XLIII, oct. LXXIV.)

Sempre solea le serpi favorire
Che per insegna il sangue suo le porta,
In memoria ch' usci sua prima gente
De' denti seminati di serpente
(Oct. LXXIX.)

Atis, il t'est plus doux encor
De la voir ingrate et cruelle
Que d'être privé de ses traits :
Adieu, ruisseaux, ombrages frais,
Chants amoureux de Philomèle;
Mon inhumaine seule attire à soi mes sens;
Éloigné de ses yeux, je ne vois ni n'entends.
L'esclave fugitif se va remettre encore
En ses fers, quoique durs, mais, hélas ! trop chéris. »

Il approchoit des murs qu'une fée a bâtis[1],
Quand sur les bords du Mince[2], à l'heure que l'Aurore
Commence à s'éloigner du séjour de Thétis,
Une nymphe en habit de reine,
Belle, majestueuse, et d'un regard charmant,
Vint s'offrir tout d'un coup aux yeux du pauvre amant,
Qui rêvoit alors à sa peine[3].
« Je veux, dit-elle, Atis, que vous soyez heureux :
Je le veux, je le puis, étant Manto la fée,
Votre amie et votre obligée.
Vous connoissez ce nom fameux;

1. Mantoue, d'après les légendes, aurait été bâtie par une fée nommée Manto.

2. Le Mincio.

3. Arioste, chant XLIII, oct. XCVI :

Venir pel lito incontra una donzella
In signoril sembiante, ancor ch'intorno
Non le apparisce ne scudier ne ancella.

Montoue en tient le sien : jadis en cette terre
J'ai posé la première pierre
De ces murs en durée égaux aux bâtiments
Dont Memphis voit le Nil laver les fondements[1].
La Parque est inconnue à toutes mes pareilles :
Nous opérons mille merveilles ;
Malheureuses pourtant de ne pouvoir mourir,
Car nous sommes d'ailleurs capables de souffrir
Toute l'infirmité de la nature humaine.
Nous devenons serpents un jour de la semaine.
Vous souvient-il qu'en ce lieu-ci
Vous en tirâtes un de peine ?
C'étoit moi, qu'un manant s'en alloit assommer ;
Vous me donnâtes assistance :
Atis, je veux, pour récompense,
Vous procurer la jouissance
De celle qui vous fait aimer.
Allons-nous-en la voir : je vous donne assurance
Qu'avant qu'il soit deux jours de temps
Vous gagnerez par vos présents

1. Se ben non mi conosci, o cavaliero,
Son tua parente, e grande obbligo t'aggio;
Parente son, perche da Cadmo fiero
Scende d'ambedue noi l'alto lignaggio.
Io son la fata Manto, che'l primiero
Sasso messi a fondar questo villaggio;
E dal mio nome (come ben forse hai
Contare udito) Mantua la nomai.
(Chant XLIII, oct. XCVII.)

Argie et tous ses surveillants.
Dépensez, dissipez, donnez à tout le monde;
A pleines mains répandez l'or,
Vous n'en manquerez point: c'est pour vous le trésor
Que Lucifer me garde en sa grotte profonde[1].
Votre belle saura quel est notre pouvoir.
Même, pour m'approcher de cette inexorable,
Et vous la rendre favorable,
En petit chien vous m'allez voir
Faisant mille tours sur l'herbette;
Et vous, en pèlerin jouant de la musette,
Me pourrez à ce son mener chez la beauté
Qui tient votre cœur enchanté. »

Aussitôt fait que dit; notre amant et la fée
Changent de forme en un instant:
Le voilà pèlerin chantant comme un Orphée,
Et Manto petit chien faisant tours et sautant.
Ils vont au château de la belle.
Valets et gens du lieu s'assemblent autour d'eux:
Le petit chien fait rage, aussi fait l'amoureux;
Chacun danse, et Guillot fait sauter Perronnelle[2].
Madame entend ce bruit, et sa nourrice y court.
On lui dit qu'elle vienne admirer à son tour

1. Les trésors, dans les croyances de l'antiquité et du moyen âge, étaient sous la garde des démons.

2. Le valet fait sauter la servante.

Le roi des épagneux[1], charmante créature,
Et vrai miracle de nature.
Il entend tout, il parle, il danse, il fait cent tours :
Madame en fera ses amours ;
Car, veuille ou non son maître, il faut qu'il le lui vende,
S'il n'aime mieux le lui donner.
La nourrice en fait la demande.
Le pèlerin, sans tant tourner,
Lui dit tout bas le prix qu'il veut mettre à la chose ;
Et voici ce qu'il lui propose :
« Mon chien n'est point à vendre, à donner encor moins :
Il fournit à tous mes besoins ;
Je n'ai qu'à dire trois paroles,
Sa patte entre mes mains fait tomber à l'instant,
Au lieu de puces, des pistoles,
Des perles, des rubis, avec maint diamant :
C'est un prodige enfin. Madame cependant
En a, comme on dit, la monnoie[2].
Pourvu que j'aie cette joie
De coucher avec elle une nuit seulement,
Favori sera sien dès le même moment. »

La proposition surprit fort la nourrice.
« Quoi ! madame l'ambassadrice !

1. Épagneux; on écrit maintenant épagneuls.

2. Expression proverbiale qui s'employait pour proposer un échange, un marché, un arrangement.

Un simple pèlerin! madame à son chevet
Pourroit voir un bourdon! Et si l'on le savoit!
Si cette même nuit quelque hôpital avoit
Hébergé le chien et son maître!
Mais ce maître est bien fait, et beau comme le jour;
Cela fait passer en amour
Quelque bourdon que ce puisse être. »

Atis avoit changé de visage et de traits:
On ne le connut pas; c'étoient d'autres attraits.
La nourrice ajoutoit : « A gens de cette mine
Comment peut-on refuser rien?
Puis celui-ci possède un chien
Que le royaume de la Chine
Ne payeroit pas de tout son or.
Une nuit de madame aussi, c'est un trésor. »
J'avais oublié de vous dire
Que le drôle à son chien feignit de parler bas:
Il tombe aussitôt dix ducats
Qu'à la nourrice offre le sire.
Il tombe encore un diamant:
Atis en riant le ramasse.
« C'est, dit-il, pour madame; obligez-moi, de grâce,
De le lui présenter avec mon compliment.
Vous direz à Son Excellence
Que je lui suis acquis. » La nourrice, à ces mots,
Court annoncer en diligence

Le petit chien et sa science,
Le pèlerin et son propos.

Il ne s'en fallut rien qu'Argie
Ne battît sa nourrice. Avoir l'effronterie
De lui mettre en l'esprit un telle infamie !
Avec quoi? Si c'étoit encor le pauvre Atis !
« Hélas ! mes cruautés sont cause de sa perte.
Il ne me proposa jamais de tels partis.
Je n'aurois pas d'un roi cette chose soufferte,
Quelque don que l'on pût m'offrir,
Et d'un porte-bourdon[1] je la pourrois souffrir,
Moi qui suis une ambassadrice ! »

— Madame, reprit la nourrice,
Quand vous seriez impératrice,
Je vous dis que ce pèlerin
A de quoi marchander, non pas une mortelle,
Mais la déesse la plus belle.
Atis, votre beau paladin,
Ne vaut pas seulement un doigt du personnage.
— Mais mon mari m'a fait jurer...
— Et quoi? de lui garder la foi du mariage !
Bon ! jurer? ce serment vous lie-t-il davantage
Que le premier n'a fait ! qui l'ira déclarer ?

1. D'un pèlerin.

Qui le saura? J'en vois marcher tête levée,
Qui n'iroient pas ainsi, j'ose vous l'assurer,
Si sur le bout du nez tache pouvoit montrer
Que telle chose est arrivée.
Cela nous fait-il empirer
D'une ongle[1] ou d'un cheveu? Non, madame, il faut être
Bien habile pour reconnoître
Bouche ayant employé son temps et ses appas,
D'avec bouche qui s'est tenue à ne rien faire.
Donnez-vous, ne vous donnez pas,
Ce sera toujours même affaire.
Pour qui ménagez-vous les trésors de l'amour?
Pour celui qui, je crois, ne s'en servira guère;
Vous n'aurez pas grand'peine à fêter son retour. »

La fausse vieille[2] sut tant dire
Que tout se réduisit seulement à douter
Des merveilles du chien et des charmes du sire.
Pour cela l'on les fit monter :
La belle étoit au lit encore.
L'univers n'eut jamais d'aurore
Plus paresseuse à se lever.
Notre feint pèlerin traversa la ruelle

1. La Fontaine a mis ici *ongle* au féminin comme il l'avait déjà fait fable xv, liv. VI. (Voyez t. I, page 331.)

2. La méchante, la perfide vieille. L'expression est tout à fait de l'ancienne langue francaise.

Comme un homme ayant vu d'autres gens que des saints.
Son compliment parut galant et des plus fins :
Il surprit et charma la belle.
« Vous n'avez pas, ce lui dit-elle,
La mine de vous en aller
A Saint-Jacques de Compostelle. »
Cependant, pour la régaler,
Le chien à son tour entre en lice.
On eût vu sauter Favori
Pour la dame et pour la nourrice,
Mais point du tout pour le mari.
Ce n'est pas tout ; il se secoue :
Aussitôt perles de tomber,
Nourrice de les ramasser,
Soubrettes de les enfiler,
Pèlerin de les attacher
A de certains bras, dont il loue
La blancheur et le reste. Enfin il fait si bien
Qu'avant que partir de la place
On traite avec lui de son chien.
On lui donne un baiser pour arrhes de la grâce
Qu'il demandoit, et la nuit vint.
Aussitôt que le drôle tint
Entre ses bras madame Argie,
Il redevint Atis. La dame en fut ravie :
C'étoit avec bien plus d'honneur
Traiter monsieur l'ambassadeur.

Cette nuit eut des sœurs, et même en très-bon nombre.
Chacun s'en aperçut, car d'enfermer sous l'ombre
Une telle aise, le moyen?
Jeunes gens font-ils jamais rien
Que le plus aveugle ne voie?

A quelques mois de là, le saint-père renvoie
Anselme avec force pardons[1],
Et beaucoup d'autres menus dons.
Les biens et les honneurs pleuvoient sur sa personne.
De son vice-gérant il apprend tous les soins :
Bons certificats des voisins.
Pour les valets, nul ne lui donne
D'éclaircissements sur cela.
Monsieur le juge interrogea
La nourrice avec les soubrettes,
Sages personnes et discrètes,
Il n'en put tirer le secret.
Mais, comme parmi les femelles
Volontiers le diable se met,
Il survint de telles querelles,
La dame et la nourrice eurent de tels débats,
Que celle-ci ne manqua pas
A se venger de l'autre, et déclarer l'affaire :
Dût-elle aussi se perdre, il fallut tout conter.

1. Indulgences papales. (Voyez t. III, p. 42.)

D'exprimer jusqu'où la colère
Ou plutôt la fureur de l'époux put monter,
Je ne tiens pas qu'il soit possible.
Ainsi je m'en tairai : on peut par les effets
Juger combien Anselme étoit homme sensible.
Il choisit un de ses valets,
Le charge d'un billet, et mande que madame
Vienne voir son mari malade en la cité.
La belle n'avoit point son village quitté :
L'époux alloit, venoit, et laissoit là sa femme.
« Il te faut en chemin écarter tous ses gens,
Dit Anselme au porteur de ces ordres pressants.
La perfide a couvert mon front d'ignominie :
Pour satisfaction je veux avoir sa vie.
Poignarde-la ; mais prends ton temps,
Tâche de te sauver. Voilà pour ta retraite ;
Prends cet or : si tu fais ce qu'Anselme souhaite,
Et punis cette offense-là,
Quelque part que tu sois, rien ne te manquera. »

Le valet va trouver Argie,
Qui par son chien est avertie.
Si vous me demandez comme un chien avertit,
Je crois que par la jupe il tire ;
Il se plaint, il jappe, il soupire,
Il en veut à chacun : pour peu qu'on ait d'esprit,
On entend bien ce qu'il veut dire.

Favori fit bien plus; et tout bas il apprit
Un tel péril à sa maîtresse.
« Partez pourtant, dit-il, on ne vous fera rien:
Reposez-vous sur moi; j'en empêcherai bien
Ce valet à l'âme traîtresse. »

Ils étoient en chemin, près d'un bois qui servoit
Souvent aux voleurs de refuge:
Le ministre cruel des vengeances du juge
Envoie un peu devant le train qui les suivoit,
Puis il dit l'ordre qu'il avoit.
La dame disparoît aux yeux du personnage;
Manto la cache en un nuage.
Le valet, étonné, retourne vers l'époux,
Lui conte le miracle; et son maître, en courroux,
Va lui-même à l'endroit. O prodige ! ô merveille !
Il y trouve un palais de beauté sans pareille :
Une heure auparavant c'étoit un champ tout nu.
Anselme, à son tour éperdu,
Admire ce palais bâti non pour des hommes,
Mais apparemment pour des dieux;
Appartements dorés, meubles très-précieux,
Jardins et bois délicieux :
On auroit peine à voir, en ce siècle où nous sommes,
Chose si magnifique et si riante aux yeux.
Toutes les portes sont ouvertes;
Les chambres sans hôte et désertes;

Pas une âme en ce louvre[1]; excepté qu'à la fin
Un More très-lippu, très-hideux, très-vilain,
S'offre aux regards du juge, et semble la copie
D'un Ésope d'Éthiopie.
Notre magistrat l'ayant pris
Pour le balayeur du logis,
Et croyant l'honorer lui donnant cet office :
« Cher ami, lui dit-il, apprends-nous à quel dieu
Appartient un tel édifice ;
Car de dire un roi, c'est trop peu.
— Il est à moi, » reprit le More.
Notre juge, à ces mots, se prosterne, l'adore,
Lui demande pardon de sa témérité.
« Seigneur, ajouta-t-il, que votre déité
Excuse un peu mon ignorance.
Certes, tout l'univers ne vaut pas la chevance[2]
Que je rencontre ici. » Le More lui répond :
« Veux-tu que je t'en fasse un don?
De ces lieux enchantés je te rendrai le maître,
A certaine condition.
Je ne ris point ; tu pourras être

1. Louvre, dans le sens général de palais.
2. Les richesses, les biens.

Oublyans naturel devoir
Par faulte d'ung peu de *chevance.*
(VILLON.)

La Fontaine a fréquemment employé ce mot. (Voyez notamment t. I, p. 242, et t. II, p. 18.)

De ces lieux absolu seigneur,
Si tu me veux servir deux jours d'enfant d'honneur.
... Entends-tu ce langage?
Et sais-tu quel est cet usage?
Il te le faut expliquer mieux.
Tu connois l'échanson du monarque des dieux?

ANSELME.

Ganymède?

LE MORE.

Celui-là même.
Prends que je sois Jupin, le monarque suprême,
Et que tu sois le jouvenceau :
Tu n'es pas tout à fait si jeune ni si beau.

ANSELME.

Ah! seigneur, vous raillez, c'est chose par trop sûre:
Regardez la vieillesse et la magistrature.

LE MORE.

Moi, railler! point du tout.

ANSELME.

Seigneur...

LE MORE.

Ne veux-tu point?

ANSELME.

Seigneur... »

Anselme, ayant examiné ce point,

Consent à la fin au mystère.
Maudite amour des dons, que ne fais-tu pas faire?
En page incontinent son habit est changé:
Toque au lieu de chapeau, haut-de-chausses troussé;
La barbe seulement demeure au personnage.
L'enfant d'honneur Anselme, avec cet équipage,
Suit le More partout. Argie avoit ouï
Le dialogue entier, en certain coin cachée.
Pour le More lippu, c'étoit Manto la fée,
Par son art métamorphosée,
Et par son art ayant bâti
Ce louvre en un moment; par son art fait un page
Sexagénaire et grave. A la fin, au passage
D'une chambre en une autre, Argie à son mari
Se montre tout d'un coup: « Est-ce Anselme, dit-elle,
Que je vois ainsi déguisé?
Anselme! il ne se peut; mon œil s'est abusé.
Le vertueux Anselme à la sage cervelle
Me voudroit-il donner une telle leçon?
C'est lui pourtant. Oh! oh! monsieur notre barbon,
Notre législateur, notre homme d'ambassade,
Vous êtes à cet âge homme de mascarade?
Homme de...? la pudeur me défend d'achever.
Quoi! vous jugez les gens à mort pour mon affaire,
Vous qu'Argie a pensé trouver
En un fort plaisant adultère!
Du moins n'ai-je pas pris un More pour galant:

Tout me rend excusable, Atis et son mérite,
Et la qualité du présent.
Vous verrez tout incontinent
Si femme qu'un tel don à l'amour sollicite
Peut résister un seul moment.
More, devenez chien. » Tout aussitôt le More
Redevient petit chien encore.
« Favori, que l'on danse! » A ces mots, Favori
Danse, et tend la patte au mari.
« Qu'on fasse tomber des pistoles ! »
Pistoles tombent à foison.
« Eh bien ! qu'en dites-vous? sont-ce choses frivoles!
C'est de ce chien qu'on m'a fait don.
Il a bâti cette maison.
Puis faites-moi trouver au monde une Excellence,
Une Altesse, une Majesté,
Qui refuse sa jouissance
A dons de cette qualité,
Surtout quand le donneur est bien fait et qu'il aime,
Et qu'il mérite d'être aimé !
En échange du chien, l'on me vouloit moi-même:
Ce que vous possédez de trop, je l'ai donné,
Bien entendu, monsieur; suis-je chose si chère?
Vraiment vous me croiriez bien pauvre ménagère
Si je laissois aller tel chien à ce prix-là.
Savez-vous qu'il a fait le louvre que voilà?
Le louvre pour lequel... Mais oublions cela.

Et n'ordonnez plus qu'on me tue,
Moi qu'Atis seulement en ses lacs a fait choir :
Je le donne à Lucrèce [1], et voudrois bien la voir
Des mêmes armes combattue.
Touchez là, mon mari ; la paix : car aussi bien
Je vous défie, ayant ce chien.
Le fer ni le poison pour moi ne sont à craindre ;
Il m'avertit de tout ; il confond les jaloux,
Ne le soyez donc point ; plus on veut nous contraindre,
Moins on doit s'assurer de nous. »

Anselme accorda tout : qu'eût fait le pauvre sire ?
On lui promit de ne pas dire
Qu'il avoit été page. Un tel cas étant tu,
Cocuage, s'il eût voulu,
Auroit eu ses franches coudées.
Argie en rendit grâce, et, compensations
D'une et d'autre part accordées,
On quitta la campagne à ces conditions [2].

1. C'est-à-dire je gage que la chaste Lucrèce ne résisterait pas à cette épreuve. On dit encore aujourd'hui : « Je vous le donne en dix, en vingt. »

2. Arioste (oct. CXLIII) conclut brièvement :

Il marito ne parue aver bon palto,
Ne dimostrossi al pardonar restio.
Cosi a pace e concordia ritornaro,
E sempre poi fu l' uno all' altro caro.

« Ce marché parut trop avantageux au mari pour ne pas l'accepter sur-le-champ. Ainsi la paix et la concorde se rétablirent dans ce ménage, qui fut plus uni qu'il ne l'avait été auparavant. »

Que devint le palais? dira quelque critique.
Le palais? que m'importe? il devint ce qu'il put.
A moi ces questions! suis-je homme qui se pique
D'être si régulier? Le palais disparut.
Et le chien? Le chien fit ce que l'amant voulut.
Mais que voulut l'amant? Censeur, tu m'importunes:
Il voulut par ce chien tenter d'autres fortunes.
D'une seule conquête est-on jamais content?
Favori se perdoit souvent;
Mais chez sa première maîtresse
Il revenoit toujours. Pour elle, sa tendresse
Devint bonne amitié. Sur ce pied, notre amant
L'alloit voir fort assidûment:
Et même en l'accommodement
Argie à son époux fit un serment sincère
De n'avoir plus aucune affaire.
L'époux jura, de son côté,
Qu'il n'auroit plus aucun ombrage,
Et qu'il vouloit être fouetté
Si jamais on le voyoit page.

FIN DE LA TROISIÈME PARTIE.

REMARQUES

SUR

LES CONTES DE LA TROISIÈME PARTIE.

I. *Les Oies de frère Philippe.* La nouvelle de Boccace imitée par La Fontaine est dans le préambule de la quatrième journée du *Décaméron.* Le mot de la fin :

J'aurai soin de la faire paître,

est de Boccace : « Ils rencontrèrent par fortune une troupe de belles jeunes dames et bien en ordre qui venoient toutes d'une noce. Lesquelles, tout aussitôt que le garçon les vit, demanda à son père quelle chose c'estoit. A qui le père dist : « Mon fils, baiss les yeux en terre, car c'est une mauvaise « chose. » Le garçon dit alors : « Mais comment s'appellent- « elles? » Le père, pour non réveiller en l'appétit concupiscible du jeune garçon aucun inclinable désir moins qu'utile, ne les voulut nommer par leur propre nom, c'est à sçavoir femmes; mais lui dit : « Elles se nomment oyes. » O chose esmerveillable à ouyr, que cettuy-ci, qui n'en avoit jamais vu, ne se souciant des palais, ne du bœuf, ne du cheval, ne de l'asne, ne d'argent, ne d'aucune chose qu'il eust vue, dit

soudainement : « Mon père, je vous prie, faites tant que j'aye « une de ces oyes. » A qui le père dit : « O Jésus! mon fils, « tais-toi, c'est une mauvaise chose. » Et le garçon respondit : « Je ne sçay que vous voulez dire ne pourquoy ces choses ci « sont mauvaises; car, quand à moy, il ne me semble point « avoir encore vu chose si belle ne si plaisante comme elles, « qui sont beaucoup plus belles que les anges peints que vous « m'avez plusieurs fois monstrés. Hé, mon père, je vous sup- « plie, si vous m'aymez, faites que nous menions là haut « une de ces oyes, et je lui donneray à paistre. — Je ne le « veux point, dit le père, tu ne sçais point par où elles « paissent. » (Traduction Ant. Le Maçon.)

Antérieurement à Boccace, nous trouvons l'anecdote dans les recueils du moyen âge. Voyez *Latin stories,* from manuscrits of the thirteenth and fourteenth centuries, edited by Thomas Wright, London, 1842 :

LXXVIII.

DE HEREMITA JUVENE.

Juvenis heremita, qui in eremo a pueritia fuit nutritus, ibat cum abbate suo ad civitatem. Et cum vidisset mulieres in chorea, quid essent ab abbate quæsivit sollicite. Cui abbas : « Anseres sunt. » Et reversus puer ad claustrum flere cœpit. Cui abbas : « Fili, quid vis? — Pater, volo comedere de illis anseribus quas in civitate vidi. »

Dans les *Cento Novelle antiche,* qui sont d'une date plus ancienne que le *Décaméron,* la nouvelle XIV est intitulée « Come uno re fece nodrire uno suo figliulo dieci anni in luogo tenebroso, e poi li mostro tutte le cose, e più li piacque le femine. »

Dans ce conte, on ne dit pas au jeune homme que les femmes se nomment des oies, mais des démons. Quand on lui

demande ce qu'il préfère de tout ce qu'il a vu, il répond : « Les démons. » Le roi son père s'émerveille de cette réponse et conclut : « Quelle chose tyrannique est la beauté de la femme! *Che cosa e tirannia è la bellore di dona!* »

Un poëte français du xve siècle, Martin Franc, auteur du *Champion des dames,* a rimé l'anecdote sous ce titre : *les Oies.* Voyez *Choix de poésies de Clément Marot et de ses devanciers,* 1825, p. 12.

II. *La Mandragore.* La Fontaine a fait son conte avec le canevas de la célèbre comédie de Machiavel *la Mandragola,* composée en 1504 (c'est la date communément fixée par les érudits).

La Fontaine a pris la plupart des personnages de la comédie, sans changer leurs noms : Callimaco, messer Nicia Calfucci, Lucrezia sa femme, frate Timoteo et Ligurio, le malin parasite, le meneur de l'intrigue. Seulement le rôle de ces deux derniers personnages, si considérable dans la comédie, est à peine indiqué dans le conte. Siro, le valet de Callimaco, et Sostrata, la mère de Lucrezia, ont totalement disparu.

La Fontaine a, d'autre part, trouvé le secret d'ajouter quelques traits ingénieux au chef-d'œuvre comique de l'auteur florentin. (Voyez p. 25, note 1.)

La mandragore était au moyen âge l'objet de nombreuses superstitions. Donnons-en une idée en reproduisant ce qu'en dit dans son *Bestiaire* Philippe de Thaun, d'après Isidore de Séville. Isidore de Séville vivait au commencement du vi^e siècle. Celui de ses nombreux ouvrages que traduit Philippe de Thaun est intitulé *Originum sive Etymologiarum libri XX.* Philippe de Thaun écrivit son *Bestiaire* vers 1125; cet ouvrage est un des premiers monuments de la poésie française. Nous n'en reproduisons pas ici le texte, un peu trop ardu; nous l'avons donné dans le recueil des *Poëtes*

français, publié chez Gide en 1861 [1]. Nous nous bornerons à citer la traduction vers pour vers :

LA MANDRAGORE.

De mandragora, et ejus natura, et quid valet, et quomodo cognoscitur.

Isidore dit de la mandragore qu'elle a deux racines
Qui ont la forme d'homme et de femme.
La racine femelle a toute la ressemblance d'une jeune fille;
Sa feuille est la même que celle de la laitue.
La racine mâle porte seule la feuille propre à la plante.
Il faut de l'adresse pour la cueillir. Écoutez comment on s'y prend.

Homo qui eam vult colligere...

L'homme qui la veut cueillir doit tourner autour
Doucement, prudemment, de manière à ne pas la toucher
Qu'il prenne un chien lié, qu'il l'attache à la plante;
Que ce chien ait été enfermé et ait jeûné pendant trois jours;
Qu'on lui montre du pain; que de loin on l'appelle.
Le chien tirera à soi et arrachera la racine.
Celle-ci jettera un cri, et le chien tombera mort
Pour avoir entendu ce cri. Telle est en effet la vertu de cette herbe
Que personne ne peut l'entendre sans mourir aussitôt.
Si l'homme l'entendait, sur-le-champ il mourrait.
Aussi doit-il boucher ses oreilles et prendre bien garde
De ne pas ouïr le cri, afin qu'il ne meurt pas, ainsi
Que fera le chien qui ce cri entendra.

Radix mandragoræ contra omnes infirmitates valet.

Qui possède cette racine a une précieuse médecine
Pour rendre la santé et guérir de toute infirmité,
Excepté de la mort, contre laquelle il n'y a aucun recours.

On aperçoit aisément quelque rapport entre ces anciennes

1. Tome I, page 34.

superstitions, qui avaient été longtemps populaires, et le moyen mis en usage pour mystifier le crédule Nicia.

III. *Les Rémois.* C'est le fabliau de *Constant du Hamel,* publié dans le recueil de Barbazan, t. III, p. 296. Toutefois le fabliau est beaucoup plus rude et plus brutal, et la vengeance de Constant du Hamel n'est pas aussi facilement assouvie que celle du peintre rémois.

La Fontaine n'a pas sans doute eu la peine d'aller chercher ce fabliau dans les manuscrits du XIIIe siècle. Il l'a retrouvé dans les conteurs du XVIe ; toutefois les sources que l'on indique ordinairement, Boccace, VIIIe nouvelle de la VIIIe journée; Bandello, nouvelle XX, partie III; Straparole, fable V, IIe nuit; Sansovino, nouvelle VIII, journée IX; Guillaume Bouchet, série 32, offrent bien une certaine analogie avec le fabliau et l'histoire du peintre rémois; ils n'en reproduisent pas les circonstances significatives : la complicité de la femme du peintre, les deux bourgeois punis avant d'avoir été coupables, etc.; et c'est là ce qui distingue ce récit de tous les récits de représailles dont La Fontaine nous a déjà donné un exemple dans le premier conte de la deuxième partie.

IV. *La Coupe enchantée.* Le récit de l'Arioste imité par La Fontaine : *il Nappo incantato,* commence au chant XLII d'*Orlando furioso,* octave LXX :

> Gia s'inchinava il sol molto alla sera,
> E gia apparia nel ciel la prima stella,
> Quando Rinaldo in ripa alla riviera
> Stando in pensier...

« Le soleil était déjà penché vers la fin de sa course, la première étoile brillait déjà dans le ciel, lorsque Renaud, incertain sur le rivage s'il changerait de selle ou s'il séjournerait jusqu'à ce que la nuit eût fait place à l'aurore, vit venir à lui

un cavalier à l'air courtois et aux façons prévenantes. »

Ce récit se termine au chant XLIII, octave LXVII, où commence l'histoire du chien qui secoue des perles et des pierreries, dont nous parlons plus loin. Il est beaucoup plus développé que le conte de La Fontaine. L'enchanteresse se nomme Melissa au lieu de Nérie. Le chevalier à l'air courtois, mais triste, offre l'hospitalité à Renaud; il lui propose l'essai de la coupe, que Renaud refuse.

Ben sarebbe folle
Chi quel che non vorria trovar cercasse.
Mia donna e donna, ed ogni donna e molle.
Lasciam star mia credenza, come stasse.
Sin qui m'ha il creder mio giovato, e giova :
Che poss' io megliorar per farne prova?

Potria poco giovare, e nuocer molto;
Che' l tentar qualche volta Iddio disdegna.
Non so s' in questo io mi sia saggio o stolto;
Ma non vo' piu saper, che mi convegna.
Or questo vin dinanzi mi sia tolto :
Sete non n'ho, ne vo' che me ne vegna;
Che tal certezza ha Dio piu proibita
Ch'al primo padre l'arbor della vita.

Che come Adam, poi che gusto del pomo
Che Dio con propria bocca gl' interdisse,
Dalla letizia al pianto fece un tomo,
Onde in miseria poi sempre s'afflisse.
Cosi, se della moglie sua vuol l'uomo
Tutto saper quanto ella fece e disse,
Cade dell' allegrezze in pianti e in guai,
Onde non può più rilevarsi mai.

« Il serait bien fou celui qui chercherait ce qu'il ne veut pas trouver. Ma femme est femme, et toute femme est faible. Continuons à croire ce que j'ai cru jusqu'ici : l'opinion dans

laquelle j'ai vécu m'a rendu et me rend heureux. Que pourrais-je apprendre, dans cette épreuve, qui pût augmenter mon bonheur?

« Elle ne saurait qu'y ajouter peu de chose ou y nuire beaucoup. Dieu punit souvent ceux qui tentent le destin. Je ne sais si en ceci je suis sage ou sot. Mais je n'en veux pas plus savoir qu'il ne me convient. Faites donc ôter ce vin de devant moi. Je n'ai pas envie d'en boire, et je ne veux pas que cette envie me vienne. La certitude qu'il donne me semble plus prohibée de Dieu que l'arbre de la vie ne le fut à notre premier père.

« De même qu'Adam, après qu'il eut goûté à la pomme que Dieu lui avait formellement interdite, culbuta de la félicité dans la douleur, et fut de plus en plus plongé dans un abîme de misère; ainsi, lorsqu'un mari veut connaître tout ce que dit et fait sa femme, il tombe de l'allégresse dans le chagrin et la désolation, d'où il ne se relèvera jamais. »

L'hôte, en entendant ces prudentes paroles, fond en larmes : « Que n'ai-je fait comme vous! » s'écrie-t-il, et il lui raconte son histoire.

Le mari tente sa femme avec des pierreries, des diamants:

E le piu ricche gemme avea con lei
Che mai mandassin gl' Indi o gli Eritrei.

Dans la première version, celle de 1669, La Fontaine fait offrir par le feint Éraste :

De ces appeaux à prendre belles,
Assez pour fléchir six cruelles,
Assez pour créer six cocus,
Un collier de vingt mille écus[1].

Dans la leçon de 1671, l'époux propose tout simplement de

1. Voyez t III, p. 27 .

l'argent. La Fontaine était resté d'abord plus près du récit original. De même, lorsqu'il avait peint l'impression produite par ces présents :

Caliste n'étoit pas tellement en colère
Qu'elle ne regardât ce don du coin de l'œil.
Sa vertu, sa foi, son orgueil
Eurent peine à tenir contre un tel adversaire;
Mais il ne falloit pas sitôt changer de ton [1].

La Fontaine s'était tenu plus près du texte de l'Arioste :

Ma il veder fiammegiar poi, come foco,
Le belle gemme il duro cor fe' molle;
E con parlar rispose breve e fioco
Quel che la vita a rimembrar mi tolle :
Che mi compiaceria, quando credesse
Ch' altra persona mai nol risapesse.

« Mais en voyant ruisseler de feux ces brillantes pierreries, la dureté de son cœur s'amollit, et avec une voix hésitante et basse elle me dit ce qu'il m'arrache l'âme de rappeler : qu'elle s'accordera à mes désirs, si elle a l'assurance que personne n'en saura jamais rien. »

La Fontaine, dans sa deuxième leçon, a brusqué les choses, a moins préparé la défaite de sa Caliste.

L'héroïne de l'Arioste, après la trahison dont elle a été victime, s'enfuit de la demeure de son époux et va rejoindre le seigneur qui auparavant l'avait vainement courtisée. L'époux demeure seul, désolé. Il n'a qu'un soulagement, une distraction, c'est de faire faire à tous les voyageurs qui passent l'essai de cette coupe accusatrice.

Le trait qui termine le conte : Damon pardonnant à Caliste lorsque le nombre de ceux qui ont fait une épreuve malheureuse de la coupe égale une grande armée, est une plai-

1 Voyez t. III, p. 274.

santerie que La Fontaine, croyons-nous, n'a empruntée de personne.

Ce talisman qui permet aux maris de s'assurer si leurs femmes sont ou non fidèles existait bien avant l'Arioste. On le trouve très-anciennement dans les traditions celtiques, non sous la forme d'une coupe, mais sous celle d'un manteau : le manteau de Tegan Eurvron. Il est fréquemment cité parmi les treize objets précieux de l'île de Bretagne. Ces treize objets sont :

1° L'épée de Rhyddirch Hael, qui flamboie de la garde à la pointe lorsqu'un autre que son légitime possesseur la tire du fourreau ;

2° Le panier de Gwyddo Garanhir : quand on y met la nourriture d'une personne, on retrouve la nourriture de cent personnes ;

3° La corne de Bran-galed : on y puise la liqueur que l'on désire ;

4° Le chariot de Morgan Mwynvawr : qui s'y assied est transporté immédiatement où il veut ;

5° Le manteau de Tegan Eurvron, qui couvre seulement les femmes d'une vertu exemplaire

6° Le couteau de Llawfrodded Farchawy, qui peut servir à vingt personnes à la fois ;

7° Le chaudron de Tyrnog : si on y met à manger pour un couard, il ne bouillira jamais ; si pour un brave, il bout aussitôt ;

8° La pierre à aiguiser de Tudwal Tudclud : si l'épée d'un brave y est aiguisée, la blessure qu'elle fait est mortelle ; si l'épée d'un couard, la blessure est peu dangereuse ;

9° L'habit de Padarn Beisrudd : si un gentilhomme le revêt, il lui va bien ; si un rustre, il va mal ;

10°-11° La terrine et le plat de Rhegynydd Ysgbhaig, qui se couvrent de tout ce qu'on souhaite ;

12° L'échiquier de Gwenddolen : lorsque les pièces sont

placées, elles jouent d'elles-mêmes. L'échiquier est d'or, les pièces sont en argent;

13° Le manteau d'Arthur, qui rend invisible, et laisse voir toutes choses à qui en est revêtu.

Disons toutefois que, dans quelques listes, au lieu du manteau de Tegan Eurvron, il y a le licou de Clydno Eiddyn, où l'on trouve toujours un cheval quand on en a besoin; ce licou était certainement d'une utilité moins contestable et moins contestée que celle du fameux manteau[1].

C'est ce manteau enchanté qui figure dans le fabliau du *Court Mantel,* puisé aux sources bretonnes (Mss de la Bibliothèque nationale, n° 7615, f. français).

Lorsqu'il écrivait ces vers:

. . . . . Mais si
Des discours du blondin la belle n'a souci,
Vous le lui faites naître, et la chance se tourne.
Volontiers où soupçon séjourne
Cocuage séjourne aussi[2],

La Fontaine se rappelait sans doute la tirade de Marinette, dans le *Dépit amoureux:*

En effet, tu dis bien; voilà comme il faut être:
Jamais de ces soupçons qu'un jaloux fait paroître!
Tout le fruit qu'on en cueille est de se mettre mal,
Et d'avancer par là les desseins d'un rival.
Au mérite souvent de qui l'éclat vous blesse,
Vos chagrins font ouvrir les yeux d'une maîtresse;
Et j'en sais tel qui doit son destin le plus doux
Aux soins trop inquiets de son rival jaloux.
Enfin, quoi qu'il en soit, témoigner de l'ombrage,

1. Voyez *The Mabinoghion* from the Llyvr coch o hergest and other ancient welsh manuscrits, with an onglish translation and notes, by lady Charlotte Guest. London, Longman and C°, 1838, t. II.

2. Voyez p. 41.

C'est jouer en amour un mauvais personnage,
Et se rendre, après tout, misérable à crédit.
Cela, seigneur Éraste, en passant vous soit dit;

tirade dont nous avons signalé l'origine italienne dans notre édition de Molière, t. I, p. 163, note 1.

Voyez encore l'*École des femmes,* acte IV, scène VIII.

V. *Le Faucon.* Il y a un fabliau du XIIIe siècle, intitulé *Guillaume au faucon,* dont le sujet n'est pas le même que celui de notre conte, et qui n'a pas autant de grâce, mais qui ne laisse pas d'être piquant. C'est l'histoire d'un page amoureux de la châtelaine. Il se déclare pendant une absence du châtelain; il est repoussé durement. Il fait le serment de ne plus boire ni manger jusqu'à ce qu'on lui ait octroyé merci. Il y a près de quatre jours qu'il jeûne, lorsque le châtelain revient et demande à la dame pourquoi Guillaume est malade. Celle-ci, touchée enfin, répond que le page lui a demandé son faucon favori, et qu'elle a cru devoir le lui refuser. Le châtelain blâme sa femme, et lui ordonne de donner l'oiseau à Guillaume: « Puisque mon mari le veut, dit-elle, je ne vous le refuserai plus; » et Guillaume est guéri. Ce conte conclut en invitant les amants à la persévérance, et cela pourrait être aussi la conclusion de la charmante nouvelle de La Fontaine.

Celle-ci vient directement du *Décaméron,* journée V, nouvelle IX, dont voici le sommaire:

« Federigo degli Alberighi ama e non è amato; e in cortesia spendendo si consuma, e rimangli un sol falcone, il quale, non avendo altro, dà a mangiare alla sua donna venutagli a casa: la qual ciò sappendo, mutata d'animo, il prende per marito e fallo ricco. »

Les circonstances du récit sont tout à fait les mêmes de part et d'autre. A la fin du conte italien, lorsque Madame Jeanne (au lieu de Clitie) annonce à ses frères qu'elle va épouser

Federigo, ceux-ci lui objectent la pauvreté de ce dernier; elle leur répond: « Fratelli mei, io so bene che cosi è come voi dite; ma io voglio avanti uomo che abbia bisogno di richezza, che richezza che abbia bisogno d'uomo. Mes frères, je sais bien qu'il est ainsi comme vous dites; mais j'aime mieux un homme qui ait besoin de richesse, que richesse qui ait besoin d'homme. »

Pour bien sentir le prix du sacrifice de Fédéric, il faut se rappeler la passion que la chasse au faucon inspirait au moyen âge, et l'espèce de prestige qui entourait ces nobles oiseaux. Charlemagne avait si bien reconnu la noblesse des faucons qu'il ne permettait pas de les donner en composition: *In compositionem Wirigildi volumus ut ea dentur quæ in lege continentur, excepto accipitre et spatha.* Il n'y avait que l'épée qui jouît de la même prérogative. On ne se séparait pas même de son faucon pour aller à l'église. On jurait par lui. Aimer les faucons était un titre d'honneur pour les chevaliers. Dans *Gérard de Viane,* Roland dit à Olivier, qui lui a pris son faucon :

Car me rant or mon faucon que j'ai chier (cher);
Je te donrai quinze livres d'or mier.

Quinze livres d'or fin pour un faucon : cela représentait une somme énorme.

VI. *La Courtisane amoureuse.* Ce conte, un des plus jolis du recueil et qui s'est profondément gravé dans toutes les mémoires, est un de ceux dont l'origine n'est pas connue. S'il n'a pas d'histoire avant La Fontaine, il pourrait en avoir une bien riche et bien féconde après lui, car ce sujet de la courtisane se réhabilitant par l'amour sincère a été exploité avec une véritable prédilection dans la littérature moderne. Il nous suffira de rappeler quelques œuvres : *Marion Delorme,* de Victor Hugo; *la Dame aux camélias,* d'Alexandre Dumas fils.

Tandis que, dans le plus grand nombre de ses contes, La Fontaine vient le dernier d'une longue série d'écrivains qu'il résume, ici il est le premier d'une série non moins longue d'écrivains qui ne l'effacent pas.

Le début de ce conte rappelle les vers du jeune Horace dans l'*École des femmes :*

> Il le faut avouer, l'amour est un grand maître;
> Ce qu'on ne fut jamais, il nous enseigne à l'être;
> Et souvent de nos mœurs l'absolu changement
> Devient par ses leçons l'ouvrage d'un moment.
> De la nature en nous il force les obstacles,
> Et ses effets soudains ont de l'air des miracles.
> D'un avare à l'instant il fait un libéral,
> Un vaillant d'un poltron, un civil d'un brutal;
> Il rend agile à tout l'âme la plus pesante,
> Et donne de l'esprit à la plus innocente.

VII. *Nicaise*. La Fontaine a imité ce conte de Girolamo Brusoni, *Novelle amorose,* libri quatro, in-18. Venetia, 1655, p. 12-20, novella seconda, *l'Amante schernito* (l'Amant berné, méprisé). Voyez en outre la nouvelle de Doni, que nous avons reproduite dans notre étude sur les contes, en tête du tome III.

VIII. *Le Bat*. Cette facétie se trouve dans un livre intitulé « *Formulaire fort récréatif* de tous contrats, donations, testaments, codicilles et autres actes qui sont faits et passés pardevant notaire et témoings... Fait par Bredin le cocu, notaire rural et controolleur des basses marches au royaume d'Utopie... Lyon, Rigaud, 1594 », in-16.

Nous la voyons ensuite dans le *Moyen de parvenir* (ch. LXXIV), dont la première édition est de 1710. Elle y est très-vivement contée. « Le mari, revenu, fut reçu avec une douce liesse et bonne chère, comme le bien aimé, à force accolées et baisers mignons. Sur le soir, en devisant il s'avisa : « Eh bien,

« m'amie, notre âne ? — Mon ami, je n'ai point pensé à lui ; « je ne sais comment il se porte. » Il lève la chemise de sa femme, et le regarde : « Ah ! ah ! dit-il en grande admiration ; « voilà bien mon âne, mais au grand diable soit qui me l'a « bâté ! »

Enfin elle est dans les *Contes aux heures perdues* du sieur d'Ouville, 1652, in-8°, p. 107, *d'un Jeune Peintre et de sa Femme.*

IX. *Le Baiser rendu.* Cette saillie rappelle la troisième des *Cent Nouvelles nouvelles, la Pêche de l'anneau,* que nous avons précédemment citée, t. III, p. 277, et qui se termine ainsi : « A la première fois que monseigneur rencontra le musnier, il le salua haultement et lui dit : « Dieu gart, Dieu « gart ce bon pescheur de dyamans ! — A quoy le musnier res- « pondit : Dieu gart ce recongneur ! — Par Nostre Dame, tu « dis vray, dist le seigneur ; tays toy de moy, et si ferai-je « de toy. » Le musnier fut content, et jamais plus n'en parla ; non fist le seigneur, que je sçaiche. » Contenez l'aventure dans des termes honnêtes, et dès lors supposez un consentement préalable, et vous avez le *Baiser rendu.*

X. *Épigramme* Le titre donné par l'édition hollandaise de 1685 : *Alix malade,* a été reproduit dans la plupart des éditions. Toutefois les éditeurs les plus récents, MM. Marty-Laveaux, P. Jannet, A. Pauly, s'en tiennent au texte de l'édition de 1671.

XI. *Imitation d'Anacréon.* Walkenaer a intitulé cette pièce *le Portrait d'Iris.*

Ce sont les odes 28 et 29, Εἰς τὴν αυτοῦ Ἑἔταίραν, et Εἰς Βάθυλλον, que La Fontaine a imitées :

ΕΙΣ ΤΗΝ ʽΕΑΥΤΟΥ ʽΕΤΑΙΡΑΝ.

Ἄγε, ζωγράφων ἄριστε,
γράφε, ζωγράφων ἄριστε.

Ῥοδίης κάρανε τέχνης,
ἀπεοῦσαν, ὡς ἂν εἴπω,
γράφε τὴν ἐμὴν ἑταίρην.
γράφε μοι τρίχας τὸ πρῶτον
ἁπαλάς τε καὶ μελαίνας·
ὁ δὲ κηρὸς ἂν δύνηται,
γράφε καὶ μύρον πνεούσας.
γράφε δ' ἐξ ὅλης παρειῆς
ὑπὸ πορφύραισι χαίταις
ἐλεφάντινον μέτωπον.
τὸ μεσόφρυον δὲ μή μοι
διάκοπτε, μήτε μίσγε·
ἐχέτω δ', ὅπως ἐκείνη,
τὸ λεληθότως σύνοφρυν
βλεφάρων ἴτυν κελαινήν.
τὸ δὲ βλέμμα νῦν ἀληθῶς
ἀπὸ τοῦ πυρὸς ποίησον,
ἅμα γλαυκόν, ὡς Ἀθήνης,
ἅμα δ' ὑγρόν, ὡς Κυθήρης·
γράφε ῥῖνα καὶ παρειάς,
ῥόδα τῷ γάλακτι μίξας.
γράφε χεῖλος, οἷα Πειθοῦς,
προκαλούμενον φίλημα.
τρυφεροῦ δ' ἔσω γενείου
περὶ λυγδίνῳ τραχήλῳ
Χάριτες πέτοιντο πᾶσαι.
στόλισον τὸ λοιπὸν αὐτὴν
ὑποπορφύροισι πέπλοις·
διαφαινέτω δὲ σαρκῶν
ὀλίγον, τὸ σῶμ' ἐλέγχον.
ἀπέχει· βλέπω γὰρ αὐτήν·
τάχα κηρὲ καὶ λαλήσεις.

Traduction : « Allons, le meilleur des peintres, roi de ce bel art qui fleurit à Rhodes, trace, d'après ce que je te dis, le portrait de ma maîtresse absente. Donne-lui d'abord des cheveux noirs et soyeux, et, si la cire le permet, qu'ils semblent exhaler des parfums. Sous leurs ondes brillantes,

développe de face le front d'ivoire. Ne sépare ni ne confonds les sourcils, mais, comme dans le modèle, que leurs arcs légers, amincis, noirs par degrés, viennent doucement se rejoindre. Quant à ses yeux, qu'ils soient tout de flamme; bleus comme ceux de Minerve, humides comme ceux de Cythérée. Sur le nez et les joues mélange le lait et la rose. Peins la lèvre pareille à celle de la Persuasion, et appelant le baiser. Sur un menton à la chair délicate, autour d'un cou flexible, fais voltiger toutes les Grâces. Enfin, revêts-la d'une robe de pourpre, mais laisse apercevoir un peu les lignes du corps, afin qu'on puisse en deviner la beauté C'est bien. Je la vois; ô chère image, tu vas parler. »

ΕΙΣ ΒΑΘΥΛΛΟΝ.

Γράφε μοι Βάθυλλον οὕτω,
τὸν ἑταῖρον, ὡς διδάσκω.
λιπαρὰς κόμας ποίησον,
τὰ μὲν ἔνδοθεν, μελαίνας,
τὰ δ' ἐς ἄκρον, ἡλιώσας·
ἕλικας δ' ἐλευθέρους μοι
πλοκάμων, ἄτακτα συνθεὶς,
ἄφες, ὡς θέλωσι, κεῖσθαι.
ἁπαλὸν δὲ καὶ δροσῶδες
στεφέτω μέτωπον ὀφρὺς
κυανωτέρη δρακόντων.
μέλαν ὄμμα γοργὸν ἔστω,
κεκερασμένον γαλήνῃ,
τὸ μὲν ἐξ Ἄρηος ἕλκον,
τὸ δὲ τῆς καλῆς Κυθήρης,
ἵνα τις τὸ μὲν φοβῆται,
τὸ δ' ἀπ' ἐλπίδος κρεμᾶται.
ῥοδίνην δ', ὁποῖα μῆλον,
χνοΐην ποίει παρειήν·
ἐρύθημα δ' ὡς ἂν Αἰδοῦς
δύνασαι βαλεῖν, ποίησον.

τὸ δὲ χεῖλος, οὐκ ἔτ' οἶδα,
τίνι μοι τρόπῳ ποιήσεις...
ἁπαλόν, γέμον τε Πειθοῦς.
τὸ δὲ πᾶν, ὁ κηρὸς αὐτὸς,
ἐχέτω λαλῶν σιωπῇ.
μετὰ δὲ πρόσωπον ἔστω
τὸν Ἀδώνιδος παρελθὼν
ἐλεφάντινος τράχηλος.
μεταμάζιον δὲ ποίει
διδύμας τε χεῖρας Ἑρμοῦ,
Πολυδεύκεος δὲ μηρούς,
Διονυσίην δὲ νηδύν.
ἁπαλῶν δ' ὕπερθε μηρῶν,
μηρῶν τὸ πῦρ ἐχόντων,
ἀφελῆ ποίησον αἰδῶ,
Παφίην θέλουσαν ἤδη.
φθονερὴν ἔχεις δὲ τέχνην,
ὅτι μὴ τὰ νῶτα δεῖξαι
δύνασαι· τὰ δ' ἦν ἀμείνω.
τί με δεῖ πόδας διδάσκειν·
λάβε μισθὸν ὅσσον εἴπῃς.
τοῦτον δὲ τὸν Ἀπόλλωνα
καθελών, ποίει Βάθυλλον.
ἦν δ' ἐς Σάμον ποτ' ἔλθῃς,
γράφε Φοῖβον ἐκ Βαθύλλου.

Traduction : « Peins-moi aussi mon cher Bathylle, comme je vais te le décrire. Donne-lui des cheveux brillants, noircissant au fond, se colorant à leur pointe de reflets dorés. Que leurs boucles libres se jouent dans un gracieux désordre. Sur son front délicat arrondis des sourcils noirs comme des dragons. Pour son œil brun, qu'il soit sévère et doux à la fois, sévère comme l'œil de Mars, doux comme celui de la belle Cythérée, afin qu'il inspire en même temps et la crainte et l'espérance. A sa joue de rose, donne le léger duvet de la pêche; et, autant que tu le pourras, répands-y l'incarnat de la pudeur. Je ne sais comment tu viendras à bout d'exprimer

ses lèvres tendres, où la Persuasion réside; tout ce que je te puis dire, c'est que leur silence même doit parler. Vienne ensuite l'ivoire d'un cou plus parfait que celui d'Adonis. Puis dérobe à Mercure son sein potelé et ses mains, à Pollux sa cuisse nerveuse, à Bacchus son ventre rond... Ton art jaloux ne te permet pas de montrer en même temps son dos, qui est pourtant ce qu'il a de plus charmant. A quoi sert de te dépeindre ses pieds? Demande le salaire que tu voudras; ou plutôt détache cet Apollon, et fais-en Bathylle. Si jamais tu vas à Samos, de ce Bathylle tu feras Apollon. »

XII. *Autre imitation d'Anacréon.* Walkenaer a inscrit en tête de ce morceau le titre qu'on lui donne habituellement : *l'Amour mouillé.*

L'ode d'Anacréon est la troisième du recueil de ce poëte

ΕΙΣ ἜΡΩΤΑ.

Μεσονυκτίοις ποθ' ὥραις,
στρέφεται ὅτ' Ἄρκτος ἤδη
κατὰ χεῖρα τὴν Βοώτου,
μερόπων δὲ φῦλα πάντα
κέαται κόπῳ δαμέντα,
τότ' Ἔρως ἐπισταθείς μευ
θυρέων ἔκοπτ' ὀχῆας.
τίς, ἔφην, θύρας ἀράσσει;
κατά μευ σχίσεις ὀνείρους.
ὁ δ' Ἔρως, ἄνοιγε, φησί.
βρέφος εἰμί, μὴ φόβησαι,
βρέχομαι δέ, κἀσέληνον
κατὰ νύκτα πεπλάνημαι.
ἐλέησα ταῦτ' ἀκούσας,
ἀνὰ δ' εὐθὺ λύχνον ἅψας
ἀνέῳξα, καὶ βρέφος μὲν
ἐσορῶ φέροντα τόξον
πτέρυγάς τε καὶ φαρέτρην·
παρὰ δ' ἱστίην καθίξας,

παλάμαισι χεῖρας αὐτοῦ
ἀνέθαλπον, ἐκ δὲ χαίτης
ἀπέθλιβον ὑγρὸν ὕδωρ.
ὁ δ', ἐπεὶ κρύος μεθῆκε,
φέρε, φησὶ, πειράσωμεν
τόδε τόξον, ἐς τί μοι νῦν
βλάβεται βραχεῖσα νευρή.
τανύει δέ, καὶ με τύπτει
μέσον ἧπαρ, ὥσπερ οἶστρος,
ἀνὰ δ' ἄλλεται καχάζων,
ξένε δ', εἶπε, συγχάρηθι,
κέρας ἀβλαβὲς μέν ἐστι,
σὺ δέ καρδίαν πονήσεις.

Traduction : « Naguère à l'heure de minuit, lorsque la Grande Ourse tourne déjà près de la main du Bouvier et que les mortels fatigués sont sous le joug du sommeil, l'Amour vint tout à coup ébranler mes verrous : « Qui heurte ainsi à « ma porte, dis-je, et ne crains pas de troubler mes songes? « — Ouvre, répond l'Amour, ne t'effraye pas; je suis un en- « fant mouillé par la pluie et perdu au milieu de l'obscurité de « la nuit. » Ces paroles m'inspirent de la pitié; vite j'allume une lampe et j'ouvre. Je vois alors un jeune enfant ailé, portant un arc et un carquois. Je le fais asseoir près du foyer, et je m'empresse de réchauffer ses mains dans les miennes, d'exprimer l'eau de sa chevelure. Quand il n'a plus froid : « Voyons un peu cet arc, dit-il, sachons si la corde a bien « souffert de l'orage. » Il le bande, et me frappe au milieu du cœur, comme une guêpe de son aiguillon. Puis il saute en riant aux éclats : « Hôte, félicite-moi, dit-il; mon arc n'a « pas souffert, mais ton cœur sera bien malade. »

Ronsard, avant La Fontaine, a imité le même morceau :

AU SIEUR ROBERTET

Du malheur de recevoir
Un étranger, sans avoir

De lui quelque connoissance,
Tu as fait expérience,
Ménélas ayant reçu
Pâris dont tu fus déçu :
Et moi je viens de la faire
Qui ore ai voulu retraire
Sottement un étranger
Dans ma chambre et le loger.
Il étoit minuit, et l'Ourse
De son char tournoit la course
Entre les mains du Bouvier,
Quand le somme vint lier
D'une chalne sommeillère
Mes yeux clos sous la paupière
Jà je dormois en mon lit,
Lorsque j'entr'ouis le bruit
D'un qui frappoit à ma porte,
Et heurtoit de telle sorte
Que mon dormir s'en alla.
Je demandai : « Qu'est-ce là
Qui fait à mon huis sa plainte?
— Je suis enfant, n'aye crainte, »
Ce me dit-il, et adonc
Je lui desserre le gond
De ma porte verrouillée.
« J'ai la chemise mouillée
Qui me trempe jusqu'aux os,
Ce disoit; dessus le dos
Toute nuit j'ai eu la pluie;
Et pour ce je te supplie
De me conduire à ton feu
Pour m'aller sécher un peu »
Lors je pris sa main humide,
Et plein de pitié le guide
En ma chambre et le fis seoir
Au feu qui restoit du soir.
Puis, allumant des chandelles,
Je vis qu'il portoit des ailes,
Dans la main un arc turquois,

Et sous l'aisselle un carquois.
Adonc en mon cœur je pense
Qu'il avoit quelque puissance,
Et qu'il falloit m'apprêter
Pour le faire banqueter.
Cependant il me regarde
D'un œil, de l'autre il prend garde
Si son arc étoit séché;
Puis, me voyant empêché
A lui faire bonne chère,
Me tire une flèche amère
Droit en l'œil : le coup de là
Plus bas au cœur dévala,
Et m'y fit telle ouverture
Qu'herbe, drogue ni murmure [1],
N'y serviroient plus de rien.
Voilà, Robertet, le bien
(Mon Robertet, qui embrasses
Les neuf Muses et les Grâces),
Le bien qui m'est advenu
Pour loger un inconnu.

XIII. *Le Petit Chien qui secoue de l'or et des pierreries.* Dans *Orlando furioso* de l'Arioste, à la suite de l'épisode qui fait le sujet du conte de la *Coupe enchantée*, le paladin Renaud, qui a sagement refusé de tenter l'épreuve téméraire qu'on lui proposait, descend sur une barque le cours du Pô. Un des gondoliers, beau et hardi parleur, l'attaque de conversation. Ils s'entretiennent de la fragilité du sexe féminin, et le gondolier (il nocchiero) lui raconte l'histoire du chien précieux. Le sénateur et sa femme ont les mêmes noms que dans le conte de La Fontaine. L'Amant est appelé Adonio.

Lorsque le gondolier a fini, le poëte italien ajoute :

Cosi disse il nocchiero; e mosso a riso
Rinaldo al fin della sua istoria un poco;

1. *Murmure* a sans doute ici le sens de paroles magiques, *incantatio.*

E diventar gli fece a un tratto il viso,
Per l'onta del dottor, come di foco.
Rinaldo Argia molto lodo, ch'avviso
Ebbe d'alzare a quello augello un gioco
Ch'alla medesma rete fe' cascallo,
In che cade ella, ma con minor fallo.

« Ainsi parla le gondolier, et Renaud ne put s'empêcher de sourire à ce récit, hors dans le moment où la vilaine aventure d'Anselme le fit rougir de honte et d'indignation contre le docteur. Il donna beaucoup de louanges à la belle Argie d'avoir su présenter à son mari le même leurre qui l'avait attirée, et de l'avoir fait tomber dans les filets qui l'avaient arrêtée elle-même d'une manière moins criminelle. »

La fée Manto figure aussi dans l'*Histoire maccaronique de Merlin Coccaie*, livre XIII.

QUATRIÈME PARTIE

1674

QUATRIÈME PARTIE.

I.

COMMENT L'ESPRIT VIENT AUX FILLES.

Il est un jeu divertissant sur tous,
Jeu dont l'ardeur souvent se renouvelle ;
Ce qui m'en plaît, c'est que tant de cervelle
N'y fait besoin et ne sert de deux clous.
Or devinez comment ce jeu s'appelle.

Vous y jouez comme aussi faisons-nous[1].
Il divertit et la laide et la belle;
Soit jour, soit nuit, à toute heure il est doux,
Car on y voit assez clair sans chandelle[2].
Or, devinez comment ce jeu s'appelle.

1. Les quatre vers qui précèdent ont été supprimés dans l'édition de 1685.

2. Ce vers a été supprimé dans l'édition de 1685.

Le beau du jeu n'est connu de l'époux;
C'est chez l'amant que ce plaisir excelle:
De regardants, pour y juger des coups,
Il n'en faut point; jamais on n'y querelle.
Or, devinez comment ce jeu s'appelle[1].

Qu'importe-t-il? Sans s'arrêter au nom,
Ni badiner là-dessus davantage,
Je vais encor vous en dire un usage:
Il fait venir l'esprit et la raison.
Nous le voyons en mainte bestiole.
Avant que Lise allât en cette école,
Lise n'étoit qu'un misérable oison;
Coudre et filer c'étoit son exercice,
Non pas le sien, mais celui de ses doigts.
Car que l'esprit eût part à cet office,
Ne le croyez: il n'étoit nuls emplois
Où Lise pût avoir l'âme occupée;
Lise songeoit autant que sa poupée.
Cent fois le jour sa mère lui disoit:
« Va-t'en chercher de l'esprit, malheureuse. »
La pauvre fille aussitôt s'en alloit
Chez les voisins, affligée et honteuse,
Leur demandant où se vendoit l'esprit.

1. Var. *Édit. de 1675 : comme* au lieu de *comment*, à chaque fois que ce vers se présente.

On en rioit; à la fin l'on lui dit :
Allez trouver père Bonaventure,
Car il en a bonne provision.
Incontinent la jeune créature
S'en va le voir, non sans confusion :
Elle craignoit que ce ne fût dommage
De détourner ainsi tel personnage [1].
« Me voudroit-il faire de tels présents,
A moi qui n'ai que quatorze ou quinze ans?
Vaux-je cela? » disoit en soi la belle.
Son innocence augmentoit ses appas.
Amour n'avoit à son croc de pucelle
Dont il crût faire un aussi bon repas.

« Mon révérend, dit-elle au béat homme,
Je viens vous voir; des personnes m'ont dit
Qu'en ce couvent on vendoit de l'esprit;
Votre plaisir seroit-il qu'à crédit
J'en pusse avoir? non pas pour grosse somme,
A gros achat mon trésor ne suffit;
Je reviendrai, s'il m'en faut davantage :

1. *Détourner*, déranger.

> Et devant le Seigneur maintenant prosternée,
> Ma mère en ce devoir craint d'être détournée.
> (RACINE, *Athalie*, acte III, sc II.)

« Non, non, dis-je, alors, ne le détournez point. » (*Le Banquet de Platon*, traduction de Racine.)

« Ce n'est point la peine : ne vous détournez point. » (MARIVAUX, les *Fausses Confidences*, acte I, scène I.)

Et cependant prenez ceci pour gage. »
A ce discours, je ne sais quel anneau,
Qu'elle tiroit de son doigt avec peine,
Ne venant point, le père dit : « Tout beau !
Nous pourvoirons à ce qui vous amène
Sans exiger nul salaire de vous :
Il est marchande et marchande, entre nous ;
A l'une on vend ce qu'à l'autre l'on donne.
Entrez ici, suivez-moi hardiment ;
Nul ne nous voit, aucun ne nous entend ;
Tous sont au chœur ; le portier est personne
Entièrement à ma dévotion,
Et ces murs ont de la discrétion. »

Elle le suit ; ils vont à sa cellule.
Mon révérend la jette sur un lit,
Veut la baiser. La pauvrette recule
Un peu la tête ; et l'innocente dit :
« Quoi ! c'est ainsi qu'on donne de l'esprit ?
— Et vraiment oui, » repart Sa Révérence ;
Puis il lui met la main sur le téton.
« Encore ainsi ? — Vraiment oui ; comment donc ? »
La belle prend le tout en patience.
Il suit sa pointe, et d'encor en encor
Toujours l'esprit s'insinue et s'avance,
Tant et si bien qu'il arrive à bon port.
Lise rioit du succès de la chose.

Bonaventure a six moments de là
Donne d'esprit une seconde dose.
Ce ne fut tout, une autre succéda;
La charité du beau-père étoit grande.
« Eh bien! dit-il, que vous semble du jeu?
— A nous venir l'esprit tarde bien peu, »
Reprit la belle. Et puis elle demande :
« Mais s'il s'en va? — S'il s'en va, nous verrons;
D'autres secrets se mettent en usage.
— N'en cherchez point, dit Lise, davantage;
De celui-ci nous nous contenterons.
— Soit fait, dit-il, nous recommencerons,
Au pis aller, tant et tant qu'il suffise. »
Le pis aller sembla le mieux à Lise.
Le secret même encor se répéta
Par le *Pater :* il aimoit cette danse.
Lise lui fait une humble révérence,
Et s'en retourne en songeant à cela.

Lise songer! Quoi! déjà Lise songe!
Elle fait plus, elle cherche un mensonge,
Se doutant bien qu'on lui demanderoit,
Sans y manquer, d'où ce retard venoit.
Deux jours après, sa compagne Nanette
S'en vient la voir : pendant leur entretien
Lise rêvoit; Nanette comprit bien,
Comme elle étoit clairvoyante et finette,

Que Lise alors ne rêvoit pas pour rien.
Elle fait tant, tourne tant son amie,
Que celle-ci lui déclare le tout :
L'autre n'étoit à l'ouïr endormie.
Sans rien cacher, Lise de bout en bout,
De point en point, lui conte le mystère,
Dimensions de l'esprit du beau-père,
Et les encore, enfin tout le phœbé[1].

« Mais vous, dit-elle, apprenez-nous de grâce
Quand et par qui l'esprit vous fut donné. »
Anne reprit : « Puisqu'il faut que je fasse
Un libre aveu, c'est votre frère Alain
Qui m'a donné de l'esprit un matin.
— Mon frère Alain ! Alain ! s'écria Lise,
Alain mon frère ! ah ! je suis bien surprise ;
Il n'en a point, comme en donneroit-il ?
— Sotte, dit l'autre, hélas ! tu n'en sais guère :
Apprends de moi que pour pareille affaire
Il n'est besoin que l'on soit si subtil.
Ne me crois-tu ? sache-le de ta mère ;
Elle est experte au fait dont il s'agit[2] :

1. Récit mystérieux Il n'est peut-être pas inutile de faire remarquer ici qu'on appelait Phœbé, *alias* Fébé, la fève cachée dans le gâteau des Rois. « Il eust fallu dire : « Fébé, pour qui est-ce? » C'eust esté pour toy. » (*Ancien Théâtre français,* dans la Bibliothèque elzévirienne, t. IX, p. 31.)

2. Ce vers est supprimé dans l'édition de 1685.

Si tu ne veux, demande au voisinage ;
Sur ce point-là l'on t'aura bientôt dit :
Vivent les sots pour donner de l'esprit ! »
Lise s'en tint à ce seul témoignage,
Et ne crut pas devoir parler de rien.
Vous voyez donc que je disois fort bien
Quand je disois que ce jeu-là rend sage[1].

1. Ces quatre derniers vers ont été supprimés dans l'édition de 1685.

VI.

L'ABBESSE[1].

L'exemple sert, l'exemple nuit aussi.
Lequel des deux doit l'emporter ici ?
Ce n'est mon fait : l'un dira que l'abbesse
En usa bien, l'autre au contraire mal,
Selon les gens : bien ou mal, je ne laisse
D'avoir mon compte, et montre en général,
Par ce que fit tout un troupeau de nonnes,
Qu'ouailles sont la plupart des personnes[2] :
Qu'il en passe une, il en passera cent ;
Tant sur les gens est l'exemple puissant !
Je le répète, et dis, vaille que vaille,
Le monde n'est que franche moutonnaille.

1. Var. *Édit. de 1685* : l'Abbesse malade.
2. Var. *Édit. de 1685 :*

Que brebis sont la plupart des personnes.

Du premier coup ne croyez que l'on aille
A ses périls le passage sonder ;
On est longtemps à s'entre-regarder;
Les plus hardis ont-ils tenté l'affaire,
Le reste suit, et fait ce qu'il voit faire.
Qu'un seul mouton se jette en la rivière,
Vous ne verrez nulle âme moutonnière [1]
Rester au bord ; tous se noieront à tas.
Maître François [2] en conte un plaisant cas.
Ami lecteur, ne te déplaira pas
Si, sursoyant ma principale histoire,
Je te remets cette chose en mémoire.

Panurge alloit l'oracle [3] consulter ;
Il navigeoit [4] ayant dans la cervelle
Je ne sais quoi qui vint l'inquiéter.
Dindenaut passe, et médaille l'appelle
De vrai cocu [5]. Dindenaut dans sa nef [6]

1. « Reste-t-il ici, dist Panurge, ulle ame moutonnière? » (RABELAIS, liv. IV, ch. VIII.)

2. François Rabelais.

3. L'oracle de la dive bouteille.

4. La Fontaine écrit *navigeoit,* pour donner à ce mot une physionomie plus ancienne. Il rappelle, aussi exactement qu'il peut le faire en quelques vers, le récit rabelaisien, qui est très-prolixe.

5. « Ce Dindenault, voyant Panurge sans braguette, avecques ses lunettes attachées au bonnet, dist de luy à ses compaignons : « Voyez « là une belle médaille de coqu. »

6 Navire.

Menoit moutons. « Vendez-m'en un, dit l'autre.
— Voire, reprit Dindenaut, l'ami nôtre,
Penseriez-vous qu'on pût venir à chef[1]
D'assez priser ni vendre telle aumaille[2]? »
Panurge dit : « Notre ami, coûte et vaille,
Vendez-m'en un pour or ou pour argent. »
Un fut vendu : Panurge incontinent
Le jette en mer, et les autres de suivre.
Au diable l'un, à ce que dit le livre,
Qui demeura. Dindenaut au collet
Prend un bélier, et le bélier l'entraîne.
Adieu mon homme : il va boire au godet[3].

Or revenons : ce prologue me mène
Un peu bien loin. J'ai posé dès l'abord
Que tout exemple est de force très-grande,
Et ne me suis écarté par trop fort
En rapportant la moutonnière bande :
Car notre histoire est d'ouailles[4] encor.

1. Qu'on pût venir à bout.

2. *Aumaille* n'est pas dans Rabelais. C'est un terme des vieilles coutumes pour désigner le bétail. Ducange, dans son glossaire, prétend que ce mot comprend tous les bestiaux domestiques. Ménage en restreint la signification au gros bétail, aux bêtes à cornes. La Fontaine est de l'opinion de Ducange. « Or en pués remener t'aumaille » (tu peux emmener ton bétail). (*Fabliau de Constant du Hamel*, v. 380.)

3. A la grande tasse, à la mer.

4. La Fontaine joue sur le mot *ouailles*, qui peut s'appliquer figuré-

Une passa, puis une autre, et puis une[1],
Tant qu'à passer s'entre-pressant chacune,
On vit enfin celle qui les gardoit
Passer aussi : c'est en gros tout le conte.
Voici comment en détail on le conte.

Certaine abbesse un certain mal avoit,
Pâles couleurs nommé parmi les filles ;
Mal dangereux, et qui des plus gentilles
Détruit l'éclat, fait languir les attraits.
Notre malade avoit la face blême
Tout justement comme un saint de carême ;
Bonne d'ailleurs, et gente[2], à cela près.
La Faculté sur ce point consultée,
Après avoir la chose examinée,
Dit que bientôt madame tomberoit
En fièvre lente, et puis qu'elle mourroit.
Force sera que cette humeur la mange,
A moins que de... (l'à moins est bien étrange),
A moins enfin qu'elle n'ait à souhait

ment aux religieuses d'une abbaye. — Trente-sept vers, depuis *Je le répète. . .* jusqu'à : *est d'ouailles encor*, ont été supprimés dans l'édition de 1685.

1. Var. *Édit. de 1685* .

Agnès passa, puis autre sœur, puis une.

2. Gentille, jolie. La Fontaine a plusieurs fois employé ce mot de notre ancienne langue.

Compagnie d'homme[1]. Hippocrate ne fait
Choix de ses mots, et tant tourner ne sait[2].
« Jésus! reprit toute scandalisée
Madame abbesse ; hé! que dites-vous là?
Fi! — Nous disons, repartit à cela
La Faculté, que pour chose assurée
Vous en mourrez, à moins d'un bon galant :
Bon le faut-il, c'est un point important;
Autre que bon n'est ici suffisant[3].
Et, si bon n'est, deux en prendrez, madame. »
Ce fut bien pis : non pas que dans son âme
Ce bon ne fût par elle souhaité;
Mais le moyen que sa communauté
Lui vît sans peine approuver telle chose[4]!
Honte souvent est de dommage cause.
Sœur Agnès dit : « Madame, croyez-les ;
Un tel remède est chose bien mauvaise,
S'il a le goût méchant à beaucoup près

1. C'est l'expression du conteur des *Cent Nouvelles nouvelles* « Belle sœur, pour recouvrer la santé de madame l'abbesse, il est mestier et de nécessité qu'elle ait compagnie d'homme. »

Au XVIIe siècle, c'était encore une thèse soutenue et débattue à la Faculté : *An pallidis coloribus Venus?*

2. *Tourner*, hésiter, chercher des détours et des périphrases. L'expression complète serait celle que nous avons vue précédemment, p. 89 : « tourner autour du pot »

3. Dans l'édition de 1685 ce vers a été supprimé.

4. VAR. *Édit. de 1675* (sans lieu) *et de 1685 :*

Lui vint sans peine approuver telle chose.

Comme la mort. Vous faites cent secrets[1];
Faut-il qu'un seul vous choque et vous déplaise?
— Vous en parlez, Agnès, bien à votre aise,
Reprit l'abbesse; or çà, par votre Dieu,
Le feriez-vous? mettez-vous en mon lieu
— Oui-da, madame; et dis bien davantage :
Votre santé m'est chère jusque-là
Que, s'il falloit pour vous souffrir cela,
Je ne voudrois que dans ce témoignage
D'affection pas une de céans
Me devançât. » Mille remercîments
A sœur Agnès donnés par son abbesse.
La Faculté dit adieu là-dessus,
Et protesta de ne revenir plus.

Tout le couvent se trouvoit en tristesse,
Quand sœur Agnès, qui n'étoit de ce lieu
La moins sensée, au reste bonne lame[2],
Dit à ses sœurs : « Tout ce qui tient madame
Est seulement belle honte de Dieu :
Par charité n'en est-il point quelqu'une
Pour lui montrer l'exemple et le chemin? »
Cet avis fut approuvé de chacune;

1. *Secrets,* remèdes.
2. Métaphore tirée de l'art de l'escrime : bonne à employer

Au diable l'un qui fera ses clamours
Pour vous prier, quand serez *vieille lame.*
(MAROT, *Rond aux,* XLVI.)

On l'applaudit, il court de main en main.
Pas une n'est qui montre en ce dessein
De la froideur, soit nonne, soit nonnette,
Mère prieure, ancienne, ou discrète.
Le billet trotte; on fait venir des gens
De toute guise, et des noirs, et des blancs,
Et des tannés[1]. L'escadron, dit l'histoire,
Ne fut petit, ni, comme l'on peut croire,
Lent à montrer de sa part le chemin.
Ils ne cédoient à pas une nonnain
Dans le désir de faire que madame
Ne fût honteuse, ou bien n'eût dans son âme
Tel récipé[2], possible, à contre-cœur.
De ses brebis à peine la première
A fait le saut, qu'il suit une autre sœur ;
Une troisième entre dans la carrière ;
Nulle ne veut demeurer en arrière.
Presse se met pour n'être la dernière
Qui feroit voir son zèle et sa ferveur
A mère abbesse. Il n'est aucune ouaille
Qui ne s'y jette ; ainsi que les moutons
De Dindenaut, dont tantôt nous parlions,
S'alloient jeter chez la gent porte-écaille[3].

1. « Adonc furent mandés moynes, prestres et clercs, qui trouvèrent bien à besoigner. » (*Cent Nouvelles nouvelles*, XXI.)

2. Recipé, du latin *recipe* (prenez), ordonnance de médecin.

3. La gent porte-écaille, c'est-à-dire les poissons. Ces cinq derniers vers ont été supprimés dans l'édition de 1685.

Que dirai plus? Enfin l impression
Qu'avoit l'abbesse encontre ce remède,
Sage rendue, à tant d'exemples cède.
Un jouvenceau fait l'opération
Sur la malade. Elle redevient rose,
OEillet, aurore, et si quelque autre chose
De plus riant se peut imaginer.

O doux remède! ô remède à donner!
Remède ami de mainte créature,
Ami des gens, ami de la nature,
Ami de tout, point d'honneur excepté.
Point d'honneur est une autre maladie:
Dans ses écrits madame Faculté
N'en parle point. Que de maux en la vie!

III.

LES TROQUEURS.

Le changement de mets réjouit l'homme:
Quand je dis l'homme, entendez qu'en ceci
La femme doit être comprise aussi:
Et ne sais pas comme il ne vient de Rome
Permission de troquer en hymen;
Non si souvent qu'on en auroit envie,
Mais tout au moins une fois en sa vie.
Peut-être un jour nous l'obtiendrons. Amen,
Ainsi soit-il! Semblable indult en France
Viendroit fort bien, j'en réponds, car nos gens
Sont grands troqueurs: Dieu nous créa changeants[1].

1. VAR. Dans la première édition de ce conte, publiée à part, au lieu de ces quatre derniers vers, on trouve ces deux-ci :

Tel bref en bref, après bon examen,
Nous envoyer feroit grand bien en France

Près de Rouen, pays de sapience[1],
Deux villageois avoient chacun chez soi
Forte femelle et d'assez bon aloi.
Pour telles gens qui n'y raffinent guère,
Chacun sait bien qu'il n'est pas nécessaire
Qu'Amour les traite ainsi que des prélats.
Avint pourtant que, tous deux étant las
De leurs moitiés, leur voisin le notaire
Un jour de fête avec eux chopinoit.
Un des manants lui dit : « Sire Oudinet,
J'ai dans l'esprit une plaisante affaire.
Vous avez fait sans doute en votre temps
Plusieurs contrats de diverse nature ;
Ne peut-on point en faire un où les gens
Troquent de femme ainsi que de monture ?
Notre pasteur a bien changé de cure[2] :
La femme est-elle un cas si différent ?
Et pargué non ; car messire Grégoire[3]
Disoit toujours, si j'ai bonne mémoire :
Mes brebis sont ma femme. Cependant
Il a changé : changeons aussi, compère.

1. De prudence et de sagesse. Le *pays de sapience* est une phrase proverbiale usitée pour désigner en style enjoué la province de Normandie.

2. Var. *Édit. à part* .

Notre pasteur a bien troqué de cure.

3. Le pasteur en question.

— Très-volontiers, reprit l'autre manant;
Mais tu sais bien que notre ménagère
Est la plus belle : or çà, sire Oudinet,
Sera-ce trop s'il donne son mulet
Pour le retour? — Mon mulet? et parguenne,
Dit le premier des villageois susdits,
Chacune vaut en ce monde son prix;
La mienne ira but à but pour la tienne:
On ne regarde aux femmes de si près.
Point de retour, vois-tu, compère Étienne.
Mon mulet, c'est... c'est le roi des mulets.
Tu ne devrois me demander mon âne
Tant seulement : troc pour troc, touche là. »
Sire Oudinet, raisonnant sur cela,
Dit : « Il est vrai que Tiennette a sur Jeanne
De l'avantage, à ce qu'il semble aux gens;
Mais le meilleur de la bête, à mon sens,
N'est ce qu'on voit : femmes ont maintes choses
Que je préfère, et qui sont lettres closes;
Femmes aussi trompent assez souvent;
Jà ne les faut éplucher trop avant.
Or sus, voisins, faisons les choses nettes.
Vous ne voulez chat en poche donner [1]
Ni l'un ni l'autre; allons donc confronter

1. *Acheter chat en poche* est une expression proverbiale, pour dire acheter une chose sans la connaître, sans l'avoir vue.

Vos deux moitiés comme Dieu les a faites. »
L'expédient en fut goûté de tous.
Trop bien voilà messieurs les deux époux
Qui sur ce point triomphent de s'étendre :
« Tiennette n'a ni suros ni malandre[1],
Dit le second. — Jeanne, dit le premier,
A le corps net comme un petit denier;
Ma foi, c'est bâme[2].— Et Tiennette est ambroise[3],
Dit son époux; telle je la maintien. »
L'autre reprit : « Compère, tiens-toi bien ;
Tu ne connois Jeanne ma villageoise ;
Je t'avertis qu'à ce jeu... m'entends-tu? »
L'autre manant jura : « Par la vertu[4],
Tiennette et moi nous n'avons qu'une noise,

1. Expression proverbiale tirée de l'art vétérinaire. Le *suros* est une tumeur qui vient à la jambe du cheval, et la *malandre* une crevasse qui se manifeste au genou du même animal.

2. C'est baume. Les gens de campagne, surtout en Normandie, disent *bâme*. On disait autrefois basme pour baume, et embasme pour embaume.

Au point du jour vey son corps amoureux,
Entre deux draps plus odorans que *basme*.
(Marot, *Rondeaux*, XLI.)

En la baisant m'a dit : « Amy sans blasme,
Ce seul baiser, qui deux bouches *embasme*,
Les arres sont du bien tant espéré. »
(Marot, *Rondeaux*, XLIII.)

3. Est ambroisie. On trouve *ambroise* pour ambroisie dans nos vieux auteurs. (Voyez Roquefort, *Dictionnaire de la langue romane*, t. I, p. 57.)

4. Le mot Dieu restant sous-entendu; juron populaire.

C'est qui des deux y sait de meilleurs tours;
Tu m'en diras quelques mots dans deux jours.
A toi, compère. » Et de prendre la tasse,
Et de trinquer. « Allons, sire Oudinet,
A Jeanne; tôp. Puis à Tiennette; màsse[1]. »
Somme qu'enfin la soute[2] du mulet
Fut accordée, et voilà marché fait.
Notre notaire assura l'un et l'autre
Que tels traités alloient leur grand chemin[3].
Sire Oudinet étoit un bon apôtre,
Qui se fit bien payer son parchemin.
Par qui payer? Par Jeanne et par Tiennette:
Il ne voulut rien prendre des maris.

Les villageois furent tous deux d'avis
Que pour un temps la ch se fût secrète;
Mais il en vint au curé quelque vent.
Il prit aussi son droit : je n'en assure,
Et n'y étois; mais la vérité pure
Est que curés y manquent peu souvent.
Le clerc non plus ne fit du sien remise :

1. Dans l'édition à part, on lit *tôpe*. Mais alors le vers a une syllabe de trop : c'est pourquoi dans le recueil de 1674, de 1675 et de 1676, La Fontaine a, par licence poétique, retranché l'*e*. *Tôpe* et *mâsse* sont des mots empruntés au vocabulaire des joueurs : *mâsse* désigne l'enjeu ; pour l'accepter, on dit *tôpe*.

2. *Soute* est ce qu'on ajoute pour rendre les lots égaux.

3. C'est-à-dire : ne souffraient aucune difficulté.

Rien ne se perd entre les gens d'église.
Les permuteurs[1] ne pouvoient bonnement
Exécuter un pareil changement
Dans ce village[2] à moins que de scandale :
Ainsi bientôt l'un et l'autre détale,
Et va planter le piquet en un lieu
Où tout fut bien d'abord, moyennant Dieu.
C'étoit plaisir que de les voir ensemble.
Les femmes même, à l'envi des maris,
S'entre-disoient en leurs menus devis :
« Bon fait troquer, commère, à ton avis,
Si nous troquions de valet? Que t'en semble? »
Ce dernier troc, s'il se fit, fut secret.
L'autre d'abord eut un très-bon effet :
Le premier mois très-bien ils s'en trouvèrent;
Mais à la fin nos gens se dégoûtèrent.
Compère Étienne, ainsi qu'on peut penser,
Fut le premier des deux à se lasser,
Pleurant Tiennette : il y perdoit sans doute.
Compère Gille eut regret à sa soute,
Il ne voulut retroquer toutefois.
Qu'en avint-il? Un jour, parmi les bois,
Étienne vit toute fine seulette
Près d'un ruisseau sa défunte Tiennette,

1. Les troqueurs.
2. Var. *Édit. à part :* Dans le village.

Qui, par hasard, dormoit sous la coudrette[1].
Il s'approcha, l'éveillant en sursaut.
Elle du troc ne se souvint pour l'heure,
Dont le galant, sans plus longue demeure,
En vint au point. Bref, ils firent le saut.
Le conte dit qu'il la trouva meilleure
Qu'au premier jour. Pourquoi cela? Pourquoi?
Belle demande! En l'amoureuse loi,
Pain qu'on dérobe, et qu'on mange en cachette,
Vaut mieux que pain qu'on cuit, et qu'on achète[2]:
Je m'en rapporte aux plus savants que moi.
Il faut pourtant que la chose soit vraie,
Et qu'après tout Hyménée et l'Amour
Ne soient pas gens à cuire en même four[3]:
Témoin l'ébat qu'on prit sous la coudraie.
On y fit chère; il ne s'y servit plat
Où maître Amour, cuisinier délicat,
Et plus friand que n'est maître Hyménée[4],
N'eût mis la main. Tiennette retournée,

1. La coudraie, ou les noisetiers.

2. Var. *Édit. à part :*

> Vaut mieux que pain qu'on cuit ou qu'on achète.

3. Var. *Édit à part :*

> Ne soient pas gens à cuire à même four.

4. Var. *Édit à part :*

> Et plus savant que n'est maître Hyménée.

Compère Étienne, homme neuf en ce fait,
Dit à part soi : « Gille a quelque secret ;
J'ai retrouvé Tiennette plus jolie
Qu'elle ne fut onc en jour de sa vie.
Reprenons-la, faisons tour de Normand ;
Dédisons-nous ; usons du privilége. »

Voilà l'exploit qui trotte incontinent,
Aux fins de voir le troc et changement
Déclaré nul, et cassé nettement.
Gille, assigné, de son mieux se défend.
Un promoteur[1] intervient pour le siége
Épiscopal, et vendique le cas[2].
Grand bruit partout, ainsi que d'ordinaire ;
Le parlement evoque à soi l'affaire.
Sire Oudinet, le faiseur de contrats,
Est amené ; l'on l'entend sur la chose.
Voilà l'état où l'on dit qu'est la cause ;
Car c'est un fait arrivé depuis peu.
Pauvre ignorant que le compère Étienne !
Contre ses fins cet homme, en premier lieu,
Va de droit fil : car s'il prit à ce jeu
Quelque plaisir, c'est qu'alors la chrétienne
N'étoit à lui : le bon sens vouloit donc

1. Procureur de l'officialité, en cour d'église.
2. Soutient que le cas est de son ressort.

Que, pour toujours, il la laissât à Gille;
Sauf la coudraie, où Tiennette, dit-on,
Alloit souvent en chantant sa chanson :
L'y rencontrer étoit chose facile ;
Et supposé que facile ne fût,
Falloit qu'alors son plaisir d'autant crût.
Mais allez-moi prêcher cette doctrine
A des manants : ceux-ci pourtant avoient
Fait un bon tour, et très-bien s'en trouvoient,
Sans le dédit ; c'étoit pièce assez fine
Pour en devoir l'exemple à d'autres gens.
J'ai grand regret de n'en avoir les gants[1],
Et dis parfois, alors que j'y rumine :
Auroit-on pris des croquants[2] pour troquants,
En fait de femme? Il faut être honnête homme[3]
Pour s'aviser d'un pareil changement.
Or n'est l'affaire allée en cour de Rome;
Trop bien est-elle au sénat de Rouen.
Là le notaire aura du moins sa gamme[4],

1. *Avoir les gants*, c'est donner le signal, prendre l'initiative, apporter la première nouvelle d'une chose, et ainsi mériter le *paraguante* ou pourboire qu'on donne aux messagers.

2. *Croquants*, manants, rustres. (Voyez t. I, p. 123, note 2.)

3. Nous avons déjà signalé plusieurs fois le sens particulier qu'avait cette expression au XVIIe siècle. (Voyez ci-dessus, p. 22, note 1.)

4. Sa semonce, sa réprimande, une mercuriale :

Quand dans le ciel il arriva
Jupiter au lit il trouva

En plein barreau[1]. Dieu gard sire Oudinet
D'un rapporteur barbon et bien en femme,
Qui fasse aller cette affaire au bonnet[2].

> Avec dame Junon sa femme
> Qui souvent lui chante sa gamme.
> (Scarron, *Typhon, ou la Gigantomachie*, chant II.)

La Fontaine dit plus loin, dans le *Psautier* :

> Pas ne finit mère abbesse sa gamme.

Et dans les *Quiproquo* :

> Puis supposé qu'il reconnût la femme,
> Qu'en pouvoit-il arriver que tout bien?
> Elle auroit lieu de lui chanter sa gamme.

1. Var. *Édit. à part* . En plein bureau.

2. Qui fasse si bien que les juges opinent du bonnet, adoptent ses conclusions tout d'une voix et sans opposition aucune.

Var. *Édit. à part :*

> Qui fasse aller la chose du bonnet.

Les dix derniers vers ont été supprimés dans l'édition de 1685.

IV.

LE CAS DE CONSCIENCE.

Les gens du pays des fables
Donnent ordinairement
Noms et titres agréables
Assez libéralement[1];
Cela ne leur coûte guère :
Tout leur est nymphe ou bergere,
Et déesse bien souvent.

1. On peut rapprocher du début de ce conte les vers de la able XXIV du livre XII :

> Les reines des étangs, grenouilles, veux-je dire,
> (Car que coûte-t-il d'appeler
> Les choses par noms honorables ?)
> Contre leur bienfaiteur osèrent cabaler.

Voyez t. II, p. 368.
Boileau s'indigne contre ceux qui s'avisent de

> ... Changer, sans respect de l'oreille et du son,
> Lycidas en Pierrot et Philis en Toinon.
> (*Art poétique*, II, 23.)

Horace n'y faisoit faute :
Si la servante de l'hôte
Au lit de notre homme alloit,
C'étoit aussitôt Ilie ;
C'étoit la nymphe Égérie;
C'étoit tout ce qu'on vouloit [1].
Dieu, par sa bonté profonde,
Un beau jour mit dans le monde
Apollon son serviteur,
Et l'y mit justement comme
Adam le nomenclateur,
Lui disant : « Te voilà ; nomme. »
Suivant cette antique loi,
Nous sommes parrains du roi.
De ce privilége insigne,
Moi, faiseur de vers indigne,
Je pourrois user aussi

1. Allusion aux vers suivants d'Horace, dont La Fontaine rend fidèlement la pensée :

> Hæc ubi supposuit dextrum corpus mihi lævo,
> Ilia et Egeria est : do nomen quod libet illi.
> (Lib. I, sat. II, v. 125-126.)

Un auteur anonyme, dans un ouvrage intitulé *les Moyens de se guérir de l'amour, Conversations galantes,* à Paris, chez Quinet, 1681, in-12, p. 55, a travesti ainsi ce passage d'Horace :

> Une grisette aisée a toute ma tendresse,
> Et dans les transports de mes feux,
> Elle est pour mon cœur amoureux
> Une marquise, une comtesse ;
> Je la nomme comme je veux.

Dans les contes que voici;
Et s'il me plaisoit de dire,
Au lieu d'Anne, Sylvanire,
Et, pour messire Thomas,
Le grand druide Adamas,
Me mettroit-on à l'amende?
Non ; mais, tout considéré,
Le présent conte demande
Qu'on dise Anne et le curé[1].

Anne, puisqu'ainsi va, passoit dans son village
Pour la perle et le parangon[2].
Étant un jour près d'un rivage,
Elle vit un jeune garçon
Se baigner nu : la fillette étoit drue[3],
Honnête toutefois; l'objet plut à sa vue.
Nuls défauts ne pouvoient être au gars reprochés;
Puis, dès auparavant aimé de la bergère,
Quand il en auroit eu, l'Amour les eût cachés ;
Jamais tailleur n'en sut, mieux que lui, la manière.

1. Honoré d'Urfé a composé une fable boccagère en vers non rimés, intitulée *la Sylvanire, ou la Morte-vive;* quant au grand druide Adamas, c'est un des principaux personnages de l'*Astrée*, du même écrivain.

2. Le modèle, le type le plus parfait.

O dame illustre ! ô *parangon* d'honneur !
(MAROT, *Épîtres*, XVII.)

Voyez t. II, p. 339, note 2.

3. Gaillarde, éveillée.

Anne ne craignoit rien : des saules la couvroient
Comme eût fait une jalousie ;
Çà et là ses regards en liberté couroient
Où les portoit leur fantaisie ;
Çà et là, c'est-à-dire aux différents attraits
Du garçon au corps jeune et frais,
Blanc, poli, bien formé, de taille haute et drète [1],
Digne enfin des regards d'Annète.
D'abord une honte secrète
La fit quatre pas reculer ;
L'amour huit autres avancer :
Le scrupule survint, et pensa tout gâter.
Anne avoit bonne conscience ;
Mais comment s'abstenir ? Est-il quelque défense
Qui l'emporte sur le désir,
Quand le hasard fait naître un sujet de plaisir ?
La belle à celui-ci fit quelque résistance ;
A la fin ne comprenant pas
Comme on peut pécher de cent pas,
Elle s'assit sur l'herbe, et, très-fort attentive,
Annette la contemplative
Regarda de son mieux. Quelqu'un n'a-t-il point vu

1 Pour droite.

Dans les éditions de 1674, 1675 et 1675, La Fontaine a mis *drète*, et il a retranché un *t* à *Annette*, que partout ailleurs il écrit par un double *t*. On voit que le poëte était préoccupé de rimer pour les yeux.

Comme on dessine sur nature?
On vous campe une créature,
Une Ève, ou quelque Adam, j'entends un objet nu;
Puis force gens, assis comme notre bergère,
Font un crayon conforme à cet original.
Au fond de sa mémoire Anne en sut fort bien faire
Un qui ne ressembloit pas mal.
Elle y seroit encor si Guillot (c'est le sire)
Ne fût sorti de l'eau. La belle se retire
A propos ; l'ennemi n'étoit plus qu'à vingt pas,
Plus fort qu'à l'ordinaire ; et c'eût été grand cas
Qu'après de semblables idées
Amour en fût demeuré là :
Il comptoit pour siennes déjà
Les faveurs qu'Anne avoit gardées.
Qui ne s'y fût trompé? Plus je songe à cela,
Moins je le puis comprendre. Anne la scrupuleuse
N'osa, quoi qu'il en soit, le garçon régaler,
Ne laissant pas pourtant de récapituler
Les points qui la rendoient encor toute honteuse.

Pâques vint, et ce fut un nouvel embarras.
Anne, faisant passer ses péchés en revue,
Comme un passe-volant[1] mit en un coin ce cas;

1. On appelait passe-volants de faux soldats qui venaient remplir les cadres dans les revues, pour tromper les commissaires examinateurs et toucher la paye au profit du capitaine.

Mais la chose fut aperçue.
Le curé, messire Thomas,
Sut relever le fait ; et, comme l'on peut croire,
En confesseur exact il fit conter l'histoire,
Et circonstancier le tout fort amplement
Pour en connoître l'importance,
Puis faire aucunement cadrer la pénitence,
Chose où ne doit errer un confesseur prudent.
Celui-ci malmena la belle :
« Être dans ses regards à tel point sensuelle !
C'est, dit-il, un très-grand péché;
Autant vaut l'avoir vu que de l'avoir touché. »

Cependant la peine imposée
Fut à souffrir assez aisée;
Je n'en parlerai point : seulement on saura
Que messieurs les curés, en tous ces cantons-là,
Ainsi qu'au nôtre, avoient des dévots et dévotes,
Qui, pour l'examen de leurs fautes,
Leur payoient un tribut, qui plus, qui moins, selon
Que le compte à rendre étoit long.
Du tribut de cet an Anne étant soucieuse,
Arrive que Guillot pêche un brochet fort grand :
Tout aussitôt le jeune amant
Le donne à sa maîtresse ; elle, toute joyeuse,
Le va porter du même pas
Au curé messire Thomas.

Il reçoit le présent, il l'admire ; et le drôle
D'un petit coup sur l'épaule
La fillette régala,
Lui sourit. lui dit : « Voilà
Mon fait, joignant à cela
D'autres petites affaires. »
C'étoit jour de Calende [1], et nombre de confrères
Devoient dîner chez lui. « Voulez-vous doublement
M'obliger? dit-il à la belle ;
Accommodez chez vous ce poisson promptement,
Puis l'apportez incontinent :
Ma servante est un peu nouvelle. »
Anne court ; et voilà les prêtres arrivés.
Grand bruit, grande cohue : en cave on se transporte.
Aucuns des vins sont approuvés ;
Chacun en raisonne à sa sorte.
On met sur table, et le doyen
Prend place, en saluant toute la compagnie.
Raconter leurs propos seroit chose infinie ;
Puis le lecteur s'en doute bien.
On permuta cent fois sans permuter pas une.
Santés, Dieu sait combien ! chacun à sa chacune
But en faisant de l'œil : nul scandale. On servit
Potages, menus mets, et même jusqu'au fruit,

1. C'est un jour où les curés du diocèse s'assemblent pour parler des affaires communes, chez quelqu'un d'eux, qui leur donne à dîner ordinairement ; et cela se fait tous les mois. (*Note de La Fontaine.*)

Sans que le brochet vînt ; tout le dîner s'achève
Sans brochet, pas un brin. Guillot, sachant ce don,
L'avoit fait rétracter pour plus d'une raison.
Légère de brochet la troupe enfin se lève.
Qui fut bien étonné? qu'on le juge. Il alla
Dire ceci, dire cela
A madame Anne le jour même,
L'appela cent fois sotte ; et, dans sa rage extrême,
Lui pensa reprocher l'aventure du bain.
« Traiter votre curé, dit-il, comme un coquin !
Pour qui nous prenez-vous? Pasteurs, sont-ce canailles ? »
Alors, par droit de représailles,
Anne dit au prêtre outragé :
« Autant vaut l'avoir vu que de l'avoir mangé. »

V.

LE DIABLE DE PAPEFIGUIÈRE.

Maître François [1] dit que Papimanie
Est un pays où les gens sont heureux;
Le vrai dormir ne fut fait que pour eux :
Nous n'en avons ici que la copie.
Et par saint Jean, si Dieu me prête vie,
Je le verrai ce pays où l'on dort.
On y fait plus, on n'y fait nulle chose :
C'est un emploi que je recherche encor.
Ajoutez-y quelque petite dose
D'amour honnête, et puis me voilà fort.
Tout au rebours, il est une province
Où les gens sont haïs, maudits de Dieu :
On les connoît à leur visage mince ;
Le long dormir est exclu de ce lieu.

1. François Rabelais.

Partant, lecteurs, si quelqu'un se présente
A vos regards ayant face riante,
Couleur vermeille, et visage replet,
Taille non pas de quelque mingrelet[1],
Dire pourrez, sans que l'on vous condamne,
Cettui me semble, à le voir, papimane.
Si, d'autre part, celui que vous verrez
N'a l'œil riant, le corps rond, le teint frais,
Sans hésiter, qualifiez cet homme
Papefiguier. Papefigue se nomme
L'île et province où les gens autrefois
Firent la figue[2] au portrait du saint-père :
Punis en sont, rien chez eux ne prospère;
Ainsi nous l'a conté maître François.
L'île fut lors donnée en apanage
A Lucifer ; c'est sa maison des champs.

1. *Mingrelet,* homme maigre et débile; c'était la forme populaire du mot *maigrelet.*

2. C'est-à-dire, firent grimace au portrait du saint-père. Faire la figue, c'est proprement montrer à quelqu'un le poing fermé, le pouce passant entre l'index et le second doigt. Krantz, Rabelais, Paradin, et ensuite un grand nombre d'auteurs plus modernes qui ont copié Rabelais, donnent à cette locution une origine ridicule, qui est démentie par tous les faits de l'histoire. Cette locution est bien ancienne, puisqu'on la retrouve dans la langue romane, et dans le *roman de Jauffre,* composé, selon M. Raynouard, au plus tard au commencement du XIII[e] siècle :

E li *fes la figa* denant ;
Tenetz, dis el, en vostra gola.
(RAYNOUARD, *Choix de poésies originales des troubadours,* t. I, p. 339, et t. II, p. 286.)

Elle est aussi dans la *Divine Comédie,* de Dante.

On voit courir par tout cet héritage
Ses commensaux, rudes à pauvres gens,
Peuple ayant queue, ayant cornes et griffes,
Si maints tableaux ne sont point apocryphes.
Avint un jour qu'un de ces beaux messieurs
Vit un manant rusé, des plus trompeurs,
Verser[1] un champ, dans l'île dessus dite.
Bien paroissoit la terre être maudite,
Car le manant avec peine et sueur
La retournoit et faisoit son labeur.
Survient un diable à titre de seigneur ;
Ce diable étoit des gens de l'Évangile[2],
Simple, ignorant, à tromper très-facile,
Bon gentilhomme, et qui, dans son courroux,
N'avoit encor tonné que sur les choux[3] :
Plus ne savoit apporter de dommage.
« Vilain, dit-il, vaquer à nul ouvrage
N'est mon talent : je suis un diable issu
De noble race, et qui n'a jamais su
Se tourmenter ainsi que font les autres.
Tu sais, vilain, que tous ces champs sont nôtres ;
Ils sont à nous dévolus par l'édit

1. Labourer.

2. C'est-à-dire de ces gens auxquels pourrait s'appliquer le texte évangélique : « Bienheureux les pauvres d'esprit. »

3. Expression tirée de Rabelais, liv. IV, ch. xxxv : « Ung petit diable, lequel encore ne sçavoit ne tonner, ne gresler, fors seulement le persil et les choulx. »

Qui mit jadis cette île en interdit.
Vous y vivez dessous notre police :
Partant, vilain, je puis avec justice
M'attribuer tout le fruit de ce champ ;
Mais je suis bon, et veux que dans un an
Nous partagions sans noise et sans querelle.
Quel grain veux-tu répandre dans ces lieux? »
Le manant dit : « Monseigneur, pour le mieux,
Je crois qu'il faut les couvrir de touselle[1],
Car c'est un grain qui vient fort aisément.
— Je ne connois ce grain-là nullement,
Dit le lutin. Comment dis-tu?... Touselle?...
Mémoire n'ai d'aucun grain qui s'appelle
De cette sorte : or emplis-en ce lieu ;
Touselle soit, touselle, de par Dieu !

1. Froment dont l'épi est sans barbe et le grain fort gros. Richelet dit, dans son *Dictionnaire de la langue françoise :* « La touselle est une sorte d'herbe ou de graine, et c'est ce que j'en puis dire. On ne connoît point dans Paris cette herbe. J'ai consulté plusieurs greniers ou grenetiers, et plusieurs herboristes fameux; ils m'ont tous dit qu'ils ne savoient ce que c'étoit que la touselle. Là-dessus, j'ai vu le célèbre M. de La Fontaine, à qui, après les premiers compliments, j'ai dit : « Vous vous êtes servi du mot de *touselle* dans vos Contes, et « qu'est-ce que *touselle?* — Par Apollon! je n'en sais rien, m'a-t-il « répondu; mais je crois que c'est une herbe qui vient en Touraine, « car messire François Rabelais, de qui j'ai emprunté ce mot, étoit, à « ce que je pense, Tourangeau. » Rabelais emploie en effet ce mot à diverses reprises, liv. IV, ch. IV et XLV.

Consultez, sur cette espèce de froment qui croît principalement en Languedoc, BAYLE, *Réponse aux questions d'un provincial,* ch. LX

J'en suis content. Fais donc vite, et travaille;
Manant, travaille; et travaille, vilain :
Travailler est le fait de la canaille.
Ne t'attends pas que je t'aide un seul brin,
Ni que par moi ton labeur se consomme;
Je t'ai jà dit que j'étois gentilhomme,
Né pour chômer, et pour ne rien savoir.
Voici comment ira notre partage :
Deux lots seront, dont l'un, c'est à savoir
Ce qui hors terre et dessus l'héritage
Aura poussé demeurera pour toi;
L'autre dans terre est réservé pour moi. »
L'oût [1] arrivé, la touselle est sciée,
Et tout d'un temps sa racine arrachée,
Pour satisfaire au lot du diableteau.
Il y croyoit la semence attachée,
Et que l'épi, non plus que le tuyau,
N'étoit qu'une herbe inutile et séchée.
Le laboureur vous la serra très-bien.
L'autre au marché porta son chaume vendre.
On le hua, pas un n'en offrit rien :
Le pauvre diable étoit prêt à se pendre.
Il s'en alla chez son copartageant :
Le drôle avoit la touselle vendue,

1. Les éditions de 1674, 1675 et 1676 ont *oust*, selon l'ancienne orthographe. L'août signifie ici la moisson. (Voyez t. I, p. 43.)

Pour le plus sûr, en gerbe, et non battue,
Ne manquant pas de bien cacher l'argent.
Bien le cacha; le diable en fut la dupe.
« Coquin, dit-il, tu m'as joué d'un tour ;
C'est ton métier : je suis diable de cour,
Qui, comme vous, à tromper ne m'occupe.
Quel grain veux-tu semer pour l'an prochain? »
Le manant dit : « Je crois qu'au lieu de grain
Planter me faut ou navets ou carottes :
Vous en aurez, monseigneur, pleines hottes,
Si mieux n'aimez raves dans la saison.
— Raves, navets, carottes, tout est bon,
Dit le lutin ; mon lot sera hors terre ;
Le tien dedans. Je ne veux point de guerre
Avecque toi, si tu ne m'y contrains.
Je vais tenter quelques jeunes nonnains. »
L'auteur ne dit ce que firent les nonnes.

Le temps venu de recueillir encor,
Le manant prend raves belles et bonnes ;
Feuilles sans plus tombent pour tout trésor
Au diableteau, qui, l'épaule chargée,
Court au marché. Grande fut la risée ;
Chacun lui dit son mot cette fois-là :
« Monsieur le diable, où croît cette denrée?
Où mettrez-vous ce qu'on en donnera? »
Plein de courroux et vide de pécune,

Léger d'argent, et chargé de rancune,
Il va trouver le manant qui rioit
Avec sa femme, et se solacioit [1].
« Ah! par la mort! par le sang! par la tête!
Dit le démon, il le payera, parbieu!
Vous voici donc, Phlipot, la bonne bête!
Çà, çà, galons-le [2] en enfant de bon lieu.
Mais il vaut mieux remettre la partie;
J'ai sur les bras une dame jolie
A qui je dois faire franchir le pas:
Elle le veut, et puis ne le veut pas.
L'époux n'aura dedans la confrérie
Sitôt un pied qu'à vous je reviendrai,
Maître Phlipot, et tant vous galerai
Que ne jouerez ces tours de votre vie.
A coups de griffe il faut que nous voyions
Lequel aura de nous deux belle amie,
Et jouira du fruit de ces sillons.
Prendre pourrois d'autorité suprême

1. Se divertissait.

Mais de ce ont trop grant souffrete
Qu'il ne se pueent *solacier*,
Ne li uns vers l'autre touchier.
(*Le Vair palefroi*, v. 214.)

2. Étrillons-le, rossons-le. « Si encore je te oy pioller, je te guálleray en loup marin. » (RABELAIS, liv. IV, ch. XIX.) « Je vous les galleray bien à ceste heure. » (Liv. V, ch. XXXVIII.) « Je le vous gualleray bien tantoust. » (*Ibid.*, ch. XLVII.)

Touselle et grain, champ et rave, enfin tout;
Mais je les veux avoir par le bon bout.
N'espérez plus user de stratagème.
Dans huit jours d'hui[1] je suis à vous, Phlipot;
Et touchez là, ceci[2] sera mon arme. »

Le villageois, étourdi du vacarme,
Au farfadet ne put répondre un mot.
Perrette en rit : c'étoit sa ménagere;
Bonne galande en toutes les façons,
Et qui sut plus que garder les moutons,
Tant qu'elle fut en âge de bergère.
Elle lui dit : « Phlipot, ne pleure point;
Je veux d'ici renvoyer de tout point
Ce diableteau : c'est un jeune novice
Qui n'a rien vu ; je t'en tirerai hors :
Mon petit doigt sauroit plus de malice,
Si je voulois, que n'en sait tout son corps. »
Le jour venu, Phlipot, qui n'etoit brave,
Se va cacher, non point dans une cave,
Trop bien va-t-il se plonger tout entier
Dans un profond et large bénitier.
Aucun démon n'eût su par où le prendre,
Tant fut subtil; car d'étole, dit-on,

1. A compter de ce jour.
2. C'est-à-dire ses griffes.

Il s'affubla le chef pour s'en défendre,
S étant plongé dans l'eau jusqu'au menton.
Or le laissons, il n'en viendra pas fau e.
Tout le clergé chante autour, à voix haute,
VADE RETRO [1]. Perrette cependant
Est au logis, le lutin attendant.
Le lutin vient : Perrette, échevelée,
Sort, et se plaint de Phlipot, en criant :
« Ah! le bourreau ! le traître ! le méchant !
Il m'a perdue, il m'a tout affolée [2] !
Au nom de Dieu, monseigneur, sauvez-vous ;
A coups de griffe, il m'a dit en courroux
Qu'il se devoit contre Votre Excellence
Battre tantôt, et battre à toute outrance.
Pour s'éprouver le perfide m'a fait
Cette balafre. » A ces mots au follet
Elle fait voir... Et qu i? Chose terrible. .
Le diable en eut une peur tant horrible
Qu'il se signa, pensa presque tomber :
Onc n'avoit vu, ne lu, n'ouï conter

1. Retire-toi, va-t'en. Sous-entendu : *Satanas*.

2. Blessee, meurtrie.

« Vous nous affolerez de coups. » (RABELAIS, liv. IV, ch. XVI.) « Il m'a affolée, je suis perdue, je meurs du mal qu'il m'a faict. » (*Ibid.*, ch. XLVII.)

> Forme d'aigle par l'air voloit,
> La face Hercules *affoloit*
> Au bec, aux ongles, et as èles.
>
> (Trad. d'Ovide, citée par Borel, *Thresor*, etc., p. 7.)

Que coups de griffe eussent semblable forme
Bref, aussitôt qu'il aperçut l'énorme
Solution de continuité[1],
Il demeura si fort épouvanté
Qu'il prit la fuite, et laissa là Perrette.
Tous les voisins chômèrent[2] la défaite
De ce démon : le clergé ne fut pas
Des plus tardifs à prendre part au cas.

1. « Le diable, voyant l'énorme solution de continuité en toutes dimensions, s'escria : « Mahon, Demiourgon, Megere, Alecto, Perse-« phone ! il ne me tient pas ! Je m'en voys bel erre. Cela ? Je lui quitte « le champ. » (RABELAIS, liv IV, ch. XLVII.)

2. Fêtèrent

VI.

FÉRONDE, OU LE PURGATOIRE.

Vers le Levant, le Vieil de la Montagne
Se rendit craint par un moyen nouveau :
Craint n'étoit-il pour l'immense campagne
Qu'il possédât, ni pour aucun monceau
D'or ou d'argent, mais parce qu'au cerveau
De ses sujets il imprimoit des choses
Qui de maint fait courageux étoient causes.
Il choisissoit entre eux les plus hardis,
Et leur faisoit donner du paradis
Un avant-goût à leurs sens perceptible,
Du paradis de son législateur :
Rien n'en a dit ce prophète menteur
Qui ne devînt très-croyable et sensible
A ces gens-là. Comment s'y prenoit-on ?
On les faisoit boire tous de façon
Qu'ils s'enivroient, perdoient sens et raison.

En cet état, privés de connoissance,
On les portoit en d'agréables lieux,
Ombrages frais, jardins délicieux.
Là se trouvoient tendrons en abondance,
Plus que maillés[1], et beaux par excellence:
Chaque réduit en avoit à couper[2].
Si se venoient joliment attrouper
Près de ces gens, qui, leur boisson cuvée,
S'émerveilloient de voir cette couvée,
Et se croyoient habitants devenus
Des champs heureux qu'assigne à ses élus
Le faux Mahom[3]. Lors de faire accointance,
Turcs d'approcher, tendrons d'entrer en danse,
Au gazouillis des ruisseaux de ces bois,
Au son de luths[4] accompagnant les voix
Des rossignols : il n'est plaisir au monde
Qu'on ne goûtât dedans ce paradis.

1. Expression métaphorique empruntée au vocabulaire des chasseurs. Lorsque les perdreaux grandissent, les plumes du dessous de la gorge et du jabot, jusque-là d'un blanc sale et jaunâtre, se trouvent renforcées par d'autres plumes mouchetées de gris : quand ces nouvelles plumes ont paru, on dit que les perdreaux sont *maillés*. « Les perdreaux ne sont bons que quand ils sont maillés, » dit Langlois dans son *Dictionnaire des chasses*, 1733, in-12, p. 121.

2. En masse, en foule épaisse, en grande quantité.

3. L'imposteur Mahomet. On abrégeait ainsi le nom de Mahomet dans notre vieux langage.

4. Var. *Édit. de 1685 :*

Au son des luths...

Les gens trouvoient en son charmant pourpris
Les meilleurs vins de la machine ronde,
Dont ne manquoient encor de s'enivrer,
Et de leurs sens perdre l'entier usage.
On les faisoit aussitôt reporter
Au premier lieu. De tout ce tripotage
Qu'arrivoit-il? Ils croyoient fermement
Que quelques jours de semblables délices
Les attendoient pourvu que, hardiment,
Sans redouter la mort ni les supplices,
Ils fissent chose agréable à Mahom,
Servant leur prince en toute occasion.
Par ce moyen leur prince pouvoit dire
Qu'il avoit gens à sa dévotion,
Déterminés, et qu'il n'étoit empire
Plus redouté que le sien ici-bas.

Or ai-je été prolixe sur ce cas
Pour confirmer l'histoire de Féronde.
Féronde étoit un sot de par le monde,
Riche manant, ayant soin du tracas[1],
Dîmes et cens, revenus et ménage
D'un abbé blanc[2]. J'en sais de ce plumage
Qui valent bien les noirs, à mon avis,

1. Train des affaires.

2. Abbé de moines blancs, prémontrés, dominicains. Un abbé noir avait une abbaye de moines noirs, bénédictins, etc.

En fait que d'être aux maris secourables,
Quand forte tâche ils ont en leur logis,
Si qu'il y faut[1] moines et gens capables.
Au lendemain celui-ci ne songeoit,
Et tout son fait dès la veille mangeoit,
Sans rien garder, non plus qu'un droit apôtre,
N'ayant autre œuvre, autre emploi, penser autre,
Que de chercher où gisoient les bons vins,
Les bons morceaux, et les bonnes commères,
Sans oublier les gaillardes nonnains,
Dont il faisoit peu de part à ses frères.

Féronde avoit un joli chaperon[2]
Dans son logis, femme sienne : et dit-on
Que parentèle[3] étoit entre la dame
Et notre abbé, car son prédécesseur,
Oncle et parrain, dont Dieu veuille avoir l'âme,
En étoit père, et la donna pour femme
A ce manant, qui tint à grand honneur
De l'épouser. Chacun sait que de race

1. Tellement qu'il y faut...

2. Une jolie femme. Le chaperon était une coiffure des femmes. La Fontaine, dans une lettre à sa femme datée du 25 août 1663, dit de même : « Faites bien mes recommandations à votre marmot, et dites-lui que, peut-être, j'amènerai de ce pays-là quelque beau petit chaperon pour le faire jouer et lui tenir compagnie. »

3. Parenté.

Communément fille bâtarde chasse [1].
Celle-ci donc ne fit mentir le mot.
Si n'étoit pas l'époux homme si sot
Qu'il n'en eût doute, et ne vît en l'affaire
Un peu plus clair qu'il n'étoit nécessaire.
Sa femme alloit toujours chez le prélat,
Et prétextoit ses allées et venues
Des soins divers de cet économat.
Elle alléguoit mille affaires menues;
C'étoit un compte, ou c'étoit un achat;
C'étoit un rien, tant peu plaignoit sa peine;
Bref, il n'étoit nul jour en la semaine,
Nulle heure au jour, qu'on ne vît en ce lieu
La receveuse. Alors le père en Dieu
Ne manquoit pas d'écarter tout son monde.
Mais le mari, qui se doutoit du tour,
Rompoit les chiens [2], ne manquant au retour
D'imposer mains sur madame Féronde :
Onc il ne fut un moins commode époux.
Esprits ruraux volontiers sont jaloux,
Et sur ce point à chausser difficiles [3],

1. Expression proverbiale. *Bon chien chasse de race,* c'est-à-dire ressemble à ses auteurs.

2. C'est-à-dire troublait, interrompait cette intrigue; expression métaphorique tirée du vocabulaire des chasseurs.

3. Expression proverbiale, pour dire qu'ils sont difficiles à accommoder, à satisfaire. Régnier a dit :

Toutes, en fait d'amour, se *chaussent* en un point.

N'étant pas faits aux coutumes des villes.
Monsieur l'abbé trouvoit cela bien dur,
Comme prélat qu'il étoit, partant homme
Fuyant la peine, aimant le plaisir pur,
Ainsi que fait tout bon suppôt de Rome.
Ce n'est mon goût; je ne veux de plein saut
Prendre la ville, aimant mieux l'escalade,
En amour da, non en guerre : il ne faut
Prendre ceci pour guerrière bravade,
Ni m'enrôler là-dessus malgré moi.
Que l'autre usage ait la raison pour soi,
Je m'en rapporte, et reviens à l'histoire
Du receveur, qu'on mit en purgatoire
Pour le guérir; et voici comme quoi.
Par le moyen d'une poudre endormante,
L'abbé le plonge en un très-long sommeil.
On le croit mort; on l'enterre; l'on chante.
Il est surpris de voir, à son réveil,
Autour de lui gens d'étrange manière :
Car il étoit au large dans sa bière,
Et se pouvoit lever de ce tombeau
Qui conduisoit en un profond caveau.
D'abord la peur se saisit de notre homme.
Qu'est-ce cela? songe-t-il? est-il mort?
Seroit-ce point quelque espèce de sort?
Puis il demande aux gens comme on les nomme,
Ce qu'ils font là, d'où vient que dans ce lieu

L'on le retient; et qu'a-t-il fait à Dieu?
L'un d'eux lui dit: « Console-toi, Féronde;
Tu te verras citoyen du haut monde
Dans mille ans d'hui [1], complets et bien comptés;
Auparavant il faut d'aucuns péchés
Te nettoyer en ce saint purgatoire:
Ton âme un jour plus blanche que l'ivoire
En sortira. » L'ange consolateur
Donne, à ces mots, au pauvre receveur
Huit ou dix coups de forte discipline,
En lui disant: « C'est ton humeur mutine,
Et trop jalouse, et déplaisant à Dieu [2],
Qui te retient pour mille ans en ce lieu. »
Le receveur, s'étant frotté l'épaule,
Fait un soupir: « Mille ans! c'est bien du temps! »
Vous noterez que l'ange étoit un drôle,
Un frère Jean, novice de léans.
Ses compagnons jouoient chacun un rôle
Pareil au sien dessous un feint habit.
Le receveur requiert pardon, et dit:
« Las! si jamais je rentre dans la vie,
Jamais soupçon, ombrage, et jalousie,
Ne rentreront dans mon maudit esprit:
Pourrois-je point obtenir cette grâce? »

1. A compter d'aujourd'hui.
2. Var. *Edit. de 1685* et déplaisante à Dieu.

On la lui fait espérer, non sitôt;
Force est qu'un an dans ce séjour se passe;
Là cependant il aura ce qu'il faut
Pour sustenter son corps, rien davantage,
Quelque grabat, du pain pour tout potage,
Vingt coups de fouet chaque jour, si l'abbé,
Comme prélat rempli de charité,
N'obtient du ciel qu'au moins on lui remette,
Non le total des coups, mais quelque quart,
Voire moitié, voire la plus grand'part.
Douter ne faut qu'il ne s'en entremette,
A ce sujet disant mainte oraison.
L'ange en après lui fait un long sermon:
« A tort, dit-il, tu conçus du soupçon;
Les gens d'église ont-ils de ces pensées?
Un abbé blanc! c'est trop d'ombrage avoir;
Il n'écherroit que dix coups pour un noir[1].
Défais-toi donc de tes erreurs passées. »

Il s'y résout. Qu'eût-il fait? Cependant
Sire prélat et madame Féronde
Ne laissent perdre un seul petit moment.
Le mari dit: « Que fait ma femme au monde?
— Ce qu'elle y fait? Tout bien. Notre prélat

1. Même s'il s'agissait d'un abbe noir, il n'arriverait qu'une fois sur dix qu'un tel soupçon fût justifié.

L'a consolée; et ton économat
S'en va son train toujours à l'ordinaire.
— Dans le couvent toujours a-t-elle affaire?
— Où donc? Il faut qu'ayant seule à présent
Le faix entier sur soi, la pauvre femme,
Bon gré, mal gré, léans aille souvent,
Et plus encor que pendant ton vivant. »
Un tel discours ne plaisoit point à l'âme.
Ame j'ai cru le devoir appeler,
Ses pourvoyeurs ne le faisant manger
Ainsi qu'un corps. Un mois à cette épreuve
Se passe entier, lui jeûnant, et l'abbé
Multipliant œuvres de charité,
Et mettant peine à consoler la veuve.
Tenez pour sûr qu'il y fit de son mieux.
Son soin ne fut longtemps infructueux;
Pas ne semoit en une terre ingrate.
PATER ABBAS avec juste sujet
Appréhenda d'être père en effet.
Comme il n'est bon que telle chose éclate,
Et que le fait ne puisse être nié,
Tant et tant fut par Sa Paternité
Dit d'oraisons qu'on vit du purgatoire
L'âme sortir légère, et n'ayant pas
Once de chair. Un si merveilleux cas
Surprit les gens. Beaucoup ne vouloient croire
Ce qu'ils voyoient. L'abbé passa pour saint.

L'époux pour sien le fruit posthume tint,
Sans autrement de calcul oser faire.
Double miracle étoit en cette affaire :
Et la grossesse, et le retour du mort.
On en chanta TE DEUM à renfort[1].
Stérilité régnoit en mariage
Pendant cet an, et même au voisinage
De l'abbaye, encor bien que leans
On se vouât[2] pour obtenir enfants.
A tant[3] laissons l'économe et sa femme,
Et ne soit dit que nous autres époux
Nous méritions ce qu'on fit à cette âme
Pour la guérir de ses soupçons jaloux.

1. *Rinforzando*, à pleines voix.
2. On fit des vœux, on offrit des ex-voto
3. Sur ce.

VII.

LE PSAUTIER.

Nonnes, souffrez pour la dernière fois
Qu'en ce recueil, malgré moi, je vous place.
De vos bons tours les contes ne sont froids ;
Leur aventure a ne sais quelle grâce
Qui n'est ailleurs ; ils emportent les voix.
Encore un donc, et puis c'en seront trois.
Trois ! je faux[1] d'un ; c'en seront au moins quatre.
Comptons-les bien : Mazet le compagnon[2] ;
L'abbesse ayant besoin d'un bon garçon
Pour la guérir d'un mal opiniâtre[3] ;
Ce conte-ci, qui n'est le moins fripon ;
Quant à sœur Jeanne ayant fait un poupon[4],
Je ne tiens pas qu'il la faille rabattre.

1. Je me trompe.
2. Voyez t. III, p. 244.
3. Ci-devant, p. 162.
4. Voyez t. III, p. 64.

Les voilà tous : quatre, c'est compte rond.
Vous me direz : C'est une étrange affaire
Que nous ayons tant de part en ceci !
Que voulez-vous? je n'y saurois que faire;
Ce n'est pas moi qui le souhaite ainsi.
Si vous teniez toujours votre bréviaire,
Vous n'auriez rien à démêler ici ;
Mais ce n'est pas votre plus grand souci.
Passons donc vite à la présente histoire.

Dans un couvent de nonnes fréquentoit
Un jouvenceau, friand, comme on peut croire,
De ces oiseaux. Telle pourtant prenoit
Goût à le voir, et des yeux le couvoit,
Lui sourioit, faisoit la complaisante,
Et se disoit sa très-humble servante,
Qui pour cela d'un seul point n'avançoit.
Le conte dit que léans il n'étoit
Vieille ni jeune à qui le personnage
Ne fît songer quelque chose à part soi ;
Soupirs trottoient : bien voyoit le pourquoi,
Sans qu'il s'en mît en peine davantage.
Sœur Isabeau seule pour son usage
Eut le galant : elle le méritoit,
Douce d'humeur, gentille de corsage,
Et n'en étant qu'à son apprentissage,
Belle de plus. Ainsi l'on l'envioit

Pour deux raisons: son amant, et ses charmes.
Dans ses amours chacune l'épioit :
Nul bien sans mal, nul plaisir sans alarmes.
Tant et si bien l'épièrent les sœurs
Qu'une nuit sombre et propre à ces douceurs
Dont on confie aux ombres le mystère,
En sa cellule on ouït certains mots,
Certaine voix, enfin certains propos
Qui n'étoient pas sans doute en son bréviaire.
« C'est le galant, ce dit-on; il est pris. »
Et de courir; l'alarme est aux esprits;
L'essaim frémit; sentinelle se pose.
On va conter en triomphe la chose
A mère abbesse ; et, heurtant à grands coups,
On lui cria : « Madame, levez-vous;
Sœur Isabelle a dans sa chambre un homme. »
Vous noterez que madame n'étoit
En oraison, ni ne prenoit son somme;
Trop bien alors dans son lit elle avoit
Messire Jean, curé du voisinage.
Pour ne donner aux sœurs aucun ombrage,
Elle se lève en hâte, étourdiment,
Cherche son voile; et malheureusement
Dessous sa main tombe du personnage
Le haut-de-chausse, assez bien ressemblant,
Pendant la nuit, quand on n'est éclairée,
A certain voile aux nonnes familier,

Nommé pour lors entre elles leur psautier[1].
La voilà donc de grègues[2] affublée.
Ayant sur soi ce nouveau couvre-chef,
Et s'étant fait raconter derechef
Tout le catus[3], elle dit, irritée :
« Voyez un peu la petite effrontée,
Fille du diable, et qui nous gâtera
Notre couvent ! Si Dieu plaît, ne fera ;
S'il plaît à Dieu, bon ordre s'y mettra :
Vous la verrez tantôt bien chapitrée. »

Chapitre donc, puisque chapitre y a,
Fut assemblé. Mère abbesse, entourée
De son sénat, fit venir Isabeau,
Qui s'arrosoit de pleurs tout le visage,
Se souvenant qu'un maudit jouvenceau
Venoit d'en faire un différent usage.
« Quoi ! dit l'abbesse, un homme dans ce lieu !
Un tel scandale en la maison de Dieu !
N'êtes-vous point morte de honte encore ?
Qui vous a fait recevoir parmi nous

1. Boccace dit : « E credendosi tor certi veli piegati lequali in capo portano e chiamangli il saltero. — Et pensant prendre certains voiles pliés, qu'elles portent en la teste, et qu'on appelle le psautier. » (*Décaméron*, traduction Ant. Le Maçon.)

2. Culottes.

3. Le cas, l'aventure ; mot appartenant au vocabulaire comique.

Cette voirie[1] ? Isabeau, savez-vous
(Car désormais qu'ici l'on vous honore
Du nom de sœur, ne le prétendez pas)
Savez-vous, dis-je, à quoi, dans un tel cas,
Notre institut condamne une méchante ?
Vous l'apprendrez devant qu'il soit demain.
Parlez, parlez. » Lors la pauvre nonnain,
Qui jusque-là, confuse et repentante,
N'osoit branler, et la vue abaissoit,
Lève les yeux, par bonheur aperçoit
Le haut-de-chausse, à quoi toute la bande,
Par un effet d'émotion trop grande,
N'avoit pris garde, ainsi qu'on voit souvent.
Ce fut hasard qu'Isabelle à l'instant
S'en aperçut. Aussitôt la pauvrette
Reprend courage, et dit tout doucement :
« Votre psautier a ne sais quoi qui pend ;
Raccommodez-le. » Or c'étoit l'aiguillette[2] :
Assez souvent pour bouton l'on s'en sert.
D'ailleurs ce voile avoit beaucoup de l'air
D'un haut-de-chausse, et la jeune nonnette,
Ayant l'idée encor fraîche des deux,

1. C'est-à-dire cet être immonde, et digne d'être jeté à la voirie.

2. « Venne alla giovane alzato il viso e veduto cio che la badessa aveva in capo, e gli usolieri che di qua e di la pendevano. — Il advint à la jeune folle de hausser la vue, et vit ce que l'abbesse portoit en sa teste, et les lacets des brayes qui pendoient des deux costés. » (*Décaméron*, trad. A. Le Maçon.)

Ne s'y méprit : non pas que le messire
Eût chausse faite ainsi qu'un amoureux,
Mais à peu près; cela devoit suffire.
L'abbesse dit : « Elle ose encore rire!
Quelle insolence! Un péché si honteux
Ne la rend pas plus humble et plus soumise!
Veut-elle point que l'on la canonise?
Laissez mon voile, esprit de Lucifer;
Songez, songez, petit tison d'enfer,
Comme on pourra raccommoder votre âme. »
Pas ne finit mère abbesse sa gamme
Sans sermonner et tempêter beaucoup.
Sœur Isabeau lui dit encore un coup :
« Raccommodez votre psautier, madame. »
Tout le troupeau se met à regarder :
Jeunes de rire, et vieilles de gronder.
La voix manquant à notre sermonneuse,
Qui, de son troc bien fâchée et honteuse,
N'eut pas le mot à dire en ce moment,
L'essaim fit voir par son bourdonnement
Combien rouloient de diverses pensées
Dans les esprits. Enfin l'abbesse dit :
« Devant qu'on eût tant de voix ramassées,
Il seroit tard; que chacune en son lit
S'aille remettre. A demain toute chose. »

Le lendemain ne fut tenu, pour cause,

Aucun chapitre, et le jour ensuivant;
Tout aussi peu. Les sages du couvent
Furent d'avis que l'on se devoit taire:
Car trop d'éclat eût pu nuire au troupeau.
On n'en vouloit à la pauvre Isabeau
Que par envie: ainsi, n'ayant pu faire
Qu'elle lâchât aux autres le morceau,
Chaque nonnain, faute de jouvenceau,
Songe à pourvoir d'ailleurs à son affaire.
Les vieux amis reviennent de plus beau.
Par préciput[1] à notre belle on laisse
Le jeune fils, le pasteur à l'abbesse:
Et l'union alla jusques au point
Qu'on en prêtoit à qui n'en avoit point.

1. Par droit acquis, à titre de prélèvement.



G. Staal del. Imp. Mangeon Paris F^d Delannoy sc

LE ROI CANDAULE.

Garnier frères Éditeurs

VIII.

LE ROI CANDAULE

ET

LE MAITRE EN DROIT.

Force gens ont été l'instrument de leur mal ;
Candaule en est un témoignage.
Ce roi fut en sottise un très-grand personnage ;
Il fit pour Gygès son vassal
Une galanterie imprudente et peu sage.
« Vous voyez, lui dit-il, le visage charmant
Et les traits délicats dont la reine est pourvue ;
Je vous jure ma foi que l'accompagnement
Est d'un tout autre prix, et passe infiniment ;
Ce n'est rien qui ne l'a vue
Toute nue.
Je vous la veux montrer sans qu'elle en sache rien,
Car j'en sais un très-bon moyen ;
Mais à condition... vous m'entendez fort bien
Sans que j'en dise davantage :

Gygès, il vous faut être sage;
Point de ridicule désir :
Je ne prendrois pas de plaisir
Aux vœux impertinents qu'une amour sotte et vaine
Vous feroit faire pour la reine.
Proposez-vous de voir tout ce corps si charmant
Comme un beau marbre seulement.
Je veux que vous disiez que l'art, que la pensée,
Que même le souhait ne peut aller plus loin.
Dedans le bain je l'ai laissée :
Vous êtes connoisseur; venez être témoin
De ma félicité suprême. »

Ils vont : Gygès admire. Admirer, c'est trop peu :
Son étonnement est extrême.
Ce doux objet joua son jeu.
Gygès en fut ému, quelque effort qu'il pût faire.
Il auroit voulu se taire,
Et ne point témoigner ce qu'il avoit senti;
Mais son silence eût fait soupçonner du mystère :
L'exagération fut le meilleur parti.
Il s'en tint[1] donc pour averti,
Et, sans faire le fin, le froid, ni le modeste,
Chaque point, chaque article, eut son fait, fut loué.
« Dieux! disoit-il au roi, quelle félicité!

1. Var. *Édit. de 1675.* Il s'en tient.

Le beau corps! le beau cuir[1]! ô ciel! et tout le reste! »
De ce gaillard entretien
La reine n'entendit rien;
Elle l'eût pris pour outrage:
Car en ce siècle ignorant
Le beau sexe étoit sauvage.
Il ne l'est plus maintenant,
Et des louanges pareilles
De nos dames d'à présent
N'écorchent point les oreilles.
Notre examinateur soupiroit dans sa peau;
L'émotion croissoit, tant tout lui sembloit beau.
Le prince, s'en doutant, l'emmena; mais son âme
Emporta cent traits de flamme:
Chaque endroit lança le sien.
Hélas! fuir n'y sert de rien;
Tourments d'amour font si bien
Qu'ils sont toujours de la suite.
Près du prince, Gygès eut assez de conduite;
Mais de sa passion la reine s'aperçut.
Elle sut
L'origine du mal: le roi, prétendant rire,
S'avisa de lui tout dire.
Ignorant! savoit-il point
Qu'une reine sur ce point

1. Voyez t. III, p. 120, note 1.

N'ose entendre raillerie ?
Et supposé qu'en son cœur
Cela lui plaise, elle rie,
Il lui faut, pour son honneur,
Contrefaire la furie.
Celle-ci le fut vraiment,
Et réserva dans soi-même
De quelque vengeance extrême
Le désir très-véhément.
Je voudrois pour un moment,
Lecteur, que tu fusses femme;
Tu ne saurois autrement
Concevoir jusqu'où la dame
Porta son secret dépit.
Un mortel eut le crédit
De voir de si belles choses,
A tous mortels lettres closes [1] !
Tels dons étoient pour des dieux,
Pour des rois, voulois-je dire ;
L'un et l'autre y vient de cire [2],
Je ne sais quel est le mieux.

Ces pensers incitoient la reine à la vengeance.
Honte, dépit, courroux, son cœur employa tout;

1. Tenues secrètes.
2. Expression proverbiale, pour dire y vient fort à propos.

Amour même, dit-on, fut de l'intelligence :
De quoi ne vient-il point à bout?
Gygès étoit bien fait, on l'excusa sans peine :
Sur le montreur d'appas tomba toute la haine.
Il étoit mari, c'est son mal ;
Et les gens de ce caractère
Ne sauroient en aucune affaire
Commettre de péché qui ne soit capital.
Qu'est-il besoin d'user d'un plus ample prologue?
Voilà le roi haï, voilà Gygès aimé ;
Voilà tout fait et tout formé
Un époux du grand catalogue :
Dignité peu briguée, et qui fleurit pourtant.
La sottise du prince étoit d'un tel mérite
Qu'il fut fait in petto confrère de Vulcan ;
De là jusqu'au bonnet la distance est petite.
Cela n'étoit que bien ; mais la Parque maudite
Fut aussi de l'intrigue, et, sans perdre de temps,
Le pauvre roi par nos amants
Fut député vers le Cocyte ;
On le fit trop boire d'un coup :
Quelquefois, hélas! c'est beaucoup.
Bientôt un certain breuvage
Lui fit voir le noir rivage ;
Tandis qu'aux yeux de Gygès
S'étaloient de blancs objets :
Car, fût-ce amour, fût-ce rage,

Bientôt la reine le mit
Sur le trône et dans son lit.

Mon dessein n'étoit pas d'étendre cette histoire,
On la savoit assez. Mais je me sais bon gré;
Car l'exemple a très-bien cadré:
Mon texte y va tout droit; même j'ai peine à croire
Que le docteur en lois dont je vais discourir
Puisse mieux que Candaule à mon but concourir.
Rome, pour ce coup-ci, me fournira la scène;
Rome, non celle-là que les mœurs du vieux temps
Rendoient triste, sévère, incommode aux galants,
Et de sottes femelles pleine;
Mais Rome d'aujourd'hui, séjour charmant et beau,
Où l'on suit un train plus nouveau.
Le plaisir est la seule affaire
Dont se piquent ses habitants:
Qui n'auroit que vingt ou trente ans,
Ce seroit un voyage à faire.

Rome donc eut naguère un maître dans cet art
Qui du Tien et du Mien tire son origine;
Homme qui hors de là faisoit le goguenard:
Tout passoit par son étamine [1],
Aux dépens du tiers et du quart

1. Expression proverbiale, pour dire par son examen.

Il se divertissoit. Avint que le légiste,
Parmi ses écoliers, dont il avoit toujours
Longue liste,
Eut un François, moins propre à faire en droit un cours
Qu'en amours.
Le docteur, un beau jour, le voyant sombre et triste,
Lui dit : « Notre féal, vous voilà de relais,
Car vous avez la mine. étant hors de l'école,
De ne lire jamais
Barthole.
Que ne vous poussez-vous? Un François être ainsi
Sans intrigue et sans amourettes !
Vous avez des talents; nous avons des coquettes,
Non pas pour une, Dieu merci[1] ! »
L'étudiant reprit : « Je suis nouveau dans Rome.
Et puis, hors les beautés qui font plaisir aux gens
Pour la somme[2],
Je ne vois pas que les galants
Trouvent ici beaucoup à faire.
Toute maison est monastère ;
Double porte, verrous, une matrone austère,
Un mari, des Argus. Qu'irois-je, à votre avis,
Chercher en de pareils logis ?
Prendre la lune aux dents seroit moins difficile.

1. Nous avons bon nombre de coquettes. Nous avons déjà rencontré cette tournure de phrase. (Voyez t. III, p. 345, note 1.)

2. Les courtisanes.

— Ha! ha! la lune aux dents! repartit le docteur;
Vous nous faites beaucoup d'honneur.
J'ai pitié des gens neufs comme vous. Notre ville
Ne vous est pas connue, en tant que je puis voir.
Vous croyez donc qu'il faille avoir
Beaucoup de peine à Rome en fait que d'aventures?
Sachez que nous avons ici des créatures
Qui feront leurs maris cocus
Sur la moustache des Argus[1] :
La chose est chez nous très-commune.
Témoignez seulement que vous cherchez fortune;
Placez-vous dans l'église auprès du bénitier;
Présentez sur le doigt aux dames l'eau sacrée:
C'est d'amourettes les prier.
Si l'air du suppliant à quelque dame agrée,
Celle-là, sachant son métier,
Vous enverra faire un message.
Vous serez déterré, logeassiez-vous en lieu
Qui ne fût connu que de Dieu :
Une vieille viendra, qui, faite au badinage,
Vous saura ménager un secret entretien :
Ne vous embarrassez de rien.
De rien ; c'est un peu trop, j'excepte quelque chose :
Il est bon de vous dire en passant, notre ami,
Qu'à Rome il faut agir en galant et demi.

1. Voyez ci-dessus, p. 51, note 1.

En France on peut conter des fleurettes, l'on cause ;
Ici tous les moments sont chers et précieux :
Romaines vont au but. » L'autre reprit : « Tant mieux.
Sans être Gascon je puis dire
Que je suis un merveilleux sire. »
Peut-être ne l'étoit-il point :
Tout homme est Gascon sur ce point.

Les avis du docteur furent bons : le jeune homme
Se campe en une église où venoit tous les jours
La fleur et l'élite de Rome,
Des Grâces, des Vénus, avec un grand concours
D'Amours,
C'est-à-dire, en chrétien, beaucoup d'anges femelles ;
Sous leur voile brilloient des yeux pleins d'étincelles.
Benitiers, le lieu saint n'étoit pas sans cela :
Notre homme en choisit un chanceux pour ce point-là ;
A chaque objet qui passe adoucit ses prunelles ;
Révérences, le drôle en faisoit des plus belles,
Des plus dévotes : cependant
Il offroit l'eau lustrale. Un ange, entre les autres,
En prit de bonne grâce. Alors l'étudiant
Dit en son cœur : « Elle est des nôtres. »
Il retourne au logis : vieille vient ; rendez-vous.
D'en conter le détail, vous vous en doutez tous.
Il s'y fit nombre de folies.
La dame étoit des plus jolies ;

Le passe-temps fut des plus doux.
Il le conte au docteur. Discrétion françoise
Est chose outre nature, et d'un trop grand effort :
Dissimuler un tel transport,
Cela sent son humeur bourgeoise.
Du fruit de ses conseils le docteur s'applaudit,
Rit en jurisconsulte, et des maris se raille.
Pauvres gens qui n'ont pas l'esprit
De garder du loup leur ouaille !
Un berger en a cent ; des hommes ne sauront
Garder la seule qu'ils auront !
Bien lui sembloit ce soin chose un peu malaisée,
Mais non pas impossible ; et, sans qu'il eût cent yeux,
Il défioit, grâces aux cieux,
Sa femme, encor que très-rusée.
A ce discours, ami lecteur, .
Vous ne croiriez jamais, sans avoir quelque honte,
Que l'héroïne de ce conte
Fût propre femme du docteur :
Elle l'étoit pourtant. Le pis fut que mon homme,
En s'informant de tout, et des si, et des cas,
Et comme elle étoit faite, et quels secrets appas,
Vit que c'étoit sa femme en somme.
Un seul point l'arrêtoit : c'étoit certain talent
Qu'avoit en sa moitié trouvé l'étudiant,
Et que pour le mari n'avoit pas la donzelle.
« A ce signe, ce n'est pas elle,

Disoit en soi le pauvre époux;
Mais les autres points y sont tous;
C'est elle. Mais ma femme au logis est rêveuse;
Et celle-ci paroît causeuse
Et d'un agréable entretien :
Assurément c'en est une autre;
Mais du reste il n'y manque rien,
Taille, visage, traits, même poil : c'est la nôtre. »
Après avoir bien dit tout bas :
« Ce l'est, » et puis : « Ce ne l'est pas, »
Force fut qu'au premier en demeurât le sire.
Je laisse à penser son courroux,
Sa fureur, afin de mieux dire.
« Vous vous êtes donné un second rendez-vous?
Poursuivit-il. — Oui, reprit notre apôtre;
Elle et moi n'avons eu garde de l'oublier,
Nous trouvant trop bien du premier
Pour n'en pas ménager un autre,
Très-résolus tous deux de ne nous rien devoir.
— La résolution, dit le docteur, est belle.
Je saurois volontiers quelle est cette donzelle. »
L'écolier repartit : « Je ne l'ai pu savoir;
Mais, qu'importe? il suffit que je sois content d'elle.
Dès à présent je vous réponds
Que l'époux de la dame a toutes ses façons[1] :

1. *Façon*, labour en agriculture. La Fontaine emploie ce mot dans ce sens, mais en l'appliquant à autre chose.

Si quelqu'une manquoit, nous la lui donnerons
Demain, en tel endroit, à telle heure, sans faute.
On doit m'attendre entre deux draps,
Champ de bataille propre à de pareils combats
Le rendez-vous n'est point dans une chambre haute :
Le logis est propre et paré.
On m'a fait à l'abord traverser un passage
Où jamais le jour n'est entré ;
Mais, aussitôt après, la vieille du message
M'a conduit en des lieux où loge, en bonne foi,
Tout ce qu'amour a de délices :
On peut s'en rapporter à moi. »
A ce discours jugez quels étoient les supplices
Qu'enduroit le docteur. Il forme le dessein
De s'en aller le lendemain
Au lieu de l'écolier, et, sous ce personnage,
Convaincre sa moitié, lui faire un vasselage[1]
Dont il fût à jamais parlé.
N'en déplaise au nouveau confrère,
Il n'étoit pas bien conseillé ;
Mieux valoit pour le coup se taire,
Sauf d'apporter en temps et lieu
Remède au cas, moyennant Dieu.
Quand les épouses font un récipiendaire

1. La Fontaine détourne un peu de son sens ce vieux mot, qui signifiait : prouesse, exploit; il l'emploie ici pour : correction, tapage, esclandre.

Au benoît état de cocu,
S'il en peut sortir franc, c'est à lui beaucoup faire;
Mais, quand il est déjà reçu,
Une façon de plus ne fait rien à l'affaire.
Le docteur raisonna d'autre sorte, et fit tant
Qu'il ne fit rien qui vaille. Il crut qu'en prévenant
Son parrain en cocuage,
Il feroit tour d'homme sage :
Son parrain, cela s'entend,
Pourvu que sous ce galant
Il eût fait apprentissage;
Chose dont, à bon droit, le lecteur peut douter.
Quoi qu'il en soit, l'époux ne manque pas d'aller
Au logis de l'aventure,
Croyant que l'allée obscure,
Son silence, et le soin de se cacher le nez,
Sans qu'il fût reconnu le feroient introduire
En ces lieux si fortunés.
Mais, par malheur, la vieille avoit pour se conduire
Une lanterne sourde; et, plus fine cent fois
Que le plus fin docteur en lois,
Elle reconnut l'homme, et, sans être surprise,
Elle lui dit : « Attendez là;
Je vais trouver madame Élise.
Il la faut avertir; je n'ose sans cela
Vous mener dans sa chambre; et puis vous devez être
En autre habit pour l'aller voir,

C'est-à-dire, en un mot, qu'il n'en faut point avoir.
Madame attend au lit. » A ces mots notre maître,
Poussé dans quelque bouge, y voit d'abord paroître
Tout un déshabillé, des mules, un peignoir,
Bonnet, robe de chambre, avec chemise d'homme,
Parfums sur la toilette, et des meilleurs de Rome :
Le tout propre, arrangé, de même qu'on eût fait
Si l'on eût attendu le cardinal préfet.
Le docteur se dépouille; et cette gouvernante
Revient, et par la main le conduit en des lieux
Où notre homme, privé de l'usage des yeux,
Va d'une façon chancelante.
Après ces détours ténébreux,
La vieille ouvre une porte et vous pousse le sire
En un fort mal plaisant endroit,
Quoique ce fût son propre empire :
C'étoit en l'école de droit.
En l'école de droit ! Là même. Le pauvre homme
Honteux, surpris, confus, non sans quelque raison,
Pensa tomber en pâmoison.
Le conte en courut par tout Rome.
Les écoliers alors attendoient leur régent :
Cela seul acheva sa mauvaise fortune.
Grand éclat de risée, et grand chuchillement [1],
Universel étonnement.

1. Chuchotement.

« Est-il fou ? qu'est-ce là ? vient-il de voir quelqu'une ?»
Ce ne fut pas le tout ; sa femme se plaignit.
Procès. La parenté se joint en cause, et dit
Que du docteur venoit tout le mauvais ménage ;
Que cet homme étoit fou ; que sa femme étoit sage.
On fit casser le mariage ;
Et puis la dame se rendit
Belle et bonne religieuse
A Saint-Croissant en Vavoureuse[1] :
Un prélat lui donna l'habit.

1. Les uns voient là une traduction plaisante de *San Crescentio di Valombrosa :* les autres rappellent à ce propos Saint-Genou, près Saint-Julien des Voventes, où demeuraient les deux dames dont parle Villon (*Grand Testament,* huit. XCIV). Il n'est pas besoin de longs commentaires sur une grivoiserie facile à entendre.

L'origine de cette plaisanterie semble être dans le conte de Boccace, *la Fiancée du roi de Garbe.* La fiancée raconte à son père qu'elle a trouvé un abri « dans un monastère de femmes religieuses selon leur loi... où avec elles ensemble j'ay servy en grande dévotion saint Croissant en Vaucreuse, auquel les femmes de ce pays-là portent grand dévotion » (trad. Le Maçon). En italien « Ho poi servito a San Cresci in Val cava ». M. O. D. (*Intermédiaire,* 1870, p. 94) fait remarquer que dans l'édition de Le Maçon, de 1670, on lit : « Vauoreuse », et l'*u* devenant une consonne devant une voyelle, on a « Vavoreuse », ce qui se rapproche singulièrement de la leçon de La Fontaine.

IX.

LE DIABLE EN ENFER.

Qui craint d'aimer a tort, selon mon sens,
S'il ne fuit pas dès qu'il voit une belle.
Je vous connois, objets doux et puissants ;
Plus ne m'irai brûler à la chandelle.
Une vertu sort de vous, ne sais quelle,
Qui dans le cœur s'introduit par les yeux :
Ce qu'elle y fait, besoin n'est de le dire ;
On meurt d'amour, on languit, on soupire :
Pas ne tiendroit aux gens qu'on ne fît mieux.
A tels périls ne faut qu'on s'abandonne.
J'en vais donner pour preuve une personne
Dont la beauté fit trébucher Rustic.
Il en avint un fort plaisant trafic :
Plaisant fut-il, au péché près, sans faute,
Car pour ce point je l'excepte, et je l'ôte,
Et ne suis pas du goût de celle-là

Qui, buvant frais (ce fut, je pense, à Rome),
Disoit : « Que n'est-ce un péché que cela! »
Je la condamne, et veux prouver en somme
Qu'il fait bon craindre, encor que l'on soit saint.
Rien n'est plus vrai : si Rustic avoit craint,
Il n'auroit pas retenu cette fille,
Qui, jeune et simple, et pourtant très-gentille,
Jusques au vif vous l'eut bientôt atteint.

Alibech fut son nom, si j'ai mémoire :
Fille un peu neuve, à ce que dit l'histoire.
Lisant un jour comme quoi certains saints,
Pour mieux vaquer à leurs pieux desseins,
Se séquestroient, vivoient comme des anges,
Qui çà, qui là, portant toujours leurs pas
En lieux cachés, choses qui, bien qu'étranges,
Pour Alibech avoient quelques appas :
« Mon Dieu! dit-elle, il me prend une envie
D'aller mener une semblable vie. »
Alibech donc s'en va sans dire adieu;
Mère, ni sœur, nourrice, ni compagne
N'est avertie. Alibech en campagne
Marche toujours, n'arrète en pas un lieu,
Tant court enfin qu'elle entre en un bois sombre;
Et dans ce bois elle trouve un vieillard,
Homme possible autrefois plus gaillard,
Mais n'étant lors qu'un squelette et qu'une ombre.

« Père, dit-elle, un mouvement m'a pris,
C'est d'être sainte et mériter pour prix
Qu'on me révère, et qu'on chôme ma fête.
Oh ! quel plaisir j'aurois, si tous les ans,
La palme en main, les rayons sur la tête,
Je recevois des fleurs et des présents !
Votre métier est-il si difficile ?
Je sais déjà jeûner plus d'à demi.
— Abandonnez ce penser inutile,
Dit le vieillard ; je vous parle en ami.
La sainteté n'est chose si commune
Que le jeûner suffise pour l'avoir.
Dieu gard[1] de mal fille et femme qui jeûne
Sans pour cela guère mieux en valoir !
Il faut encor pratiquer d'autres choses,

1. *Gard* pour *garde*, fréquent dans notre vieux langage. Marot, dans le colloque de l'abbé et de la femme savante :

L'ABBÉ.

Dieu nous gard de pertes si grosses
Toutefois

ISABEAU.

Que Dieu vous garde,
C'est à vous à y prendre garde.

Du temps de Louis XIV, ce mot *Dieu vous gard* était encore en usage. Dans Molière, *Femmes savantes*, acte II, scène I :

ARISTE.

....*Ah ! Dieu vous gard*, mon frère.

CHRYSALE

Et vous aussi,
Mon frère.

D'autres vertus, qui me sont lettres closes [1],
Et qu'un ermite habitant de ces bois
Vous apprendra mieux que moi mille fois.
Allez le voir, ne tardez davantage ;
Je ne retiens tels oiseaux dans ma cage. »
Disant ces mots, le vieillard la quitta,
Ferma sa porte, et se barricada.
Très-sage fut d'agir ainsi, sans doute,
Ne se fiant à vieillesse, ni goutte,
Jeûne, ni haire, enfin à rien qui soit.

Non loin de là notre sainte aperçoit
Celui de qui ce bon vieillard parloit,
Homme ayant l'âme en Dieu tout occupée,
Et se faisant tout blanc de son épée [2].
C'étoit Rustic, jeune saint très-fervent :
Ces jeunes-là s'y trompent bien souvent.
En peu de mots, l'appétit d'être sainte
Lui fut d'abord par la belle expliqué :
Appétit tel qu'Alibech avoit crainte
Que quelque jour son fruit n'en fût marqué.
Rustic sourit d'une telle innocence :
« Je n'ai, dit-il, que peu de connoissance
En ce métier ; mais ce peu-là que j'ai

1. C'est-à-dire qui me sont inconnues.
2. C'est-à-dire plein de confiance en lui-même : phrase proverbiale.

Bien volontiers vous sera partagé;
Nous vous rendrons la chose familière. »
Maître Rustic eût dû donner congé
Tout dès l'abord à semblable écolière.
Il ne le fit; en voici les effets.
Comme il vouloit être des plus parfaits,
Il dit en soi: « Rustic, que sais-tu faire?
Veiller, prier, jeûner, porter la haire?
Qu'est-ce cela? moins que rien: tous le font.
Mais d'être seul auprès de quelque belle,
Sans la toucher, il n'est victoire telle;
Triomphes grands chez les anges en sont:
Méritons-les; retenons cette fille.
Si je résiste à chose si gentille,
J'atteins le comble, et me tire du pair. »
Il la retint, et fut si téméraire
Qu'outre Satan il défia la chair,
Deux ennemis toujours prêts à mal faire.

Or sont nos saints logés sous même toit:
Rustic apprête, en un petit endroit,
Un petit lit de jonc pour la novice;
Car, de coucher sur la dure d'abord,
Quelle apparence? elle n'étoit encor
Accoutumée à si rude exercice.
Quant au souper, elle eut pour tout service
Un peu de fruit, du pain non pas trop beau.

Faites état que la magnificence
De ce repas ne consista qu'en l'eau,
Claire, d'argent, belle par excellence.
Rustic jeûna; la fille eut appétit.
Couchés à part, Alibech s'endormit;
L'ermite, non. Une certaine bête,
Diable nommée, un vrai serpent maudit,
N'eut point de paix qu'il ne fût de la fête.
On l'y reçoit. Rustic roule en sa tête,
Tantôt les traits de la jeune beauté,
Tantôt sa grâce et sa naïveté,
Et ses façons, et sa manière douce,
L'âge, la taille, et surtout l'embonpoint,
Et certain sein ne se reposant point,
Allant, venant; sein qui pousse et repousse
Certain corset en dépit d'Alibech,
Qui tâche en vain de lui clore le bec :
Car toujours parle; il va, vient, et respire :
C'est son patois; Dieu sait ce qu'il veut dire[1].
Le pauvre ermite, ému de passion,

1. Ces vers rappellent ceux de Clément Marot :

O Tetin, ne grand ne petit,
Tetin meur, Tetin d'apetit,
Tetin qui nuict et jour criez :
« Mariez moy tost, mariez ! »
Tetin qui t'enfles et repoulses
Ton gorgias de deux bons poulces,
A bon droict heureux on dira
Celluy qui de laict t'emplira !

(Epigramme du beau Tetin.)

Fit de ce point sa méditation.
Adieu la haire, adieu la discipline.
Et puis voilà de ma dévotion !
Voilà mes saints ! Celui-ci s'achemine
Vers Alibech, et l'éveille en sursaut :
« Ce n'est bien fait que de dormir sitôt,
Dit le frater ; il faut au préalable
Qu'on fasse une œuvre à Dieu fort agréable,
Emprisonnant en enfer le malin ;
Créé ne fut pour aucune autre fin :
Procédons-y. » Tout à l'heure[1] il se glisse
Dedans le lit. Alibech, sans malice,
N'entendoit rien à ce mystère-là ;
Et, ne sachant ni ceci ni cela,
Moitié forcée, et moitié consentante,
Moitié voulant combattre ce désir,
Moitié n'osant, moitié peine et plaisir,
Elle crut faire acte de repentante ;
Bien humblement rendit grâce au frater ;
Sut ce que c'est que le diable en enfer.

Désormais faut qu'Alibech se contente
D'être martyre, en cas que sainte soit.
Frère Rustic peu de vierges faisoit.
Cette leçon ne fut la plus aisée,

1. Tout à l'instant.

Dont Alibech, non encor déniaisée,
Dit : « Il faut bien que le diable en effet
Soit une chose étrange et bien mauvaise :
Il brise tout; voyez le mal qu'il fait
A sa prison : non pas qu'il m'en déplaise ;
Mais il mérite, en bonne vérité,
D'y retourner. — Soit fait, » ce dit le frère,
Tant s'appliqua Rustic à ce mystère,
Tant prit de soin, tant eut de charité,
Qu'enfin l'enfer s'accoutumant au diable
Eût eu toujours sa présence agréable,
Si l'autre eût pu toujours en faire essai.
Sur quoi la belle : « On dit encor bien vrai
Qu'il n'est prison si douce que son hôte
En peu de temps ne s'y lasse sans faute. »
Bientôt nos gens ont noise sur ce point.
En vain l'enfer son prisonnier rappelle :
Le diable est sourd, le diable n'entend point.
L'enfer s'ennuie, autant en fait la belle ;
Ce grand désir d'être sainte s'en va.
Rustic voudroit être dépêtré d'elle ;
Elle pourvoit d'elle-même à cela.
Furtivement elle quitte le sire,
Par le plus court s'en retourne chez soi.

Je suis en soin de ce qu'elle put dire
A ses parents : c'est ce qu'en bonne foi

Jusqu'à présent je n'ai bien su comprendre.
Apparemment elle leur fit entendre
Que son cœur, mû d'un appétit d'enfant,
L'avoit portée à tâcher d'être sainte :
Ou l'on la crut, ou l'on en fit semblant.
Sa parenté prit pour argent comptant
Un tel motif : non que de quelque atteinte
A son enfer on n'eût quelque soupçon;
Mais cette chartre[1] est faite de façon
Qu'on n'y voit goutte, et maint geôlier s'y trompe.
Alibech fut festinée en grand'pompe.
L'histoire dit que par simplicité
Elle conta la chose à ses compagnes.
« Besoin n'étoit que votre sainteté,
Ce lui dit-on, traversât ces campagnes;
On vous auroit, sans bouger du logis,
Même leçon, même secret appris.
— Je vous aurois, dit l'une, offert mon frère.
— Vous auriez eu, dit l'autre, mon cousin.
Et Néherbal, notre prochain voisin,
N'est pas non plus novice en ce mystère.
Il vous recherche : acceptez ce parti
Devant qu'on soit d'un tel cas averti. »
Elle le fit. Néherbal n'étoit homme

1. *Chartre,* prison, du latin *carcer* L'expression « tenir en chartre privée » est encore en usage.

A cela près. On donna telle somme
Qu'avec les traits de la jeune Alibech
Il prit pour bon un enfer très-suspect,
Usant des biens que l'hymen nous envoie.
A tous époux Dieu doint[1] pareille joie!
Ne plus ne moins qu'employoit au désert
Rustic son diable, Alibech son enfer[2].

1. Donne. « Dieu vous doint ce que vostre noble cueur desire! » (Rabelais, liv. II, ch. xvi.)

2. Ces deux derniers vers sont supprimés dans l'édition de 1685.

X

LA JUMENT DU COMPÈRE PIERRE.

Messire Jean, c'étoit certain curé
Qui prêchoit peu, sinon sur la vendange;
Sur ce sujet, sans être préparé,
Il triomphoit, vous eussiez dit un ange.
Encore un point étoit touché de lui,
Non si souvent qu'eût voulu le messire;
Et ce point-là les enfants d'aujourd'hui
Savent que c'est, besoin n'ai de le dire.
Messire Jean, tel que je le décris,
Faisoit si bien que femmes et maris
Le recherchoient, estimoient sa science;
Au demeurant, il n'étoit conscience
Un peu jolie, et bonne à diriger,
Qu'il ne voulût lui-même interroger,
Ne s'en fiant aux soins de son vicaire.
Messire Jean auroit voulu tout faire,

240



G. Staal, del — F. Delann[illegible]

LA JUMENT DU COMPÈRE PIERRE

S'entremettoit en zélé directeur,
Alloit partout, disant qu'un bon pasteur
Ne peut trop bien ses ouailles connoître,
Dont par lui-même instruit en vouloit être.

Parmi les gens de lui les mieux venus,
Il fréquentoit chez le compère Pierre,
Bon villageois à qui, pour toute terre,
Pour tout domaine et pour tous revenus,
Dieu ne donna que ses deux bras tout nus,
Et son louchet [1], dont, pour tout ustensille [2],
Pierre faisoit subsister sa famille.
Il avoit femme et belle et jeune encor,
Ferme surtout : la hâle avoit fait tort
A son visage, et non à sa personne.
Nous autres gens peut-être aurions voulu
Du délicat ; ce rustic [3] ne m'eût plu :
Pour des curés la pâte en étoit bonne,
Et convenoit à semblables amours.
Messire Jean la regardoit toujours
Du coin de l'œil, toujours tournoit la tête
De son côté, comme un chien qui fait fête

1. Sorte de bêche. Ce mot est encore d'un commun usage dans le nord de la France.

2. Les éditions de 1675, 1676 et 1685 portent *ustensille*. La Fontaine a ajouté un *l* au mot *ustensile* pour mieux rimer avec famille.

3. Cette beauté rustique.

Aux os qu'il voit n'être pas trop chétifs.
Que s'il en voit un de belle apparence,
Non décharné, plein encor de substance,
Il tient dessus ses regards attentifs;
Il s'inquiète, il trépigne, il remue
Oreille et queue; il a toujours la vue
Dessus cet os, et le ronge des yeux
Vingt fois devant que son palais s'en sente.
Messire Jean tout ainsi se tourmente
A cet objet pour lui délicieux.
La villageoise étoit fort innocente,
Et n'entendoit aux façons du pasteur
Mystère aucun; ni son regard flatteur,
Ni ses présents ne touchoient Magdeleine;
Bouquets de thym et pots de marjolaine
Tomboient à terre : avoir cent menus soins,
C'étoit parler bas-breton tout au moins[1].
Il s'avisa d'un plaisant stratagème.
Pierre étoit lourd, sans esprit : je crois bien
Qu'il ne se fût précipité lui-même[2];
Mais par delà de lui demander rien,
C'étoit abus et très-grande sottise.
L'autre lui dit : « Compère mon ami,
Te voilà pauvre, et n'ayant à demi

1. C'était parler un langage inintelligible
2. Jeté dans un précipice.

Ce qu'il te faut; si je t'apprends la guise
Et le moyen d'être un jour plus content
Qu'un petit roi, sans te tourmenter tant,
Que me veux-tu donner pour mes étrennes? »
Pierre répond : « Parbleu! messire Jean,
Je suis à vous, disposez de mes peines :
Car vous savez que c'est tout mon vaillant.
Notre cochon ne nous faudra [1] pourtant;
Il a mangé plus de son, par mon âme!
Qu'il n'en tiendroit trois fois dans ce tonneau;
Et, d'abondant, la vache à notre femme
Nous a promis qu'elle feroit un veau :
Prenez le tout. — Je ne veux nul salaire,
Dit le pasteur; obliger mon compère,
Ce m'est assez. Je te dirai comment :
Mon dessein est de rendre Magdeleine
Jument le jour, par art d'enchantement,
Lui redonnant sur le soir forme humaine.
Très-grand profit pourra certainement
T'en revenir; car ton âne est si lent,
Que du marché l'heure est presque passée
Quand il arrive : ainsi tu ne vends pas,
Comme tu veux, tes herbes, ta denrée,
Tes choux, tes aulx, enfin tout ton tracas[2].

1. Ne nous manquera pas.
2. Toutes tes affaires. (Voyez page 200, note 1.)

Ta femme, étant jument forte et membrue,
Ira plus vite ; et sitôt que chez toi
Elle sera du marché[1] revenue,
Sans pain ni soupe, un peu d'herbe menue
Lui suffira. » Pierre dit : « Sur ma foi!
Messire Jean, vous êtes un sage homme[2].
Voyez que c'est d'avoir étudié!
Vend-on cela? Si j'avois grosse somme,
Je vous l'aurois, parbleu! bientôt payé. »
Jean poursuivit : « Or çà, je t'apprendrai
Les mots, la guise, et toute la manière
Par où jument, bien faite et poulinière,
Auras de jour, belle femme de nuit.
Corps, tête, jambe, et tout ce qui s'ensuit
Lui reviendra : tu n'as qu'à me voir faire.
Tais-toi surtout : car un mot seulement
Nous gâteroit tout notre enchantement :
Nous ne pourrions revenir au mystère,
De notre vie : encore un coup, motus,
Bouche cousue; ouvre les yeux sans plus :
Toi-même après pratiqueras la chose. »
Pierre promet de se taire, et Jean dit :

1. On lit ici *logis*, au lieu de *marché*, dans toutes les éditions publiées du vivant de l'auteur. C'est évidemment une faute d'impression.

2. *Un sage homme*, c'est-à-dire un savant homme, suivant l'ancienne signification du mot sage. Charles le Sage, par exemple, signifie Charles le savant.

« Sus, Magdeleine, il se faut, et pour cause,
Dépouiller nue et quitter cet habit.
Dégrafez-moi cet atour des dimanches :
Fort bien. Otez ce corset et ces manches :
Encore mieux. Défaites ce jupon :
Très-bien cela. » Quand vint à la chemise,
La pauvre épouse eut en quelque façon
De la pudeur. Être nue ainsi mise
Aux yeux des gens! Magdeleine aimoit mieux
Demeurer femme, et juroit ses grands dieux
De ne souffrir une telle vergogne.
Pierre lui dit : « Voilà grande besogne!
Eh bien! tous deux nous saurons comme quoi
Vous êtes faite; est-ce, par votre foi,
De quoi tant craindre? Et là là, Magdeleine,
Vous n'avez pas toujours eu tant de peine
A tout ôter. Comment donc faites-vous
Quand vous cherchez vos puces? dites-nous.
Messire Jean, est-ce quelqu'un d'étrange[1]?
Que craignez-vous? Eh quoi! qu'il ne vous mange?
Ça, dépêchons : c'est par trop marchandé.
Depuis le temps, monsieur notre curé
Auroit déjà parfait son entreprise. »
Disant ces mots, il ôte la chemise,
Regarde faire, et ses lunettes prend[2].

1. Étranger.

2. Dans le conte de Boccace (journée IX nouvelle x du *Décamé-*

Messire Jean par le nombril commence,
Pose dessus une main, en disant :
« Que ceci soit beau poitrail de jument. »
Puis cette main dans le pays s'avance.
L'autre s'en va transformer ces deux monts
Qu'en nos climats les gens nomment tétons ;
Car, quant à ceux qui sur l'autre hémisphère
Sont étendus, plus vastes en leur tour,
Par révérence on ne les nomme guère.
Messire Jean leur fait aussi sa cour,
Disant toujours, pour la cérémonie :
« Que ceci soit telle ou telle partie,
Ou belle croupe, ou beaux flancs, tout enfin. »
Tant de façons mettoient Pierre en chagrin ;
Et, ne voyant nul progrès à la chose,
Il prioit Dieu pour la métamorphose.
C'étoit en vain : car de l'enchantement
Toute la force et l'accomplissement
Gisoit à mettre une queue à la bête.
Tel ornement est chose fort honnête :
Jean, ne voulant un tel point oublier,
L'attache donc[1]. Lors Pierre de crier,

ron). messire Jean met une chandelle allumée en la main de maître Pierre.

1. Dans le fabliau de *la Damoiselle qui volt voler en l'air*, le clerc dit à la damoiselle :

A voler bien vos aprendrai,
Car l'art dou faire bien en sai.
Bec, eles et coe vos faut

Si haut qu'on l'eût entendu d'une lieue :
« Messire Jean, je n'y veux point de queue!
Vous l'attachez trop bas, messire Jean? »
Pierre à crier ne fut si diligent
Que bonne part de la cérémonie
Ne fût déjà par le prêtre accomplie.
A bonne fin le reste auroit été
Si, non content d'avoir dejà parlé,
Pierre encor n'eût tiré par la soutane
Le curé Jean, qui lui dit : « Foin de toi!
T'avois-je pas recommandé, gros âne,
De ne rien dire, et de demeurer coi?
Tout est gâté, ne t'en prends qu'à toi-même. »
Pendant ces mots l'époux gronde à part soi.
Magdeleine est en un courroux extrême,
Querelle Pierre, et lui dit : « Malheureux!
Tu ne seras qu'un misérable gueux
Toute ta vie! Et puis viens-t'-en me braire,
Viens me conter ta faim et ta douleur!
Voyez un peu, monsieur notre pasteur

Por vous faire voler en haut,
Et bien les convient attacher
Por vos en l'air faire voler.

Et plus loin :

Li clers entent à son affaire,
Et pense de la coe faire.
Ne li chaut gaires s'ele hoingne,
Moult bien entent à sa besoingne

Veut de sa grâce à ce traîne-malheur[1]
Montrer de quoi finir notre misère :
Mérite-t-il le bien qu'on lui veut faire?
Messire Jean, laissons là cet oison :
Tous les matins, tandis que ce veau lie
Ses choux, ses aulx, ses herbes, son oignon,
Sans l'avertir venez à la maison;
Vous me rendrez une jument polie. »
Pierre reprit : « Plus de jument, ma mie :
Je suis content de n'avoir qu'un grison. »

1. Cet homme constamment malheureux; expression énergique, et qui est je crois, de l'invention de notre poëte. (W.)

XI.

PATÉ D'ANGUILLE.

Même beauté, tant soit exquise,
Rassasie et soûle à la fin.
Il me faut d'un et d'autre pain :
Diversité, c'est ma devise.
Cette maîtresse un tantet[1] bise
Rit à mes yeux : pourquoi cela?
C'est qu'elle est neuve; et celle-là
Qui depuis longtemps m'est acquise,
Blanche qu'elle est, en nulle guise
Ne me cause d'émotion.
Son cœur dit oui; le mien dit non.
D'où vient? en voici la raison :
Diversité, c'est ma devise.

1. Un *tantet* comme un *tantinet*, tant soit peu.

Je l'ai jà dit d'autre façon[1],
Car il est bon que l'on déguise,
Suivant la loi de ce dicton :
Diversité, c'est ma devise.
Ce fut celle aussi d'un mari
De qui la femme étoit fort belle.
Il se trouva bientôt guéri
De l'amour qu'il avoit pour elle :
L'hymen et la possession
Éteignirent sa passion.
Un sien valet avoit pour femme
Un petit bec assez mignon[2] :
Le maître, étant bon compagnon,
Eut bientôt empaumé la dame.
Cela ne plut pas au valet,
Qui, les ayant pris sur le fait,
Vendiqua son bien de couchette,
A sa moitié chanta goguette[3],
L'appela tout net et tout franc...

1. Dans le conte des *Troqueurs :*

Le changement de mets réjouit l'homme...

Voyez page 170.

2. C'est-à-dire un petit minois.

3. Gronder, dire des injures.

Je dis : *nescio vos*, et lui chantai goguette.
(Scarron, *Jodelet, ou le Maître-valet.*)

On dit encore dans le même sens : chanter pouille ou chanter une gamme à quelqu'un.

Bien sot de faire un bruit si grand
Pour une chose si commune;
Dieu nous gard de plus grand'fortune!

Il fit à son maître un sermon.
« Monsieur, dit-il, chacun la sienne,
Ce n'est pas trop; Dieu et raison
Vous recommandent cette antienne.
Direz-vous : Je suis sans chrétienne[1]?
Vous en avez à la maison
Une qui vaut cent fois la mienne.
Ne prenez donc pas tant de peine :
C'est pour ma femme trop d'honneur;
Il ne lui faut si gros monsieur.
Tenons-nous chacun à la nôtre;
N'allez point à l'eau chez un autre,
Ayant plein puits de ces douceurs :
Je m'en rapporte aux connoisseurs.
Si Dieu m'avoit fait tant de grâce
Qu'ainsi que vous je disposasse
De madame, je m'y tiendrois,
Et d'une reine ne voudrois.
Mais, puisqu'on ne sauroit défaire
Ce qui s'est fait, je voudrois bien
(Ceci soit dit sans vous déplaire)

1. Sans femme.

Que, content de votre ordinaire,
Vous ne goûtassiez plus du mien. »

Le patron ne voulut lui dire
Ni oui ni non sur ce discours,
Et commanda que tous les jours
On mît aux repas près du sire
Un pâté d'anguille. Ce mets
Lui chatouilloit fort le palais.
Avec un appétit extrême
Une et deux fois il en mangea:
Mais quand ce vint à la troisième,
La seule odeur le dégoûta.
Il voulut sur une autre viande
Mettre la main; on l'empêcha.
« Monsieur, dit-on, nous le commande :
Tenez-vous-en à ce mets-là.
Vous l'aimez : qu'avez-vous à dire?
— M'en voilà soûl, reprit le sire.
Eh quoi! toujours pâtés au bec!
Pas une anguille de rôtie!
Pâtés tous les jours de ma vie!
J'aimerois mieux du pain tout sec.
Laissez-moi prendre un peu du vôtre.
Pain, de par Dieu, ou de par l'autre[1]!

1. Le diable. « Aidez-moy, de par Dieu, puisque de par l'aultre ne voulez » (Rabelais, liv. I, ch. xliii.)

Au diable ces pâtés maudits!
Ils me suivront en paradis,
Et par delà, Dieu me pardonne! »

Le maître accourt soudain au bruit;
Et, prenant sa part du déduit[1] :
« Mon ami, dit-il, je m'étonne
Que d'un mets si plein de bonté
Vous soyez sitôt dégoûté.
Ne vous ai-je pas ouï dire
Que c'étoit votre grand ragoût?
Il faut qu'en peu de temps, beau sire,
Vous ayez bien changé de goût.
Qu'ai-je fait qui fût plus étrange?
Vous me blâmez lorsque je change
Un mets que vous croyez friand,
Et vous en faites tout autant!

1. Divertissement.

« De quoy te plains-tu donc? dist monseigneur; je te fais bailler ce que tu aymes. — Aime! dit le mignon, il y a manière; j'ayme très-bien, voirement, pastez d'anguilles pour une foiz, ou pour deux, ou pour trois, ou de foiz à aultre, et n'est viande que devant je preisse; mais de dire que tous les jours les voulsisse avoir sans menger aultre chose, par nostre Dame! non feroye; il n'est homme qui n'en fust rompu et rebouté. Mon estomac en est si traveillé que, tantost qu'il les sent, il a assez disné. Pour Dieu! monseigneur, commandez qu'on me baille aultre viande pour recouvrer mon appétit; aultrement, je suis homme deffait. — Ha dia, dist monseigneur, et te semble-t-il que je ne soye ennuyé?... » (*Les Cent Nouvelles nouvelles,* nouvelle X.)

Mon doux ami, je vous apprend
Que ce n'est pas une sottise,
En fait de certains appétits,
De changer son pain blanc en bis :
Diversité, c'est ma devise. »

Quand le maître eut ainsi parlé,
Le valet fut tout consolé.
Non que ce dernier n'eût à dire
Quelque chose encor là-dessus :
Car, après tout, doit-il suffire
D'alléguer son plaisir sans plus?
J'aime le change. A la bonne heure!
On vous l'accorde ; mais gagnez,
S'il se peut, les intéressés :
Cette voie est bien la meilleure ;
Suivez-la donc. A dire vrai,
Je crois que l'amateur du change
De ce conseil tenta l'essai.
On dit qu'il parloit comme un ange,
De mots dorés usant toujours.
Mots dorés font tout en amours,
C'est une maxime constante.
Chacun sait quelle est mon entente[1] :

1. La Fontaine a soin de marquer qu'il n'entend pas seulement des paroles éloquentes, persuasives, comme les *Mots dorés* de Caton ou de

J'ai rebattu cent et cent fois
Ceci dans cent et cent endroits[1] :
Mais la chose est si nécessaire
Que je ne puis jamais m'en taire,
Et redirai jusques au bout :
Mots dorés en amour font tout.
Ils persuadent la donzelle,
Son petit chien, sa demoiselle,
Son époux quelquefois aussi.
C'est le seul qu'il falloit ici
Persuader : il n'avoit l'âme
Sourde à cette éloquence ; et, dame !
Les orateurs du temps jadis
N'en ont de telle en leurs écrits.

Notre jaloux devint commode :
Même on dit qu'il suivit la mode
De son maître, et toujours depuis
Changea d'objets en ses déduits.
Il n'étoit bruit que d'aventures
Du chrétien et de créatures.
Les plus nouvelles sans manquer
Étoient pour lui les plus gentilles :

Pythagore, mais qu'il entend des paroles accompagnées de présents et de libéralités.

1. Voyez notamment t. III, p. 25, 41, 182, 183 ; et ci-dessus, p. 50, 51, 61, 120.

Par où le drôle en put croquer[1],
Il en croqua : femmes et filles,
Nymphes, grisettes, ce qu'il put.
Toutes étaient de bonne prise;
Et sur ce point, tant qu'il vécut
Diversité fut sa devise.

1. En put séduire. (Voyez t. III, p. 248, note 2.)

XII.

LES LUNETTES.

J'avois juré de laisser là les nonnes :
Car, que toujours on voie en mes écrits
Même sujet et semblables personnes,
Cela pourroit fatiguer les esprits.
Ma muse met guimpe sur le tapis;
Et puis quoi? guimpe, et puis guimpe sans cesse;
Bref, toujours guimpe, et guimpe sous la presse [1].
C'est un peu trop. Je veux que les nonnains
Fassent les tours en amour les plus fins;
Si ne faut-il pour cela qu'on épuise
Tout le sujet. Le moyen? c'est un fait [2]

1. Jeu de mots. On mettait sous la presse le linge blanc et empesé. Cette presse se composait souvent d'un gros volume in-folio, comme le Plutarque à mettre les rabats de Chrysale des *Femmes savantes*. (P. L.)

2. *Puderet me profecto prodere tot sacerdotum ineptias, nisi ipsos non puderet talia facere.* (Bebelius, lib. I.)

Par trop fréquent ; je n'aurois jamais fait :
Il n'est greffier dont la plume y suffise.
Si j'y tâchois, on pourroit soupçonner
Que quelque cas m'y feroit retourner,
Tant sur ce point mes vers font de rechutes.
Toujours souvient à Robin de ses flûtes [1].
Or apportons à cela quelque fin ;
Je le prétends, cette tâche ici faite.

Jadis s'étoit introduit un blondin
Chez des nonnains, à titre de fillette.
Il n'avoit pas quinze ans que tout ne fût [2] :
Dont le galant passa pour sœur Colette,
Auparavant que la barbe lui crût.
Cet entre-temps [3] ne fut sans fruit : le sire
L'employa bien ; Agnès en profita.
Las ! quel profit ! j'eusse mieux fait de dire
Qu'à sœur Agnès malheur en arriva.
Il lui fallut élargir sa ceinture,
Puis mettre au jour petite créature

1. Expression proverbiale, pour dire : on revient toujours à ses anciennes habitudes, aux penchants de sa jeunesse. « Après, achevez ces histoires ; tu y songes de bien loin : il souvient tousjours à Robin de ses flustes. » (*Moyen de parvenir*, ch. *Cause.*) — « Hantez les boiteux, vous clocherez ; hantez les chiens, vous aurez des puces : il souvient tousjours à Robin de ses flustes. » (NOEL DU FAIL, *Contes d'Eutrapel.*)

2. *Que tout ne fût* veut dire : tout au plus.

3. Cet intervalle de temps.

Qui ressembloit comme deux gouttes d'eau,
Ce dit l'histoire, à la sœur jouvenceau.
Voilà scandale et bruit dans l'abbaye :
« D'où cet enfant est-il plu ? comme a-t-on,
Disoient les sœurs en riant, je vous prie,
Trouvé céans ce petit champignon ?
Si ne s'est-il après tout fait lui-même. »
La prieure est en un courroux extrême :
Avoir ainsi souillé cette maison !
Bientôt on mit l'accouchée en prison ;
Puis il fallut faire enquête du père.
Comment est-il entré ? comment sorti ?
Les murs sont hauts, antique la tourière,
Double la grille, et le tour très-petit.
« Seroit-ce point quelque garçon en fille ?
Dit la prieure, et parmi nos brebis
N'aurions-nous point, sous de trompeurs habits,
Un jeune loup ? Sus, qu'on se déshabille ;
Je veux savoir la vérité du cas. »
Qui fut bien pris ? ce fut la feinte ouaille [1] :
Plus son esprit à songer se travaille,
Moins il espère échapper d'un tel pas.
Nécessité, mère de stratagème,
Lui fit... eh bien ? lui fit en ce moment
Lier... eh quoi ? Foin ! je suis court moi-même :

1. La feinte nonne.

Où prendre un mot qui dise honnêtement
Ce que lia le père de l'enfant.
Comment trouver un détour suffisant
Pour cet endroit ? Vous avez ouï dire
Qu'au temps jadis le genre humain avoit
Fenêtre au corps, de sorte qu'on pouvoit
Dans le dedans tout à son aise lire :
Chose commode aux médecins d'alors.
Mais si d'avoir une fenêtre au corps
Étoit utile, une au cœur au contraire
Ne l'étoit pas, dans les femmes surtout :
Car le moyen qu'on pût venir à bout
De rien cacher ? Notre commune mère,
Dame nature, y pourvut sagement
Par deux lacets de pareille mesure.
L'homme et la femme eurent également
De quoi fermer une telle ouverture.
La femme fut lacée un peu trop dru :
Ce fut sa faute ; elle-même en fut cause,
N'étant jamais à son gré trop bien close.
L'homme au rebours ; et le bout du tissu
Rendit en lui la nature perplexe.
Bref, le lacet à l'un et l'autre sexe
Ne put cadrer, et se trouva, dit-on,
Aux femmes courts, aux hommes un peu long.
Il est facile à présent qu'on devine
Ce que lia notre jeune imprudent :

C'est ce surplus, ce reste de machine,
Bout de lacet aux hommes excédant.
D'un brin de fil il l'attacha de sorte
Que tout sembloit aussi plat qu'aux nonnains :
Mais, fil ou soie, il n'est bride assez forte
Pour contenir ce que bientôt je crains
Qui ne s'échappe. Amenez-moi des saints ;
Amenez-moi, si vous voulez, des anges ;
Je les tiendrai créatures étranges
Si vingt nonnains, telles qu'on les vit lors,
Ne font trouver à leur esprit un corps :
J'entends nonnains ayant tous les trésors
De ces trois sœurs dont la fille de l'onde [1]
Se fait servir ; chiches [2] et fiers appas
Que le soleil ne voit qu'au nouveau monde [3],
Car celui-ci ne les lui montre pas.
La prieure a sur son nez des lunettes,
Pour ne juger du cas légèrement.
Tout à l'entour sont debout vingt nonnettes,
En un habit que vraisemblablement
N'avoient pas fait les tailleurs du couvent.
Figurez-vous la question qu'au sire
On donna lors : besoin n'est de le dire.

1. Les Grâces, compagnes inséparables de Vénus.

2. C'est-à-dire appas qui sont *chiches* ou avares d'eux-mêmes, et qui ne se montrent pas.

3. En Amérique, où les sauvages étaient peu vêtus.

Touffes de lis, proportions du corps,
Secrets appas, embonpoint et peau fine,
Fermes tétons, et semblables ressorts,
Eurent bientôt fait jouer la machine :
Elle échappa, rompit le fil d'un coup,
Comme un coursier qui romproit son licou,
Et sauta droit au nez de la prieure,
Faisant voler lunettes tout à l'heure [1]
Jusqu'au plancher. Il s'en fallut bien peu
Que l'on ne vît tomber la lunetière [2].
Elle ne prit cet accident en jeu.

L'on tint chapitre, et sur cette matière
Fut raisonné longtemps dans le logis.
Le jeune loup fut aux vieilles brebis
Livré d'abord. Elles vous l'empoignèrent,
A certain arbre en leur cour l'attachèrent,
Ayant le nez devers l'arbre tourné,
Le dos à l'air avec toute sa suite.
Et cependant que la troupe maudite
Songe comment il sera guerdonné [3],
Que l'une va prendre dans les cuisines

1. Au même moment.

2. La porteuse de lunettes.

3. Récompensé.

Dont hautement je me sens guerdonné.
(Marot, *Épître* xl.)

Tous les balais, et que l'autre s'en court
A l'arsenal où sont les disciplines;
Qu'une troisième enferme à double tour
Les sœurs qui sont jeunes et pitoyables [1];
Bref, que le sort, ami du marjolet [2],
Écarte ainsi toutes les détestables;
Vient un meunier monté sur son mulet,
Garçon carré, garçon couru des filles,
Bon compagnon, et beau joueur de quilles [3].
« Oh! oh! dit-il, qu'est-ce là que je voi?
Le plaisant saint! Jeune homme, je te prie.
Qui t'a mis là? sont-ce ces sœurs? dis moi :
Avec quelqu'une as-tu fait la folie?
Te plaisoit-elle? étoit-elle jolie?
Car, à te voir, tu me portes, ma foi
(Plus je regarde et mire ta personne),
Tout le minois d'un vrai croqueur de nonne. »
L'autre répond : « Hélas! c'est le rebours;
Ces nonnes m'ont en vain prié d'amours :

1. C'est-à-dire enclines à la pitié.

2. Jeune garçon.

> Entendre un marjolet qui dit avec mépris
> Ainsi qu'ânes ces gens sont tous vêtus de gris
>
> (RÉGNIER, satire III.)

3. Ces deux vers sont empruntés presque textuellement à Clément Marot :

> Prisé, loué, fort estimé des filles
> Par les bordeaulx, et beau joueur de quilles.
>
> (*Epistre au roi pour avoir esté dérobé.*)

Voilà mon mal. Dieu me doint[1] patience!
Car de commettre une si grande offense,
J'en fais scrupule, et fût-ce pour le roi,
Me donnât-on aussi gros d'or que moi. »
Le meunier rit, et sans autre mystère
Vous le délie, et lui dit : « Idiot,
Scrupule, toi qui n'es qu'un pauvre haire!
C'est bien à nous qu'il appartient d'en faire!
Notre curé ne seroit pas si sot.
Vite fuis-t'en, m'ayant mis en ta place,
Car aussi bien tu n'es pas, comme moi,
Franc du collier, et bon pour cet emploi.
Je n'y veux point de quartier ni de grâce.
Viennent ces sœurs; toutes, je te répond,
Verront beau jeu, si la corde ne rompt[2]. »

L'autre deux fois ne se le fait redire;
Il vous l'attache, et puis lui dit adieu.
Large d'épaule, on auroit vu le sire
Attendre nu les nonnains en ce lieu.
L'escadron vient, porte en guise de cierges

1. Me donne.

> J'ai fait en ma jeunesse maint dit par vanité;
> Or m'en *doint* Dieu faire ung par vraye charité.
> (*Codicille de Jean de Meung*, v. 7.)

2. Phrase proverbiale, par allusion aux danseurs de corde, qui promettent toujours de faire des choses extraordinaires.

Gaules et fouets; procession de verges,
Qui fit la ronde à l'entour du meunier,
Sans lui donner le temps de se montrer,
Sans l'avertir. « Tout beau! dit-il, mesdames,
Vous vous trompez, considérez-moi bien :
Je ne suis pas cet ennemi des femmes,
Ce scrupuleux qui ne vaut rien à rien.
Employez-moi; vous verrez des merveilles :
Si je dis faux, coupez-moi les oreilles.
D'un certain jeu je viendrai bien à bout :
Mais quant au fouet, je n'y vaux rien du tout.
— Qu'entend ce rustre, et que nous veut-il dire?
S'écria lors une de nos sans-dents;
Quoi! tu n'es pas notre faiseur d'enfants?
Tant pis pour toi, tu payeras pour le sire :
Nous n'avons pas telles armes en main
Pour demeurer en un si beau chemin.
Tiens, tiens, voilà l'ébat que l'on désire. »
A ce discours, fouets de rentrer en jeu,
Verges d'aller, et non pas pour un peu,
Meunier de dire en langue intelligible,
Crainte de n'être assez bien entendu :
« Mesdames, je... ferai tout mon possible
Pour m'acquitter de ce qui vous est dû. »
Plus il leur tient de discours de la sorte,
Plus la fureur de l'antique cohorte
Se fait sentir. Longtemps il s'en souvint.

Pendant qu'on donne au maître l'anguillade[1],
Le mulet fait sur l'herbette gambade.
Ce qu'à la fin l'un et l'autre devint,
Je ne le sais, ni ne m'en mets en peine :
Suffit d'avoir sauvé le jouvenceau.
Pendant un temps les lecteurs, pour douzaine
De ces nonnains au corps gent et si beau,
N'auroient voulu, je gage, être en sa peau.

1. Coup cinglé comme avec un fouet de peau d'anguille.

XIII.

LE CUVIER.

Soyez amant, vous serez inventif;
Tour ni détour, ruse ni stratagème
Ne vous faudront [1] : le plus jeune apprentif
Est vieux routier dès le moment qu'il aime :
On ne vit onc que cette passion
Demeurât court faute d'invention;
Amour fait tant qu'enfin il a son compte.
Certain cuvier, dont on fait certain conte,
En fera foi. Voici ce que j'en sais,
Et qu'un quidam me dit ces jours passés.

Dedans un bourg ou ville de province
(N'importe pas du titre ni du nom),
Un tonnelier et sa femme Nanon

1. Ne vous feront pas défaut.

Entretenoient un ménage assez mince.
De l'aller voir Amour n'eut à mépris,
Y conduisant un de ses bons amis,
C'est cocuage; il fut de la partie :
Dieux familiers et sans cérémonie;
Se trouvant bien dans toute hôtellerie :
Tout est pour eux bon gîte et bon logis,
Sans regarder si c'est louvre ou cabane.
Un drôle donc caressoit madame Anne;
Ils en étoient sur un point, sur un point...
C'est dire assez de ne le dire point;
Lorsque l'époux revient tout hors d'haleine
Du cabaret, justement, justement...
C'est dire encor ceci bien clairement.
On le maudit; nos gens sont fort en peine.
Tout ce qu'on put fut de cacher l'amant;
On vous le serre en hâte et promptement
Sous un cuvier dans une cour prochaine.
Tout en entrant l'époux dit : « J'ai vendu
Notre cuvier. — Combien? dit madame Anne.
Quinze beaux francs. — Va, tu n'es qu'un gros âne,
Repartit-elle; et je t'ai d'un écu
Fait aujourd'hui profit par mon adresse,
L'ayant vendu six écus avant toi.
Le marchand voit s'il est de bon aloi,
Et par dedans le tâte pièce à pièce,
Examinant si tout est comme il faut,

Si quelque endroit n'a point quelque défaut.
Que ferois-tu, malheureux, sans ta femme?
Monsieur s'en va chopiner, cependant
Qu'on se tourmente ici le corps et l'âme;
Il faut agir sans cesse en l'attendant.
Je n'ai goûté jusqu'ici nulle joie :
J'en goûterai désormais, attends-t'y.
Voyez un peu : le galant a bon foie [1];
Je suis d'avis qu'on laisse à tel mari
Telle moitié! — Doucement, notre épouse.
Dit le bonhomme. Or sus, monsieur, sortez;
Çà, que je racle un peu de tous côtés
Votre cuvier, et puis que je l'arrouse [2];
Par ce moyen vous verrez s'il tient eau :
Je vous réponds qu'il n'est moins bon que beau. »
Le galant sort; l'époux entre en sa place,
Racle par tout, la chandelle à la main,
Deçà, delà, sans qu'il se doute brin

1. C'est-à-dire est tranquille et confiant. « *Vous avez bon foie, Dieu vous sauve la rate,* se dit quand un homme est paisible et va trop à la bonne foi, sans prendre de peine. » (Leroux, *Dictionnaire comique, satirique et critique.*)

2. Pour je l'arrose, et selon la prononciation de certains paysans qui ont conservé l'ancien usage: car dans notre vieux langage, on disait souvent *arrouser* pour *arroser,* et *rousée* pour *rosée.*

. . . . Si m'acheminai,
A une sante pou battue,
Toute *arrousée* de *rousee ;*
Car douce étoit la matinée.
Dict. du Lyon.)

De ce qu'Amour en dehors vous lui brasse :
Rien n'en put voir ; et pendant qu'il repasse
Sur chaque endroit, affublé du cuveau,
Les dieux susdits lui viennent de nouveau
Rendre visite, imposant un ouvrage
A nos amants bien différent du sien.
Il regratta, gratta, frotta si bien
Que notre couple, ayant repris courage,
Reprit aussi le fil de l'entretien
Qu'avoit troublé le galant personnage.
Dire comment le tout se put passer,
Ami lecteur, tu dois m'en dispenser :
Suffit que j'ai très-bien prouvé ma thèse.
Ce tour fripon du couple augmentoit l'aise ;
Nul d'eux n'étoit à tels jeux apprentif.
Soyez amant, vous serez inventif.

XIV.

LA CHOSE IMPOSSIBLE.

Un démon, plus noir que malin,
Fit un charme si souverain
Pour l'amant de certaine belle,
Qu'à la fin celui-ci posséda sa cruelle.
Le pact [1] de notre amant et de l'esprit follet,
Ce fut que le premier jouiroit à souhait
De sa charmante inexorable.
« Je te la rends dans peu, dit Satan, favorable;
Mais par tel si [2], qu'au lieu qu'on obéit au diable
Quand il a fait ce plaisir-là,
A tes commandements le diable obéira
Sur l'heure même; et puis sur la même heure,
Ton serviteur lutin, sans plus longue demeure,

1 Au lieu de *pacte*, par licence poétique.
2. A telle condition.

Va te demander autre commandement
Que tu lui feras promptement ;
Toujours ainsi, sans nul retardement :
Sinon ni ton corps ni ton âme
N'appartiendront plus à ta dame;
Ils seront à Satan, et Satan en fera
Tout ce que bon lui semblera. »
Le galant s'accorde à cela.
Commander étoit-ce un mystère?
Obéir est bien autre affaire.
Sur ce penser-là notre amant
S'en va trouver sa belle, en a contentement;
Goûte des voluptés qui n'ont point de pareilles;
Se trouve très-heureux, hormis qu'incessamment
Le diable étoit à ses oreilles.
Alors l'amant lui commandoit
Tout ce qui lui venoit en tête;
De bâtir des palais, d'exciter la tempête :
En moins d'un tour de main cela s'accomplissoit.
Mainte pistole se glissoit
Dans l'escarcelle de notre homme.
Il envoyoit le diable à Rome:
Le diable revenoit tout chargé de pardons[1].

1 Le dernier huitain d'un vieux poëme : *l'Amant rendu cordelier à l'observance d'amour*, commence ainsi :

Plusieurs gens envoient à Rome
Qui à leurs huis ont le pardon.

Aucuns voyages n'étoient longs,
Aucune chose malaisée.
L'amant, à force de rêver
Sur les ordres nouveaux qu'il lui falloit trouver,
Vit bientôt sa cervelle usée.
Il s'en plaignit à sa divinité,
Lui dit de bout en bout toute la vérité.
« Quoi ! ce n'est que cela? lui repartit la dame :
Je vous aurai bientôt tiré
Une telle épine de l'âme.
Quand le diable viendra, vous lui présenterez
Ce que je tiens, et lui direz :
Défrise-moi ceci, fais tant par tes journées
Qu'il devienne tout plat. » Lors elle lui donna
Je ne sais quoi, qu'elle tira
Du verger de Cypris, labyrinthe des fées,
Ce qu'un duc autrefois jugea si précieux
Qu'il voulut l'honorer d'une chevalerie:
Illustre et noble confrérie[1],

1. L'ordre de la Toison d'or, institué en 1430 par Philippe le Bon, duc de Bourgogne. « Ledict duc Philippes, gouvernant avec beaucoup de privauté une dame de Bruges, douée d'une exquise beauté, et entrant du matin en sa chambre, trouva sur sa toilette de la toison de son pays d'en bas, dont ceste dame mal soigneuse donna sujet de rire aux gentilshommes suivants du dict duc, qui, pour couvrir ce mystère, fit serment que tel s'estoit moqué de telle toison qui n'auroit pas l'honneur de porter un collier d'un ordre de la Toison, qu'il désignoit d'establir pour l'amour de sa dame. » (*Théâtre d'honneur et de chevalerie*, par André Favyn. Paris, R. Foüet, 1620.)

Moins pleine d'hommes que de dieux[1].
L'amant dit au démon : « C'est ligne circulaire
Et courbe que ceci ; je t'ordonne d'en faire
Ligne droite et sans nuls retours :
Va-t'en y travailler, et cours. »
L'esprit s'en va, n'a point de cesse
Qu'il n'ait mis le fil sous la presse :
Tâché de l'aplatir à grands coups de marteau[2] ;
Fait séjourner au fond de l'eau,
Sans que la ligne fût d'un seul point étendue.
De quelque tour qu'il se servît,
Quelque secret qu'il eût, quelque charme qu'il fît,
C'étoit temps et peine perdue :
Il ne put mettre à la raison
La toison.
Elle se révoltoit contre le vent, la pluie,
La neige, le brouillard : plus Satan y touchoit[3],
Moins l'annelure se lâchoit.
« Qu'est-ceci ? disoit-il ; je ne vis de ma vie
Chose de telle étoffe : il n'est point de lutin

1. Plus de souverains et de princes que de nobles ordinaires. En effet, lors de l'institution, le nombre des membres de la Toison d'or fut fixé à trente et un, y compris le grand maître.

2. Var. *Édit. de* 1675 :

Tâche de l'aplatir à grands coups de marteau.

3. Var. *Édit. de* 1685 :

La neige, les brouillards : plus Satan y touchoit.

Qui n'y perdît tout son latin.
Messire diable un beau matin
S'en va trouver son homme, et lui dit : « Je te laisse.
Apprends-moi seulement ce que c'est que cela :
Je te le rends ; tiens, le voilà.
Je suis VICTUS[1], je le confesse.
— Notre ami monsieur le luiton[2],
Dit l'homme, vous perdez un peu trop tôt courage,
Celui-ci n'est pas seul, et plus d'un compagnon
Vous auroit taillé de l'ouvrage. »

1. Vaincu ; mot latin.

2. Forme fréquente du mot lutin dans nos anciens auteurs.

XV.

LE MAGNIFIQUE.

Un peu d'esprit, beaucoup de bonne mine,
Et plus encor de libéralité,
C'est en amour une triple machine
Par qui maint fort est bientôt emporté,
Rocher fût-il : rochers aussi se prennent.
Qu'on soit bien fait, qu'on ait quelque talent,
Que les cordons de la bourse ne tiennent,
Je vous le dis, la place est au galant.
On la prend bien quelquefois sans ces choses.
Bon fait avoir néanmoins quelques doses
D'entendement, et n'être pas un sot.
Quant à l'avare, on le hait ; le magot
A grand besoin de bonne rhétorique :
La meilleure est celle du libéral.

Un Florentin, nommé le Magnifique,

La possédoit en propre original.
Le Magnifique étoit un nom de guerre
Qu'on lui donna; bien l'avoit mérité :
Son train de vivre et son honnêteté,
Ses dons surtout, l'avoient par toute terre
Déclaré tel; propre, bien fait, bien mis,
L'esprit galant, et l'air des plus polis.
Il se piqua pour certaine femelle
De haut état. La conquête étoit belle :
Elle excitoit doublement le désir;
Rien n'y manquoit, la gloire et le plaisir.
Aldobrandin étoit de cette dame
Bail [1] et mari : pourquoi bail ? Ce mot-là
Ne me plaît point; c'est mal dit que cela.
Car un mari ne baille point sa femme [2].
Aldobrandin la sienne ne bailloit;
Trop bien cet homme à la garder veilloit [3]
De tous ses yeux; s'il en eût eu dix mille,
Il les eût tous à ce soin occupés :

1. *Bail*, dans notre ancien langage, signifie *gardien, gouverneur*. De ce mot est dérivé celui de *bailli*.

2. *Bailler* signifie donner, livrer. On n'a pas besoin de faire remarquer le jeu de mots.

3. Var. Dans l'édition de 1685, ces cinq derniers vers ont été remplacés par les suivants :

Aldobrandin étoit de cette dame
Mari jaloux, non comme d'une femme,
Mais comme qui depuis peu jouiroit
D'une Philis. Cet homme la veilloit
De tous ses yeux.

Amour le rend, quand il veut, inutile ;
Ces Argus-là sont fort souvent trompés.
Aldobrandin ne croyoit pas possible
Qu'il le fût onc; il défioit les gens.
Au demeurant il étoit fort sensible
A l'intérêt, aimoit fort les présents.

Son concurrent n'avoit encor su dire
Le moindre mot à l'objet de ses vœux :
On ignoroit, ce lui sembloit, ses feux,
Et le surplus de l'amoureux martyre.
(Car c'est toujours une même chanson.)
Si l'on l'eût su, qu'eût-on fait? Que fait-on ?
Jà n'est besoin qu'au lecteur je le die.
Pour revenir à notre pauvre amant,
Il n'avoit su dire un mot seulement
Au médecin touchant sa maladie.
Or le voilà qui tourmente sa vie,
Qui va, qui vient, qui court, qui perd ses pas :
Point de fenêtre et point de jalousie
Ne lui permet d'entrevoir les appas
Ni d'entr'ouïr la voix de sa maîtresse.
Il ne fut onc semblable forteresse.
Si[1] faudra-t-il qu'elle y vienne pourtant.
Voici comment s'y prit notre assiégeant.

1. *Si*, particule affirmative, comme on l'a déjà rencontré plusieurs fois.

Je pense avoir déjà dit, ce me semble,
Qu'Aldobrandin homme à présents étoit ;
Non qu'il en fît, mais il en recevoit.
Le Magnifique avoit un cheval d'amble,
Beau, bien taillé, dont il faisoit grand cas :
Il l'appeloit, à cause de son pas,
La haquenée. Aldobrandin le loue :
Ce fut assez ; notre amant proposa
De le troquer. L'époux s'en excusa :
« Non pas, dit-il, que je ne vous avoue
Qu'il me plaît fort ; mais à de tels marchés
Je perds toujours. » Alors le Magnifique,
Qui voit le but de cette politique,
Reprit : « Eh bien, faisons mieux : ne troquez ;
Mais, pour le prix du cheval, permettez
Que, vous présent, j'entretienne madame :
C'est un désir curieux qui m'a pris.
Encor faut-il que vos meilleurs amis
Sachent un peu ce qu'elle a dedans l'âme :
Je vous demande un quart d'heure sans plus. »
Aldobrandin l'arrêtant là-dessus :
« J'en suis d'avis ! je livrerai ma femme !
Ma foi, mon cher, gardez votre cheval.
—Quoi ? vous présent ? — Moi présent. — Et quel mal
Encor un coup peut-il, en la présence
D'un mari fin comme vous, arriver ? »
Aldobrandin commence d'y rêver ;

Et raisonnant en soi : « Quelle apparence
Qu'il en mévienne [1], en effet, moi présent ?
C'est marché sûr ; il est fol à son dam [2].
Que prétend-il ? pour plus grande assurance.
Sans qu'il le sache il faut faire défense
A ma moitié de répondre au galant.
Sus, dit l'époux, j'y consens. — La distance
De vous à nous, poursuivit notre amant,
Sera réglée, afin qu'aucunement
Vous n'entendiez. » Il y consent encor ;
Puis va querir sa femme en ce moment.
Quand l'autre voit celle-là qu'il adore,
Il se croit être en un enchantement.
Les saluts faits, en un coin de la salle
Ils se vont seoir. Notre galant n'étale
Un long narré, mais vient d'abord au fait.
« Je n'ai le lieu ni le temps à souhait,
Commença-t-il ; puis je tiens inutile
De tant tourner ; il n'est que d'aller droit.
Partant, madame, en un mot comme en mille,
Votre beauté jusqu'au vif m'a touché.
Penseriez-vous que ce fût un péché
Que d'y répondre ? Ah ! je vous crois, madame,
De trop bon sens. Si j'avois le loisir,

1. On dirait aujourd'hui : mésadvienne.
2. Détriment, préjudice, dommage. On prononce *dan*.

Je ferois voir par les formes ma flamme,
Et vous dirois de cet ardent désir
Tout le menu [1] ; mais que je brûle, meure,
Et m'en tourmente, et me dise aux abois,
Tout ce chemin que l'on fait en six mois,
Il me convient le faire en un quart d'heure,
Et plus encor ; car ce n'est pas là tout :
Froid est l'amant qui ne va jusqu'au bout,
Et par sottise en si beau train demeure.
Vous vous taisez ? pas un mot ! Qu'est-ce là ?
Renvoirez-vous de la sorte un pauvre homme ?
Le ciel vous fit, il est vrai, ce qu'on nomme
Divinité, mais faut-il pour cela
Ne point répondre alors que l'on vous prie ?
Je vois, je vois ; c'est une tricherie
De votre époux : il m'a joué ce trait,
Et ne prétend qu'aucune repartie
Soit du marché ; mais j'y sais un secret ;
Rien n'y fera, pour le sûr, sa défense.
Je saurai bien me répondre pour vous :
Puis ce coin d'œil, par son langage doux,
Rompt à mon sens quelque peu le silence :
J'y lis ceci : Ne croyez pas, monsieur,
Que la nature ait composé mon cœur
De marbre dur. Vos fréquentes passades,

1. Le détail.

Joutes, tournois, devises, sérénades,
M'ont avant vous déclaré votre amour.
Bien loin qu'il m'ait en nul point offensée,
Je vous dirai que dès le premier jour
J'y répondis, et me sentis blessée
Du même trait. Mais que nous sert ceci ?...
— Ce qu'il nous sert ? je m'en vais vous le dire :
Étant d'accord, il faut cette nuit-ci
Goûter le fruit de ce commun martyre,
De votre époux nous venger et nous rire,
Bref le payer du soin qu'il prend ici :
De ces fruits-là le dernier n'est le pire.
Votre jardin viendra comme de cire :
Descendez-y ; ne doutez du succès.
Votre mari ne se tiendra jamais
Qu'à sa maison des champs, je vous l'assure,
Tantôt il n'aille éprouver sa monture.
Vos douagnas [1] en leur premier sommeil,
Vous descendrez sans nul autre appareil
Que de jeter une robe fourrée
Sur votre dos, et viendrez au jardin.
De mon côté l'échelle est préparée :
Je monterai par la cour du voisin ;
Je l'ai gagné : la rue est trop publique.
Ne craignez rien. — Ah ! mon cher Magnifique,

1. Duègnes. Le mot espagnol est *dueña*.

Que je vous aime, et que je vous sais gré
De ce dessein ! Venez, je descendrai.
— C'est vous qui parle. Eh ! plût au ciel, madame,
Qu'on vous osât embrasser les genoux !...
— Mon Magnifique, à tantôt : votre flamme
Ne craindra point les regards d'un jaloux. »

L'amant la quitte, et feint d'être en courroux ;
Puis, tout grondant : « Vous me la donnez bonne,
Aldobrandin ! je n'entendois cela.
Autant vaudroit n'être avecque personne
Que d'être avec madame que voilà.
Si vous trouvez chevaux à ce prix-là,
Vous les devez prendre sur ma parole.
Le mien hennit du moins ; mais cette idole
Est proprement un fort joli poisson.
Or sus, j'en tiens ; ce m'est une leçon.
Quiconque veut le reste du quart d'heure
N'a qu'à parler ; j'en ferai juste prix. »
Aldobrandin rit si fort qu'il en pleure.
« Ces jeunes gens, dit-il, en leurs esprits
Mettent toujours quelque haute entreprise.
Notre féal, vous lâchez trop tôt prise ;
Avec le temps on en viendroit à bout.
J'y tiendrai l'œil : car ce n'est pas là tout :
Nous y savons encor quelque rubrique :
Et cependant, monsieur le Magnifique,

La haquenée est nettement à nous :
Plus ne fera de dépense chez vous.
Dès aujourd'hui, qu'il ne vous en déplaise,
Vous me verrez dessus fort à mon aise
Dans le chemin de ma maison des champs. »

Il n'y manqua, sur le soir ; et nos gens
Au rendez-vous tout aussi peu manquèrent.
Dire comment les choses s'y passèrent,
C'est un détail trop long ; lecteur prudent,
Je m'en remets à ton bon jugement :
La dame étoit jeune, fringante et belle,
L'amant bien fait, et tous deux fort épris.
Trois rendez-vous coup sur coup furent pris :
Moins n'en valoit si gentille femelle.
Aucun péril, nul mauvais accident,
Bons dormitifs en or comme en argent
Aux douagnas, et bonne sentinelle.

Un pavillon vers le bout du jardin
Vint à propos : messire Aldobrandin
Ne l'avoit fait bâtir pour cet usage.
Conclusion, qu'il prit en cocuage
Tous ses degrés : un seul ne lui manqua,
Tant sut jouer son jeu la haquenée !
Content ne fut d'une seule journée
Pour l'éprouver ; aux champs il demeura

Trois jours entiers, sans doute ni scrupule.
J'en connois bien qui ne sont si chanceux :
Car ils ont femme, et n'ont cheval ni mule,
Sachant de plus tout ce qu'on fait chez eux.

XVI.

LE TABLEAU.

On m'engage à conter d'une manière honnête
Le sujet d'un de ces tableaux
Sur lesquels on met des rideaux;
Il me faut tirer de ma tête
Nombre de traits nouveaux, piquants, et délicats,
Qui disent et ne disent pas,
Et qui soient entendus sans notes
Des Agnès même les plus sottes.
Ce n'est pas coucher gros[1]; ces extrêmes Agnès
Sont oiseaux qu'on ne vit jamais.

Toute matrone sage, à ce que dit Catulle,
Regarde volontiers le gigantesque don

1. Ce n'est pas mettre un fort enjeu, ce n'est pas hasarder beaucoup.

Fait au fruit de Vénus par la main de Junon[1] :
A ce plaisant objet si quelqu'une recule,
Cette quelqu'une dissimule.
Ce principe posé, pourquoi plus de scrupule,
Pourquoi moins de licence aux oreilles qu'aux yeux?
Puisqu'on le veut ainsi, je ferai de mon mieux :
Nuls traits à découvert n'auront ici de place;
Tout y sera voilé, mais de gaze, et si bien
Que je crois qu'on n'en perdra rien.
Qui pense finement et s'exprime avec grâce
Fait tout passer, car tout passe :
Je l'ai cent fois éprouvé,
Quand le mot est bien trouvé,
Le sexe, en sa faveur, à la chose pardonne :
Ce n'est plus elle alors, c'est elle encore pourtant;
Vous ne faites rougir personne;
Et tout le monde vous entend.
J'ai besoin aujourd'hui de cet art important.
Pourquoi, me dira-t-on, puisque sur ces merveilles
Le sexe porte l'œil sans toutes ces façons?
Je réponds à cela : Chastes sont ses oreilles,
Encor que les yeux soient fripons.
Je veux, quoi qu'il en soit, expliquer à des belles

1. Allusion à ces deux vers d'une épigramme latine, qui n'est pas de Catulle, mais d'un anonyme (*Priapeia*, VIII) :

Nimirum sapiunt videntque magnam
Matronæ quoque mentulam libenter.

Cette chaise rompue, et ce rustre tombé.
Muses, venez m'aider : mais vous êtes pucelles,
Au joli jeu d'amour ne sachant A ni B.
Muses, ne bougez donc ; seulement par bonté
Dites au dieu des vers que dans mon entreprise
Il est bon qu'il me favorise,
Et de mes mots fasse le choix,
Ou je dirai quelque sottise
Qui me fera donner du busque sur les doigts[1].
C'est assez raisonner ; venons à la peinture :
Elle contient une aventure
Arrivée au pays d'Amours.

Jadis la ville de Cythère
Avoit en l'un de ses faubourgs
Un monastère;
Vénus en fit un séminaire :
Il était de nonnains, et je puis dire ainsi
Qu'il étoit de galants aussi.
En ce lieu hantoient d'ordinaire
Gens de cour, gens de ville, et sacrificateurs[2],
Et docteurs,
Et bacheliers surtout. Un de ce dernier ordre
Passoit dans la maison pour être des amis.

1. Corriger, châtier. On écrit maintenant *busc.*
2. Prêtres.

Propre, toujours rasé, bien disant, et beau fils,
Sur son chapeau luisant, sur son rabat bien mis,
La médisance n'eût su mordre.
Ce qu'il avoit de plus charmant
C'est que deux des nonnains alternativement
En tiroient maint et maint service.
L'une n'avoit quitté les atours de novice
Que depuis quelques mois ; l'autre encor les portoit.
La moins jeune à peine comptoit
Un an entier par-dessus seize :
Age propre à soutenir thèse,
Thèse d'amour : le bachelier
Leur avoit rendu familier
Chaque point de cette science,
Et le tout par expérience.
Une assignation pleine d'impatience
Fut un jour par les sœurs donnée à cet amant ;
Et, pour rendre complet le divertissement,
Bacchus avec Cérès, de qui la compagnie
Met Vénus en train bien souvent [1],
Devoient être ce coup de la cérémonie.
Propreté toucha seule aux apprêts du régal ;
Elle sut s'en tirer avec beaucoup de grâce :
Tout passa par ses mains, et le vin et la glace,
Et les carafes de cristal ;

1. C'est le proverbe latin : *sine Cerere et Baccho friget Venus.*

On s'y seroit miré. Flore à l'haleine d'ambre
Sema de fleurs toute la chambre :
Elle en fit un jardin. Sur le linge, ces fleurs
Formoient des lacs d'amour, et le chiffre des sœurs.
Leurs cloîtrières Excellences
Aimoient fort ces magnificences :
C'est un plaisir de nonne. Au reste leur beauté
Aiguisoit l'appétit aussi de son côté.
Mille secrètes circonstances
De leurs corps polis et charmants
Augmentoient l'ardeur des amants.
Leur taille étoit presque semblable ;
Blancheur, délicatesse, embonpoint raisonnable,
Fermeté : tout charmoit, tout étoit fait au tour ;
En mille endroits nichoit l'Amour,
Sous une guimpe, un voile, et sous un scapulaire,
Sous ceci, sous cela que voit peu l'œil du jour,
Si celui du galant ne l'appelle au mystère.
A ces sœurs l'enfant de Cythère
Mille fois le jour s'en venoit
Les bras ouverts, et les prenoit
L'une après l'autre pour sa mère [1].

1 La Fontaine se souvient de la célèbre épigramme de Clément Marot : *De Cupido et de sa dame :*

Amour trouva celle qui m'est amère,
Et j'y estois, j'en sçay bien mieux le compte
« Bonjour, dit-il, bonjour, Vénus ma mère... »
Puis tout à coup il voit qu'il se mescompte,

Tel ce couple attendoit le bachelier trop lent ;
Et de lui, tout en l'attendant,
Elles disoient du mal, puis du bien ; puis les belles
Imputoient son retardement
A quelques amitiés nouvelles.
« Qui peut le retenir? disoit l'une ; est-ce amour?
Est-ce affaire? Est-ce maladie?
— Qu'il y revienne de sa vie,
Disoit l'autre ; il aura son tour. »

Tandis qu'elles cherchoient là-dessous du mystère,
Passe un Mazet[1] portant à la dépositaire[2]
Certain fardeau peu nécessaire :
Ce n'étoit qu'un prétexte ; et, selon qu'on m'a dit,
Cette dépositaire, ayant grand appétit,
Faisoit sa portion des talents de ce rustre,
Tenu, dans tels repas, pour un traiteur illustre.
Le coquin, lourd d'ailleurs, et très-court en esprit,
A la cellule se méprit :
Il alla chez les attendants

Dont la couleur au visage lui monte,
D'avoir failli honteux Dieu sçait combien :
« Non, non, Amour (ce dis-je), n'ayez honte,
Plus clairvoyans que vous s'y trompent bien. »

1. Du nom de Mazet de Lamporecchio, héros d'un de ses précédents contes, La Fontaine fait un nom générique, signifiant *serviteur de nonnes*.

2. Celle qui, dans le couvent, a la garde de l'argent.

Frapper avec ses mains pesantes.
On ouvre : on est surpris. On le maudit d'abord,
Puis on voit que c'est un trésor.
Les nonnains s'éclatent de rire.
Toutes deux commencent à dire,
Comme si toutes deux s'étoient donné le mot :
« Servons-nous de ce maître sot ;
Il vaut bien l'autre ; que t'en semble ? »
La professe[1] ajouta : « C'est très-bien avisé.
Qu'attendions-nous ici ? Qu'il nous fût débité
De beaux discours ? Non, non, ni rien qui leur ressemble.
Ce pitaud[2] doit valoir, pour le point souhaité
Bachelier et docteur ensemble. »

Elle en jugeoit très-bien : la taille du garçon,
Sa simplicité, sa façon,
Et le peu d'intérêt qu'en tout il sembloit prendre,
Faisoit de lui beaucoup attendre.
C'étoit l'homme d'Ésope ; il ne songeoit à rien ;
Mais il buvoit et mangeoit bien ;
Et, si Xantus l'eût laissé faire,
Il auroit poussé loin l'affaire[3].

1. La religieuse professe, c'est-à-dire celle qui avait prononcé des vœux.

2. Ce rustre, ce lourd paysan.

3. Xantus était le maître d'Ésope. Voyez la *Vie d'Esope*, par La Fontaine, en tête des Fables, t. I, p. 24.

Ainsi, bientôt apprivoisé,
Il se trouva tout disposé
Pour exécuter sans remise
Les ordres des nonnains, les servant à leur guise
Dans son office de Mazet,
Dont il lui fut donné par les sœurs un brevet.

Ici la peinture commence :
Nous voilà parvenus au point ;
Dieu des vers, ne me quitte point :
J'ai recours à ton assistance.
Dis-moi pourquoi ce rustre assis,
Sans peine de sa part, et très-fort à son aise,
Laisse le soin de tout aux amoureux soucis
De sœur Claude et de sœur Thérèse.
N'auroit-il pas mieux fait de leur donner la chaise?
Il me semble déjà que je vois Apollon
Qui me dit : Tout beau ! ces matières
A fond ne s'examinent guères.
J'entends ; et l'Amour est un étrange garçon ;
J'ai tort d'ériger un fripon
En maître de cérémonies.
Dès qu'il entre en une maison,
Règles et lois en sont bannies :
Sa fantasie est sa raison.
Le voilà qui rompt tout ; c'est assez sa coutume :
Ses jeux sont violents. A terre on vit bientot

Le galant cathédral[1]. Ou soit par le défaut
De la chaise un peu foible, ou soit que du pitaud
Le corps ne fût pas fait de plume,
Ou soit que sœur Thérèse eût chargé d'action
Son discours véhément et plein d'émotion,
On entendit craquer l'amoureuse tribune :
Le rustre tombe à terre en cette occasion.
Ce premier point eut par fortune
Malheureuse conclusion.

Censeurs, n'approchez point d'ici votre œil profane.
Vous, gens de bien, voyez comme sœur Claude mit
Un tel incident à profit.
Thérèse en ce malheur perdit la tramontane[2] :
Claude la débusqua, s'emparant du timon.
Thérèse, pire qu'un démon,
Tâche à la retirer, et se remettre au trône :
Mais celle-ci n'est pas personne
A céder un poste si doux.
Sœur Claude, prenez garde à vous ;
Thérèse en veut venir aux coups ;
Elle a le poing levé. — Qu'elle ait ! — C'est bien répondre.
Quiconque est occupé comme vous ne sent rien.

1. Le galant *siégeur*, reposant sur le siége. *Cathédral*, comme adjectif masculin, est, je crois, de l'invention de La Fontaine. (W.)

2. Ne sut plus où elle en était, perdit sa présence d'esprit. La boussole s'appelait la *tramontaine* au moyen âge.

Je ne m'étonne pas que vous sachiez confondre
Un petit mal dans un grand bien.

Malgré la colère marquée
Sur le front de la débusquée,
Claude suit son chemin, le rustre aussi le sien :
Thérèse est mal contente, et gronde.
Les plaisirs de Vénus sont sources de débats ;
Leur fureur n'a point de seconde :
J'en prends à témoins les combats
Qu'on vit sur la terre et sur l'onde,
Lorsque Pâris à Ménélas
Ota la merveille du monde.
Qu'un pitaud faisant naître un aussi grand procès
Tînt ici lieu d'Hélène, une foi sans excès
Le peut croire, et fort bien : troublez nonne en sa joie,
Vous verrez la guerre de Troie [1].
Quoique Bellone ait part ici,
J'y vois peu de corps de cuirasse :
Dame Vénus se couvre ainsi
Quand elle entre en champ clos avec le dieu de Thrace [2].
Cette armure a beaucoup de grâce.
Belles, vous m'entendez ; je n'en dirai pas plus :
L'habit de guerre de Vénus

1. Var. Ces quatre derniers vers ont été supprimés dans l'édition de 1685.

2. Mars.

Est plein de choses admirables :
Les cyclopes aux membres nus
Forgent peu de harnois qui lui soient comparables ;
Celui du preux Achille auroit été plus beau,
Si Vulcan eût dessus gravé notre tableau [1].
Or ai-je des nonnains mis en vers l'aventure,
Mais non avec des traits dignes de l'action ;
Et comme celle-ci déchet dans la peinture,
La peinture déchet [2] dans ma description.
Les mots et les couleurs ne sont choses pareilles ;
Ni les yeux ne sont les oreilles.

J'ai laissé longtemps au filet [3]
Sœur Thérèse la détrônée :
Elle eut son tour ; notre Mazet
Partagea si bien sa journée
Que chacun fut content. L'histoire finit là :
Du festin pas un mot. Je veux croire, et pour cause,
Que l'on but et que l'on mangea ;
Ce fut l'intermède et la pause.
Enfin tout alla bien, hormis qu'en bonne foi

1. Homère a décrit, dans l'*Iliade,* les sujets ciselés par Vulcain sur les armes et principalement sur le bouclier d'Achille.

2. Ce mot est ainsi écrit dans toutes les éditions originales. Cependant, du temps de La Fontaine, l'orthographe de ce mot était déja *déchoit*, ainsi que le prouve la première édition du *Dictionnaire de l'Académie.*

3. Comme l'oiseau reste dans le piége où il a été pris.

L'heure du rendez-vous m'embarrasse. Et pourquoi?
Si l'amant ne vint pas, sœur Claude et sœur Thérèse
Eurent à tout le moins de quoi se consoler :
S'il vint, on sut cacher le lourdaud et la chaise :
L'amant trouva bientôt encore à qui parler.

FIN DE LA QUATRIÈME PARTIE.

REMARQUES

SUR

LES CONTES DE LA QUATRIÈME PARTIE.

I *Comment l'esprit vient aux filles.* C'est un des contes dont la source n'est pas connue.

II. *L'Abbesse,* ou *l'Abbesse malade* (édition de 1685), est tirée de la XXIe nouvelle des *Cent Nouvelles nouvelles,* intitulée, dans l'édition de Vérard, *l'Abbesse guérie.* Dans le vieux conte, la controverse entre les religieuses sur la question : « S'il n'est chose qu'on ne doye entreprendre pour eschever (éviter) la mort, » est beaucoup plus solennelle que dans le conte de La Fontaine. L'abbesse oppose une plus sérieuse résistance au *recipe* du docteur.

Cf. Malespini, *Ducento Novelle,* 79 ; Guillaume Bouchet, série 3.

La digression sur Panurge et le marchand de moutons Dindenaut est empruntée au IVe livre de Rabelais, où l'histoire de ces deux personnages occupe les chapitres VI, VII et VIII. C'est dire que La Fontaine n'en donne que le sommaire. Rabelais avait lui-même emprunté cet épisode à l'*Histoire macca-*

ronique de Merlin Coccaie (par Th. Folengo), où l'aventurier Cingar joue absolument le même tour à des marchands tessinois (livre XII) :

« Voicy de loing arriver les Tessinois sublans souvent, ayant beaucoup de bergers conduisant leur bercail qui estoit en si grand nombre que la terre en sembloit couverte. Ils portoient sur leurs dos leurs fouillouzes et avoient leurs gros mastins attachés à leur ceinture, lesquels, quand il en est mestier, ils laschent pour se ruer sur les loups et les tuer. Il y avoit plus de trois mille moutons et avoient tous la laine blanche et estoient sans cornes. De la laine d'iceux se font les bureaux et autres draps de grosse estoffe.

« On tire la première par les oreilles dedans le navire; laquelle est incontinent suivie par toutes les autres, sans avoir aucune peur; car Nature a donné cette faculté au bercail, de suivre tousjours la première qui marche devant.

« Mais quand ceste canaille de Tessinois ont vu Balde et ses compagnons armez dedans le navire, et leurs chevaux occuper la meilleure place du vaisseau : « O! dirent-ils, « patron, pourquoy rompez vous les accors faits entre nous? « Ne nous as-tu pas promis que tu n'en prendrois pas d'autres « en ce navire? Gardes-tu ainsi tes promesses? Oh! barque-« rolliers, vostre foy est-elle ainsi entretenue en son entier? « O gens à qui est propre de donner des bourdes aux autres, « et qui ne se soucient guères de commettre une fausseté! Tu « es fol, et ne sçais, ô Chiosois, que tu fais, et tu ne con-« nois point telle marchandise et quel est ce meschant gain. « Reçois-tu des soldats et diables armez dans ton vaisseau? « Jette les François, jette nos ennemis! Un paysan ne s'accorde « jamais avec un gendarme, et ne souffriroient manger leur « viande ensemble. J'ay bonne envie de leur rendre autant « de bastonnades que nous en avons receu d'eux. Nous en « avons maintenant le moyen. Il faut, dis-je, leur rendre le « change : que ces larrons s'en aillent hors d'icy, à leur

« faciende, il y a des forêts et des cavernes : en icelles feront « mieux leur demeure tels voleurs, que de se venir mettre « dedans des navires, et de se mesler icy, parmy des gens de « bien. S'ils ne s'en vont, nous les jetterons en l'eau par « force. » Ainsi le plus grand paysan, et le plus audacieux, parla. Le patron ne leur répondit rien, estouppa ses oreilles à une telle honte, laquelle aucun masque ne pouvoit couvrir.

« Or Balde, entendant les paroles audacieuses de ce vilain moutonnier, desgaine incontinent son espée et met son bouclier au bras et se délibère d'attaquer ces braves marauts. Cingar le retient et, le retenant, parle à luy en l'oreille et le prie de luy laisser la charge de faire ceste vengeance. « Cela, « dit-il, mon Balde, n'est point séant à vous ny propre à « vostre vertu naturelle; mais appartient plustôt à la subtilit « de Cingar. Arreste-toy, je te prie : tu verras maintenant « merveilles; il ne faut point endurer l'orgueil d'un vilain « merdeux : les uns riront; autres, croy-moy, pleureront. » Balde luy obéist et rengaine son espée.

« Cependant le vent doucement s'enfle, et la mer commence à se cresper et fait branler ses ondes. Le vaisseau se sépare du bord, et peu à peu s'avance au milieu et laisse le rivage, lequel, en fuyant ainsi, semble emporter avec soy les villes et pays. On ne voit déjà plus les bois, on ne voit que la mer et le ciel; et les mariniers, en chantant se reposent.

« Cingar, cauteleux, voyant le temps proche et propre pour mettre à effet ce qu'il avoit en pensée, finement s'approche de l'un de ces paysans, luy disant : « O que voicy grande « abondance de vivre ! Veux-tu, mon compagnon, me vendre « un gras mouton? » Le marchand lui répond : « Moy! trois, « huict, quatorze, si un seul ne te suffit, moyennant que tu « les veuilles payer, et que tu m'en donnes au moins huict « carlins pour pièce. » Alors Cingar, le marché arresté, et prenant son mouton, luy compte de sa bourse huict carlins de cuivre, lesquels il avoit naguères forgez.

« Les marchans estoient là présens, et toute la compaignie, riches et pauvres, lays, moines et prebstres, s'attendoient de manger chacun un bon morceau de ce mouton; mais Balde considérant la mocquerie, desjà se prépare fort bien et chuchotte en l'oreille de Léonard: « Il sortira, dit-il, tantost une « belle farce; tais-toy, je te prie, et t'appreste à rire. » Cingar prend par les oreilles ce mouton, qu'il avoit acheté en présence de la compagnie, et le jette en la mer du haut du navire. Chose merveilleuse, et, par adventure, malaisée à croire : incontinent tout le troupeau à la file saute en la mer, et n'en demeura une seule pièce qui ne sautast et ne se jettast en l'eau. Par ce moyen, la mer fut toute couverte de poissons porte-laines, et ces moutons paissoient autre chose que de l'herbe. Les Tessinois s'efforçoient de les retenir le plus qu'ils pouvoient; mais c'estoit pour néant, car enfin tout ce bestail abandonna le vaisseau. Au temps du déluge, les poissons, montez au sommet des montagnes, contemploient les forests et se promenoient joyeux par dessus les ormes et peupliers, regardans au dessous d'eux les prez et les fleurs; et maintenant le bercail paist soubs les eaux l'algue, mange et boit ce qu'il ne veut, et se noye tout à fait. Neptune lors fait un grand butin, s'émerveillant d'où estoient descendus tant de moutons : d'iceux il fait un festin aux nymphes et barons de sa court, lesquels s'en farcirent à bon escient le ventre, laissans, soubs la table, des ossemens pour les chats.

« Balde crève de rire, Léonard en pette, et les autres en grognent. Cingar ne rit point, mais feint estre marri et rapporte à malheur ce qu'il avoit fait de guet apens, et feignoit d'aller secourir ces bestes; mais, au contraire, subtilement il les poussoit en la mer : et vous eussiez dit, à le voir bien embesongné, que les moutons estoient à luy, tant il sçavoit bien accommoder sa mocquerie. Et parce que chaque mouton, sautant ainsi, chantoit, en prononçant *bai, bai*, sa misérable mort, de là la prochaine ville fut nommée Bebba et le peuple

d'autour fut par nos anciens appelé Bebbens. Iceux ont autrefois dompté les vieux Poposses et avoient sous leur domination les Malgariens. » (*Histoire maccaronique de Merlin Coccaie*, traduction de 1606.)

La Fontaine avait déjà cité Dindenaut dans ses fables; voyez tome I, p. 292.

III. *Les Troqueurs*. La Fontaine donne le fait comme récent :

Car c'est un fait arrivé depuis peu.

Walkenaer ajoute : « Nous avons vu dans les archives du Palais de justice l'original d'un arrêt du Parlement rendu dans cette cause ou dans une autre semblable. » Il est à regretter que Walkenaer n'ait pas donné une indication plus précise ou quelques extraits.

Toutefois l'idée du troc est ancienne dans les traditions de la gaieté française. On connaît plusieurs farces sur ce sujet : l'une est imprimée dans le *Recueil des farces, moralités*, etc., publié par Leroux de Lincy et Fr. Michel, Paris, Techener, 1837, t. III, n° 59 : « Farce nouvelle à quatre personnages, c'est à sçavoir : le Trocheur (troqueur) de maris, la première femme, la IIe femme, et la IIIe femme. »

IV. *Le Cas de conscience*. La même anecdote, avec des circonstances toutes différentes, se trouve dans le *Grand Parangon des Nouvelles nouvelles* de Nicolas de Troyes, 51e nouvelle.

« Advint une fois que, au pays de Poictou, il y avoit un sergent, assez bon compaignon, lequel se tenoit en ung village audit pays, et advint que environ Pasques ledit sergent s'en vint à confesse à son curé, et se confessa au moins mal qu'il peut. Après plusieurs péchés par lui déclarés audit curé entre les autres choses ledit curé luy demanda s'il n'avoit point rompu son mariage, car on dit communément que il souvient

tousjours à ung tambourineux de ses flûtes. A ce dit le sergent au curé : « Monsieur, je ne l'ay point rompu, je vous promets « que il est encore tout entier. — Comment! dit le curé, « vous vous mocquez de Dieu! — Non fais, dea! » dit le sergent. Lors luy dit le curé : « Avez-vous point eu affaire à « d'autres femmes que la vostre? — Non, monsieur, je vous « promets. — Or çà, dit le curé, vous n'en avez point eu d'envye? Avez-vous point veu d'autres femmes que vous eussiez « mieulx aymé coucher avec elles que avec la vostre? — Hélas! « monsieur, ouy, dit le sergent; il est bien vray que. il n'y a « pas longtemps, je vis une fort belle femme à mon appétit et « je la regardois tant doulcement, elle me sembloit tant belle, « que j'eusse volontiers couché avec elle. Je vous promets, « monsieur, que je l'eusse embrassée et baisée de bon couraige... Hé! par ma foy! monsieur le curé, vous en eussiez bien fait autant si vous l'eussiez eue à votre appétit. « — Voire mais, dit le curé, vous ne luy fistes rien? — Non, « monsieur, dit-il. — Vous eustes seulement la voulenté que, « si vous eussiez esté couché avec elle, vous luy eussiez faict « cela? — Par ma foy, ouy, dit le sergent, et de bon couraige. « — Or je vous diray, mon amy, dit le curé, que la bonne « voulenté est réputée pour le faict. Pour ce péché icy que « vous avez faict, je vous en charge et baille en penitence que, « vendredy prochain, vous jusnerez au pain et à l'eau. — « Voire mais, dit le sergent, monsieur, je ne l'ay pas faict. — « Il ne m'en chaut, dit le curé, la bonne voulenté est réputée « pour le faict. »

« Lors dit le sergent : « Monsieur, je l'auroys faict, je vous « promets que ne me feroit point de mal de jusner; mais!... « — Quel mais? dit le curé, or je vous en charge de jusner, ou « autrement, si je le sçay, je ne vous bailleray point à recepvoir à Pasques. — Hé bien donc, dit le sergent, monsieur le « curé, je jusneray, s'il plaist à Dieu; mais... — Vous estes « tousjours à ce mais, dit le curé. — Par ma foy, dit le ser-

« gent, monsieur le curé, je croy que, si la fortune vous estoit « ainsi advenue, qu'il vous fascheroit bien de jusner ; mais c'est « tout ung, c'est pour la pareille; autant pour autant. Le bon « Dieu pourvoyra à tout. — Hé bien, dit le curé, sçavez-vous que « vous ferez ? Jusnez d'aussi bon couraige comme vous eussiez « couché avec la dame. — Bien, je le veux, » dit le sergent.

« Lors lui bailla l'absolution, et nostre homme s'en va tousjours grondant pour ce jusne. Quelque temps après, environ le moys de may, que les blez sont grans, vous devez sçavoir que le curé avoit plusieurs vaches, dont il vint l'une desdites vaches auprès d'ung grant blé et y avoit une haye entre deux ; et ceste vache cuydoit manger de ce blé, mais elle ne povoit, et tiroit sa grant langue pour cuyder manger par au travers de la haye, mais jamais n'y povoit toucher. Or vous devez sçavoir que le sergent estoit là et regardoit la vache, attendant qu'elle entrast dedans le blé pour la mener en prison. Si demanda à quelqu'un qui estoit là à qui estoit la vache, et on luy respondit qu'elle estoit au curé. « Au curé, « dit-il ; saint Jehan ! vous viendrez en prison. » Et de faict mena ceste vache prisonnière. Le curé en fut adverty et vint au sergent, luy disant qu'il avoit mal faict d'avoir ainsi mené sa vache, veu qu'elle n'avoit point faict de mal. « Comment, dit « le sergent, monsieur, elle en vouloit manger ; la bonne « voulenté est réputée pour le faict. Par Dieu ! vous en payerez « l'amende pour elle. Vous souvient-il point que vous me fistes « jusner au pain et à l'eau par ung vendredi, parce que je « avoys eu envye de coucher avec une belle jeune femme, et « si n'y avois pas couché ? Mais vous me fistes passer par là. « Je ne l'ay pas oublié, non ! non ! et en passerez par là pour « vostre vache. » Et fallut que le curé en payast l'amende. »

V. *Le Diable de Papefiguière* est tiré de Rabelais, liv. IV, ch. XLV-XLVII. Conf. *Le comte Lucanor,* ch. XLI, — et les *Vieux Auteurs castillans,* de Th. de Puymaigre, t. II, p. 50

VI. *Féronde, ou le Purgatoire.* La Fontaine a directement emprunté ce conte à Boccace, nouvelle III de la VIIIe journée du *Décaméron*. En voici le sommaire en italien : « Feronda, mangiata certa polvere, è sotterrato per morto, e dall' abate, che la moglie di lui si gode, tratto della sepoltura e messo in prigione e fattogli credere che egli è in purgatorio ; et poi risuscitato, per suo nutrica un figliuolo dello abate nella moglie di lui generato. »

La dernière nouvelle de la *Terza Cena del Lasca* offre un récit qui mérite d'être comparé avec celui de Boccace et de La Fontaine. En voici le sommaire : « Lorenzo Vecchio de' Medici da due travestiti fa condurre maestro Manente ubriaco una sera dopo cena segretamente nel suo palagio, e quivi e altrove lo tiene senza sapere egli dove sia, lungo tempo al buio, facendogli portar mangiare da due immascherati ; dopo, per via del Monaco buffone da a credere alle persone lui esser morto di peste, perciocchè cavato di casa sua un morto, in suo scambio lo fa disotterrare. Il Magnifico poi con modo stravagante manda via maestro Manente, il quale finalmente, creduto morto da ognuno, arriva in Firenze, dove la moglie, pensando che fusse l'anima sua, lo caccia via come se fusse lo spirito, e dalla gente avuto la corsa, trova solo Burchiello che lo riconosce, e piatendo prima la moglie in vescovado, e poi alli Otto, è rimessa la causa in Lorenzo, il quale fatto venire Nepo da Galotrana, fa veder alle persone ogni cosa essere intervenuta al medico per forza d'incanti ; sicche riavuta la donna, maestro Manente piglia per suo avvocato san Cipriano.

« Laurent de Médicis l'Ancien fait conduire le soir dans son palais, par deux hommes travestis, le docteur Manente ivre, et le tient là et ailleurs dans les ténèbres, sans lui apprendre où il est, lui faisant porter à manger par deux hommes masqués. Après cela, par le moyen du bouffon Monaco, ayant fait accroire qu'il est mort de la peste, il fait prendre à sa porte un mort que

l'on enterre à sa place. Alors le Magnifique fait transporter ailleurs le docteur d'une manière extraordinaire; et tandis que tout le monde croit le médecin mort, il arrive à Florence. Sa femme veut le chasser comme un esprit qui revient. On le poursuit, et il ne se trouve que Burchiello qui le reconnaisse. Manente va accuser sa femme à l'évêché, puis aux Huit : l'affaire est renvoyée par-devant le Magnifique, qui fait venir Nepo de Galatrona et montre que tout ce qui est arrivé au médecin est l'effet d'un sortilége. Manente recouvre sa femme et prend pour patron saint Cyprien. »

Des contes analogues existent avant et après Boccace. Un fabliau de Jean de Boves, *le Villain de Bailleul*[1], est fondé également sur une mort imaginaire. Voyez aussi la deuxième nouvelle de la *Seconda Cena del Lasca :* histoire de Folananna ; — *Contes et Joyeux Devis* de Bonaventure Despériers, nouvelle LXX : « De maître Berthaud, à qui on fit accroire qu'il estoit mort. » Voyez *Novelle Porretane,* n° 41 ; — Malespini, *Ducento Novelle,* n° 95 de la seconde partie ; — le *Grand Parangon des Nouvelles nouvelles,* n° 87. Il n'est pas besoin de rappeler la fable de *l'Ivrogne et sa femme* (III, VII).

La même idée a été souvent exploitée au théâtre. Elle a fourni notamment le deuxième acte des *Trois Commères,* de Le Sage, d'Orneval et Piron (1723).

Le prologue sur le Vieil de la Montagne a été suggéré à La Fontaine par une phrase du *Décaméron,* où il est dit que la poudre dont se servit l'abbé pour endormir Féronde était « una polvere di maravigliosa virtu laquale nelle parti di Levante avuta avea da un gran principe, il quale affermava quella solersi usare per lo Veglio della Montagna, quando alcun voleva dormendo mandare nel suo paradiso o trarlone. » L'histoire du Vieil de la Montagne a été racontée par le célèbre voyageur Marco Polo, chapitre XL et XLI de sa *Relation :*

1. Legrand d'Aussy, IV, 218.

« Mulette (Alamont) est une contrée où le Vieil de la Montaigne souloit demourer anciennement ; et veult dire *mulette* en françois : *diex terrien*. Or vous conterai toute son affaire selonc ce que le dit messire Marc Pol, qui l'oy conter à pluseurs hommes de celle contrée. Le Vieil estoit appelez en leur language Aloadin (Ala-ed-diñ). Il avoit fait fermer entre deux montaignes, en une vallée, le plus grand jardin et le plus beau qui onques fust veuz, plains de tous fruiz du monde ; et y avoit les plus belles maisons et les plus beaus palais qui oncques fussent veuz, touz dorez et pourtraiz de toutes choses moult bien. Et si y avoit conduis qui couroient moult bien de vin et de lait et de miel et d'aigue (eau) ; et plain de dames et de damoiselles les plus belles du monde, qui savoient sonner de touz instrumens et chanter moult bien, et dansoient si que ce estoient uns deliz de ce veoir. Et leur faisoit entendant, le Vieil, que ce jardin estoit paradis. Et pour ce l'avoit-il fait de telle manière que Mahomez dist que leur paradis seroit beaus jardins plains de conduis de vin et de lait et de miel et d'aigue, et plains de belles femmes au delit de chascun, en celle manière comme celui du Vieil. Et pour ce croient ils que ce fust paradis.

« En cel jardin n'entroit nulz homs, senon ceus que il vouloit faire ses Hasisins. Il avoit un chastel à l'entrée de cel jardin, si fort que tout le monde ne le pourroit prendre, et ne povoit on entrer en cel jardin que par illec. Il tenoit en sa court joenes enfans de douze ans, de sa contrée, qui avoient volenté d'estre hommes d'armes : et leur disoit comment Mahommet disoit que leur paradis estoit de la manière que je vous ai dit ; et ceus le créoient comme Sarrasins le croient. Et les faisoit mettre dedans cel jardin par dix et par six et par quatre ensemble, en cest manière : car il leur faisoit boivre un buvrage de quoi ils s'endormoient maintenant ; puis les faisoit prendre et mettre en son jardin. Et quand ils s'esveilloient si se treuvoient là.

« Quand il se treuvent léans et il se voient en si beau lieu, cuident estre en paradis vraiement. Les dames et les damoiselles les soulacent touzjours à leur volenté, si que les jeunes ont ce que ils veulent avoir, et jamais à leur voulenté n'istroient de laiens. Le Seigneur Vieil, que je vous ai dit, si tient sa court noble et grant, et fait accroire à cele simple gent, qui li est entour, que il est un grant prophete. Et ainsi le croient certainement. Et quant il veut avoir de ses Hasisins pour envoier les en aucun lieu, si leur fait donner de ce buvrage à aucuns qui sont en cel jardin, et si le fait porter en son palais. Et quant il est esveilliez, si se treuve hors de son paradis et n'en est pas trop aise. Le Vieil le fait venir devant lui, et si s'umilie moult vers lui comme celui qu'ils croient qu'il soit vrais prophetes. Et il leur demande dont ils viennent. Et ils dient que ils viennent de paradis, et dient que il est tel comme Mahomet dist en leur loy. Et li autres qui ce oient et ne l'ont veu, si y ont grant voulenté d'aler.

« Et quant il veut faire occire un grand seigneur, si leur dist : « Alez et occiez tel personne ; et quant vous serez « retournez, je vous ferai porter par mes angles (anges) en « paradis. Et se vous morez là, je manderai à mes angles que « ils vous portent arrieres en paradis. » Et ainsi leur faisoit acroire ; et pour ce faisoient tous son commandement qu'ils ne laissoient pour nul peril, pour le grant talent que ils avoient de tourner arrière en son paradis. Et par ceste manière faisoit le Vieil occire touz ceus que il leur commandoit. Et pour la très grant doute que les seigneurs avoient de lui, si li rendoient treu (tribut) pour avoir paix à lui et amistié. »

Marco Polo n'avait entendu raconter sur les Ismaéliens que les récits fantastiques du vulgaire. Pour que le Vieux de la Montagne eût à sa disposition, afin de faire trembler les souverains de l'Asie et tous ceux qui s'opposaient à sa puissance, des adeptes aussi dévoués, aussi fanatiques que ceux

qui exécutaient ses volontés, il fallait autre chose que les jouissances qu'on nous décrit. L'enseignement secret communiqué aux initiés était seul capable de donner aux Ismaéliens cette trempe de caractère qui en faisait des instruments d'autant plus énergiques et redoutables qu'ils avaient l'intelligence de leurs actes. (G. Pauthier, *le Livre de Marco Polo*. Paris, Firmin Didot, 1865, t. I, p. 101.)

VII. *Le Psautier.* Imité de Boccace, nouvelle II de la IXe journée du *Décaméron,* dont voici le sommaire :

« Levasi una badessa in fretta e al buio, per trovare una sua monaca a lei accusata col suo amante nel letto; ed essendo con lei un prete, credendosi il saltero de' veli aver posto in capo, le brache del prete vi si pose : lequali vedendo l'accusata et fattalane accorgere, fu diliberata ed ebbe agio di starsi col suo amante. »

Le même conte se trouve, avant Boccace, dans le roman de *Renard le contrefait* (1330).

Il est dans Morlini, nouvelle XL : *De abbatissa quæ moniales corripiens supra caput bracas tenebat;* — dans le *Grand Parangon des Nouvelles nouvelles*, n° 152 : « D'une abesse qui vouloit bailler discipline à une de ses nonnains d'un cas dont elle estoit coupable elle mesme. »

VIII. *Le roi Candaule et le Maître en droit.* L'histoire du roi Candaule est dans Hérodote, liv. I, 7-12.

L'*Histoire du Maître en droit* est tirée des anciens conteurs italiens. On la trouve dans *Il Pecorone* de ser Giovanni, giornata prima, novella II : « Bucciolo e Pietro Paolo vanno a studiare a Bologna. Bucciolo licenziato in lege vuol tornarsene a Roma senza l'altro, ma poi si determina d'aspettarlo Intanto domanda il maestro che gl' insegni che modo si tiene d'innamorarsi. Profitto ch' egli ne fece a danno del maestro. »

Bucciolo, ayant fini son cours de décret avant son compagnon, demande à son maître de lui enseigner comment on fait l'amour. Le maître, joyeux, lui donne le conseil d'aller le dimanche matin à l'église des Frères-Mineurs, et de suivre la dame qui lui plaira. Il le guide ainsi de ses avis expérimentés jusqu'à ce qu'il soupçonne que la dame séduite par l'écolier est sa propre femme. Furieux, il frappe à la porte du logis pendant que Bucciolo s'y trouve. La dame cache Bucciolo sous un monceau d'étoffes, puis ouvre à son mari, qui cherche par toute la maison sans découvrir personne. Le lendemain, Bucciolo, qui n'a point reconnu le mari, raconte en riant l'aventure à son maître, qui fait la grimace que vous supposez. Le soir, l'écolier a un nouveau rendez-vous. Le maître, armé de toutes pièces, s'empresse de le suivre, et frappe à la porte lorsque l'élève vient à peine d'entrer. La femme trouve moyen de faire évader Bucciolo. Le mari tempête par toute la maison. La bonne dame persuade à ses frères et à toutes les personnes qui accourent au tapage que son époux a perdu la tête à force d'étudier. On s'assure qu'il n'y a aucun étranger dans le logis. L'équipage dans lequel on voit le professeur, l'épée nue à la main et vomissant des menaces et des injures, convainc chacun que le pauvre homme est devenu fou. On s'empare de lui, on le lie étroitement et on l'attache sur son lit, de manière qu'il soit dans l'impossibilité de nuire à personne. La bruit du malheur qui lui est arrivé se répand dans la ville. Ses élèves viennent le voir, Bucciolo parmi les autres. Le maître, voyant celui-ci, lui dit : « Bucciolo, Bucciolo, va-t'en à la grâce de Dieu, car tu t'es bien instruit à mes dépens. » L'écolier, se trouvant assez savant, s'en retourne à Rome.

Masuccio a traité le même sujet dans ses *Nouvelles*, partie IV, nouvelle IV.

Straporole, dans ses *Facétieuses Nuits*, raconte l'histoire de « Nérin, fils de Galois, roi de Portugal, amoureux de Jan

ton, femme de maistre Raymond Brunel, physicien ». Il débute comme il suit : « Il y a beaucoup de gens, très-honorées dames, qui, s'estans adonnez par longue espace de temps aux estudes des bonnes lettres, pensent sçavoir beaucoup de choses, mais ils ne sçavent rien ou bien peu : car se cuidant telles gens signer par le front, se viennent eux-mêmes à arracher les yeux, comme il advint à un médecin fort sçavant en son art, lequel, pensant se mocquer d'autruy, fut lui-mesme mocqué à son grant deshonneur et reproche, comme vous entendrez par le discours de la fable que je vous raconteray présentement [1]. »

Dans la nouvelle de Straparole, maître Raimond a le tort de montrer à Nérin sa femme Janeton, de la lui vanter, et de les pousser l'un et l'autre aux aventures. Lorsque l'étudiant est parvenu à se faire aimer de la belle Janeton, qu'il ne sait pas être la femme de son maître, c'est à celui-ci qu'il vient confier ses joyeuses fredaines. Le mari forme le projet de surprendre les deux amants. Toujours le jeune homme lui échappe, et s'empresse de lui rapporter comment il s'est évadé : une première fois il était caché derrière les courtines du lit ; une deuxième fois dans un coffre; une troisième fois dans une garde robe. En vain maître Raimond est averti des rendez-vous et des ruses qu'on emploie contre lui : il va jusqu'à mettre le feu à son logis, et il en est pour sa maison brûlée, car la première personne qui accoste maître Raimond le lendemain, c'est le jeune homme, qui le salue avec ces mots : « Bonjour, monsieur le docteur, je veux vous raconter une chose qui vous plaira grandement... » Nérin, ayant évité un dernier piége qui lui était tendu, s'enfuit avec Janeton en Portugal, « et maistre Raimond en mourut de deuil et de fascherie ».

1. Quatrième nuit, fable IV. Traduction de Jean Louveau et Pierre de Larivey. Édition de P. Jannet, 1857.

Dans ce conte de Straparole, nous trouvons et nous avons signalé l'origine probable des confidences du jeune Horace à Arnolphe, de l'*École des femmes*[1]. La Fontaine s'est arrêté à la première partie de l'histoire, et a changé le dénoûment.

IX. *Le Diable en enfer*. Imité de Boccace, nouvelle x de la IIIe journée du *Décaméron*, dont voici le sommaire : « Alibech diviene romita, a cui Rustico monaco insegna rimettere il diavolo in inferno ; poi quindi tolta, diventa moglie di Neerbale. »

X. *La Jument de maître Pierre*. Imité de Boccace, nouvelle x de la IXe journée du *Décaméron*, dont voici le sommaire : « Donno Gianni ad instanzia di compar Pietro fa lo incantesimo per far diventar la moglie una cavalla, e quando viene ad appicar la coda, compar Pietro, dicendo che non vi voleva coda, guasta tutto lo incantamento. »

La nouvelle de Boccace a beaucoup de rapport avec le fabliau « de la Damoiselle qui volt voler » (Barbazan, IV, 271 ; Le Grand d'Aussy, IV, 318). Ce fabliau est toutefois plus heureusement imaginé. Une damoiselle repousse tous ceux qui aspirent à sa main ; elle n'a qu'une idée en tête : c'est de voler dans les airs comme les oiseaux. Elle se fait fabriquer des ailes de cire et de plumes ; rien ne réussit. Un clerc profite de cette disposition d'esprit ; il lui persuade que, par son art, il la transformera en oiseau et lui fera un bec, des ailes et une queue. Comment il s'y prend, on le devine sans peine. Mais au lieu de devenir plus légère, la damoiselle devient plus pesante ; au lieu de se voir pousser une queue et des ailes, elle se trouve enceinte et moins capable que jamais de s'élever au-dessus du sol. Elle reproche alors au clerc de l'avoir trompée. Le « vaillant clerc » répond que sa présomption et

1. OEuvres complètes de Molière, t. II, p. 394.

son orgueil sont cause de sa mésaventure, et qu'elle ne s'en prenne qu'à elle-même. Au moins il y a ici une apparence de moralité :

> Vous qui avez oï ce conte,
> Orguiex, desdaing ne vous surmonte;
> Mariez-vous selonc le sens,
> Adonc quant lieus en iert et tens.

Le *Grand Parangon des Nouvelles nouvelles* reproduit cette facétie, nouvelle 166.

XI. *Pâté d'anguille.* Ce conte est tiré de la dixième des *Cent Nouvelles nouvelles.*

XII. *Les Lunettes.* Ce conte est tiré de Bonaventure Despériers, nouvelle LXIV : « Du garçon qui se nomma Toinette pour être reçu en une religion de nonnains, et comment il fit sauter les lunettes de l'abbesse qui le visitoit. » Dans la nouvelle de Bonaventure Despériers, le récit s'arrête à l'incident des lunettes. Il finit ainsi : « Sœur Toinette eut congé de s'en aller, avec promesse de sauver l'honneur des filles religieuses. »

L'allégorie des deux lacets est dans le *Moyen de parvenir,* au mot *Annotation,* XLIII. Elle est aussi dans un prologue facétieux de Bruscambille : *Fantaisies, imaginations, parades.* Rouen, 1615. On la trouve également parmi les *Fantaisies et Dialogues* de Tabarin, Paris, 1622, fantaisie et dialogue XLV: « Pourquoi les femmes aiment les hommes. »

XIII. *Le Cuvier.* Ce conte est dans les *Métamorphoses* d'Apulée, livre IX.

Il est dans Boccace, nouvelle II de la VII[e] journée : « Peronnella mette un suo amante in un doglio ; tornando il marito a casa, il quale avendo il marito venduto, ella dice che venduto l' ha ad uno che dentro v' è a vedere se saldo gli pare.

Il quale saltatone fuori, il fa radere al marito, e poi portarsenelo a casa sua. »

Un fabliau du XIIIᵉ siècle a le même titre que notre conte ; il y a toutefois entre eux des différences essentielles. Dans le fabliau, le mari rentre chez lui accompagné de quatre autres marchands : l'amant, « un clerc de grant franchise, » est caché sous le cuvier. L'époux demande à sa femme de leur servir à dîner sur le fond de ce cuvier renversé, qui peut fort bien tenir lieu d'une table. Pour comble de disgrâce, ce cuvier a été emprunté à une voisine qui l'envoie chercher. La dame ne perd point la tête ; elle fait répondre à la voisine que, si elle savait le besoin qu'elle a du cuvier elle ne la presserait pas tant de le rendre. La voisine soupçonne l'aventure. Elle paye un ribaud pour crier : Au feu ! dans la rue. A ces cris, les quatre marchands se précipitent hors du logis, et pendant ce temps le clerc s'échappe, « qui n'ot cure de plus attendre ». Les marchands rentrent en disant que c'est un ribaud ivre qui fait ce bruit. Voyez ms. F. fr. de la Bibliothèque nationale, 837, fol. 234 recto à 234 verso ; — Barbazan, *Fabliaux et Contes*, t. III, p. 91 ; — *Recueil général et complet des Fabliaux*, par M. A. de Montaiglon, t. I, p. 126.

Morlini, dans ses nouvelles, s'est borné à reproduire le texte d'Apulée, novella XXXV : *De Adultero qui uxorem, in præsentia viri in dolio permanentis, retromarte delibabat.*

XIV. *La Chose impossible.* On ne sait où La Fontaine a puisé l'idée de ce badinage, à moins qu'elle ne lui ait été suggérée par le *Théâtre d'honneur et de chevalerie* de Favyn, cité p. 273, note 1.

XV. *Le Magnifique.* Ce conte est tiré du *Décaméron*, journée III, nouvelle V : « Il Zima dona a messer Francesco Vergellesi un suo pallafreno, et per quello con licenzia di lui parla alla sua donna, ed ella tacendo, egli in persona di

lei si rispon le, e secondo la sua riposta poi l'effetto segue. »

Il est reproduit dans le *Grand Parangon des Nouvelles nouvelles*, nouvelle 75 : « D'un jeune gallent qui donna un beau cheval à un homme pour parler à sa femme dont il estoit amoureux ; mais à la fin il jouit de ses amours. »

XVI *Le Tableau*. Imité des *Ragionamenti* di Pietro Aretino, « giornata prima, nella quale la Nanna conta a la Antonia la vita delle monache ».

CINQUIÈME PARTIE

1685-1696.

CINQUIÈME PARTIE.

I

LA CLOCHETTE.

Oh! combien l'homme est inconstant, divers,
Foible, léger, tenant mal sa parole !
J'avois juré hautement en mes vers [1],
De renoncer à tout conte frivole :
Et quand juré? c'est ce qui me confond;
Depuis deux jours j'ai fait cette promesse.
Puis fiez-vous à rimeur qui répond
D'un seul moment. Dieu ne fit la sagesse
Pour les cerveaux qui hantent les neuf Sœurs :
Trop bien ont-ils quelque art qui vous peut plaire,
Quelque jargon plein d'assez de douceurs ;

1. Var. *Édit. de Henry Desbordes, 1685 :*

J'avois juré, même en assez beaux vers.

Mais d'être sûrs, ce n'est là leur affaire.
Si me faut-il trouver, n'en fût-il point,
Tempérament pour accorder ce point,
Et, supposé que quant à la matière
J'eusse failli, du moins pourrois-je pas
Le réparer par la forme en tout cas ?
Voyons ceci. Vous saurez que naguère
Dans la Touraine un jeune bachelier...
(Interprétez ce mot à votre guise :
L'usage en fut autrefois familier
Pour dire ceux qui n'ont la barbe grise;
Ores[1] ce sont suppôts de sainte Église.)
Le nôtre soit sans plus un jouvenceau
Qui dans les prés, sur le bord d'un ruisseau,
Vous cajoloit la jeune bachelette
Aux blanches dents, aux pieds nus, au corps gent,
Pendant qu'Io[2] portant une clochette
Aux environs alloit l'herbe mangeant.
Notre galant vous lorgne une fillette
De celles-là que je viens d'exprimer.
Le malheur fut qu'elle étoit trop jeunette,
Et d'âge encore incapable d'aimer.
Non qu'à treize ans on y soit inhabile ;

1. A présent.

2. C'est-à-dire une vache. On sait qu'Io, fille d'Inachus, fut, d'après la mythologie grecque, changée en vache par Jupiter, qui voulait la soustraire aux fureurs jalouses de Junon.

Même les lois ont avancé ce temps[1] :
Les lois songeoient aux personnes de ville,
Bien que l'amour semble né pour les champs.
Le bachelier déploya sa science.
Ce fut en vain : le peu d'expérience,
L'humeur farouche, ou bien l'aversion,
Ou tous les trois, firent que la bergère,
Pour qui l'amour étoit langue étrangère,
Répondit mal à tant de passion.
Que fit l'amant? Croyant tout artifice
Libre en amours, sur le rez[2] de la nuit
Le compagnon détourne une génisse
De ce bétail par la fille conduit.
Le demeurant non compté par la belle
(Jeunesse n'a les soins qui sont requis)
Prit aussitôt le chemin du logis.
Sa mère, étant moins oublieuse qu'elle,
Vit qu'il manquoit une pièce au troupeau.
Dieu sait la vie! elle tance Isabeau;

1. Il y a dans mon exemplaire de Maucroix une note manuscrite du temps, ainsi conçue : « Permettant le mariage des filles à douze ans. » (W.)

2. *Sur le rez*, tout joignant, tout au bord de, à l'entrée de la nuit.

VAR. *Édit. de Henry Desbordes, 1685.*

Libre en amours, sur le coi de la nuit.

Sur le coi, c'est au moment du calme; l'adjectif *coi*, tranquille, étant pris substantivement.

Vous la renvoie: et la jeune pucelle
S'en va pleurant, et demande aux échos
Si pas un d'eux ne sait nulle nouvelle
De celle-là, dont le drôle à propos
Avoit d'abord étoupé la clochette;
Puis il la prit; et, la faisant sonner[1],
Il se fit suivre; et tant, que la fillette
Au fond d'un bois se laissa détourner.
Jugez, lecteur, quelle fut sa surprise
Quand elle ouït la voix de son amant.
« Belle, dit-il, toute chose est permise
Pour se tirer de l'amoureux tourment. »
A ce discours la fille tout en transe
Remplit de cris ces lieux peu fréquentés.
Nul n'accourut. O belles, évitez
Le fond des bois, et leur vaste silence[2].

1. VAR. *Édit. de Henry Desbordes, 1685:*

Puis il la prit; puis, la faisant sonner.

2. « Je défie quiconque possède un peu d'oreille de ne pas tressaillir à ce dernier vers, qui est admirable de grandeur et de sonorité. Plus on y regarde, plus on y découvre de lointains horizons. » (FR. SARCEY.)



G. Staa. del

Fd Delannoy sc.

LE FLEUVE SCAMANDRE.

Garnier frères, Editeurs

II.

LE FLEUVE SCAMANDRE.

Me voilà prêt à conter de plus belle ;
Amour le veut et rit de mon serment :
Hommes et dieux, tout est sous sa tutelle,
Tout obéit, tout cède à cet enfant.
J'ai désormais besoin, en le chantant,
De traits moins forts et déguisant la chose[1] ;
Car, après tout, je ne veux être cause
D'aucun abus ; que plutôt mes écrits
Manquent de sel, et ne soient d'aucun prix !
Si, dans ces vers, j'introduis et je chante
Certain trompeur et certaine innocente,
C'est dans la vue et dans l'intention
Qu'on se méfie en telle occasion.
J'ouvre l'esprit, et rends le sexe habile

1. La Fontaine écrit : « Déguisans la chose, » la règle établissant l'invariabilité du participe présent n'étant pas alors observée.

A se garder de ces piéges divers.
Sotte ignorance en fait trébucher mille,
Contre une seule à qui nuiroient mes vers.

J'ai lu qu'un orateur estimé dans la Grèce,
Des beaux-arts autrefois souveraine maîtresse,
Banni de son pays, voulut voir le séjour
Où subsistoient encor les ruines de Troie;
Cimon, son camarade, eut sa part de la joie.
Du débris d'Ilion s'étoit construit un bourg
Noble par ses malheurs : là Priam et sa cour
N'étoient plus que des noms dont le temps fait sa proie.
Ilion, ton nom seul a des charmes pour moi;
Lieu fécond en sujets propres à notre emploi,
Ne verrai-je jamais rien de toi, ni la place
De ces murs élevés et détruits par des dieux,
Ni ces champs où couroient la Fureur et l'Audace,
Ni des temps fabuleux enfin la moindre trace
Qui pût me présenter l'image de ces lieux?

Pour revenir au fait, et ne point trop m'étendre,
Cimon, le héros de ces vers,
Se promenoit près du Scamandre.
Une jeune ingénue en ce lieu se vient rendre,
Et goûter la fraîcheur sur ces bords toujours verts.
Son voile au gré des vents va flottant dans les airs;
Sa parure est sans art; elle a l'air de bergère,

Une beauté naïve, une taille légère.
Cimon en est surpris, et croit que sur ces bords
Vénus vient étaler ses plus rares trésors.
Un autre étoit auprès : l'innocente pucelle
Sans soupçon y descend, aussi simple que belle.
Le chaud, la solitude, et quelque dieu malin,
L'invitèrent d'abord à prendre un demi-bain.
Notre banni se cache; il contemple, il admire;
Il ne sait quels charmes élire;
Il dévore des yeux et du cœur cent beautés.
Comme on étoit rempli de ces divinités
Que la fable a dans son empire,
Il songe à profiter de l'erreur de ces temps,
Prend l'air d'un dieu des eaux, mouille ses vêtements,
Se couronne de joncs et d'herbe dégouttante,
Puis invoque Mercure et le dieu des amants.
Contre tant de trompeurs qu'eût fait une innocente?
La belle enfin découvre un pied dont la blancheur
Auroit fait honte à Galatée[1],
Puis le plonge en l'onde argentée,
Et regarde ses lis, non sans quelque pudeur.
Pendant qu'à cet objet sa vue est arrêtée,
Cimon approche d'elle; elle court se cacher

1. Nymphe de la mer, fille de Nérée et de Doris :

Candidior folio nivei Galatea ligustri,

dit Ovide, *Métamorphoses*, livre XIII. *Candidior cycnis,* dit Virgile, *Buc.*, VII, vers 37.

Dans le plus profond du rocher.
« Je suis, dit-il, le dieu qui commande à cette onde ;
Soyez-en la déesse, et régnez avec moi :
Peu de fleuves pourroient dans leur grotte profonde
Partager avec vous un aussi digne emploi.
Mon cristal est très-pur ; mon cœur l'est davantage :
Je couvrirai pour vous de fleurs tout ce rivage ;
Trop heureux si vos pas le daignent honorer,
Et qu'au fond de mes eaux vous daigniez vous mirer !
Je rendrai toutes vos compagnes
Nymphes aussi, soit aux montagnes,
Soit aux eaux, soit aux bois ; car j'étends mon pouvoir
Sur tout ce que votre œil à la ronde peut voir. »
L'éloquence du dieu, la peur de lui déplaire,
Malgré quelque pudeur qui gâtoit le mystère,
Conclurent tout en peu de temps.
La superstition cause mille accidents.
On dit même qu'Amour intervint à l'affaire.
Tout fier de ce succès, le banni dit adieu.
« Revenez, dit-il, en ce lieu,
Vous garderez que l'on ne sache
Un hymen qu'il faut que je cache :
Nous le déclarerons quand j'en aurai parlé
Au conseil qui sera dans l'Olympe assemblé. »

La nouvelle déesse à ces mots se retire.
Contente ? Amour le sait. Un mois se passe, et deux,

Sans que pas un du bourg s'aperçût de leurs jeux.
O mortels! est-il dit qu'à force d'être heureux
Vous ne le soyez plus? Le banni, sans rien dire,
Ne va plus visiter cet autre si souvent.
Une noce enfin arrivant,
Tous, pour la voir passer, sous l'orme se vont rendre.
La belle aperçoit l'homme, et crie en ce moment :
« Ah! voilà le fleuve Scamandre! »
On s'étonne, on la presse; elle dit bonnement
Que son hymen se va conclure au firmament.
On en rit; car que faire? Aucuns à coups de pierre
Poursuivirent le dieu, qui s'enfuit à grand'erre[1];
D'autres rirent sans plus. Je crois qu'en ce temps-ci
L'on feroit au Scamandre un très-méchant parti.
En ce temps-là semblables crimes
S'excusoient aisément : tous temps, toutes maximes[2].

1. Grand train, promptement

« Ainsi, comme en ce penser étoit, survint ung escuier, qui venoit vers lui *moult grand erre.* » (*Roman de Gérard de Nevers.*)

. . . . et dès lors promptement
La tienne amour si m'incita *grand'erre*
A te chercher en haute mer et terre.
(MAROT, *Épîtres*, I.)

« L'asne, entendant ce propos, se recommanda au dieu Neptune et commençoit à escamper du lieu à grand erre. » (RABELAIS, liv. V, ch. VII.)

2. *Tous, toutes* dans le sens de *totidem :* autant de. Il y a quelque chose de ce même sens dans ces vers du *Tartuffe*, de Molière.

Ce sont toutes façons dont je n'ai pas besoin.
(Acte I, scène I.)

Ces visites, ces bals, ces conversations,
Sont du malin esprit toutes inventions
(*Ibid.*)

L'épouse du Scamandre en fut quitte à la fin
Pour quelques traits de raillerie :
Même un de ses amants l'en trouva plus jolie.
C'est un goût : il s'offrit à lui donner la main.
Les dieux ne gâtent rien ; puis, quand ils seroient cause
Qu'une fille en valût un peu moins, dotez-la,
Vous trouverez qui la prendra :
L'argent répare toute chose.

III.

LA CONFIDENTE SANS LE SAVOIR

OU

LE STRATAGÈME.

Je ne connois rhéteur ni maître ès arts
Tel que l'Amour; il excelle en bien dire :
Ses arguments, ce sont de doux regards,
De tendres pleurs, un gracieux sourire.
La guerre aussi s'exerce en son empire :
Tantôt il met aux champs ses étendards;
Tantôt, couvrant sa marche et ses finesses,
Il prend des cœurs entourés de remparts.
Je le soutiens : posez deux forteresses ;
Qu'il en batte une, une autre le dieu Mars;
Que celui-ci fasse agir tout un monde,
Qu'il soit armé, qu'il ne lui manque rien :
Devant son fort je veux qu'il se morfonde ;

Amour tout nu fera rendre le sien :
C'est l'inventeur des tours et stratagèmes.
Je vais dire un de mes plus favoris :
J'en ai bien lu, j'en vois pratiquer mêmes[1],
Et d'assez bons, qui ne sont rien au prix.

La jeune Aminte, à Géronte donnée,
Méritoit mieux qu'un si triste hyménée :
Elle avoit pris en cet homme un époux
Malgracieux, incommode, et jaloux.
Il étoit vieux ; elle, à peine en cet âge
Où, quand un cœur n'a point encore aimé,
D'un doux objet il est bientôt charmé.
Celui d'Aminte ayant sur son passage
Trouvé Cléon, beau, bien fait, jeune, et sage,
Il s'acquitta de ce premier tribut,
Trop bien peut-être, et mieux qu'il ne fallut :
Non toutefois que la belle n'oppose
Devoir et tout à ce doux sentiment ;
Mais lorsqu'Amour prend le fatal moment[2],
Devoir et tout, et rien, c'est même chose.
Le but d'Aminte en cette passion
Étoit, sans plus, la consolation

1. *Même* s'écrivait anciennement avec un *s*, et très-souvent encore on l'écrivait ainsi au XVIIe siècle. (Voyez notre édition de Molière, t. I, p. 158, note 2.)

2. Le moment marqué par le destin.

D'un entretien sans crime, où la pauvrette
Versât ses soins[1] en une âme discrète.
Je croirois bien qu'ainsi l'on le prétend;
Mais l'appétit vient toujours en mangeant:
Le plus sûr est ne se point mettre à table.
Aminte croit rendre Cléon traitable:
Pauvre ignorante! elle songe au moyen
De l'engager à ce simple entretien,
De lui laisser entrevoir quelque estime,
Quelque amitié, quelque chose de plus,
Sans y mêler rien que de légitime:
Plutôt la mort empêchât tel abus[2]!
Le point étoit d'entamer cette affaire.
Les lettres sont un étrange mystère:
Il en provient maint et maint accident:
Le meilleur est quelque sûr confident.
Où le trouver? Géronte est homme à craindre.
J'ai dit tantôt qu'Amour savoit atteindre
A ses desseins d'une ou d'autre façon:
Ceci me sert de preuve et de leçon.

Cléon avoit une vieille parente,
Sévère et prude, et qui s'attribuoit
Autorité sur lui de gouvernante.
Madame Alis (ainsi l'on l'appeloit)

1. Soucis, ennuis.
2. Cette exclamation traduit la pensée d'Aminte

Par un beau jour eut de la jeune Aminte
Ce compliment, ou plutôt cette plainte :
« Je ne sais pas pourquoi votre parent,
Qui m'est et fut toujours indifférent,
Et le sera tout le temps de ma vie,
A de m'aimer conçu la fantaisie.
Sous ma fenêtre il passe incessamment ;
Je ne saurois faire un pas seulement
Que je ne l'aie aussitôt à mes trousses ;
Lettres, billets pleins de paroles douces,
Me sont donnés par une dont le nom
Vous est connu : je le tais, pour raison.
Faites cesser, pour Dieu ! cette poursuite :
Elle n'aura qu'une mauvaise suite ;
Mon mari peut prendre feu là-dessus.
Quant à Cléon, ses pas sont superflus :
Dites-le-lui de ma part, je vous prie. »
Madame Alis la loue, et lui promet
De voir Cléon, de lui parler si net
Que de l'aimer il n'aura plus d'envie.

Cléon va voir Alis le lendemain :
Elle lui parle, et le pauvre homme nie
Avec serment qu'il eût un tel dessein.
Madame Alis l'appelle enfant du diable.
« Tout vilain cas, dit-elle, est reniable ;
Ces serments vains et peu dignes de foi

Mériteroient qu'on vous fît votre sauce[1].
Laissons cela : la chose est vraie ou fausse,
Mais fausse ou vraie, il faut, et croyez-moi,
Vous mettre bien dans la tête qu'Aminte
Est femme sage, honnête, et hors d'atteinte.
Renoncez-y. — Je le puis aisément, »
Reprit Cléon. Puis, au même moment,
Il va chez lui songer à cette affaire :
Rien ne lui peut débrouiller le mystère.

Trois jours n'étoient passés entièrement
Que revoici chez Alis notre belle.
« Vous n'avez, pas, madame, lui dit-elle,
Encore vu, je pense, notre amant ;
De plus en plus sa poursuite s'augmente. »
Madame Alis s'emporte, se tourmente :
« Quel malheureux! » Puis, l'autre la quittant,
Elle le mande. Il vient tout à l'instant.
Dire en quels mots Alis fit sa harangue,
Il me faudroit une langue de fer ;
Et, quand de fer j'aurois même la langue,
Je n'y pourrois parvenir : tout l'enfer
Fut employé dans cette réprimande.
« Allez, Satan ; allez, vrai Lucifer,

1. Expression proverbiale pour dire : qu'on vous traitât comme vous le méritez.

Maudit de Dieu! » La fureur fut si grande
Que le pauvre homme, étourdi dès l'abord,
Ne sut que dire. Avouer qu'il eût tort,
C'étoit trahir par trop sa conscience.
Il s'en retourne, il rumine, il repense,
Il rêve tant qu'enfin il dit en soi :
« Si c'étoit là quelque ruse d'Aminte!
Je trouve, hélas! mon devoir dans sa plainte.
Elle me dit : O Cléon! aime-moi,
Aime-moi donc, en disant que je l'aime.
Je l'aime aussi, tant pour son stratagème
Que pour ses traits. J'avoue en bonne foi
Que mon esprit d'abord n'y voyoit goutte:
Mais à présent je ne fais aucun doute :
Aminte veut mon cœur assurément.
Ah! si j'osois, dès ce même moment
Je l'irois voir; et, plein de confiance,
Je lui dirois quelle est la violence,
Quel est le feu dont je me sens épris.
Pourquoi n'oser? Offense pour offense,
L'amour vaut mieux encor que le mépris.
Mais si l'époux m'attrapoit au logis!...
Laissons-la faire, et laissons-nous conduire. »

Trois autres jours n'étoient passés encor
Qu'Aminte va chez Alis, pour instruire
Son cher Cléon du bonheur de son sort.

« Il faut, dit-elle, enfin que je déserte;
Votre parent a résolu ma perte;
Il me prétend avoir par des présents :
Moi, des présents, c'est bien choisir sa femme.
Tenez, voilà rubis et diamants;
Voilà bien pis : c'est mon portrait, madame.
Assurément de mémoire on l'a fait,
Car mon époux a tout seul mon portrait.
A mon lever, cette personne honnête
Que vous savez, et dont je tais le nom,
S'en est venue, et m'a laissé ce don.
Votre parent mérite qu'à la tête
On le lui jette, et, s'il étoit ici…
Je ne me sens presque pas de colère [1].
Oyez [2] le reste : il m'a fait dire aussi
Qu'il sait fort bien qu'aujourd'hui pour affaire
Mon mari couche à sa maison des champs;
Qu'incontinent qu'il croira que mes gens
Seront couchés et dans leur premier somme,
Il se rendra devers mon cabinet.
Qu'espère-t-il? Pour qui me prend cet homme?
Un rendez-vous! est-il fol en effet?
Sans que je crains de commettre Géronte [3],
Je poserois tantôt un si bon guet,

1. C'est-à-dire : la colère me met hors de moi.
2. Écoutez.
3. Voyez page 34, note 1

Qu'il seroit pris ainsi qu'au trébuchet,
Ou s'enfuiroit avec sa courte honte. »
Ces mots finis, madame Aminte sort.

Une heure après, Cléon vint ; et d'abord
On lui jeta les joyaux et la boîte :
On l'auroit pris à la gorge au besoin.
« Eh bien ! cela vous semble-t-il honnête ?
Mais ce n'est rien, vous allez bien plus loin. »
Alis dit lors, mot pour mot, ce qu'Aminte
Venoit de dire en sa dernière plainte.
Cléon se tint pour dûment averti.
« J'aimois, dit-il, il est vrai, cette belle ;
Mais, puisqu'il faut ne rien espérer d'elle,
Je me retire, et prendrai ce parti.
— Vous ferez bien ; c'est celui qu'il faut prendre, »
Lui dit Alis. Il ne le prit pourtant.
Trop bien, minuit à grand'peine sonnant,
Le compagnon sans faute se va rendre
Devers l'endroit qu'Aminte avoit marqué.
Le rendez-vous étoit bien expliqué ;
Ne doutez pas qu'il n'y fût sans escorte.
La jeune Aminte attendoit à la porte :
Un profond somme occupoit tous les yeux ;
Même ceux-là qui brillent dans les cieux
Étoient voilés par une épaisse nue.
Comme on avoit toute chose prévue,

Il entre vite, et sans autre discours
Ils vont... ils vont au cabinet d'amours.
Là le galant dès l'abord se récrie,
Comme la dame étoit jeune et jolie,
Sur sa beauté; la bonté vint après;
Et celle-ci suivit l'autre de près.
« Mais, dites-moi de grâce, je vous prie,
Qui vous a fait aviser de ce tour?
Car jamais tel ne se fit en amour :
Sur les plus fins je prétends qu'il excelle,
Et vous devez vous-même l'avouer. »
Elle rougit, et n'en fut que plus belle.
Sur son esprit, sur ses traits, sur son zèle,
Il la loua. Ne fit-il que louer[1]?

1. La Fontaine va beaucoup moins loin que Boccace dans sa conclusion. C'est la signora Filomena qui a raconté l'histoire; elle la finit par ces mots : Insieme con grand diletto si sollazzarone, e dato ordine a'lor fatti. si fecero che, senza aver piu a tornare a messer lo frate, molte altre notti con pari letizia insieme si ritrovarono : alle quali io priego Iddio per la sua santa misericordia che tosto conduca me e tutte l'anime cristiane che voglia ne hanno. » Trad. A. Le Maçon : « Ils prindrent leur soulas ensemble avec grand plaisir et donnèrent depuis si bon ordre à leur cas que, sans avoir plus affaire de retourner devers monsieur le beau-père, ils se retrouvèrent ensemble plusieurs nuicts avec pareil plaisir; ausquelles nuicts je prie Dieu qu'il veuille par sa saincte misericorde me conduire bien tost et toutes les autres ames chrestiennes qui en ont volonté. » Nous n'avons pas besoin de faire remarquer tout ce qu'il y a d'inconvenant dans une semblable application du finalo ordinaire des sermons, faite surtout par une jeune femme.

IV.

LE REMEDE.

Si l'on se plaît à l'image du vrai,
Combien doit-on rechercher le vrai même!
J'en fais souvent dans mes contes l'essai,
Et vois toujours que sa force est extrême,
Et qu'il attire à soi tous les esprits.
Non qu'il ne faille en de pareils écrits
Feindre les noms; le reste de l'affaire
Se peut conter sans en rien déguiser :
Mais, quant aux noms, il faut au moins les taire,
Et c'est ainsi que je vais en user.

Près du Mans donc, pays de sapience[1],
Gens pesant l'air, fine fleur de Normand[2],

1. Dans le conte des *Troqueurs,* nous avons vu ce mot appliqué à la Normandie. (Voir p. 170.)

2. Deux phrases proverbiales et métaphoriques, pour dire des gens très-fins et très-subtils.

Une pucelle eut naguère un amant
Frais, délicat, et beau par excellence
Jeune surtout; à peine son menton
S'étoit vêtu de son premier coton.
La fille étoit d'un parti d'importance;
Charmes et dot, aucun point n'y manquoit,
Tant et si bien que chacun s'appliquoit
A la gagner : tout le Mans y couroit.
Ce fut en vain, car le cœur de la fille
Inclinoit trop pour notre jouvenceau :
Les seuls parents, par un esprit manceau[1],
La destinoient pour une autre famille.
Elle fit tant autour d'eux que l'amant,
Bon gré, mal gré, je ne sais pas comment,
Eut à la fin accès chez sa maîtresse.
Leur indulgence, ou plutôt son adresse,
Peut-être aussi son sang et sa noblesse,
Les fit changer : que sais-je quoi? tout duit[2]
Aux gens heureux, car aux autres tout nuit.
L'amant le fut : les parents de la belle
Surent priser son mérite et son zèle.
C'étoit là tout. Eh! que faut-il encor?
Force comptant; les biens du siècle d'or
Ne sont plus biens, ce n'est qu'une ombre vaine.

1. Esprit difficultueux et chicanier.

2. Réussit, profite. La Fontaine a déjà employé plusieurs fois ce mot vieilli. Voyez notamment t. II, p. 188.

O temps heureux! je prévois qu'avec peine
Tu reviendras dans le pays du Maine!
Ton innocence eût secondé l'ardeur
De notre amant, et hâté cette affaire;
Mais des parents l'ordinaire lenteur
Fit que la belle, ayant fait dans son cœur
Cet hyménée, acheva le mystère
Selon les us[1] de l'île de Cythère.
Nos vieux romans, en leur style plaisant,
Nomment cela PAROLES DE PRÉSENT[2].
Nous y voyons pratiquer cet usage,
Demi-amour, et demi-mariage,
Table d'attente, avant-goût de l'hymen[3].
Amour n'y fit un trop long examen;
Prêtre et parent tout ensemble, et notaire,
En peu de jours il consomma l'affaire :

1. Les usages et coutumes.

2. On nommait autrefois, en termes de jurisprudence, *paroles de présent* un acte par lequel deux personnes, après s'être préalablement présentées à leur curé, déclaraient par-devant notaire qu'elles se prenaient pour mari et femme. Ces paroles, qui étaient considérées comme un mariage légitime et irrévocable, étaient probablement ainsi nommées parce que les deux parties contractantes stipulaient sur un fait présent et actuel (*de præsenti*), tandis que, dans les contrats de mariage ordinaires, on ne stipule qu'en vertu d'un acte futur (*de futuro*), c'est-à-dire de la célébration du mariage Les vieux romans ne faisaient donc que constater un usage existant.

3. Le conteur fait allusion ici au roman d'*Amadis*. Dans la comédie de *Climène,* il cite expressément Amadis et Oriane, qui n'avaient pas attendu la cérémonie du mariage. (Voyez t. V, p. 146.)

L'esprit manceau n'eut point part à ce fait.
Voilà notre homme heureux et satisfait,
Passant les nuits avec son épousée.
Dire comment, ce seroit chose aisée;
Les doubles clefs, les brèches à l'enclos,
Les menus dons qu'on fit à la soubrette,
Rendoient l'époux jouissant en repos
D'une faveur douce autant que secrète.

Avint pourtant que notre belle un soir,
En se plaignant, dit à sa gouvernante,
Qui du secret n'étoit participante:
« Je me sens mal; n'y sauroit-on pourvoir? »
L'autre reprit : « Il vous faut un remède;
Demain matin nous en dirons deux mots. »
Minuit venu, l'époux mal à propos,
Tout plein encor du feu qui le possède,
Vient de sa part chercher soulagement:
Car chacun sent ici-bas son tourment.
On ne l'avoit averti de la chose.
Il n'étoit pas sur les bords du sommeil,
Qui suit souvent l'amoureux appareil,
Qu'incontinent l'aurore aux doigts de rose
Ayant ouvert les portes d'orient,
La gouvernante ouvrit tout en riant,
Remède en main, les portes de la chambre:
Par grand bonheur il s'en rencontra deux;

Car la saison approchoit de septembre,
Mois où le chaud et le froid sont douteux.
La fille alors ne fut pas assez fine;
Elle n'avoit qu'à tenir bonne mine,
Et faire entrer l'amant au fond des draps,
Chose facile autant que naturelle.
L'émotion lui tourna la cervelle;
Elle se cache elle-même, et tout bas
Dit en deux mots quel son embarras.
L'amant fut sage : il présenta pour elle
Ce que Brunel à Marphise montra[1].
La gouvernante, ayant mis ses lunettes,
Sur le galant son adresse éprouva;
Du bain interne elle le régala,
Puis dit adieu, puis après s'en alla.
Dieu la conduise, et toutes celles-là
Qui vont nuisant aux amitiés secrètes?
Si tout ceci passoit pour des sornettes
(Comme il se peut, je n'en voudrois jurer),
On chercheroit de quoi me censurer.
Les critiqueurs sont un peuple sévère :

1. C'est-à-dire *il fondo delle rene,* le bas des reins, le derrière. Allusion à un passage de l'*Orlando inamorato* de Bojardo, refait par Berni. Brunel poursuivi par Marfise, dont il avait dérobé l'épée,

Tal volta i panni in capo si levava,
E squadernava (intendetemi bene
Con riverenzia) il *fondo delle rene.*

(*Orlando inamorato,* lib. II, canto XI, ott. 6.)

Ils me diront : Votre belle en sortit
En fille sotte et n'ayant point d'esprit :
Vous lui donnez un autre caractère ;
Cela nous rend suspecte cette affaire :
Nous avons lieu d'en douter ; auquel cas
Votre prologue ici ne convient pas.
Je répondrai... Mais que sert de répondre ?
C'est un procès qui n'auroit point de fin :
Par cent raisons j'aurois beau les confondre ;
Cicéron même y perdroit son latin.
Il me suffit de n'avoir en l'ouvrage
Rien avancé qu'après des gens de foi ;
J'ai mes garants : que veut-on davantage ?
Chacun ne peut en dire autant que moi.

V.

LES AVEUX INDISCRETS.

Paris sans pair n'avoit en son enceinte
Rien dont les yeux semblassent si ravis
Que de la belle, aimable, et jeune Aminte,
Fille à pourvoir, et des meilleurs partis.
Sa mère encor la tenoit sous son aile;
Son père avoit du comptant et du bien;
Faites état[1] qu'il ne lui manquoit rien.
Le beau Damon s'étant piqué pour elle,
Elle reçut les offres de son cœur:
Il fit si bien l'esclave de la belle
Qu'il en devint le maître et le vainqueur,
Bien entendu sous le nom d'hyménée;
Pas ne voudrois qu'on le crût autrement.

L'an révolu, ce couple si charmant,
Toujours d'accord, de plus en plus s'aimant

1. Tenez pour certain.

(Vous eussiez dit la première journée),
Se promettoit la vigne de l'abbé[1],
Lorsque Damon, sur ce propos tombé,
Dit à sa femme : « Un point trouble mon âme :
Je suis épris d'une si douce flamme
Que je voudrois n'avoir aimé que vous,
Que mon cœur n'eût ressenti que vos coups,
Qu'il n'eût logé que votre seule image,
Digne, il est vrai, de son premier hommage.
J'ai cependant éprouvé d'autres feux :
J'en dis ma coulpe, et j'en suis tout honteux.
Il m'en souvient; la nymphe étoit gentille,
Au fond d'un bois, l'Amour seul avec nous;
Il fit si bien (si mal, me direz-vous)
Que de ce fait il me reste une fille.
— Voilà mon sort, dit Aminte à Damon;
J'étois un jour seulette à la maison;
Il me vint voir certain fils de famille,
Bien fait et beau, d'agréable façon :
J'en eus pitié; mon naturel est bon :
Et, pour conter tout de fil en aiguille[2],
Il m'est resté de ce fait un garçon. »

1. « On dit d'un mari et d'une femme qui passent la première année de leur mariage sans s'en repentir, qu'*ils auront la vigne de l'evêque.* » (*Dictionnaire comique, satirique et critique,* de Leroux, édition de 1786.)

2. Expression proverbiale, pour dire avec ordre et sans rien omettre.

Elle eut à peine achevé la parole
Que du mari l'âme jalouse et folle
Au désespoir s'abandonne aussitôt;
Il sort plein d'ire[1], il descend tout d'un saut,
Rencontre un bât, se le met, et puis crie:
« Je suis bâté! » Chacun au bruit accourt,
Les père et mère, et toute la mégnie[2],
Jusqu'aux voisins. Il dit, pour faire court,
Le beau sujet d'une telle folie.

Il ne faut pas que le lecteur oublie
Que les parents d'Aminte, bons bourgeois,
Et qui n'avoient que cette fille unique,
La nourrissoient, et tout son domestique,
Et son époux, sans que, hors cette fois,
Rien eût troublé la paix de leur famille.
La mère donc s'en va trouver sa fille;
Le père suit, laisse sa femme entrer,
Dans le dessein seulement d'écouter.
La porte étoit entr'ouverte; il s'approche;
Bref, il entend la noise et le reproche
Que fit sa femme à leur fille, en ces mots:
« Vous avez tort : j'ai vu beaucoup de sots,

1. De colère.

2. *Mesgnie, maignie,* famille, y compris les domestiques. On disait « Selon seigneur, duite mesgnie, » tel maître, tel valet. Autre proverbe: « C'est la mesgnie d'Archambault, plus il y en a, moins elle vaut. »

Et plus encor de sottes, en ma vie;
Mais qu'on pût voir telle indiscrétion,
Qui l'auroit cru? Car enfin, je vous prie,
Qui vous forçoit? quelle obligation
De révéler une chose semblable?
Plus d'une fille a forligné[1] : le diable
Est bien subtil; bien malins sont les gens.
Non pour cela que l'on soit excusable;
Il nous faudroit toutes dans des couvents
Claquemurer jusques à l'hyménée.
Moi qui vous parle ai même destinée;
J'en garde au cœur un sensible regret :
J'eus trois enfants avant mon mariage.
A votre père ai-je dit ce secret?
En avons-nous fait plus mauvais ménage? »

Ce discours fut à peine proféré
Que l'écoutant s'en court, et, tout outré,
Trouve du bât la sangle, et se l'attache,
Puis va criant partout : « Je suis sanglé! »
Chacun en rit, encor que chacun sache
Qu'il a de quoi faire rire à son tour.
Les deux maris vont dans maint carrefour
Criant, courant, chacun à sa manière,

1. *Forligner,* s'écarter de la ligne droite, déroger : « Je l'étranglerois de ma main, s'il falloit qu'elle forlignât de l'honnêteté de sa mère. » (Molière, *George Dandin,* acte I, scène iv.)

Bâté le gendre, et sanglé le beau-père.

On doutera de ce dernier point-ci:
Mais il ne faut telle chose mécroire.
Et, par exemple, écoutez bien ceci :
Quand Roland sut les plaisirs et la gloire
Que dans la grotte avoit eus son rival,
D'un coup de poing il tua son cheval[1].
Pouvoit-il pas, traînant la pauvre bête,
Mettre de plus la selle sur son dos;
Puis s'en aller, tout du haut de sa tête,
Faire crier et redire aux échos :
« Je suis bâté, sanglé ! » car il n'importe,
Tous deux sont bons. Vous voyez de la sorte
Que ceci peut contenir vérité.
Ce n'est assez : cela ne doit suffire,
Il faut aussi montrer l'utilité
De ce récit ; je m'en vais vous la dire.
L'heureux Damon me semble un pauvre sire :
Sa confiance eut bientôt tout gâté.
Pour la sottise et la simplicité
De sa moitié, quant à moi, je l'admire.
Se confesser à son propre mari.
Quelle folie ! Imprudence est un terme
Foible à mon sens pour exprimer ceci.

1. Voyez *Orlando furioso,* fin du chant XXIII et du chant XXIX.

Mon discours donc en deux points se renferme.
Le nœud d'hymen doit être respecté,
Veut de la foi, veut de l'honnêteté :
Si par malheur quelque atteinte un peu forte
Le fait clocher d'un ou d'autre côté,
Comportez-vous de manière et de sorte
Que ce secret ne soit point évente :
Gardez de faire aux égards banqueroute;
Mentir alors est digne de pardon.
Je donne ici de beaux conseils, sans doute :
Les ai-je pris pour moi-même? hélas ! non.

VI.

LES QUIPROQUO[1].

Dame Fortune aime souvent à rire,
Et, nous jouant un tour de son métier,
Au lieu des biens où notre cœur aspire,
D'un quiproquo se plaît à nous payer.
Ce sont ses jeux : j'en parle à juste cause;
Il m'en souvient ainsi qu'au premier jour.
Chloris et moi, nous nous aimions d'amour :
Au bout d'un an la belle se dispose
A me donner quelque soulagement,
Foible et léger, à parler franchement.
C'étoit son but; mais, quoi qu'on se propose,
L'occasion et le discret amant
Sont à la fin les maîtres de la chose.
Je vais un soir chez cet objet charmant :

1. On suit le texte des OEuvres posthumes; les variantes sont celles du manuscrit de Walkenaer.

L'époux étoit aux champs heureusement;
Mais il revint, la nuit à peine close.
Point de Chloris[1]. Le dédommagement
Fut que le sort en sa place suppose
Une soubrette à mon commandement[2] :
Elle paya cette fois pour la dame.

Disons un troc où réciproquement
Pour la soubrette on employa la femme.
De pareils traits tous les livres sont pleins :
Bien est-il vrai qu'il faut d'habiles mains
Pour amener chose ainsi surprenante;
Il est besoin d'en bien fonder le cas,
Sans rien forcer et sans qu'on violente
Un incident qui ne s'attendoit pas.
L'aveugle enfant, joueur de passe-passe,
Et qui voit clair à tendre maint panneau,
Fait de ces tours : celui-là du berceau
Lève la paille[3] à l'égard du Boccace;

1. La Fontaine, dans ses élégies, raconte une aventure à peu près semblable.

2. Prête à m'obéir.

> Pleust or à Dieu, pour fuyr mes malheurs,
> Que je vous tinse à *mon c mmandement.*
> (Marot, *Chansons*, IX.)

3. Est excellent en son genre, l'emporte sur les autres. Locution proverbiale prise de l'ambre, qui a la propriété de lever la paille. « Tous deux l'interrogeant sur plusieurs propos et négociations des dames, ma foi, il nous en conta bien et nous en fit une douzaine de

Car, quant à moi, ma main pleine d'audace
En mille endroits a peut-être gâté
Ce que la sienne a bien exécuté.
Or il est temps de finir ma préface,
Et de prouver par quelque nouveau tour
Les quiproquo de Fortune et d'Amour.
On ne peut mieux établir cette chose
Que par un fait à Marseille arrivé :
Tout en est vrai, rien n'en est controuvé.
Là Clidamant, que par respect je n'ose
Sous son nom propre introduire en ces vers,
Vivoit heureux, se pouvoit dire en femme
Mieux que pas un qui fût en l'univers.
L'honnêteté, la vertu de la dame,
Sa gentillesse, et même sa beauté,
Devoient tenir Clidamant arrêté.
Il ne le fut. Le diable est bien habile,
Si c'est adresse et tour d'habileté
Que de nous tendre un piége aussi facile
Qu'est le désir d'un peu de nouveauté.
Près de la dame étoit une personne,
Une suivante ainsi qu'elle mignonne,

contes qui levoient la paille. » (BRANTOME.) — « Racine a fait une comédie qui s'appelle *Bajazet,* et qui enlève la paille. » (Mme DE SÉVIGNÉ.) — « Il y avoit dimanche un bal. Il y avait une Basse-Brette qu'on nous avoit assuré qui levoit la paille. » (*La même.*)

Voyez *le Berceau,* t. III, p. 114.

De même taille et de pareil maintien,
Gente de corps; il ne lui manquoit rien
De ce qui plaît aux chercheurs d'aventures.
La dame avoit un peu plus d'agrément;
Mais sous le masque on n'eût su bonnement
Laquelle élire entre ces créatures.
Le Marseillois, Provençal un peu chaud,
Ne manque pas d'attaquer au plus tôt
Madame Alix; c'étoit cette soubrette.
Madame Alix, encor qu'un peu coquette,
Renvoya l'homme[1]. Enfin il lui promet
Cent beaux écus bien comptés clair et net.
Payer ainsi des marques de tendresse
En la suivante[2] étoit, vu le pays,
Selon mon sens, un fort honnête prix.
Sur ce pied-là, qu'eût coûté la maîtresse?
Peut-être moins, car le hasard y fait.
Mais je me trompe; et la dame étoit telle
Que tout amant, et tant fût-il parfait,
Auroit perdu son latin auprès d'elle :
Ni dons, ni soins, rien n'auroit réussi.
Devrois-je y faire entrer les dons aussi?
Las! ce n'est plus le siècle de nos pères :
Amour vend tout, et nymphes, et bergères;
Il met le taux à maint objet divin;

1. Var. *du manuscrit :* Renvoyoit l'homme
2. Var. *du manuscrit :* D'une suivante.

C'étoit un dieu, ce n'est qu'un échevin[1].
O temps! ô meurs! ô coutume perverse!
Alix d'abord rejette un tel commerce,
Fait l'irritée, et puis s'apaise enfin,
Change de ton: dit que le lendemain,
Comme madame avoit dessein de prendre
Certain remède, ils pourroient le matin
Tout à loisir dans la cave se rendre.
Ainsi fut dit, ainsi fut arrêté;
Et la soubrette ayant le tout conté
A sa maîtresse, aussitôt les femelles
D'un quiproquo font le projet entre elles.
Le pauvre époux n'y reconnoîtroit rien,
Tant la suivante avoit l'air de la dame :
Puis, supposé qu'il reconnût la femme,
Qu'en pouvoit-il arriver que tout bien?
Elle auroit lieu de lui chanter sa gamme[2].

Le lendemain, par hasard, Clidamant,
Qui ne pouvoit se contenir de joie,
Trouve un ami, lui dit étourdiment

1. Var. *du manuscrit :*

Il met le taux à maint objet charmant ;
C'étoit un dieu, ce n'est plus qu'un marchand.

2. Le gronder, le quereller. Expression proverbiale. (Voyez ci-dessus, p. 173, note 4.)

Le bien qu'Amour à ses désirs envoie.
Quelle faveur! Non qu'il n'eût bien voulu
Que le marché pour moins se fût conclu:
Les cent écus lui faisoient quelque peine.
L'ami lui dit : « Eh bien! soyons chacun
Et du plaisir et des frais en commun. »
L'époux n'ayant alors sa bourse pleine,
Cinquante écus à sauver étoient bons:
D'autre côté, communiquer la belle,
Quelle apparence! y consentiroit-elle?
S'aller ainsi livrer à deux Gascons!
Se tairoient-ils d'une telle fortune?
Et devoit-on la leur rendre commune?
L'ami leva cette difficulté,
Représentant que dans l'obscurité
Alix seroit fort aisément trompée.
Une plus fine y seroit attrapée:
Il suffiroit que tous deux tour à tour,
Sans dire mot, ils entrassent en lice,
Se remettant du surplus à l'Amour,
Qui volontiers aideroit l'artifice.
Un tel silence en rien ne leur nuiroit;
Madame Alix, sans manquer, le prendroit
Pour un effet de crainte et de prudence:
Les murs ayant des oreilles, dit-on,
Le mieux étoit de se taire; à quoi bon
D'un tel secret leur faire confidence?

Les deux galants, ayant de la façon
Réglé la chose, et disposés à prendre
Tout le plaisir qu'Amour leur promettoit,
Chez le mari d'abord ils vont se rendre.
Là dans le lit l'épouse encore étoit.
L'époux trouva près d'elle la soubrette,
Sans nuls atours qu'une simple cornette,
Bref, en état de ne lui point manquer [1].
L'heure arriva. Les amis contestèrent
Touchant le pas, et longtemps disputèrent.
L'époux ne fit l'honneur de la maison,
Tel compliment n'étant là de saison.
A trois beaux dés, pour le mieux, ils réglerent
Le précurseur, ainsi que de raison.
Ce fut l'ami. L'un et l'autre s'enferme
Dans cette cave, attendant de pied ferme
Madame Alix, qui ne vient nullement :
Trop bien la dame, en son lieu, s'en vint faire
Tout doucement le signal nécessaire.
On ouvre, on entre ; et sans retardement,
Sans lui donner le temps de reconnoître

1. Dans le texte des *OEuvres posthumes,* il n'y a point de vers pour rimer avec celui-ci, mais cette irrégularité n'existe pas dans le manuscrit ; on y lit :

Bref, en état de ne lui point manquer;
Même un clin d'œil qu'il put bien remarquer
L'en assura. Les amis disputèrent
Touchant le pas, et longtemps contestèrent.

Ceci, cela, l'erreur, le changement,
La différence enfin qui pouvoit être
Entre l'époux et son associé,
Avant qu'il pût aucun change paroître,
Au dieu d'Amour il fut sacrifié.
L'heureux ami n'eut pas toute la joie
Qu'il auroit eue en connoissant sa proie.
La dame avoit un peu plus de beauté,
Outre qu'il faut compter la qualité.
A peine fut cette scène achevée
Que l'autre acteur, par sa prompte arrivée,
Jette la dame en quelque étonnement :
Car, comme époux, comme Clidamant même,
Il ne montroit toujours si fréquemment
De cette ardeur l'emportement extrême.
On imputa cet excès de fureur
A la soubrette, et la dame en son cœur
Se proposa d'en dire sa pensée.

La fête étant de la sorte passée,
Du noir séjour ils n'eurent qu'à sortir.
L'associé des frais et du plaisir
S'en court en haut en certain vestibule;
Mais quand l'époux vit sa femme monter,
Et qu'elle eut vu l'ami se présenter,
On peut juger quel soupçon, quel scrupule,
Quelle surprise, eurent les pauvres gens.

Ni l'un ni l'autre ils n'avoient eu le temps
De composer leur mine et leur visage.
L'époux vit bien qu'il falloit être sage;
Mais sa moitié pensa tout découvrir.
J'en suis surpris : femmes savent mentir,
La moins habile en connoît la science [1].
Aucuns ont dit qu'Alix fit conscience
De n'avoir pas mieux gagné son argent,
Plaignant l'époux, et le dédommageant,
Et voulant bien mettre tout sur son compte.
Tout cela n'est que pour rendre le conte
Un peu meilleur. J'ai vu les gens mouvoir
Deux questions : l'une, c'est à savoir
Si l'époux fut du nombre des confrères,
A mon avis n'a point de fondement,
Puisque la dame et l'ami nullement
Ne prétendoient vaquer à ces mystères :
L'autre point est touchant le talion,
Et l'on demande en cette occasion
Si, pour user d'une juste vengeance,
Prétendre erreur et cause d'ignorance
A cette dame auroit été permis.
Bien que ce soit assez là mon avis,
La dame fut toujours inconsolable.

1 Var. *du manuscrit :*

J'en suis surpris : la plus sotte à mentir
Est très-habile et sait cette science.

Dieu gard de mal celles qu'en cas semblable
Il ne faudroit nullement consoler!
J'en connois bien qui n'en feroient que rire :
De celles-là je n'ose plus parler,
Et je ne vois rien des autres à dire.

FIN DE LA CINQUIÈME PARTIE.

REMARQUES

SUR

LES CONTES DE LA CINQUIÈME PARTIE.

I. *La Clochette.* L'origine de ce conte n'est pas connue. Le trait que raconte La Fontaine n'a rien qui puisse le rendre excusable. Le conteur disait ci-dessus :

> Ma gagnez,
> S'il se peut, les intéressés[1].

C'est bien le moins, en effet, et l'indulgence ne saurait franchir ces larges limites. Les derniers vers du conte suivant :

> Je crois qu'en ce temps-ci
> L'on feroit au Scamandre un très-méchant parti

s'appliqueraient plus justement encore au galant de la *Clochette.*

II. *Le Fleuve Scamandre.* Cette nouvelle est tirée de la dixième des lettres attribuées à Eschine. (Voyez *Œuvres complètes de Démosthènes et d'Eschine,* traduites par Auger, t. II, p. 638.)

1. Page 254.

Le Scamandre, fleuve de Mysie, en Asie, et voisin de l'Hellespont, prend sa source dans le mont Ida. On le nommait plus anciennement *Xanthe,* ce qui a fait dire à Homère (*Iliade*, ch. X, v. 53) que le nom de Xanthe appartenait à la langue des dieux, et celui de Scamandre à celle des hommes. Le Xanthe prit, dit-on, le nom de Scamandre après que Scamander s'y fut précipité dans un accès de délire que lui avait causé sa trop grande assiduité aux mystères de la mère des dieux. D'autres prétendent, au contraire, que le nom de Scamandre est le premier qu'ait porté ce fleuve, et qu'il fut nommé Σκάμμα ἄνδρος (fossio Herois) parce qu'Hercule, tourmenté par la soif, le fit jaillir en creusant la terre. Les anciens avaient pour ce fleuve un respect religieux. Hésiode lui donne l'épithète de divin : θεῖος Σκάμανδρος. On sait jusqu'à quel point les femmes surtout portaient cette vénération. Les jeunes filles de la Troade lui consacraient leur virginité et allaient s'y baigner la veille de leur mariage en prononçant cette formule : « Λάβε μου, Σκάμανδρε, τὴν παρθενίαν ; reçois, ô Scamandre, ma virginité. » Quelle était l'origine de cette coutume? Venait-elle de ce que l'on considérait le bain comme rigoureusement nécessaire la veille du mariage? Quoi qu'il en soit, l'anecdote mise en vers par La Fontaine est, selon toute apparence, une corruption de ces vieilles traditions dont le sens primitif était perdu.

III. *La Confidente sans le savoir, ou le Stratagème.* Imité de Boccace, journée III, nouvelle 3 du *Décaméron,* dont voici le sommaire.

« Sotto spezie di confessione e di purissima coscienza una donna innamorata d'un giovane, induce un solenne frate, senza avvedersene egli, a dar modo che il piacer di lei avesse intero effetto. »

C'est un solennel religieux (un solenne religioso) qui dans Boccace joue le rôle de Mme Alix. Il en est de même dans les *Nouvelles Récréations et joyeux Devis* de Bonaventure Des-

périers, nouvelle CXIV : « D'une finesse dont usa une jeune femme d'Orléans pour attirer à sa cordelle un jeune escollier qui luy plaisoit. »

Ce trait est aussi reproduit dans l'*Apologie pour Herodote* d'Henry Estienne, ch. xv Il est dans Bebelius, lib. III *Facet : De Astutia mulierum,* et dans un grand nombre de conteurs.

Lope de Vega, le grand auteur comique espagnol, en composa une comédie intitulée *la Discreta enamorada* (l'Amoureuse avisée). Lope de Vega substitua au solennel religieux un vieillard recherchant une jeune personne dont il veut faire sa femme, et qui est aimée par son fils. La jeune femme prie le vieillard de faire cesser les importunités de ce dernier. Enfin Molière a repris et perfectionné l'idée dans l'*École des maris.* Voyez la notice préliminaire de cette pièce dans notre édition de Molière, t. II, p. 224.

IV. *Le Remède.* Cette anecdote est une de celles dont la source se dérobe à nos recherches.

V. *Les Aveux indiscrets.* La source où La Fontaine a puisé ce trait, ce sont les contes de d'Ouville, où il se trouve sous ce titre : « Naïveté d'une dame à son mari la première nuit de ses noces. » Mais les facéties de ce genre remontent bien plus haut. Voyez *Poggii Faceliœ : Repensa merces; — Nicod. Frischlini Facetiœ : Par pari relatum ;* — la huitième des *Cent Nouvelles nouvelles du roi Louis XI;* — Malespini, *Ducento Novelle,* nov. 18; — Guillaume Bouchet, Sérée V, édition de Lyon, 1608, t. I, fol. 136, 171 et 173.

VI. *Le Quiproquo.* Une des histoires le plus souvent contées. On la trouve d'abord sous la forme d'un fabliau intitulé *le Meunier d'Aleus*[1]; puis dans les *Novelle di Franco Sacchetti,* nov. CCVI :

1. Legrand d'Aussy, t. III, p 256.

« Farinello da Rieti mugnajo, essendo innamorato di Monna Collagia, la moglie sua, sappiendolo, fa tanto che nella casa e nel letto di Monna Collagia entra, e per parte della donna amata Farinello va a giacere con lei, e credendo avere a fare con Monna Collagia, ha a fare con la moglie. » Le sommaire omet de dire que Farinello fait participer son ami Chiodio à sa bonne fortune.

Elle est deux fois dans les *Facéties* de Pogge, sous ce double titre : *Vir sibi cornua promovens* et *Quinque ova*[1]. Voyez en outre : les *Detti e Fatti piaccevoli del Guicciardini*, p. 103 ; — les *Cent Nouvelles nouvelles*, nouv. IX ; — l'*Heptaméron de la reine de Navarre*, nouv. VIII ; — le *Grand Parangon des Nouvelles nouvelles*, n° XXXV ; — les *Sérées* de Guillaume Bouchet. sérée VIII ; — Malespini, *Ducento Novelle*, nov. XCVI, part. 2 ; — les *Joco seria D. Othonis Melandri*, 1626, p. 298 ; — *Roger-Bontems en belle humeur*, XV[e] adventure ; — le *Facétieux Réveille-Matin*, 1654, p. 152 et 195 ; etc., etc.

On la retrouverait çà et là dans la littérature moderne ; elle fait le sujet d'un petit roman d'Eugène Scribe, intitulé *Maurice*.

1. Édit. 1798, t. I, p. 243 et 278.

APPENDICE.

I.

CONTES ATTRIBUÉS A LA FONTAINE.

Le recueil des Contes de La Fontaine a été grossi de nombreux morceaux qu'on lui a prêtés. On a commencé de son vivant même, et dans une édition sans date et sans nom de libraire, qui paraît une contrefaçon de l'édition parisienne de 1669, on a inséré cinq contes dont voici les titres : *le Miaulement des chattes, l'Enfant, Colin, l'Espagnol, Il vaut mieux manger du lard que de mourir de faim.*

Les éditeurs de Hollande qui continuèrent à imprimer le recueil des contes après la mort de La Fontaine cherchèrent à donner du prix à quelques-unes de leurs éditions en y insérant de nouveaux contes. L'édition de 1710 (Amsterdam, Henry Desbordes, 2 vol. petit in-8°) lui attribue des contes intitulés *l'Oiseau en cage, les Deux Compères, les Noces de Guillot, les Opilations de Sylvie, le Duc d'Albe.*

L'édition de 1718 (Amsterdam, Henry Desbordes, deux volumes petit in-12), sans parler des *Quiproquo* qu'elle eut raison de recueillir, ajoute à l'œuvre de La Fontaine le *Con-*

trat, la *Couturière,* le *Gascon,* la *Cruche, Promettre est un et tenir est un autre,* et enfin le *Rossignol,* qui est le même conte que l'*Oiseau en cage* de l'édition de 1710, auquel on a ajouté un prologue de vingt-trois vers. L'éditeur nous prévient dans sa préface qu'il n'est pas certain que tous ces contes aient été composés par La Fontaine, et nous verrons qu'il avait grandement raison de faire ces réserves.

En 1732, sous la rubrique d'Amsterdam et d'Étienne Lucas, libraire de cette ville, on fit une nouvelle édition qui non-seulement reproduit les contes attribués à La Fontaine par l'éditeur de 1718, mais y ajoute un conte intitulé *le Coup de corne.*

En 1748, l'édition de Londres, 2 vol. in-12, reproduit la *Couturière,* le *Gascon,* la *Cruche* et le *Rossignol,* « qui, dit l'éditeur, n'approchent que médiocrement des contes de La Fontaine ». Le *Contrat* se trouve compris parmi ceux qu'on ne lui conteste pas.

Dans le *Voyage de M. de Cléville* (Londres, 1750, in-12), un conte intitulé *les Effets de la nature* est attribué à La Fontaine. On l'y trouve à la page 31 sous ce titre : *Essai de conte,* qui semble donner un démenti à l'avis au lecteur qui le précède, et qui est ainsi conçu : « Quoique tous les ouvrages des grands hommes ne soient pas parfaits, dans ceux qu'ils regardent eux-mêmes comme indignes de leur appartenir on trouve cependant toujours ces traits brillants qui les caractérisent. Le conte qu'on va lire est le premier que le fameux La Fontaine ait rimé. Je le tiens d'un fort honnête homme qui avait eu des liaisons intimes avec lui, mais je tais son nom par respect pour sa famille, qui tient un rang considérable dans l'Église et dans la robe. Je me flatte que le lecteur me saura quelque gré de faire voir la lumière à une pièce qui pourra l'instruire en l'amusant. »

Cette déclaration n'est pas faite pour inspirer confiance.

Enfin M. P. Lacroix a ajouté à cette suite de productions

apocryphes, dans l'édition des Contes qu'il donna en 1858, les *Deux Testaments* extraits des manuscrits de Trallage, et, dans ses *Œuvres inédites de La Fontaine* (1863, L. Hachette et Ci, in-8°), *Gros Jean et son curé* et le *Procès en impuissance,* tirés tous deux d'un *Recueil de pièces galantes tant en prose qu'en vers* (Utrecht, Antoine Schouten, 1699, petit in-12).

Ce sont, en tout, vingt contes qui ont été, depuis le xviie siècle jusqu'à nos jours, annexés au recueil de La Fontaine. Nous ne croyons pas inutile de reproduire ici la plus grande partie de ces contes, afin de mettre le lecteur à même de juger ces additions successives. La première série de ces contes, c'est-à-dire ceux de l'édition contemporaine de l'auteur, de l'édition hollandaise de 1710 et de celle de 1718, en tout quinze contes, ont pour eux d'avoir été joints à l'œuvre de La Fontaine, les uns de son vivant, les autres peu de temps après sa mort. Nous refusons d'accueillir et le *Coup de corne,* qui est informe et d'une grossièreté tout à fait révoltante, et les *Effets de la Nature,* qui trahissent beaucoup trop la supercherie de l'imitateur. Nous réimprimons les *Deux Testaments,* qui racontent une anecdote contemporaine arrivée vers 1688. Si nous nous en rapportons à M. Paul Lacroix, il existe une copie de cette pièce dans un recueil manuscrit de Loménie de Brienne, avec cette note : « On attribue ce conte à M. de La Fontaine, et la chose est vraie à la lettre. Cette histoire vient d'arriver aux prêtres de la mission de Saint-Lazare à Paris, à qui Mme Falentin a donné, de concert avec son mari, tous ses biens. Le fait est certain. Pour le style, il a beaucoup de l'air de celui de La Fontaine, et je ne voudrois pas dire que ce conte ne fût pas de lui, mais je ne voudrais pas aussi assurer qu'il en est. » Il nous semble que, précisément à cause du bruit que dut faire l'événement dans le public, si La Fontaine, alors dans toute sa réputation, avait rimé l'historiette, il n'y aurait pas d'incertitude à cet égard. Mais il suffit que le nom du poëte y ait été rattaché plus ou moins légèrement par un

contemporain, pour qu'il y ait intérêt à mettre l'œuvre sous les yeux du lecteur. Le texte est celui publié par M. Paul Lacroix. Nous donnons aussi *Gros Jean et son curé* et le *Procès en impuissance,* d'après le même éditeur.

I.

MIAULEMENT DES CHATTES[1].

Jadis une chatte, animée
D'une amoureuse et pétulante ardeur,
Cherchoit partout un chat vigoureux et ribleur[2],
Pour éteindre le feu qui l'avoit enflammée.
A cet effet, parcourant les greniers,
Les galetas, les caves, les celliers,
Par mille cris elle se fait entendre,
Lorsqu'en même temps va descendre
Du toit voisin un chat aventurier,
Qui, serviteur d'un trop avare maître,
Cherchoit partout de quoi repaître,
Ne pouvant au logis, quoique adroit au métier,
Tromper l'œil vigilant d'une habile servante.
Ce chat, dis-je, poussé par une faim pressante,
Ne songeant rien moins qu'à l'amour,
Trouva cependant notre chatte,
Qui l'étreint, le baise, le flatte,
Le caresse et lui fait la cour.
L'aventurier, voyant cette chatte importune
Qui le presse pour le déduit,
Se sert de sa bonne fortune,
Et la grimpe sans faire bruit.

1. Il y a *mioulement* dans le texte.
2. Coureur de nuit.

Elle-même, observant un paisible silence,
Et songeant seulement d'assouvir son désir,
Attend avec impatience
Le doux moment de l'amoureux plaisir.
Mais la faim, sur l'amour remportant l'avantage
Fit quitter au matou le plaisant badinage :
Car, pendant ce même moment,
Un rat passant, le chat quitte la chatte,
Poursuit le rat et l'atteint de sa patte,
Et loin de là le mange goulûment.
La chatte, se voyant ainsi vilipendée,
De honte et de rage obsédée,
Se sauve, et court, de maison en maison,
Aux chattes d'alentour conter son aventure;
Se plaint du fait et de l'injure,
Et demande conseil pour en avoir raison.
Entre elles sur-le-champ se fit une assemblée
Où l'on donna conseil à la chatte troublée
De dissimuler son tourment;
Mais afin d'éviter désormais telle injure.
D'un mutuel consentement
On prit dès lors cette mesure,
Savoir : qu'en l'amoureux déduit,
Et lorsque le plaisir chatouille, presse, flatte,
A l'avenir grande et petite chatte
Pou seroit de grands cris, et feroit un tel bruit
Qu'aucun rat, le jour ni la nuit,
Par sa téméraire présence,
N'oseroit, de leurs doux désirs
Et de leurs amoureux plaisirs,
Troubler l'aimable jouissance.
Cela dit et conclu, chacune, sur sa foi,
Jura d'observer cette loi,
Et d'en avertir les absentes,

Bonnes amies et parentes.
Ainsi, depuis ce remarquable jour,
Les chattes, dans le fort du plaisir de l'amour,
Par mille cris se font entendre,
Sans que jusqu'à présent personne ait pu comprendre
L'extravagant sujet de leur miaulements,
Qui les met à couvert de tels événements.

II.

L'ENFANT.

Un châtelain ou juge de village,
Homme ribaud et vigoureux,
Entretenoit un commerce amoureux,
Sous prétexte de compérage [1],
Avec la femme d'un bon paysan,
Femme blanche, ferme, rablée,
Grasse, dodue et potelée,
Trop belle enfin pour un manant,
Puisque dessous la grosse bure
Elle cachoit certains appas
Que souvent on ne trouve pas
En des femmes qui font figure
Et qui portent le taffetas.
Le rusé châtelain avoit la prévoyance
De ménager le temps et la saison :
Car du manant il épioit l'absence,
Pour faire avec toute assurance
La besogne de la maison

1. Il y a dans le texte : Sous prétexte de son compérage.

Ainsi prenant ses affaires à l'aise,
Dessus le lit un enfant de cinq ans
Qui regardoit le passe-temps,
Il apaisoit son amoureuse braise.
Avint un jour (il ne m'en souvient pas
Si c'étoit ou dimanche ou fête),
Que notre châtelain à son logis s'arrête,
Sans doute pour quelque embarras,
Ou par un effet de paresse[1],
Si bien qu'il vient tard à la messe;
Et, tout le peuple étant à deux genoux,
Il fallut, pour prendre sa place,
Qu'il passât au milieu de cette populace,
Et qu'il fût vu, par ce moyen, de tous.
La femme du manant, dedans la même église
Tenoit par la main son enfant,
Et, sans témoigner de surprise,
S'aperçut bien de son galant,
Et de rien ne fit pas semblant.
Mais pour l'enfant, regardant le compère,
Crut bonnement que son parrain
Feroit ce qu'au logis il lui avoit vu faire[2].
A cet effet, il s'écria soudain:
« Mettez-vous sur le lit, ma mère,
Voilà monsieur le châtelain ! »

1. Il y a dans le texte : Ou par un effet amoureux de paresse.
2. Walkenaer a corrigé ainsi :

Feroit ce qu'au logis il le vit souvent faire.

III.

COLIN.

Colin, faisant préparer sa maison
Pour recevoir son épousée,
Trouva sa servante Alison
Au plaisir de l'amour fortement disposée.
Sans perdre le temps à songer,
Il se servit de l'heure du berger,
Et commençoit l'amoureux badinage,
Quand sa mère, arrivant, le surprit sur le fait,
Et lui dit: « Insolent! ce soir, à ton souhait,
N'auras-tu pas un joli pucelage? »
Colin, sans s'étonner, dit: « Ma mère, tout beau!
Ne vous mettez pas en colère:
Je ne gâte point le mystère.
J'aiguise seulement pour ce soir mon couteau. »

IV.

L'ESPAGNOL.

Un Espagnol avoit dans sa maison
Une peste, une fausse lame,
Un diable familier, c'est-à-dire une femme
Qui n'entendoit ni rime ni raison.

En vain, pour la rendre docile,
Ce mari, passable escrimeur,
Employoit dans le lit sa force et sa vigueur;
Il trouvoit cependant son remède inutile.
Il consultoit ses amis, ses parents,
Qui, juges de leurs différends,
Terminoient parfois leurs querelles,
Mais qui, lassés de voir et naître et pulluler
Des riottes[1] continuelles,
Ne voulurent plus s'en mêler.
Il fut contraint de prendre patience,
Et d'imiter ces oiseaux passagers
Qui, bâtissant leurs nids même dans les clochers,
Ont une si forte assurance
Que, sans s'étonner du grand bruit,
Ils entendent le son des cloches,
Et ne craignent pas les approches
Des gens qui sonnent jour et nuit.
Notre Espagnol, en savant politique,
Méditant donc un remède à ses maux,
Dissimuloit sa peine et ses travaux,
Et caressoit son diable domestique,
Quand il lui vint un affaire pressant[2]
Qui le contraignit d'entreprendre,
Sans différer et sans attendre,
Un voyage vers le Levant.
Il dresse, à cet effet, son petit équipage,
Et prépare, pour son voyage,
Tout ce qu'il croit qui lui fera besoin.
Mais sa femme, par un caprice,
Dit qu'elle veut l'accompagner si loin,

1. Querelles, débats bruyants.
2. Le mot *affaire* était autrefois du genre masculin.

Et ne le point quitter, pour lui rendre service.
L'Espagnol, étonné du dessein surprenant,
S'oppose en vain, dit qu'elle est une bête ;
Mais les femmes ont une tête :
Il fallut consentir, malgré son sentiment.
Les voilà donc qui quittent le rivage,
Embarqués dans un bon vaisseau
Qui par sa vitesse fend l'eau,
Et semble terminer promptement le voyage ;
Lorsque les vents, en augmentant les flots,
Forment une telle tourmente
Que les plus hardis matelots
Chancellent en voyant une perte évidente.
Le commandant, pour sauver le vaisseau,
Ordonne de jeter en l'eau
Toutes les choses plus pesantes.
La crainte d'une affreuse mort
Fait obéir, et l'on jette d'abord
Les hardes bonnes et méchantes.
Notre Espagnol, bien plus obéissant,
Voyant l'occasion favorable et propice,
Jette dans la mer, à l'instant,
Sa femme ou bien son étui de malice.
Le vent et le trouble cessé,
Le commandant prend connoissance,
Avec raison, de ce qui s'est passé,
Et veut d'un tel mari punir la violence ;
Mais l'Espagnol, interrogé, répond
Que c'est à tort qu'on lui veut faire affront,
Et jouant bien son personnage,
Il dit : « Ayant jeté ma femme dans la mer,
J'ai obéi ! Me faut-il donc blâmer?
Rien ne me pesoit davantage. »

V

IL VAUT MIEUX MANGER DU LARD

QUE MOURIR DE FAIM

Fabrice, dès longtemps, près d'une belle dame,
Tiroit de la poudre aux moineaux :
Et quoiqu'il fît et festins et cadeaux.
L'ingrate cependant se moquoit de sa flamme :
Exagérant sa forte passion,
L'excès de son ardeur, la grandeur de sa peine,
Il la trouvoit plus inhumaine,
Et son amour tournoit à sa confusion.
Un jour enfin, lassé de sa persévérance,
Voulant de son amour avoir la récompense,
Chez elle il s'en alla pour la pousser à bout ;
Mais il y rencontra seulement la servante,
Qui, plus douce et plus indulgente.
Facilement lui permit tout.
Ce doux combat, cette amoureuse lice
Plut tant au vigoureux Fabrice
Qu'il ne manquoit, ou de jour ou de nuit,
Sous prétexte de voir son ingrate maîtresse,
De faire naître avec adresse
Un rendez-vous pour l'amoureux déduit ;
Mais quoiqu'il eût les yeux à l'erte [1],
L'affaire, par malheur, fut un jour découverte,
Et la maîtresse avec juste raison :

1 Au guet; en italien, *a l'erta;* d'où le mot *alerte*

« Quoi ! vous venez, ô Fabrice, dit-elle,
Me faire tenir la chandelle
Pour vos plaisirs, jusque dans ma maison
Encore, si cette servante
Étoit d'une beauté charmante,
J'excuserois peut-être votre erreur :
Mais une petite souillarde,
Une laidron, une bavarde !
Il y va trop de votre honneur ! »
Fabrice, voyant donc qu'on lui chantoit sa gamme,
Poussé d'un dépit amoureux,
Répondit : « Il est vrai, j'ai failli ; mais, madame,
Ne suis-je pas bien malheureux ?
Pour vos beaux yeux je soupire sans cesse
Sans obtenir une seule caresse ;
M'avez-vous soulagé même d'un doux regard ?
Faisant ce que j'ai fait, l'offense est-elle grande
Et ne vaut-il pas mieux se repaître de lard
Que de mourir de faim près d'une bonne viande ? »

VI.

LES DEUX COMPÈRES.

CONTE TIRÉ DES CENT NOUVELLES NOUVELLES [1].

L'amitié, de tous temps, fut le lien des hommes ;
De tous temps, on a vu des illustres amis

1. Cette indication est fausse : il en est de même pour les prétendues sources des contes suivants, qui n'ont rien de commun avec Boccace, Marot, Machiavel, etc.

Se tenir plus qu'ils ne s'étoient promis,
Et pour de petits prêts rendre de grosses sommes.
Mais l'on n'est pas toujours heureux
Lorsque l'on est si généreux :
Car celui qui, par pure offrande,
Donne plus qu'on ne lui demande,
Est fort sujet à recevoir
Bien plus qu'il ne vouloit avoir ;
Témoin compère George et le compère Blaise,
Qui n'eurent pas sujet d'être fort aise
Des avis qu'ils s'étoient donnés,
Dont ils furent fort étonnés
Et dont ils eurent de la honte.
Je vais vous en faire le conte.

Les filles bien souvent se dérangent un peu.
Surtout à certain âge où le sang leur pétille,
Où dans le front les yeux leur brille,
Enfin lorsque l'amour leur fait sentir son feu.
Compère Blaise en avoit une.
Qui cherchoit déjà sa fortune,
Et qui mangeoit des yeux les venants et allants,
Pour se procurer des galants,
Non pas de ceux desquels on joue à la toupie,
Mais dont l'on joue à d'autres jeux
Que savent bien les amoureux.
Elle s'acquit enfin un drôle vigoureux
Et qui n'avoit pas la roupie.
George s'en aperçut, et les vit plusieurs fois
Qui s'entre-chatouilloient les doigts.
Il crut devoir en avertir le père :
« Je suis trop votre ami, lui dit-il, mon compère.
Pour ne pas vous donner avis
De tout ce qui vous touche et qui peut avoir suite :

Votre fille a plusieurs amis;
Mais surtout un, qu'il faudra qu'elle évite :
Richard est riche; il n'est que trop bien fait;
Mais ce n'est pas là votre fait,
Car vous savez bien que ce drille
N'est pas dans le dessein d'épouser votre fille :
Elle n'est pas de sa condition ;
Vous devriez empêcher la conversation.
J'ai pourtant aperçu qu'elle en étoit coiffée :
Richard pourroit avoir été trouver la fée
Pour un philtre amoureux, pour un sort, que sait-on?
Il est bon d'écouter le vieux Qu'en dira-t-on ;
Votre fille est coquette un peu, ne vous déplaise.
— Grand merci de l'avis, répond compère Blaise,
Je suivrai vos conseils. » A quelques jours de là,
Blaise rencontra George, et ainsi lui parla :
« Vous m'avez averti des amours de ma fille ;
Je vous suis obligé des soins de ma famille ;
Et je serois ingrat en ne vous disant pas
Un certain cas
Qui grandement vous touche ;
Mais je crains bien qu'aussi vous ne preniez la mouche :
Car en effet,
Il n'est plus de remède, et le mal est tout fait.
— Non, parlez hardiment, dit le compère George ;
Je n'en sonnerai mot, ou le diable m'égorge !
— Puisque vous me le permettez,
Dit Blaise, et que vous promettez
De n'en avoir jamais contre moi de rancune,
Je vous dirai sans fourbe aucune
Que Jeanne vous a fait gros oiseau du printemps [1].
Chez la grosse Cateau, souvent, à la maraude,

1. Le coucou, qui ne paraît et ne chante qu'au printemps.

Elle s'en va prendre ses passe-temps.
Vous connoissez bien la ribaude ?
Mettez-y l'ordre, ou bien vous vous déshonorez,
Je vous en avertis, compère.
— Vous en avez menti, répond George en colère,
Et vous me prouverez
Que ma femme a hanté chez une m.........,
Ou vous éprouverez
La vigueur de mon bras ! — Vous me cherchez querelle,
Dit Blaise, et vous fâchez, contre votre serment?
Si je la vis moi-même avecque son amant,
Que direz-vous?

GEORGE.

Pour un époux,
Cela passe le mot pour rire.
Il me le faut prouver et me le faire dire :
Autrement, point d'amis.

BLAISE.

Je suis d'un autre avis,
Et si vous voulez faire
Ce que je vous dirai, dès cette même nuit,
Elle-même fera le détail de l'affaire.
Et nous éviterons le bruit.
— Je le veux, » répond George. Et, s'étant bien instruit
Du personnage qu'il doit faire.
Ils attendent la nuit
Pour découvrir tout le mystère.
Blaise se cache sous le lit
Avant que Jeanne fût couchée ;
Jeanne vient et se couche, et son époux aussi ;
Mais d'une posture fâchée,
Comme un homme plein de souci :
Il lui tourne le dos, soupire, crache, tousse :
Elle veut l'embrasser, il la repousse.

JEANNE.

Qu'avez-vous donc, mon cher époux ?
Vous trouveriez-vous mal ? Vous prenez des airs mornes !

GEORGE.

Va, n'augmente pas mon courroux,
Ou je pourrois passer les bornes,
Et te rouer de mille coups !

JEANNE.

Eh! quoi donc ? Êtes-vous jaloux ?

GEORGE.

Je suis bien pis, car j'ai des cornes,
Puisque tu cours le guilledou.

JEANNE.

Quoi ! mon époux, êtes-vous fou ?

GEORGE.

C'est toi, mordieu! sur ma parole,
Qui n'est qu'une impudique folle !
Chez la grosse Cateau vas-tu pas au bocan [1] ?

JEANNE.

Ah! comment? Quoi? Avec qui ? Quand?
Je n'y fus jamais de ma vie.
Je suis une femme d'honneur...
Je vous défie
De me nommer le rapporteur?

GEORGE.

Jures-en donc, mais de la bonne sorte.

JEANNE.

Non, je n'y fus jamais, ou le diable m'emporte !

GEORGE.

Menteuse! Après un tel serment,
Oserois-tu tant seulement
Aller d'ici jusqu'à la porte?

1. On dirait aujourd'hui *boucan*, lieu où l'on fume la viande ; au figuré, lieu de débauche.

JEANNE.

Oui-da, j'y vais, tout de ce pas. »
Cela dit, elle met un de ses pieds à bas,
D'une effronterie incroyable;
Blaise saisit la jambe, et l'empoigne bien fort;
Elle, plus pâle que la mort,
Se croit entre les mains du diable,
Saute au cou du mari, lui demande pardon,
S'accroche à lui, le mouille de ses larmes,
Car c'étoient là les seules armes
Qu'elle avoit pour sortir des griffes du démon
Et de ses cruelles alarmes.
« Hélas! dit-elle en rehaussant sa voix,
Je n'y fus jamais qu'une fois;
Encor n'y fus-je pas trop aise!
J'y pris peu de contentement;
Et j'y allois tant seulement
Pour tenir compagnie à la femme de Blaise,
Qui tous les jours y va pour y voir son amant. »
Jugez un peu de la surprise
Du pauvre Blaise sous le lit,
Quand clairement il entendit
Ce que la commère avoit dit!
Le cœur lui faut : il lâche prise;
Lors Jeanne, délivrée, approche son époux,
Le caresse, le baise, et tendrement l'embrasse:
« Mon mari, raccommodons-nous!
Une première faute est digne d'une grâce;
Je n'aimerai jamais que vous
Dans tout le reste de ma vie.
Pardonnez-moi, je vous en prie! »
Cependant George est toujours sourd,
Et dès le matin qu'il fit jour
L'on vit l'un et l'autre compère

S'accoster de grande colère.
George dit : « Qu'aviez-vous sur ma femme à chercher?
— Et vous, répondit Blaise, à rechercher
Sur la conduite de mes filles?
Laissons les secrets des familles;
J'en tiens bien plus que vous!
Cependant vengeons-nous
Sur la grosse Cateau, qui tient b..... infâme:
Il faut couper le nez de cette sale dame!

GEORGE.

Allons, je le veux bien.

BLAISE.

Mais attendez, n'en faisons rien :
Un procès on nous pourroit faire.
Allons plutôt au commissaire:
Nous lui conterons notre affaire;
Il réparera notre honneur.

GEORGE.

Allons chercher un procureur;
Disons-lui nos raisons.

BLAISE.

Oui-da, je vous en prie,
Faut-il à tant de gens dire notre infamie?
Croyez-moi, nous ferons bien mieux
De laisser la vengeance aux dieux,
Pour ne pas apprêter au public à médire,
Et de nous à s'en rire :
Car vous savez bien qu'en tel cas
Le voisin ne s'épargne pas.
Il faut mettre en repos nos âmes
Sur la conduite de nos femmes.
Allons-nous-en, ne disons rien ;
Car j'ai lu d'autrefois, dans certaine sentence
Ou traité de l'art de prudence,

Qu'en tel cas le meilleur est de ne dire mot :
Car qui de son malheur a pleine connoissance,
S'il se tait, est cocu ; s'il éclate, est un sot.

VII

LES NOCES DE GUILLOT.

CONTE TIRÉ DE MACHIAVEL.

Dans les noces toujours se disent les bons mots,
Car la joie et l'amour vont d'une même route :
Tous deux ouvrent l'esprit sans doute ;
Et si dans ces endroits il s'y fait quelques sots,
Si l'on y voit germer les têtes
Des bêtes,
C'est pour le compte des traitants ;
Car le reste des assistants
Ne songe qu'à manger et rire.
Sur ce sujet, il me souvient
D'un conte qu'on m'a fait, qui fort à propos vient,
Et, tel qu'on me l'a fait, je m'en vais vous le dire.
Aux noces d'un certain Guillot,
Je ne sais s'il y fut fait sot ;
Mais je sais que grosse cohorte
De gens de différente sorte
Et de différent sexe aussi,
Y gob a maint chasse-souci [1] ;
Surtout de certaines commères,
Fort friandes des bonnes chères,

1. Ce sont sans doute des verres de vin, des rasades

Et de certains encolletés[1]
S'y tinrent tous pour invités,
Car la fête jamais ne se trouveroit bonne,
Surtout quand femme il y a,
Si quelque abbé n'assistoit en personne,
Pour entonner l'ALLELUIA,
Ou pour cajoler. Tant y a
Que dans cette noce-ci
Trois commères sans souci,
Un homme et sa femme aussi,
Et certain porte-soutane,
S'y trouvèrent en caravane.
L'abbé étoit rêveur, triste comme la mort;
Mais il n'avoit pas tout le tort,
Puisque l'on enlève sa mie :
C'est sa tonton qui se marie.
C'étoit assez pour en devenir fol,
Et pour s'aller casser le col.
Enfin, après bon vin, bon pain et bonne chère,
La femme parla la première;
De la nouvelle épouse elle dit les bijoux,
La dot qu'elle porte à l'époux,
Ses fonds, ses biens et ses chevances,
Ses qualités, ses alliances,
Enfin que les conjoints sont à jamais heureux.
« Il n'est que moi de malheureux,
Dit le mari d'un ton fort pitoyable;
Tu ne m'as pas porté la corne d'un seul diable[2]...
— Écoutez-le! dit la femme en courroux;
Sachez, mon très-ingrat époux,
Que je n'ai pas porté la corne d'un seul diable,

1. *Petits-collets*, abbés sans abbaye.

2. Cette expression proverbiale équivalait sans doute à *corne d'abondance*. On disait de même : « Le diable pourrait mourir que je n'hériterais pas de ses cornes.

Mais mille cornes d'autres gens,
Dont nous tirons bien de l'argent. »
Cependant la commère Aimée,
Du jus de Bacchus animée,
Lors s'écrie en riant : « Je vois en ce réduit
Un lit,
Qui servira toute la nuit,
De champ à sanglante bataille,
Mais pourtant de celles qu'on baille
Sans grand courroux et sans grand bruit.
Nos champions déjà semblent se mettre en ordre :
Leurs yeux commencent leur débat :
Ils se défient au combat,
Ils enragent de s'entre-mordre,
Et comme de vrais inhumains,
Ils désirent d'en être aux mains.
Voyez comme les yeux leur brillent !
Pour le combat comme ils pétillent !
Je crains qu'en cette occasion
Il n'y ait quelque effusion
De sang humain ou de quelque autre chose,
Qu'ici vous étaler je n'ose.
— Oh! pour moi, Lucrèce reprit,
Je n'ai pas beaucoup de l'esprit;
Mais je n'ai jamais pu comprendre
Comme une jeune fille, et délicate et tendre,
Peut se résoudre de coucher
Avec un garçon en chemise,
Et je serois bien entreprise
S'il me venoit ainsi toucher[1].
— Voyez-vous la sainte Nitouche[2]!

1. Conf. les *Femmes savantes* de Molière, acte I, scène 1.
2. Le texte de 1710 porte *Mitouche*, comme le peuple le dit encore.

Interrompit Clarisse à ce moment;
Vous ne diriez pas qu'elle y touche!
Elle fait la petite bouche,
Mais on sait bien ses sentiments;
Elle préfère les serments
De ses amants
A tous les actes de notaire.
Mais ce n'est pas là tout l'affaire,
Continua Clarisse, et d'un ton goguenard;
Car je gage une grosse somme
Qu'elle va refuser un parfait honnête homme,
De peur d'épouser un cornard!
— Eh! tout doux, ma bonne commère?
Répondit Lucrèce en colère,
Retenez mieux votre courroux:
Que mon fait point ne vous tourmente!
Je n'en agis point comme vous,
Qui, dès lors que le cocu chante [1],
N'oseriez approcher un bois
Sans prendre une grande épouvante,
Croyant de votre époux entendre alors la voix. »
Aussitôt la commère Aimée,
En voyant les fers s'échauffer,
Que leur bile étoit enflammée,
Qu'elles alloient se décoiffer,
S'avisa, en femme de bien,
D'y mettre ordre en rompant le chien [2]:
« Quoi! vous ne dites rien, dit-elle, mon compère
(En s'adressant à messire l'abbé)?
Oh! vous ne nous estimez guère!

1. Le coucou.

2. *Rompre les chiens*, c'était interrompre le cours de la conversation, la faire changer brusquement de sujet.

Vous n'avez point encor parlé?
Quittez-moi cette humeur et taciturne et morne :
Car à vous voir ne dire mot,
L'on vous prendroit bien pour un sot;
Oui, l'on diroit d'abord que vous avez pris corne.
Quittez-moi cet air de soupir!
Çà, çà, pour me faire plaisir,
Faites-moi vite un petit conte!...
— Madame, dit l'abbé, trop d'honneur me fait honte,
Et sans doute vous vous trompez :
Je ne suis ni marquis ni comte ;
Faire je ne vous puis que des petits abbés.
Cette nouvelle épouse en sait bien quelque chose. »
A tant finit ici la glose;
Car l'on finit bientôt, bientôt on s'en alla,
Et de ceci ni de cela
Jamais personne ne parla.

VIII.

LES OPILATIONS DE SYLVIE.

TIRÉ DES CENT NOUVELLES NOUVELLES.

Sylvie, autrefois opilée,
Avoit repris un teint si frais
Que Chloris, en étant charmée,
S'en vint sur ce sujet l'entretenir exprès.
Chloris a ses raisons pour consulter Sylvie :
Elle sentoit venir la même maladie,
Et vouloit y trouver un remède certain.

« Que vous avez changé! lui dit-elle, ma mie,
Et que je vous trouvai jolie,
En vous rencontrant ce matin!
Depuis que vous voyez l'épouse de Clymène,
Sans doute par sa belle humeur
Elle aura ramené la joie en votre cœur?
Elle en aura chassé ce qui lui faisoit peine?
— Mon mal, répond Sylvie, est à présent guéri;
Ce n'est pas, grand merci! l'enjoûment de Clymène,
Mais la vigueur de son mari. »

IX.

LE DUC D'ALBE.

NOUVELLE TIRÉE DE MAROT [1].

Le duc d'Albe, dit-on, homme à grand'bigotaire [2]
(J'entends parler du favori
Du fameux Charles-Quint), fut d'humeur tant austère
Que l'on publie encor qu'il n'avoit jamais ri.
Si sais-je bien pourtant tout le contraire,
Puisque j'ai lu, dans certain commentaire,
Ou vieux grimoire
D'histoire,

1. Nous rappelons la note faite précédemment sur les prétendues sources attribuées à ces contes de l'édition de 1710.

2. Dans le temps des barbes en éventail, on accommodait sa barbe le soir, et, pour qu'elle ne se dérangeât point la nuit, on l'enfermait dans une espèce de bourse faite exprès, et cette bourse s'appelait *bigotelle* ou *bigotère*. L'auteur désigne ainsi le contenu et non le contenant, et emploie ce mot dans le sens de grande barbe en éventail.

Qu'un jour il a ri fortement,
Et je vais vous dire comment.

Certain jour de fête, en décembre,
Son valet, son homme de chambre,
Jeune homme à ne pas mépriser.
Étant venu pour le raser,
Et sa bigotaire friser,
L'ayant placé bien à son aise
Sur une riche et molle chaise,
Sous son menton attache un linge blanc et net.
Met ses cheveux sous son bonnet,
Puis descend à l'office y chercher de l'eau chaude;
Mais il n'y trouva, ce dit-on,
Ni cuisinier ni marmiton :
Tous étoient allés à maraude;
Ce fut à lui d'aller au potager[1]
Faire chauffer son eau. Pendant qu'elle y pétille,
Tournant la tête, au travers d'une grille
Qui répond au garde-manger,
Il voit certain objet qui n'est pas étranger,
Car du maître d'hôtel c'étoit l'aimable fille,
Qui le fait souvent enrager.
Lora, c'étoit son nom; son humeur, fort coquette;
Et Joseph lui faisoit l'amour;
Mais la fine soubrette
Lui jouoit toujours quelque tour
Lorsqu'il s'en approchoit pour lui conter fleurette.
Lora, de son côté,
Regardoit du poisson qu'on avoit apporté,
Et prenant un brochet d'une fort belle taille :
« Voyez, ce dit-elle au garçon;

1. Fourneau où se fait le potage, pot-au-feu

Voilà t-il pas un beau poisson?
— Il est beau, répond-il; mais il est plein d'écailles :
J'en porte un qui n'est pas ni si grand ni si gros :
Mais qui n'a point plus d'écailles que d'os;
Aussi vaut-il bien mieux... Ne crois pas que je raille ;
Il est plus savoureux que ni perdrix ni caille :
Jamais on ne put voir un morceau si friand.
— Vous avez un poisson? dit la belle en riant,
Montrez-le moi, je vous en prie,
Car de le voir je meurs d'envie. »
Joseph, sans faire de façon,
De la grille s'approche,
Et, tout à côté de sa poche,
Va sortir un certain poisson
Que bientôt le brochet accroche :
Ainsi Joseph fut pris par son propre hameçon.

Dans ce temps, le duc d'Albe, ennuyé tant d'attendre,
S'avisa de descendre
Pour voir ce que faisoit son maraud de garçon,
Jurant entre ses dents qu'il l'alloit faire pendre ;
Mais, quand il vit la plaisante façon
Dont le drôle était pris, d'abord il se retire,
Ne pouvant s'empêcher de rire.
Ainsi cet homme tant vanté
Perdit, pour ce moment, toute sa gravité :
Aussi, dans pareille aventure,
Un hypocondre eût ri, ne fût-il qu'en peinture.

X.

LE CONTRAT.

Le malheur des maris, les bons tours des Agnès[1],
Ont été de tout temps le sujet de la fable;
Ce fertile sujet ne tarira jamais,
C'est une source inépuisable :
A de pareils malheurs tous hommes sont sujets;
Tel qui s'en croit exempt est tout seul à le croire;
Tel rit d'une ruse d'amour
Qui doit devenir à son tour
Le risible sujet d'une semblable histoire.
D'un tel revers se laisser accabler
Est, à mon gré, sottise toute pure;
Celui dont j'écris l'aventure
Trouva dans son malheur de quoi se consoler.

Certain riche bourgeois, s'étant mis en ménage,
N'eut pas l'ennui d'attendre trop longtemps
Les doux fruits du mariage;
Sa femme lui donna bientôt deux beaux enfants,
Une fille d'abord, un garçon dans la suite.
Le fils, devenu grand, fut mis sous la conduite
D'un précepteur; non pas de ces pédants
Dont l'aspect est rude et sauvage;
Celui ci, gentil personnage.

1. Depuis la comédie de Molière, *l'École des Femmes*, ce nom d'*Agnès* a servi à désigner les ingénues.

Grand maître ès arts, surtout en l'art d'aimer,
Du beau monde avoit quelque usage,
Chantoit bien et savoit charmer;
Et, s'il faut déclarer tout le secret mystère,
Amour, dit-on, l'avoit fait précepteur :
Il ne s'étoit introduit près du frère
Que pour voir de plus près la sœur.
Il obtient tout ce qu'il désire,
Sous ce trompeur déguisement.
Bon précepteur, fidèle amant,
Soit qu'il régente ou qu'il soupire,
Il réussit également.
Déjà son jeune pupile [1]
Explique Horace et Virgile;
Et déjà la beauté qui fait tous ses désirs
Sait le langage des soupirs;
Notre maître en galanterie
Très-bien lui fit pratiquer ses leçons :
Cette pratique aussitôt fut suivie
De maux de cœur, de pâmoisons,
Non sans donner de terribles soupçons
Du sujet de la maladie.
Enfin tout se découvre, et le père, irrité,
Menace, tempête, crie.
Le docteur épouvanté
Se dérobe à sa furie.
La belle volontiers l'auroit pris pour époux;
Pour femme volontiers il auroit pris la belle;
L'hymen étoit l'objet de leurs vœux les plus doux,
Leur tendresse étoit mutuelle;
Mais l'amour aujourd'hui n'est qu'une bagatelle,
Et l'argent seul forme les plus beaux nœuds :

1. Ce mot est ainsi écrit dans le texte pour rimer aux yeux.

Elle étoit riche, il étoit gueux,
C'étoit beaucoup pour lui, c'étoit trop peu pour elle.

Quelle corruption! ô siècle! ô temps! ô mœurs!
Conformité de biens, différence d'humeurs,
Souffrirons-nous toujours ta puissance fatale,
Méprisable intérêt, opprobre de nos jours,
Tyran des plus tendres amours!
Mais faisons trève à la morale,
Et reprenons notre discours.

Le père est bien fâché, la fille bien marrie;
Mais que faire? Il faut bien réparer ce malheur
Et mettre à couvert son honneur.
Quel remède? On la marie,
Non au galant, j'en ai dit les raisons,
Mais à certain quidam, amoureux des testons[1]
Plus que de fillette gentille,
Riche suffisamment, et de bonne famille;
Au surplus, bon enfant; sot, je ne le dis pas,
Puisqu'il ignoroit tout le cas.
Mais, quand il le sauroit, fait-il mauvaise emplette?
On lui donne à la fois vingt mille bons ducats,
Jeune épouse et besogne faite.
Combien de gens, avec semblable dot,
Ont pris, le sachant bien, la fille et le gros lot!
Et celui-ci crut prendre une pucelle:
Bien il est vrai qu'elle en fit les façons;
Mais quatre mois après, la savante donzelle
Montra le prix de ses leçons:
Elle mit au monde une fille.
« Quoi! déjà père de famille!

1. Monnaie d'argent sur laquelle l'image, la tête du roi, était représentée.

Dit l'époux, étant bien surpris;
Au bout de quatre mois, c'est trop tôt ! Je suis pris !
Quatre mois ce n'est pas mon compte. »
Sans tarder, au beau-père il va conter sa honte.
Prétend qu'on le sépare, et fait bien du fracas.
Le beau-père sourit, et lui dit : « Parlons bas!
Quelqu'un pourroit bien nous entendre.
Comme vous, jadis je fus gendre,
Et me plaignis en pareil cas;
Je parlai, comme vous, d'abandonner ma femme :
C'est l'ordinaire effet d'un violent dépit.
Mon beau-père défunt, Dieu veuille avoir son âme !
Il étoit honnête homme et me remit l'esprit.
La pilule, à vrai dire, étoit assez amère;
Mais il sut la dorer; et, pour me satisfaire,
D'un bon contrat de quatre mille écus,
Qu'autrefois pour semblable affaire
Il avoit eu de son beau-père,
Il augmenta la dot; je ne m'en plaignis plus.
Ce contrat doit passer de famille en famille.
Je le gardois exprès : ayez-en même soin;
Vous pourrez en avoir besoin
Si vous mariez votre fille. »
A ce discours, le gendre, moins fâché,
Prend le contrat et fait la révérence.
Dieu préserve de mal ceux qu'en telle occurrence
On console à meilleur marché [1] !

1. Voyez la comedie *Je vous prends sans vert*, dans le tome V.

XI.

LA COUTURIÈRE.

Certaine sœur, dans un couvent,
Avoit certain amant en ville,
Qu'elle ne voyoit pas souvent;
La chose, comme on sait, est assez difficile.
Tous deux eussent voulu qu'elle l'eût été moins;
Tous deux, à s'entrevoir, apportoient tous leurs soins
Notre sœur en trouva le secret la première :
Nonnettes, en ceci, manquent peu de talent.
Elle introduisit le galant,
Sous le titre de couturière,
Sous le titre et l'habit aussi.
Le tour ayant bien réussi,
Sans causer le moindre scrupule,
Nos amants eurent soin de fermer la cellule,
Et passèrent le jour assez tranquillement
A coudre, mais Dieu sait comment.
La nuit vint; c'étoit grand dommage,
Quand on a le cœur à l'ouvrage.
Il fallut le quitter : « Adieu, ma sœur, bonsoir
— Couturière, jusqu'au revoir! »
Et ma sœur fut au réfectoire,
Un peu tard, et c'est là le fâcheux de l'histoire.
L'abbesse l'aperçut, et lui dit, en courroux :
« Pourquoi donc venir la dernière?
— Madame, dit la sœur, j'avois la couturière.
— Vos guimpes ont donc bien des trous,

Pour la tenir une journée entière ?
Quelle besogne avez-vous tant chez vous,
Où jusqu'au soir elle soit nécessaire ?
— Elle en avoit encor, dit-elle, pour veiller ;
Au métier qu'elle a fait, on a beau travailler,
On y trouve toujours à faire. »

XII.

LE GASCON.

Je soupçonne fort une histoire,
Quand le héros en est l'auteur.
L'amour-propre et la vaine gloire
Rendent souvent l'homme vanteur.
On fait toujours si bien son compte
Qu'on tire de l'honneur de tout ce qu'on raconte

A ce propos, un Gascon, l'autre jour,
A table, au cabaret, avec un camarade,
De gasconnade en gasconnade,
Tomba sur ses exploits d'amour.
Dieu sait si là-dessus il en avoit à dire !
Une grosse servante, à quatre pas de là,
Prêtoit l'oreille à tout cela,
Et faisoit de son mieux pour s'empêcher de rire.
A l'entendre conter, il n'étoit, dans Paris,
De Chloris
Dont il ne connût la ruelle,
Dont il n'eût eu quelques faveurs ;
Son air étoit le trébuchet des cœurs,

Il aimoit celle-là, parce qu'elle étoit belle ;
Celle-ci payoit ses douceurs :
Il avoit chaque jour des garnitures[1] d'elle;
De plus, s'il étoit fort heureux,
Il n'étoit pas moins vigoureux :
Telle dame en étoit amplement assurée;
A telle autre, en une soirée,
Il avoit su donner jusqu'à dix fois l'assaut.
Ah ! pour le coup notre servante
Ne put pas s'empêcher de s'écrier tout haut :
« Malepeste ! comme il se vante !
Par ma foi ! je voudrois avoir ce qu'il s'en faut. »

XIII.

LA CRUCHE.

Un de ces jours, dame Germaine,
Pour certain besoin qu'elle avoit,
Envoya Jeanne à la fontaine ;
Elle y courut: cela pressoit.
Mais, en courant, la pauvre créature
Eut une fâcheuse aventure.
Un malheureux caillou, qu'elle n'aperçut pas,
Vint se rencontrer sous ses pas.
A ce caillou, Jeanne trébuche,
Tombe enfin et casse sa cruche.
Mieux eût valu cent fois s'être cassé le cou !

1. Rubans pour garnir l'épée, le haut-de-chausses ; dentelles pour garnir les manchettes, la chemise, etc.

Casser une cruche si belle!
Que faire? Que deviendra-t-elle?
Pour en avoir une autre elle n'a pas un sou.
Quel bruit va faire sa maîtresse,
De sa nature très-diablesse!
Comment éviter son courroux?
Quel emportement! Que de coups!
« Oserai-je jamais me r'offrir à sa vue?
Non, non, dit-elle enfin; il faut que je me tue.
Tuons-nous! » Par bonheur, un voisin près de là
Accourut, entendant cela;
Et, pour consoler l'affligée,
Lui chercha les raisons les meilleures qu'il put;
Mais, pour bon orateur qu'il fût,
Elle n'en fut point soulagée;
Et la belle, toujours s'arrachant les cheveux,
Faisoit couler deux ruisseaux de ses yeux:
Enfin vouloit mourir: la chose étoit conclue.
« Eh bien, veux-tu que je te tue?
Lui dit-il. — Volontiers. » Lui, sans autre façon,
Vous la jette sur le gazon,
Obéit à ce qu'elle ordonne,
A la tuer des mieux apprête ses efforts,
Lève sa cotte, et puis lui donne
D'un poignard à travers le corps.
On a grande raison de dire
Que pour les malheureux la mort a ses plaisirs:
Jeanne roule les yeux, se pâme, enfin expire;
Mais après les derniers soupirs,
Elle remercia le sire:
« Oh! le brave homme que voilà!
Grand merci, Jean! Je suis la plus humble des vôtres.
Les tuez-vous comme cela?
Vraiment, j'en casserai bien d'autres! »

XIV.

PROMETTRE EST UN

ET TENIR EST UN AUTRE.

Jean, amoureux de la jeune Perrette,
Ayant en vain auprès d'elle employé
Soupirs, serments, doux jargon d'amourette,
Sans que jamais rien lui fût octroyé,
Pour la fléchir s'avisa de lui dire,
En lui montrant de ses mains les dix doigts,
Qu'il lui pourroit prouver autant de fois
Qu'en fait d'amour il étoit un grand sire.
De tels signaux parlent éloquemment,
Et, pour toucher, ont souvent plus de force
Que soins, soupirs, et que tendre serment :
Perrette aussi se prit à cette amorce.
Jà ses regards sont plus doux mille fois ;
Plus de fierté : l'amour a pris sa place ;
Tout est changé jusqu'au son de sa voix.
On souffre Jean, voire même on l'agace,
On lui sourit ; on le pince parfois ;
Et le galant, voyant l'heure venue,
L'heure aux amants tant seulement connue,
Ne perd point temps, prend quelques menus droits,
Va plus avant, et si bien s'insinue
Qu'il acquitta le premier de ses doigts ;
Passe au second, au tiers, au quatrième,
Reprend haleine, et fournit le cinquième.
Mais qui pourroit aller toujours de même ?

Ce n'est moi jà, quoique d'âge à cela ;
Ne Jean aussi ; car il en resta là.
Perrette donc, en son compte trompée,
Si toutefois c'est tromper que ceci :
Car j'en connois mainte très-haut huppée
Qui voudroit bien être trompée ainsi ;
Perrette, dis-je, abusée en son compte,
Et ne pouvant rien de plus obtenir,
Se plaint à Jean, lui dit que c'est grand'honte
D'avoir promis et de ne pas tenir.
Mais, à cela, cettui trompeur apôtre,
De son travail suffisamment content,
Sans s'émouvoir, répond, en la quittant :
« Promettre est un, et tenir est un autre.
Avec le temps j'acquitterai les dix :
En attendant, Perrette, adieu vous dis[1] ! »

XV.

LE ROSSIGNOL[2].

Pour garder certaine toison
On a beau faire sentinelle,
C'est temps perdu lorsqu'une belle
Y sent grande démangeaison :
Un adroit et charmant Jason,
Avec l'aide de la donzelle

1. Dans les *OEuvres de Vergier*, ce conte est précédé de seize vers et suivi de douze, adressés au chevalier d'Armonville, capitaine des vaisseaux du roi en 1690, et rappelant une promesse que ce personnage avait faite à l'auteur.

2. Le titre de ce conte dans l'édition de 1710 est : *L'Oiseau dans la cage.*

Et de maître expert Cupidon,
Trompe facilement et taureaux et dragon.
La contrainte est l'écueil de la pudeur des filles.
Les surveillants, les verrous et les grilles
Sont une foible digue à leur tempérament.
A douze ans aujourd'hui, point d'Agnès : à cet âge
Fillette nuit et jour s'applique uniquement
A trouver les moyens d'endormir finement
Les Argus de son pucelage
Larmes de crocodile, yeux lascifs, doux langage,
Soupirs, souris flatteurs, tout est mis en usage,
Quand il s'agit d'attraper un amant.
Je n'en dirai pas davantage,
Lecteur ; regardez seulement
La finette Cataut jouer son personnage,
Et comment elle met le rossignol en cage:
Après, je m'en rapporte à votre jugement[1].

Dans une ville d'Italie,
Dont je n'ai jamais su le nom,
Fut une fille fort jolie;
Son père étoit messire Varambon.
Boccace ne dit point comme on nommoit la mère ;
Aussi cela n'est pas trop utile à savoir:
La fille s'appeloit Catherine, et, pour plaire,
Elle avoit amplement tout ce qu'il faut avoir:
Age de quatorze ans, teint de lis et de roses,
Beaux yeux, belle gorge et beaux bras,
Grands préjugés pour les secrets appas.
Le lecteur pense bien qu'avec toutes ces choses,
Fillette manque rarement
D'un amant.

1. Ces vingt-trois vers se trouvent pour la première fois dans l'édition de 1718.

Aussi n'en manqua la pucelle :
Richard la vit, l'aima, fit tant en peu de jours,
Par ses regards, par ses discours,
Qu'il alluma pour lui dans le cœur de la belle
La même ardeur qu'il ressentoit pour elle.
L'un de l'autre déjà faisoit tous les plaisirs :
Déjà même langueur, déjà mêmes désirs;
Désirs de quoi? Besoin n'est de le dire;
Sans trop d'habileté l'on peut le deviner :
Quand un cœur amoureux à cet âge soupire,
Il ne faut point s'en étonner :
On sait assez ce qu'il désire.
Un point de nos amants retardoit le bonheur :
La mère aimoit sa fille avecque tant d'ardeur
Qu'elle n'auroit su vivre un seul moment sans elle ;
Le jour, elle l'avoit pendue à son côté,
Et, la nuit, la faisoit coucher dans sa ruelle.
Un peu moins de tendresse et plus de liberté
Eût mieux accommodé la belle.
Cet excès d'amour maternelle
Est bon pour les petits enfants ;
Mais fillette de quatorze ans
Bientôt s'en lasse et s'en ennuie.
Catherine, en jour de sa vie,
N'avoit pu profiter d'un seul petit moment
Pour entretenir son amant :
C'étoit pour tous les deux une peine infinie.
Il en étoit réduit à la suivre en tous lieux,
Ne pouvant bien souvent lui parler que des yeux,
Langage, à mon sens, ennuyeux,
Sitôt qu'on n'en est plus sur la cérémonie.
Quelquefois, par hasard, il lui serroit la main,
Quand il la trouvoit en chemin;
Quelquefois un baiser pris à la dérobée;

Et puis c'est tout. Mais qu'est-ce que cela?
C'est proprement manger son pain à la fumée.
Tous deux étoient trop fins pour en demeurer là;
Or voici comme il en alla.

Un jour, par un bonheur extrême,
Ils se trouvèrent seuls, sans mère et sans jaloux.
« Que vous sert, dit Richard, hélas! que je vous aime?
Que me sert d'être aimé de vous?
Loin de rendre mon sort plus doux,
Cela ne fait qu'augmenter mon martyre;
Je vous vois sans vous voir, je ne puis vous parler;
Si je me plains, si je soupire,
Il me faut tout dissimuler.
Ne sauroit-on enfin vous voir sans votre mère?
Ne sauriez-vous trouver quelque moyen?
Hélas! vous le pouvez, si vous le voulez bien;
Mais vous ne m'aimez pas! — Si j'étois moins sincère,
Dit Catherine à son amant,
Je vous parlerois autrement;
Mais le temps nous est cher; voyons ce qu'il faut faire.
— Il faudroit donc, lui dit Richard,
Si vous avez dessein de me sauver la vie,
Vous faire mettre un lit dans quelque chambre à part,
Par exemple, à la galerie;
On vous y pourroit aller voir,
Sur le soir,
Alors que chacun se retire;
Autrement, on ne peut vous parler qu'à demi,
Et j'ai cent choses à vous dire,
Que je ne puis vous dire ici. »
Ce mot fit la belle sourire.
Elle se douta bien de ce qu'on lui diroit;
Elle promit pourtant au sire

De faire ce qu'elle pourroit.
La chose n'étoit pas facile;
Mais l'amour donne de l'esprit,
Et sait faire une Agnès habile.
Voici comment elle s'y prit :
Elle ne dormit point durant toute la nuit,
Ne fit que s'agiter, et mena tant de bruit
Que ni son père ni sa mère
Ne purent fermer la paupière
Un seul moment.
Ce n'étoit pas grande merveille :
Fille qui pense à son amant absent,
Toute la nuit, dit-on, a la puce à l'oreille,
Et ne dort que fort rarement.
Dès le matin, Cataut se plaignit à sa mère
Des puces de la nuit, du grand chaud qu'il faisoit :
« On ne peut point dormir, maman ; s'il vous plaisoit
Me faire tendre un lit dans cette galerie
Qui regarde sur le jardin :
Il y fait bien plus frais ; et puis, dès le matin,
Du rossignol qui vient chanter sous ce feuillage,
J'entendrois le ramage. »
La bonne mère y consentit,
Va trouver son homme, et lui dit :
« Cataut voudroit changer de lit,
Afin d'être au frais et d'entendre
Le rossignol. — Ah ! qu'est-ce ci,
Dit le bonhomme, et quelle fantaisie ?
Allez, vous êtes folle, et votre fille aussi,
Avec son rossignol ! Qu'elle se tienne ici,
Il fera cette nuit-ci
Plus frais que la nuit passée ;
Et puis, elle n'est pas, je croi,
Plus délicate que moi :

J'y couche bien. » Cataut se tint fort offensée
De ce refus; et la seconde nuit
Fit cinquante fois plus de bruit
Qu'elle n'avoit fait la première,
Pleura, gémit, se dépita,
Et dans son lit se tourmenta
D'une si terrible manière
Que la mère s'en affligea,
Et dit à son mari : « Vous êtes bien maussade,
Et n'aimez guère votre enfant!
Vous vous jouez assurément
A la faire tomber malade.
Je la trouve déjà tout je ne sais comment.
Répondez-moi : quelle bizarrerie
De ne la pas coucher dans cette galerie!
Elle est tout aussi près de nous.
— A la bonne heure, dit l'époux;
Je ne saurois tenir contre femme qui crie:
Vous me feriez devenir fou;
Passez-en votre fantaisie;
Et qu'elle entende tout son soû
Le rossignol et la fauvette! »
Sans délai la chose fut faite:
Catherine à son père obéit promptement,
Se fait dresser un lit, fait signe à son amant
Pour le soir. Qui voudra savoir présentement
Combien dura pour eux toute cette journée:
Chaque moment une heure, et chaque heure une année;
C'est tout le moins. Mais la nuit vint,
Et Richard fit si bien, à l'aide d'une échelle
Qu'un fripon de valet lui tint,
Qu'il parvint au lit de la belle.
De dire ce qui s'y passa,
Combien de fois on s'embrassa,

Et combien de façons l'amant et la maîtresse
Se témoignèrent leur tendresse,
Ce seroit temps perdu ; les plus doctes discours
Ne sauroient jamais faire entendre
Le plaisir des tendres amours :
Il faut l'avoir goûté pour le pouvoir compren re.

Le rossignol chanta pendant toute la nuit ;
Et quoiqu'il ne fît pas grand bruit,
Catherine en fut fort contente.
Celui qui chante aux bois son amoureux souci
Ne lui parut qu'un âne auprès de celui-ci.
Mais le malheur voulut que l'amant et l'amante,
Trop foibles de moitié pour leurs ardents désirs,
Et lassés par leurs doux plaisirs,
S'endormirent tous deux, sur le point où l'aurore
Commençoit à s'apercevoir.
Le père, en se levant, fut curieux de voir
Si sa fille dormoit encore.
« Voyons un peu, dit-il, quel effet ont produit
Le chant du rossignol, le changement de lit ? »
Il entre dans la galerie,
Et, s'étant approché sans bruit,
Il trouva sa fille endormie.
A cause du grand chaud, nos deux amants, dormants,
Étoient sans drap ni couverture,
En état de pure nature,
Justement comme on peint nos deux premiers parents,
Excepté qu'au lieu de la pomme,
Catherine avoit dans sa main
Ce qui servit au premier homme
A conserver le genre humain ;
Ce que vous ne sauriez prononcer sans scrupule,
Belles, qui vous piquez de sentiments si fiers,

Et dont vous vous servez pourtant très-volontiers,
Si l'on en croit le bon Catulle.
Le bonhomme à ses yeux à peine ajoute foi;
Mais enfin, renfermant le chagrin dans son âme,
Il rentre dans sa chambre, et réveille sa femme:
« Levez-vous, lui dit-il, et venez avec moi.
Je ne m'étonne plus pourquoi
Cataut vous témoignoit si grand désir d'entendre
Le rossignol; vraiment, ce n'étoit pas en vain:
Elle avoit dessein de le prendre,
Et l'a si bien guetté qu'elle l'a dans sa main[1]. »
La mère se leva, pleurant presque de joie:
« Un rossignol, vraiment! Il faut que je le voie.
Est-il grand? Chante-t-il? Fera-t-il des petits?
Hélas! la pauvre enfant, comment l'a-t-elle pris?
— Vous l'allez voir, reprit le père;
Mais surtout songez à vous taire;
Si l'oiseau vous entend, c'est autant de perdu;
Vous gâteriez tout le mystère. »

Qui fut surpris? Ce fut la mère.
Aussitôt qu'elle eut aperçu
Le rossignol que tenoit Catherine,
Elle voulut crier, et l'appeler mâtine,
Chienne, effrontée, enfin tout ce qu'il vous plaira;
Peut-être faire pis; mais l'époux l'empêcha.
« Ce n'est pas de vos cris que nous avons affaire:
Le mal est fait, dit-il; et quand on pestera,
Ni plus ni moins il en sera;
Mais savez-vous ce qu'il faut faire?
Il faut le réparer le mieux que l'on pourra.

1. « Sus tosto, donna, lievati, e vieni a vedere che tua figliuola è stata si vaga dell' usignuolo, che ella l'ha preso e tienlosi in mano. » (*Decamerone*, giorn. V, nov. 4.)

Qu'on m'aille querir le notaire
Et le prêtre et le commissaire :
Avec leur bon secours, tout s'accommodera. »
Pendant tous ces discours, notre amant s'éveilla ;
En voyant le soleil : « Hélas ! dit-il, ma chère,
Le jour nous a surpris ; je ne sais comment faire
Pour m'en aller. — Tout ira bien,
Lui répondit alors le père.
Or çà, sire Richard, il ne sert plus de rien
De me plaindre de vous, de me mettre en colère.
Vous m'avez fait outrage ; il n'est qu'un seul moyen
Pour m'apaiser et pour me satisfaire :
C'est qu'il faut ici devant nous
Épouser Catherine ; elle est bien demoiselle [1] ;
Si Dieu ne l'a pas faite aussi riche que vous,
Pour le moins elle est jeune ; et vous la trouvez belle
Il le faut sur-le-champ, sans délai ni refus,
Sinon dites votre *In manus*. »

S'exposer à souffrir une mort très-cruelle,
Et cela seulement pour avoir refusé
De prendre à femme une fille qu'on aime,
Ce seroit, à mon sens, être mal avisé.
Aussi, dans ce péril extrême,
Richard fut habile homme, et ne balança pas
Entre la fille et le trépas.
Sa maîtresse avoit des appas ;
Il venoit de goûter, la nuit, entre ses bras
Le plus doux plaisir de la vie ;
Il n'avoit pas apparemment envie
D'en partir si brusquement.

1 C'est-à-dire : fille de parents nobles. Voyez notre édition de Molière, t. I, p. LXIV, note 1.

Or, pendant que notre amant
Songe à se faire époux pour se tirer d'affaire,
Cataut, se réveillant à la voix de son père,
Lâcha le rossignol dessus sa bonne foi;
Et, tirant doucement le bout du drap sur soi,
Cacha les trois quarts de ses charmes.
Le notaire, arrivé, mit fin à leurs alarmes :
On écrivit, et l'on signa.
Ainsi se fit le mariage;
Et puis jusqu'à midi chacun les laissa là.
Le père, en les quittant, leur dit: « Prenez courage,
Enfants! Le rossignol est maintenant en cage :
Il peut chanter tant qu'il voudra. »

XVI.

LES DEUX TESTAMENTS.

Une femme aimoit son mari[1]:
Telles femmes ne vivent guères.
Celle-ci, qui n'avoit enfant, ni sœurs ni frères,
Sur le point de mourir, fait venir un notaire.
Elle veut tout donner à son époux chéri.
Mais le moyen? La loi, la coutume est contraire.
On songe: Il faut, dit-on, un ami généreux,
Dont on fasse un dépositaire
Sous le titre d'un légataire.
« Moi, dit le mari, j'en ai deux :

1. M. de Falentin, avocat au Conseil en 1688. (*Note du Recueil de Trallage*)

L'un[1] d'une sagesse exemplaire,
D'une exemplaire piété ;
L'autre[2] moins dévot, moins austère,
Mais fort homme de probité.
Le choix fait ma difficulté.
— Faites mieux, dit quelqu'un ; pour plus de sûreté
(On n'en sauroit trop prendre en une telle affaire),
Faites deux testaments en fidéicommis,
Tous deux chargés du nom de l'un de vos amis,
L'un fait dans la forme ordinaire,
L'autre fait pour le révoquer
En cas qu'on vînt à vous manquer ;
Car, que sait-on ? tout se peut faire. »
Ainsi dit, ainsi fait. Le mal, rendu plus fort,
Réduit en peu de temps la malade à la mort.
On scelle ; les parents, ardents à l'héritage,
Déjà par souche entre eux en régloient le partage ;
Mais l'un des testaments, bien en forme produit,
De leur partage vain leur fait perdre le fruit.
On avoit déclaré pour légataire unique
Un homme de vertu, de sagesse authentique,
Un grave magistrat[3], qui, nouvel héritier,
Bientôt d'habits de deuil noircit tout le quartier.
Le mari, cependant, après quelques journées
A la cérémonie, à la douleur données,
Va trouver son ami, pour tâcher à peu près
De savoir quel usage il veut faire du legs.
Dès qu'il en touche un mot, le magistrat en garde :
« Dieu, dit-il, par sa grâce, en pitié me regarde ;
J'étois chargé d'enfants, dans sa crainte élevés,

1. M. Hennequin, procureur général du grand Conseil. (*Note du Recueil de Brienne.*)
2. M. le président de Bragelonne. (*Note du Recueil de Brienne.*)
3. M. Hennequin. (*Note du Recueil de Conrart.*)

Et j'avois peu de bien, comme vous le savez.
Mais vous voyez pour moi jusqu'où ses soins atteignent,
Et comme il est prodigue envers ceux qui le craignent :
Il a par sa bonté prévenu mes besoins,
Et cela du côté que j'espérois le moins.
C'est qu'il veille sur nous avec des yeux de père
Et qu'il veut qu'en effet en lui seul on espère.
Attachons-nous à lui, c'est l'unique moyen
D'être riche : avec Dieu l'on ne manque de rien. »
Le sermon achevé, le mari, sans mot dire,
Mal content du prêcheur, se lève et se retire ;
Puis, chez lui de retour, il cherche à profiter
Des leçons qu'on lui donne, et qu'il vient d'écouter ;
D'un second testament il voit alors l'usage
Et combien le conseil en fut prudent et sage.
Sous de fidèles clefs il l'avoit enfermé :
Il l'en tire, et le donne à l'héritier nommé [1],
Qui, sans avoir besoin d'une plus ample glose,
Entend à demi-mot, et voit où va la chose,
Et, muni de la pièce, actif et diligent,
En charge à l'heure même un habile sergent.

Dans l'antique réduit d'un cabinet tranquille
Dont souvent aux plaideurs l'accès est difficile,
Le jeton à la main [2], le grave magistrat,
Des biens de la défunte examinoit l'état ;
Il a dessus sa table un ample et long mémoire,
Qu'il lit avec plaisir et qu'il a peine à croire,
Tant les biens différents qu'il y voit contenus
L'étonnent par les fonds et par les revenus.

1. M. de Bragelonne de Bretagne. (*Note du Recueil de Conrart.*)

2. Les comptes se faisaient alors le jeton à la main, comme on le voit au théâtre, dans la première scène du *Malade imaginaire*.

Il en fait plusieurs parts : en père de famille,
Il en destine l'une à marier sa fille ;
Il achète de l'autre une charge à son fils,
Et déjà par avance il se débat du prix,
De cent autres projets il flatte sa pensée,
En calculant la somme à ses besoins laissée,
Lorsque, par un papier sur sa table apporté,
Les projets, le calcul, tout est déconcerté :
Il y voit, au moyen d'un dernier codicille,
Tout autre testament devenir inutile.
Le mal est sans remède. Il cède à la douleur,
Et le deuil désormais n'est plus que dans son cœur

XVII.

GROS-JEAN ET SON CURÉ.

Ce n'est point d'aujourd'hui que l'ignorant censure
Les productions de l'esprit :
Les meilleures souvent éprouvent la morsure
De force sots, que le bon sens aigrit,
Le conte qui suit doit t'instruire,
Lecteur, de cette vérité;
Il peut faire plaisir à qui voudra le lire,
Et guérir un cerveau gâté
Du sot entêtement de dire
Son sentiment précipité.

En l'un des bourgs de la Sologne
Logeoit un certain paysan,
Nommé Gros-Jean.

Homme de bonne humeur, passablement ivrogne,
Qui savoit lire en françois, en latin,
Chantoit l'épître à la grand'messe,
Et jouissoit, comme par droit d'aînesse,
De l'intendance du lutrin.

Avec ces beaux talents, bouffi de vaine gloire,
Il se croyoit un esprit sans pareil,
Le plus savant qu'eût eu le rivage de Loire
Depuis qu'y luisoit le soleil.
Le curé de son bourg, homme de vrai mérite,
Docteur de l'Université,
Plein de vertu, de probité,
Paraissoit à Gros-Jean de science petite.
Ce curé fit un sermon
Le jour de la Dédicace.
Tout ce qu'il dit fut fort bon :
Il prêcha même avec grâce,
Et son discours si bien ravit
Que, pendant qu'il dura, personne ne dormit.
Chose pourtant fort difficile à croire :
Car Bourdaloue a vu plus d'une fois,
Malgré sa rhétorique et sa charmante voix,
Dormir gens de son auditoire.
Enfin, bref, le sermon fini,
Le bon curé va changer de chemise,
Puis revient dans la chambre, où la table étoit mise
Et le buffet pour la soif bien garni.
D'abord on applaudit à sa haute science,
Et, sur sa déclamation,
Chacun tâcha de mettre en évidence
Ce qu'il savoit en cette occasion.
Gros-Jean, qui ne manqua jamais aucune fête,
Étoit aussi monté pour être du repas.

Et quelqu'un remarquant qu'il secouoit la tête,
Haussoit l'épaule et n'applaudissoit pas :
« De cette pièce d'éloquence,
Lui dit-il, là, que penses-tu?
— Moi ? dit Gros-Jean, j'ai piquié, quand j'y pense ;
Elle ne vaut pas un fétu.
Ardez[1] ! tenez, le beau prêchage !
J'entendions tout ce qu'il disoit.
Palsangué ! faut-il pas être un fin personnage,
Pour sarmonner comme il faisoit ?
Pour moi, j'aime bien mieux monsieur notre vicaire :
Je ne savons ce qu'il nous dit ;
Il n'a pas dit trois mots, bredouillant son affaire,
Que tout le monde s'assoupit.
— Vous voyez ce que c'est de parler ou d'écrire,
Reprit alors le bon pasteur.
Je vous parois assez bon orateur,
Et je suis pour Gros-Jean un sujet de satire ! »

Dès qu'au public on s'est livré,
On s'expose à la censure.
Tel mérite d'être admiré
Qui d'abord reçoit l'injure
D'un ignorant avéré.
Ce n'est pas nouvelle aventure
De trouver que *Gros-Jean remontre à son curé*[2].

1. *Ardez !* pour : Regardez, voyez ! « Ardez ! ce qu'on en diroit seroit-il tant à ton désavantage ? » (*La Coupe enchantée,* comédie, t. V, p. 364.)

2. Locution proverbiale. « On appelle cela justement apprendre à son père à faire des enfants, et Gros-Jean qui remontre à son curé. » (BARON, *le Rendez-vous des Tuileries ou le Coquet trompé*, prologue.)

XVIII.

LE PROCÈS EN IMPUISSANCE.

Certain quidam, ces jours passés,
Prit pour femme une belle fille.
Il avoit de l'esprit, il étoit riche assez,
Et venoit de bonne famille;
Mais il lui manquoit certain cas :
Le pauvre garçon n'avoit pas
Ce qu'il faut dans le mariage
Pour augmenter l'humain lignage.
Cependant il aimoit sa femme tendrement.
Il la couvoit des yeux, et jamais un amant
N'avoit encor pour sa maîtresse
Témoigné tant d'ardeur, d'amour et de tendresse.
Quant au surplus, il ne lui manquoit rien
Pour ses menus plaisirs et pour son entretien ;
Même il avoit voulu lui laisser tout son bien ;
Mais, par malheur, ce bien étoit de patrimoine :
Ses parents sembloient gens à le lui disputer,
Entre lesquels étoient le plus à redouter
Un fameux procureur, un avocat, un moine,
Tous les trois vrais chicanoux.
Le moyen plus sûr et plus doux,
En cette affaire,
Eût été de lui pouvoir faire
Un héritier.
N'ayant pas les outils propres à ce métier,
Il choisit un ami pour faire cet ouvrage ;

Cet ami le servit en homme de courage,
Il n'eut pas regret à son choix,
Et se vit, au bout de neuf mois,
Père comme le sont une infinité d'autres,
Sans avoir fait comme eux dire des patenôtres,
Car, dans ce siècle malheureux,
On abuse de tout : les maris font des vœux,
Courent les saints, les Notre-Dames,
Pour avoir des enfants, cependant que les femmes
Font avec leurs galants les miracles chez eux.
Notre époux donc, content d'un si rare service
Et de se voir chez lui ce beau petit enfant,
Le met entre les bras d'une bonne nourrice,
Et dit à celui-ci : « Nous faut tenir content. »
Mais la femme, tout au contraire,
Voulut bientôt recommencer.
Tel est du dieu d'amour le culte et le mystère :
Commence-t-on de l'encenser,
Ce plaisir est si doux qu'on veut toujours le faire.
Elle ne s'en tint donc pas là.
De dire qui lui fit cela,
Je n'en sais rien, mais je le conjecture.
C'est qu'elle crut, par aventure,
Qu'il lui seroit aussi permis
De choisir un de ses amis.
Il n'est point besoin de vous dire
Qu'elle ne choisit pas le pire.
Un peu de temps après, la belle se trouva
Pour la seconde fois grosse à pleine ceinture.
Le mari peste, gronde, jure ;
Et, tout plein de courroux, s'en va
Quereller son ami, lui disant : « Notre sire,
Je vous avois prié de me faire un enfant ;
Mais non pas deux ! Vraiment, notre galant,

Il vous en faut donner! — Que me voulez-vous dire?
— Je dis, poursuivit-il, que je suis mal content
De votre procédé, voyant ma femme grosse
Pour la seconde fois. — Ce n'est point de mon fait. »
Le mari répondit: « Si fait!
Avec qui voulez-vous qu'elle ait un tel négoce?
Elle ne voit que vous; pour cela, j'en suis sûr.
C'est ce qui me semble bien dur,
Qu'un homme auquel je me confie
Pousse si loin la perfidie. »
Il fit tel bruit et tel fracas
Que ce fracas ne manqua pas
D'éveiller tout le parentage,
Qui, du bien espérant avoir chacun sa part,
Veut dissoudre le mariage,
Déclarer cet enfant bâtard,
La femme hors de bienséance,
Et le mari dans l'impuissance.
La cour doit décider de cette question.

Ce seroit une étrange affaire,
Si, pour avoir une succession,
Il nous falloit prouver quel étoit notre père:
Car, si tous les enfants n'héritoient pas des leurs,
Bien des gueux seroient grands seigneurs;
Tel porte les couleurs sur le train d'un carosse,
Dont le père portoit et la mitre et la crosse;
Et tel porte aujourd'hui l'écarlate au Palais,
Qui n'auroit hérité que d'un simple laquais.

Les huit premiers contes, parus dans l'édition contemporaine de l'auteur et dans l'édition de 1710, sont tout à fait indignes de l'honneur qu'on leur a fait. L'incorrection et la platitude du style prouvent surabondamment le tort qu'on a eu de les attribuer à La Fontaine.

Le neuvième, *le Contrat,* a plus de valeur littéraire : mais l'auteur en est connu : c'est un mousquetaire nommé Saint-Gilles. Ce conte parut pour la première fois du vivant de La Fontaine, dans le *Mercure galant,* sans signature. Le journaliste dit qu'il est d'un cavalier qui ne s'occupe de poésie que quand il n'a rien de mieux à faire. Il fut imprimé par le libraire hollandais Adrian Moetjens dans le tome II du *Recueil des pièces curieuses et nouvelles tant en prose qu'en vers,* la Haye, 1694, sous ce titre : « Conte de M. de La Fontaine, envoyé de Paris. »

Saint-Gilles le revendiqua par une lettre adressée à une dame, et écrite à l'imitation de celles du *Mercure galant :*

« Je vous envoie, dit Saint-Gilles, mon cher *Contrat,* avec une belle réprimande que je lui fis, il y a quelque temps, sur ce qu'on m'assuroit qu'on l'avoit vu en Hollande, imprimé parmi les œuvres de La Fontaine, au grand scandale de mon amour-propre.

Ambitieux et vain *Contrat!*
Conte premier-né de ma veine!
Fils dénaturé! fils ingrat!
Vous me quittez pour La Fontaine!
Or, dites-moi, sur quel espoir
Votre désertion se fonde?
La belle chose de vous voir,
Chétif estafier de *Joconde,*
A sa suite courir le monde!
Honteux de votre égarement,

Revenez à moi promptement.
Déclarez-vous, faites connaître
L'auteur à qui vous devez l'être.
Mazet de Lamporecchio,
Regnaud d'Ast et *Pinuccio*
Vous traitent d'imposteur insigne,
Et vous jouez un rôle indigne
De l'aîné de *Vindicio* [1].

Le conte et la réclamation furent compris dans le recueil des œuvres de Saint-Gilles, que son frère Lenfant de Saint-Gilles mit au jour, après sa mort, sous le titre de *Muse Mousquetaire,* 1709, in-12.

Malgré la revendication du véritable auteur, *le Contrat* fut inséré parmi les contes de La Fontaine dans l'édition de 1718, in-12, puis dans celles de Paul et d'Étienne Lucas, 1721 et 1732, et enfin dans un grand nombre d'autres éditions.

La Couturière et *la Cruche* appartiennent authentiquement à Autreau. On ne connaît point l'auteur du *Gascon. Promettre est un et tenir est un autre* est de Vergier. *Le Rossignol* est certainement, parmi ces apocryphes, le plus spirituellement conté. Le sujet en est pris à Boccace, nouvelle IV de la cinquième journée du *Décaméron :* « Ricciardo Manardi è trovato da messer Lizio da Valbona con la figliuola, laquale egli sposa e col padre di lei rimane in buona pace. » Tous les détails se trouvent dans le conteur italien. L'histoire passa dans les conteurs français du XVIe siècle ; elle est la CII^e du *Grand Parangon des Nouvelles nouvelles* de Nicolas de Troyes.

On peut indiquer, comme terme de comparaison plus ancien, le *Lai du laustic* (*l'eostick,* c'est le mot breton qui désigne le rossignol), de Marie de France :

Deux amants habitent des maisons voisines. Mais la dame

1. Autre conte de Saint-Gilles, tiré de l'*Heptaméron* de la Reine de Navarre, journée I, nouv. 3.

est mariée. Les amants n'ont guère d'autre joie que de s'apercevoir et de se parler de temps en temps d'une fenêtre à l'autre. Le rossignol est leur complice innocent. « La nuit, quand la lune luisait, et que son mari était couché, d'auprès de lui souvent la dame se levait, et, de son manteau se couvrant, à la fenêtre venait se placer pour apercevoir son ami, qu'elle savait à la sienne. Tant fut debout, tant se leva la dame, que son mari se courrouça, et lui demanda où elle allait ainsi : « Seigneur, lui répondit-elle, il n'a joie en ce « monde celui qui n'entend le rossignol chanter : c'est pour « cela que je viens ici ; je l'écoute chanter si doucement la « nuit que j'en suis toute ravie. Il me charme tellement, je « désire tant l'entendre, que je ne puis fermer les yeux. »

Quand le mari entend cette réponse, il rit de dépit et de méchanceté, et médite de prendre le rossignol. Il n'y eut dès lors valet en la maison qui ne fît des piéges, des rets et des lacs ; ils en mettent par tout le verger, si bien qu'ils l'ont attrapé. Le seigneur vient aux chambres de la dame : « Désormais, lui dit-il, vous pourrez reposer en paix ; le rossignol ne vous éveillera plus. » Et, tordant le cou à l'oiseau, il le jette à la dame. Celle-ci prend le petit corps ensanglanté, et pleure, et maudit tous ceux qui ont trahi le rossignol. Elle l'envoie à son ami, qui l'enferme précieusement dans une boîte d'or. Le conteur laisse à deviner que le rossignol fut bien vengé.

Vous voyez qu'il n'y a qu'un rapport bien éloigné entre les deux récits, quoique l'un ait été souvent indiqué comme la source de l'autre. Il est à remarquer que les deux personnages de Boccace sont nommés par Dante, chant xiv[e] du Purgatoire :

Ov' è il buon Lizio e Arrigo Manardi ?

Quelques commentateurs en ont conclu qu'il s'agit d'une anecdote réelle empruntée à la chronique scandaleuse de Florence.

Le Rossignol est donné par quelques érudits, et notamment par Walkenaer, comme l'œuvre de Trousset de Valincour, de l'Académie française, ou de Lamblin, conseiller au parlement de Dijon ; mais on ne voit nulle part sur quels fondements. Il ne faut pas confondre ce morceau avec un autre tout différent : *le Rossignol en cage,* fable qui parut sous le nom de Valincour dans les *Pièces curieuses tant en prose qu'en vers* (La Haye, Adrian Moetjens, 1694, in-12), et dans le *Recueil de vers choisis,* du Père Bouhours (1693-1701), et qui commence ainsi :

Un rossignol dont le ramage
Effaçoit les plus belles voix
S'ennuya du séjour des bois,
Qui lui paraissoit trop sauvage, etc.

La plus forte objection qu'on puisse faire contre la paternité de La Fontaine, c'est qu'il n'y a aucune raison pour que ce conte, s'il était de lui, fût resté inconnu jusqu'en 1710, et surtout pour que, huit ans plus tard, vingt-trois ans après la mort de La Fontaine, il eût reparu augmenté d'un prologue. Il n'échappera pas non plus que l'histoire de Richard et de Catherine, bien qu'agréablement contée, est d'un tour moins rapide et d'un style moins franc que les contes de La Fontaine.

Nous laissons le lecteur se prononcer sur *les Deux Testaments;* mais quant aux deux derniers morceaux, *Gros-Jean et son curé* et *le Procès en impuissance,* qui n'ont pour eux que d'être marqués, suivant M. P. Lacroix, au coin du talent de La Fontaine, nous sommes d'avis que cette marque de fabrique est absolument contestable.

II.

LES CONTES DE LA FONTAINE

AU THÉATRE.

PREMIÈRE PARTIE.

JOCONDE.

Joconde, comédie en un acte, en prose, par Fagan, représentée le 5 décembre 1740 au Théâtre-Français.

Astolphe, roi de Lombardie, et Joconde, son compagnon de bonnes fortunes, ont parcouru différentes contrées sans avoir trouvé une femme insensible. Déjà leur fameux livre est à peu près rempli; il y reste tout au plus de quoi placer treis noms. L'hôtellerie où ces aventuriers sont descendus renferme par hasard trois sœurs qu'on leur dit être inaccessibles à la fleurette. Astolphe fixe le temps de leur défaite. Marcelle paraît, c'est l'aînée des trois sœurs; elle a déjà été mariée, et affecte de mépriser le mariage. Le sort a décidé que Joconde parlerait le premier: il offre à Marcelle de partager avec elle ses richesses, pour avoir le titre de son époux sans même en avoir les droits. Marcelle y consent sous cette condition, et bientôt elle n'en exige plus aucune. Suzon est une petite fille acariâtre, les douceurs d'Astolphe ne paraissent pas la toucher; mais il la loue; de plus, il offre de l'épouser et de la faire briller à la cour; Suzon s'adoucit. Enfin Clorinde, la troisième sœur, est une sorte de philosophe qui ne quitte point Matasio, pédant de profession. Le roi, déguisé, parle sentiment à Clorinde, et cependant lui glisse au doigt un diamant de prix; il donne une riche tabatière à Matasio, qui la reçoit. Clorinde s'attendrit, et Joconde va écrire son nom

sur le livre où sont déjà ceux de Suzon et de Marcelle. Les trois sœurs se réunissent; elles trouvent sous leurs mains le livre fatal où leurs noms sont inscrits, et l'erreur où elles étaient se dissipe. Enfin Astolphe reparaît, se fait connaître, et ordonne aux trois sœurs d'épouser chacune un des amants qu'elles avaient rebutés jusqu'alors.

Joconde, opéra-comique en deux actes, par Charles Collé; joué en société, en 1757.

Joconde, opéra français, en trois actes, représenté le 14 septembre 1790 au théâtre de Monsieur. Paroles de Desforges, musique de Jadin.

Astolphe et Joconde arrivent dans une hôtellerie. Voyant que le livre qui renferme la liste de leurs galants exploits ne peut plus contenir qu'un seul nom, ils s'avisent, pour couronner leurs travaux amoureux, de jeter les yeux sur la fille de l'hôtesse. Cette jeune personne se divertit à leurs dépens, et, d'accord avec la femme d'Astolphe et celle de Joconde, qui courent l'une et l'autre après leurs maris afin de leur prouver qu'elles sont innocentes, finit par donner à ces deux conquérants un rendez-vous nocturne. Elle met à cette démarche une condition, c'est qu'elle ne favorisera que celui qui fera entendre les plus doux chants. Sûrs de la victoire, Astolphe et Joconde tirent au sort à qui attaquera le premier un cœur qu'ils regardent comme tout neuf. Mais elle profite de l'obscurité pour écouter un valet qui l'entretient de son amour, en imitant alternativement la voix d'Astolphe et de Joconde, lesquels, ayant juré de ne parler que chacun à leur tour, gardent pendant ce temps-là le silence. Les deux galants n'ont pas plus tôt découvert cette supercherie qu'ils renoncent à leur vie errante, et se raccommodent avec leurs femmes, dont ils avaient mal à propos soupçonné la fidélité.

Joconde, opéra en vaudevilles, en deux actes, par M. Léger; au théâtre du Palais, 1793.

Joconde, ou les Coureurs d'aventures, opéra-comique en trois actes. Paroles d'Étienne, musique de Nicolo. 1814.

RICHARD MINUTOLO.

Richard Minutolo, comédie en un acte, en prose, par Antoine Houdard de La Motte, représentée en 1726.

LE COCU BATTU ET CONTENT.

Le Cocu battu et content, comédie de Raimond Poisson, représentée à l'Hôtel de Bourgogne au mois d'août 1672.

Le Tuteur, de Dancourt, comédie en un acte, en prose, représentée le 13 juillet 1695.

Le Mari cocu, battu et content, comédie en un acte, en vers, par de Castre de Wiege, officier au régiment de la Marine. Metz, Brice Antoine, 1738. In-12.

LE MARI CONFESSEUR.

Le Mari curieux, comédie en un acte, en prose, avec divertissements, par d'Allainval, donnée au Théâtre-Français (7 juillet 1731).

La Tribu des Beni-Menad, comédie mauresque en un acte, en vers libres, par M. Ernest d'Hervilly, représentée sur le théâtre de l'Odéon, le 21 septembre 1878.

LE SAVETIER.

Les Rieurs du Beau Richard, par La Fontaine. Voyez tome V.

Blaise le Savetier, opéra-comique en un acte, en prose; paroles de Sedaine, musique de Philidor; représenté le 9 mars 1759.

Blaise va se rendre au cabaret malgré les remontrances de sa femme Blaisine, quand des recors, soutenus de la femme d'un huissier, propriétaire de la maison où ils demeurent, viennent saisir ses meubles. Blaise confie à sa femme l'amour de l'épouse de l'huissier pour lui, et Blaisine lui confie à son tour l'amour de l'huissier pour elle. Tous deux se mettent en tête de duper l'huissier. Une armoire, sur le théâtre, devient le champ de bataille de leur stratagème. L'huissier est dupé, et l'huissière démasquée.

LE PAYSAN QUI AVOIT OFFENSÉ SON SEIGNEUR.

Conf. la scène VI du premier intermède du *Malade imaginaire* de Molière

DEUXIÈME PARTIE

LE BERCEAU

Le Berceau, comédie en un acte, en prose; imprimée en 1758 dans le tome XIII du *Choix des Mercures et autres journaux.*

Le Berceau, opéra-comique en un acte, par Ch. Collé. 1763.

LE MULETIER.

L'Amant travesti, opéra en un acte, paroles de Dubreuil, musique de Désaugiers (père), représenté au théâtre de Monsieur, 1790.

Les Pages du duc de Vendôme, vaudeville en un acte, par MM. Gersain et Dieulafoi, au Vaudeville, 1807.

L'ORAISON DE SAINT JULIEN.

Le Talisman ou *l'Oraison de saint Julien,* par Houdard de La Motte, un acte en prose, représenté sous le premier titre en 1726; sous le second, le 11 mai 1731.

Renaud d'Ast, comédie en deux actes, mêlée d'ariettes, par MM. Lemonnier, Trial et Vachon. 1765.

Renaud d'Ast, comédie en deux actes et en prose, mêlée d'ariettes; représentée par les comédiens italiens, le 19 juillet 1787. Paroles de Radet et Barré, musique de Dalayrac.

L'Oraison de saint Julien, comédie-vaudeville en trois actes, par MM. Saint-Amand et L. Villeran, représentée pour la première fois sur le théâtre de la Gaîté, le 6 avril 1834.

LA SERVANTE JUSTIFIÉE.

La Servante justifiée, opéra-comique en un acte, de Fagan et Favart, représenté pour la première fois à la foire Saint-Germain le 19 mars 1740.

LA GAGEURE DES TROIS COMMÈRES.

Les Trois Commères, opéra-comique en trois actes, avec un prologue, par Lesage, d'Orneval et Piron ; joué en 1723, à la foire Saint-Germain, par la troupe de Restier.

Le Poirier, opéra-comique en un acte, en prose, de Vadé; joué à la foire Saint-Laurent le 7 août 1752.

Lubin, riche fermier, est entré, sous le nom de Pierrot, au service de M. Thomas, afin de pouvoir être à portée de déclarer son amour à Claudine, pupille de ce vieillard. Mais ce vieux tuteur, qui a des prétentions sur Claudine, l'obsède sans cesse et ne lui a pas encore permis de se découvrir. Il est reconnu par Blaise, pêcheur, qui apporte du poisson pour la noce du vieux Thomas avec sa pupille. Blaise conseille à Pierrot d'enlever Claudine et de la conduire chez M. de Bonsecours, seigneur de son village, qui, se trouvant en procès avec M. Thomas, ne manquera pas de le protéger. Lucette, sœur de Claudine, est une petite espiègle qui se plaît à désoler les deux amants. Thomas arrive. Claudine, affligée par la crainte d'être séparée de Pierrot, lui avoue son penchant. Il la rassure et lui dit de feindre seulement de désirer dans un instant du fruit d'un poirier qui se trouve près d'eux. Pierrot va chercher une échelle qu'il apporte, et monte sur l'arbre. Lorsqu'il y est monté, il feint de voir Thomas caressant Claudine. Celui-ci, après s'être bien fait répéter cette vision, à laquelle il ne peut croire, pense enfin que c'est l'effet de quelque enchantement. Il y monte à son tour pour s'en éclaircir. Il a bientôt lieu d'être convaincu de ce que lui a dit Pierrot, parce que celui-ci exécute avec Claudine ce qu'il a feint de voir de la part de Thomas, qui redescend enchanté de cette découverte dans l'espérance de tirer beaucoup d'argent de son arbre. Il en est si content qu'il y remonte encore. Mais, pour cette fois, Claudine, que

Pierrot a enfin persuadée, se décide à suivre son amant, qui se sauve avec elle après avoir tiré l'échelle. Thomas s'applaudit de plus en plus. Mais la petite Lucette vient lui découvrir tout ce qui se passe, et se moque de lui. Blaise achève de le désespérer par ses plaisanteries. Claudine et Pierrot reviennent bientôt, conduits par M. de Bonsecours, qui menace de ruiner M. Thomas s'il ne consent au mariage de sa pupille avec Pierrot. Il accorde à la crainte ce qu'il refusait à la raison, et les deux amants sont unis.

LE CALENDRIER DES VIEILLARDS.

Le Calendrier des Vieillards, comédie en un acte, en prose, par Houdard de La Motte, de l'Académie française; imprimée dans le tome V de ses *Œuvres*.

Le Calendrier des Vieillards, opéra-comique en un acte, par Bret et La Chassaigne; représenté à la foire Saint-Germain le 7 avril 1753.

Richard de Quinzica avait eu chez lui une jeune pupille nommée Bartholomée, qu'il avait élevée avec soin dans l'intention de l'épouser. Il ne la laissait jamais sortir, trouvant toujours, dans son calendrier, des raisons de mauvais temps pour la retenir à la maison. Cependant, par un beau jour, il était allé avec elle se promener en bateau sur la mer. Un corsaire les avait aperçus, et avait enlevé Bartholomée. Richard offrit une grosse somme d'argent pour la ravoir; mais Bartholomée, qui avait pris du goût pour le corsaire, jeune et bien fait, ne se souciait point de revenir avec Richard. Pagamin (c'est le nom du corsaire) avait aussi conçu de l'amour pour la pupille, et, pensant à la française, il répondit à Richard qu'il ne demandait point d'argent pour la rançon de Bartholomée si elle consentait à s'en retourner; mais que, si elle aimait mieux rester, il la retiendrait. Ce fut à la pupille de s'expliquer : elle le fit en faveur de Pagamin, et le vieillard fut renvoyé.

Pagamin, ou le Calendrier des Vieillards, opéra-comique en un acte, de Sedaine, musique de Berardo Porta, représenté en 1792, au théâtre des Amis de la Patrie, ci-devant théâtre de la rue Louvois.

Le Calendrier des Vieillards, imitation de La Fontaine, en un acte, du citoyen Deprès, représentée au théâtre du Vaudeville, en 1793.

Le Calendrier des Vieillards, comédie-vaudeville, en un acte, par Paul de Kock, représentée pour la première fois sur le théâtre de l'Ambigu-Comique, le 12 avril 1826.

A FEMME AVARE GALANT ESCROC.

Le Galant Escroc, comédie en un acte, en prose, par Ch. Collé.

Un jeune chevalier, amoureux comme le sont la plupart des héros de roman, aime Sophie, nièce de M. Gasparin, riche financier, d'ailleurs assez brave homme, mais un peu trop facile. Sophie aime le chevalier autant qu'elle en est aimée, et, selon les apparences, elle s'est abandonnée à toute sa passion. Sophie brave les préjugés ; elle aime, elle est sûre d'être aimée : peu lui importe le reste. Mais Mme Gasparin, sa tante, ne veut pas consentir à son mariage avec le chevalier, parce qu'il n'est pas assez riche pour sa nièce. Voilà ce qui inquiète Sophie. Toutefois elle paraît certaine de la fléchir. Elle n'y réussirait pourtant pas sans le secours du comte de Gulphar, parent du chevalier et amant de Mme Gasparin. Cette dernière, sous le prétexte d'une perte de deux cents louis au jeu, lui a écrit une lettre dans laquelle elle lui demande cette somme. Le comte l'emprunte à M. Gasparin, les remet à Mme Gasparin en présence du chevalier et de Sophie ; et, sous le prétexte d'une quittance, ils se retirent dans le boudoir de Mme Gasparin, et laissent les deux amants. L'histoire ne dit point ce qui s'y passa ; mais ce qui est certain, c'est qu'après l'avoir obligée à remettre les deux cents louis à M. Gasparin, de qui il les avait empruntés, le comte sut la forcer à consentir au mariage du chevalier avec Sophie.

ON NE S'AVISE JAMAIS DE TOUT.

Le Registre inutile, opéra-comique en un acte, avec prologue, par M. Pannard, donné le 2 juin 1741.

On ne s'avise jamais de tout, opéra-comique en un acte, donné pour la première fois sur le théâtre de la Foire Saint-

Laurent, le 14 septembre 1761. Paroles de Sedaine, musique de Monsigny.

M. Tue, médecin, tuteur et amoureux de Lise, tient celle-ci étroitement renfermée, et donne à Margarita, sa duègne, toutes les leçons possibles pour écarter ses rivaux. Dorval, amant de Lise, qui s'était déjà déguisé la veille en domestique, paraît encore sous le même habit et vient presser le médecin de se rendre chez un malade. M. Tue, avant que d'y aller, donne à la duègne un livre qu'il a acheté à Florence, à la succession d'un Portugais : il doit servir tout de suite à ses leçons sur l'éducation de Lise. Mais toutes les lumières des jaloux ne valent pas celles des amants. Dorval, habillé en captif, une chaîne au bras, une longue barbe blanche, un manteau et une guitare, écoute la conversation du docteur, lui demande la charité lorsqu'il en est aperçu; et, apprenant que la duègne va chercher Lise, s'écrie avec transport :

Je vais te voir, charmante Lise, etc.

Lise vient avec sa duègne; et, reconnaissant Dorval, elle la prie de s'arrêter un instant. Dorval, pour amuser la duègne, lui fait accroire qu'elle a laissé tomber un louis. La vieille avare le prend et lui permet de raconter les supplices qu'il a soufferts à Maroc. L'amant saisit ce temps-là pour recommander à Lise de passer sous sa fenêtre. Cependant la clochette sonne pour aller à l'église. La vieille et Lise s'y rendent, mais trop tard. L'amant, qui les voit revenir, vole dans sa chambre pour changer de déguisement. Lise, avertie par son amant, passe sous ses fenêtres. Dorval, déguisé en femme, jette sur elle une boîte de poudre. Il descend précipitamment, contrefait la vieille, leur demande pardon, et promet de réparer le dommage. La duègne, peu fine, lui confie Lise et va chercher d'autres hardes chez le médecin. Pendant ce temps-là, Dorval fait approuver son amour et consentir Lise à le suivre. Le docteur arrive; alors la prétendue vieille, prenant un ton grondeur, la fait entrer chez elle. Margarita revient avec des hardes, et apprend à M. Tue que sa pupille est renfermée dans la maison. Il devient furieux; il frappe à la porte, appelle le guet et crie au feu. Le commissaire arrive, et la garde se met en devoir d'enfoncer la porte. Dorval sort, l'épée à la main, apprend au commissaire son amour, et force M. Tue à lui céder sa maîtresse. Celui-ci se croit trahi par la duègne, mais Dorval lui découvre ses stratagèmes.

LE VILLAGEOIS QUI CHERCHE SON VEAU.

Le Veau perdu, comédie en un acte, attribuée soit à La Fontaine, soit à Champmeslé ; représentée le 22 août 1689. Voyez tome V.

LE GASCON PUNI

Le Fat puni, comédie en un acte, en prose, par M. de Fériol de Pont de Vesle ; jouée au Théâtre-Français le 14 avril 1738.

LA FIANCÉE DU ROI DE GARBE.

La Fiancée du roi de Garbe, opéra-comique en trois actes et six tableaux, par MM. Scribe et Saint-Georges, musique d'Auber ; représenté pour la première fois sur le théâtre de l'Opéra-Comique, le 11 janvier 1864.

MAZET DE LAMPORECCHIO.

Mazet, comédie en deux actes, en vers, mêlée d'ariettes, par Anseaume ; représentée par les comédiens italiens le 24 septembre 1761. Musique de Duni.

Au lieu du couvent de religieuses où Mazet, selon le conte, entre sur le pied de jardinier, il s'introduit, sous le même titre, chez une veuve qui a deux nièces. Il y joue le rôle de muet, comme dans le conte ; mais il sait bien se faire entendre par Thérèse, dont il est amoureux. Thérèse ne le rebute point. Sa sœur Isabelle, quoique plus fine, ne dédaigne pas de la prévenir. Il répond mal à ses avances, et Isabelle jure qu'il sortira de la maison. C'est à quoi ne consentiront ni Thérèse, ni même la tante, dont le nom est Mme Gertrude. Celle-ci a bien d'autres vues sur Mazet ; elle voudrait en faire un mari. Ses instances deviennent même si pressantes que Mazet, impatienté, oublie son rôle de muet. Furieuse, Mme Gertrude veut approfondir ce mystère. Il s'éclaircit, et Mazet obtient sa Thérèse.

TROISIÈME PARTIE.

LES OIES DE FRÈRE PHILIPPE.

La Coupe enchantée, comédie en prose, attribuée soit à La Fontaine, soit à Champmeslé (tome V, p. 361).

Voyez ci-après *Le Faucon.*

LA MANDRAGORE.

Cette nouvelle venait du théâtre, puisqu'elle est tirée de la *Mandragola* de Machiavel. Ce sujet a été repris par J.-B. Rousseau, qui en a fait une comédie en cinq actes imprimée dans ses *Œuvres.*

LES RÉMOIS.

Les Femmes vengées, ou les Feintes Infidélités, opéra-comique en un acte et en vers, par Sedaine; représenté pour la première fois, le 20 mars 1775, par les comédiens italiens ordinaires du roi.

LA COUPE ENCHANTÉE.

La Coupe enchantée, dans le théâtre de La Fontaine, tome V.

La Coupe enchantée, opéra-comique en un acte, de Rochon de La Valette et de Rochon de Chabannes; représenté à la foire Saint-Germain le 19 juillet 1753.

LE FAUCON.

Le Faucon, ou la Constance, comédie en un acte, en vers, par Dauvilliers; représentée devant l'électeur de Bavière, dont l'auteur était comédien, au mois de janvier 1718, et imprimée à Munich, chez Matthieu Riedel, la même année. In-8°.

Le Faucon, comédie en un acte, en prose, par Fuzelier; jouée au Théâtre-Italien le 16 août 1719.

Le Faucon, comédie en un acte, en vers, par Mlle Barbier,

en société avec l'abbé Pellegrin ; représentée au Théâtre-Français le 1er septembre 1719.

Le Faucon, ou les Oies de Boccace, comédie en trois actes, en prose, précédée d'un prologue et suivie d'un divertissement; représentée au Théâtre-Italien le 6 février 1725 ; par Delisle. L'auteur a réuni, pour composer sa pièce, la donnée du *Faucon* à celle des *Oies du frère Philippe.*

Flaminia remercie Pierrot de l'hospitalité qu'il lui offre, parce que sa chaise, qui s'est rompue dans une forêt, ne peut être raccommodée le même jour. Pierrot s'excuse de ce qu'elle sera mal logée et lui apprend qu'elle aurait pu l'être beaucoup mieux dans une petite maison du voisinage, mais que cette maison est habitée par un solitaire sauvage, qui n'a chez lui qu'un valet innocent, auquel il persuade que les femmes sont des oies. Flaminia, surprise de ce qu'elle vient d'entendre, se propose de passer tout le reste du jour dans la forêt pour s'y donner la comédie aux dépens du maître sauvage et du valet innocent. Colombine lui dit que ce maître, si ennemi des femmes, pouvait bien avoir eu quelque maîtresse aussi cruelle qu'elle l'a été envers le pauvre Lelio, qui, après avoir vainement dépensé tout son bien pour lui plaire, a disparu pour toujours. Lelio est précisément ce solitaire sauvage dont on vient de parler. Il donne à souper à Flaminia; et pour la mieux régaler il tue son faucon, qu'après elle il aimait le plus au monde. Ce trait de dévouement la touche à tel point qu'elle lui donne son cœur et sa main.

Le Faucon, opéra-comique en un acte, de Sedaine, musique de Monsigny; représenté aux Italiens en 1772.

Frédéric, gentilhomme ruiné, reçoit la visite de Clytie, sa maîtresse, qui lui vient demander à dîner. Comme sa pauvreté ne lui permet pas de la traiter selon ses désirs, à défaut d'autres mets il lui fait servir un faucon, dont l'adresse pour la chasse faisait sa dernière et unique ressource. On se met à table, et Clytie, qui ne se doutait pas que Frédéric eût tué son faucon, lui dit que son fils, qui se mourait, désirait qu'on lui donnât cet oiseau, et qu'elle serait enchantée de pouvoir le satisfaire. Mais quel étonnement pour elle, et quel chagrin pour Frédéric! Il lui apprend qu'elle a dîné de l'oiseau qu'elle souhaite.

Clytie, touchée de ce dernier trait d'amour, couronne enfin celui de Frédéric.

Le Faucon, comédie en un acte, mêlée de vaudevilles, par Radet; représentée pour la première fois au théâtre du Vaudeville le 23 novembre 1793.

NICAISE.

Nicaise, comédie en deux actes, en prose, par Ch. Collé. 1753.

Nicaise, opéra-comique en un acte, par Vadé; donné à la foire Saint-Germain le 7 février 1756.

Nicaise obtient la permission d'enlever sa maîtrese, mais il craint que le serein ne l'incommode et veut aller chercher de quoi la couvrir. En vain lui représente-t-elle que le temps presse et qu'il faut garder la délicatesse pour d'autres instants. Nicaise, trop poli pour ne pas faire une sottise, sort. Julien, son rival, profitant de l'occasion, se fait aimer d'Angélique et obtient le consentement de ses parents. Nicaise arrive avec son tapis, promet de se venger en le gardant, et se console par le plaisir qu'il aura de danser à la noce.

QUATRIÈME PARTIE.

COMMENT L'ESPRIT VIENT AUX FILLES.

La Chercheuse d'esprit, par Favart, comédie en un acte, en prose; représentée pour la première fois sur le théâtre de la Foire Saint-Germain le 20 février 1741.

Ballet de M. Gardel, Opéra, 1778.

LES TROQUEURS.

Les Troqueurs, intermède en un acte, donné à l'opéra-comique de la foire Saint-Laurent le 30 juillet 1753. Paroles de Vadé, musique de Dauvergne.

Lubin, qui est fiancé avec Margot, la trouve trop égrillarde, trop vive, trop grondeuse, et lui préfèrerait Fanchon, que doit épouser Lucas. Celui-ci, au contraire, aimerait mieux Margot, parce que Fanchon est indolente et paresseuse. Ils se confient leur manière de penser à cet égard, et se déterminent à troquer. Ils préviennent en conséquence les deux fiancées, qui d'abord paraissent fort étonnées, mais qui, après s'être dit quelques mots à l'oreille, feignent d'accepter le change. Margot, restée seule avec Lucas, le traite si bien qu'il est au désespoir d'avoir voulu changer. Lubin n'a pas lieu d'être plus satisfait de Fanchon ; de sorte que les deux amants veulent s'en tenir à leur premier marché. Mais Fanchon et Margot s'y opposent. Après s'être bien fait prier, après avoir vu les troqueurs à leurs genoux, elles consentent enfin à s'en tenir à la première disposition : Margot épouse Lubin, et Fanchon devient la femme de Lucas.

Les Troqueurs dupés, opéra-comique, représenté le 6 mars 1760. Paroles de Sedaine, musique de Sodi.

FÉRONDE, OU LE PURGATOIRE.

Les Trois Commères, opéra-comique en trois actes, par Le Sage, d'Orneval et Piron. 1723. (Deuxième acte.)

LE ROI CANDAULE ET LE MAITRE EN DROIT

Le Maître en droit, opéra-comique, par Quétant, représenté à Troyes en Champagne, imprimé en 1749.

Le Maître en droit, opéra-comique en deux actes, en vers, représenté le 14 février 1760. Paroles de Lemonnier, musique de Monsigny.

Un Français, nommé Lindor, est venu à Rome pour y faire son droit. Il y a vu la jeune Lise, que son maître veut épouser et dont il est amoureux. Le docteur n'a de confiance qu'en sa vieille surveillante ; mais Lindor espère qu'à force d'argent il gagnera cette femme. D'ailleurs il est aimé de Lise. La jeune personne confie son amour à sa gouvernante et la met dans ses intérêts. Bientôt Lindor arrive au signal que lui fait Jacqueline. Les deux amants se livrent aux transports de

leur amour et ne se quittent qu'avec promesse de se revoir au rendez-vous que la surveillante, gagnée par les présents de Lindor, leur assigne pendant la nuit. Elle compte, en effet, trouver moyen de l'introduire chez le docteur à la faveur d'un déguisement. Lindor consulte son maître sur les moyens de posséder une jeune beauté qu'il adore et dont il est aimé. L'homme de droit l'instruit des phrases du texte romain qui formellement empêchent la contrainte dans les nœuds du mariage. Le passionné Lindor, ravi de son bonheur, lui avoue que, dans quelques instants, une surveillante doit venir le prendre et l'emmener près de celle qu'il aime. Resté seul sur la scène, le vieux Romain sent naître en lui certain désir, et forme le projet de se faire conduire chez la belle à la faveur de la nuit. La vieille vient, reconnaît son maître à l'aide d'une lanterne sourde, et, sans se déconcerter, le travestit en lui faisant revêtir les habits de femme qu'elle apportait pour Lindor. Jacqueline conduit son maître, les yeux bandés, dans son école de droit. Il est berné par ses écoliers, moqué par sa maîtresse; et Lindor lui enlève sa prétendue. Les écoliers fuient dès qu'ils reconnaissent le docteur. Celui-ci, furieux, voit bien qu'il est pris pour dupe, et apprend que sa pupille et Lindor sont unis en vertu de la loi.

Le Maître en droit, opéra-comique en deux actes, en prose, représenté pour la première fois sur le théâtre de la foire Saint-Germain le 13 février 1762.

LES LUNETTES.

Les Nymphes de Diane, opéra-comique en un acte, en vaudevilles, par Favart, représenté à la foire Saint-Laurent le 22 septembre 1755.

LE CUVIER.

Le Tonnelier, opéra-comique en un acte, par Audinot, représenté à la foire Saint-Laurent, 1761.

Le même. 1799. Musique de Nicolo.

Le tonnelier Martin aime Fanchette, qu'il a élevée, et veut en faire sa femme; mais Fanchette, qui aime un jeune milicien réformé qui travaille et demeure chez Martin, veut faire de lui son époux. Le ton-

nelier soupçonne bientôt l'intelligence des amants; et, naturellement grondeur, il le devient de plus en plus parce que Colin, qui est d'un caractère railleur, ne cesse de l'impatienter par ses quolibets, et de l'interrompre, quand il lui parle, par ses chansons. Martin prend enfin le parti de mettre l'amoureux à la porte. Fanchette en avertit ce dernier; et, comme elle ne veut pas sortir mal de chez son maître, à qui elle a des obligations, Colin lui propose de mettre son oncle Gervais, le meunier, dans leurs intérêts, et de l'engager à venir demander au tonnelier le payement d'un billet qu'il lui doit depuis longtemps, dans l'espoir que, n'ayant pas soit les moyens, soit la volonté de payer, il se prêtera plus facilement à la proposition qu'on lui fera de renoncer à Fanchette. Cependant Martin chasse Colin. Fanchette lui en témoigne son mécontentement; mais il parvient à l'apaiser, l'envoie dans sa chambre pour se coucher et se retire dans la sienne. A peine y est-il entré que Fanchette reparaît dans la boutique pour épier si son amant revient, comme il le lui a promis, avec son oncle. De son côté, Colin rentre dans la boutique à l'aide d'une clef que Martin a oublié de lui ôter, et annonce à Fanchette la prochaine arrivée de l'oncle. La jeune fille est enchantée de cette bonne nouvelle, et retient Colin près d'elle pour lui faire prendre sa part d'un gâteau et d'une bouteille de vin qu'on lui a donnés. Dans cet intervalle survient un ivrogne qui fait un bruit épouvantable, impatiente les jeunes gens, boit leur vin, renverse en s'en allant le tonneau sur lequel ils mangeaient, et éteint la lumière. Ce tapage éveille Martin; il se lève et le voilà dans la boutique, d'où Fanchette s'est retirée sans être vue. Colin, caché derrière un tonneau, voudrait bien s'échapper aussi; mais le tonnelier l'aperçoit et le force à la retraite. Fanchette arrive aux cris de son maître. Celui-ci lui fait des reproches. Elle lui en fait d'autres sur ses injustes soupçons. Alors seulement Martin, se ressouvenant qu'il a laissé la clef de la boutique à Colin, avoue ses torts à Fanchette et en obtient le pardon. Bientôt il se remet à l'ouvrage et entre dans un cuvier pour le raccommoder. Il invite Fanchette à chanter. Fanchette chante en effet. Martin, à chaque couplet, répète le refrain en riant et en s'applaudissant. A la fin de la chanson, il croit entendre quelque bruit; il prête l'oreille, sort la tête du cuvier, et voit l'amoureux Colin baisant la main de Fanchette. Furieux, il s'élance et va se précipiter sur Colin pour l'assommer, lorsque le meunier arrive, s'oppose aux effets de sa colère, et lui demande son argent. Comme on l'avait prévu, notre homme n'a pas de quoi payer. Colin propose de répondre de la dette, mais à con-

dition qu'on lui donnera Fanchette. Martin enrage; mais, ne pouvant mieux faire, il finit par consentir à tout ce qu'on exige. Pour le dédommager de ce pénible sacrifice, Gervais lui rend son billet. Enfin, surpris autant que flatté de ce trait de générosité, le tonnelier remercie le meunier, l'embrasse, et tout le monde est content.

LE MAGNIFIQUE.

Le Magnifique, comédie en deux actes, en prose, par Houdard de La Motte; représentée au Théâtre-Français le 11 mai 1731. Cette pièce composait, avec l'*Oraison de saint Julien* et *Richard Minutolo,* un spectacle mêlé d'intermèdes et de divertissements, auquel l'auteur avait donné le titre général de *l'Italie galante, ou les Contes.*

Le Magnifique, comédie en trois actes, en prose et en vers, de Sedaine; représentée à Versailles le 19 mars 1773, puis aux Italiens; musique de Grétry.

La scène est à Florence. Clémentine, pupille du seigneur Aldobrandin, est conduite par sa gouvernante à une fenêtre pour voir une marche de captifs, au nombre desquels Alice reconnaît son mari, qui avait été enlevé par des corsaires avec le père de Clémentine, dont il était le domestique. Dans la joie que lui inspire cet événement, elle informe Clémentine du malheur qui l'a privée d'un père que l'on croit mort dans la captivité. Mais laissons ces captifs pour un instant. Pour prix des soins qu'il a donnés à l'éducation de sa pupille, Aldobrandin se propose de l'épouser. Mais Clémentine lui préfère un jeune homme nommé Octave, que ses largesses et ses fêtes ont fait surnommer le Magnifique. Cependant le valet d'Aldobrandin, encore tout émerveillé d'une superbe haquenée montée par le Magnifique, en vient faire à son maître un éloge qui lui donne l'envie de l'acheter; mais son prix excessif l'en empêche. Bientôt Octave vient lui proposer une meilleure composition. En effet, il ne lui demande pour prix de sa haquenée qu'un quart d'heure d'entretien avec la charmante Clémentine, encore sera-ce en sa présence. Toutefois le Magnifique exige qu'Aldobrandin se tienne, avec son valet, assez éloigné pour voir et ne pas entendre. Octave ne tarde pas à s'apercevoir que la belle Clémentine n'a pas la permission de lui parler. Mais il lui demande, comme une preuve du retour qu'elle

donne à sa passion, de laisser tomber à ses pieds une rose qu'elle tient entre les doigts. Clémentine a beaucoup de peine à lui accorder cette faveur, mais enfin la rose échappe de sa main. Le Magnifique se félicite et triomphe en ayant l'air d'être en colère contre Aldobrandin du silence obstiné de sa pupille. Cependant la gouvernante fait venir Laurence, son mari. Cet esclave apprend à Clémentine que son père est avec lui à Florence, et que le Magnifique a racheté les captifs et leur a rendu la liberté. Bientôt l'esclave reconnaît Fabio, valet d'Aldobrandin, et le suit. Le père de Clémentine, accompagné d'Octave, son bienfaiteur, fait avouer à Fabio que c'est lui qui, par ordre d'Aldobrandin, a livré le maître et le domestique à des corsaires. Enfin Aldobrandin est confondu et renvoyé de la maison, qui appartient au père de Clémentine; et la pupille, réunie à son père, épouse son amant.

Le Magnifique, opéra-comique en un acte: paroles de J. Barbier, musique de J. Philippot, couronné au concours de 1869.

CINQUIÈME PARTIE.

LA CLOCHETTE.

La Clochette, comédie en un acte, en vers, mêlée d'ariettes, représentée au Théâtre-Italien le 26 juillet 1766. Paroles d'Anseaume, musique de Duni.

Le berger Colin aime Colinette, jeune et jolie bergère qui le paye d'un tendre retour; mais un baiser, très-innocemment donné par Colin à la maîtresse d'un de ses amis, après une réconciliation qu'il a opérée, fait naître la jalousie de Colinette; et depuis quinze jours ils se boudent sans trop savoir pourquoi. Nicodème, fermier nouvellement établi dans le village, a jeté son dévolu sur la bergère, et prend Colin pour confident. Il profite de la brouille des amants pour adresser ses vœux à Colinette; mais il est éconduit. Cependant il conserve quelque espoir. La bergère chérit un jeune agneau à qui elle prodigue tous ses soins. Pour la rendre sensible à son amour, il conçoit le projet d'enlever l'innocent animal. La bergère, au désespoir, cherche partout son agneau chéri; elle vient trouver Nicodème et le prie de l'aider dans ses recherches. Mais Colin, qui s'est aperçu de la ruse, ne tarde pas à

découvrir l'agneau dans la grange où l'a caché Nicodème. Il revient trouver le ravisseur, s'amuse de lui au moyen d'une clochette suspendue au cou de l'agneau, et fait entrer le fermier dans une masure où il l'enferme. Colinette elle-même revient pour redemander son agneau à Nicodème, comme il le lui avait promis ; mais celui-ci, toujours enfermé, appelle Colinette et la prie de lui ouvrir. A l'instant, la bergère entend le son de la clochette et court au bruit, croyant retrouver son agneau, à la place duquel elle voit son amant. Enfin tout s'explique. Nicodème sort de sa prison, est témoin de la réconciliation des amoureux, et se console de sa disgrâce parce qu'il l'emporte sur Colin pour le bail d'une ferme qui doit augmenter sa fortune.

LE FLEUVE SCAMANDRE.

Les Saturnales et le fleuve Scamandre, comédie de Fuzelier, en trois actes, en prose, avec prologue et vaudevilles, jouée au Théâtre-Italien le 2 août 1723.

Le Fleuve Scamandre, opéra-comique en un acte, de L'Affichard ; donné le 6 septembre 1734, sur le théâtre de la foire Saint-Laurent.

Par une curiosité naturelle à son sexe, Callirhoé a interrogé l'oracle sur sa destinée, et Calchas lui a répondu qu'elle doit épouser un immortel. Elle devient amoureuse de Pamphile, qui se dit le dieu du fleuve Scamandre, et lui reste attachée, quoiqu'il ne soit qu'un mortel.

Le Fleuve Scamandre, comédie en un acte, en prose, mêlée d'ariettes, par MM. Renoult et Barthelemon, 1768.

LA CONFIDENTE SANS LE SAVOIR OU LE STRATAGÈME.

Ce conte, qui vient du *Décaméron,* où il est intitulé « le Confesseur complaisant sans le savoir », a été souvent employé au théâtre. Lope de Vega en avait fait *la Discreta enamorada* (l'Amoureuse avisée)[1]. Il a suggéré à Molière les

1. Voyez *Revue des Deux Mondes,* 15 mai 1833, p. 455-456.

principaux ressorts de l'intrigue de l'*École des Maris*[1]. La comédie de Lope de Vega a été imitée sous ce titre : *L'Amante ingénieuse, ou la Double Confidence,* comédie en un acte, en prose, avec un divertissement, par M. Disson, représentée en 1748 à Lille, imprimée à Dijon en 1752.

LES AVEUX INDISCRETS.

Les Aveux indiscrets, opéra-comique en un acte, représenté sur le théâtre de la Foire Saint-Germain le 7 février 1759. Paroles de La Ribadière, musique de Monsigny.

Colin, qui vient d'épouser Toinette, lui fait l'aveu d'une inclination qu'il a eue avant leur mariage; et Toinette fait la même confidence à Colin. Le mari se fâche de ne pas trouver un cœur aussi neuf qu'il l'avait espéré; la femme le prend sur le même ton, et de là naît le trouble dans le ménage. Le père et la mère de Toinette accourent au vacarme qu'ils font. Lucas apaise Colin. Claudine gronde sa fille, non pas d'avoir aimé, car elle convient qu'elle s'est trouvée dans le même cas, mais de l'avoir déclaré à son mari. Lucas, qui l'écoute, apprend en frémissant qu'il a eu le même sort que son gendre, et veut à son tour faire du bruit ; mais le bailli rétablit la paix.

Autre sous le même titre, de M. Taconet, représenté quelques jours après sur le théâtre des comédiens de Versailles.

Autre sous le même titre, de M. de Marsy. Francfort, 1760

LES QUIPROQUO.

Le Volage, ou le Quiproquo, comédie en deux actes, par Mouston, avec des ariettes dont la musique est de Philidor; donnée sur le Théâtre-Italien le 6 mars 1760.

1. Voyez notre édition de Molière, t II, p. 224 et suiv.

Nous pouvons, pour enrichir cette liste, ajouter ici les pièces de théâtre faites avec les contes insérés dans le tome II:

PHILÉMON ET BAUCIS.

Philemon et Baucis, opéra en un acte, par Malézieu, mis en musique par Mathan, représenté dans une fête donnée par Malézieu au duc et à la duchesse du Maine, le 4 août 1703.

Philémon et Baucis, opéra-comique en trois actes, par J. Barbier et Michel Carré, musique de Ch. Gounod, représenté pour la première fois au Théâtre-Lyrique le 18 février 1860.

LA MATRONE D'ÉPHÈSE.

La Matrone d'Éphèse, ou Arlequin Grapignan, comédie en trois actes, en prose (de Fatouville), représentée par les comédiens italiens le 22 mai 1682.

La Matrone d'Éphèse, comédie en un acte, en prose, par Houdard de La Motte, représentée au Théâtre-Français le 23 septembre 1702, sous le nom de Boindin.

La Matrone d'Éphèse, comédie en trois actes, par Fuzelier, représentée à la Foire Saint-Laurent en 1714.

La Matrone d'Éphèse, comédie en un acte mêlée de vaudevilles, par Radet, représentée pour la première fois sur le théâtre du Vaudeville le 13 octobre 1792.

La Matrone d'Éphèse, comédie en un acte, en vers, par M. Verconsin, représentée sur le théâtre du Gymnase, 1869.

BELPHÉGOR.

Belphégor, comédie-ballet en trois actes, par Legrand, jouée au Théâtre-Italien le 22 août 1721.

Belphégor, vaudeville fantastique, par Dumanoir, Saint-Yves et Choler, représenté sur le théâtre de la Montausier (Palais-Royal) le 20 mai 1851.

LES FILLES DE MINÉE.

Il serait abusif de rattacher au poème de La Fontaine les nombreuses tragédies dont la fin lamentable de Pyrame et de Thisbé a été le sujet, ainsi que les pièces dont Céphale et Procris ont été les héros. Le poème de La Fontaine a pu seulement contribuer à mettre en vogue ces sujets mythologiques.

TABLE

DES CONTES DE LA FONTAINE

SUIVANT LA DIVISION DES PARTIES.

TROISIÈME PARTIE.

QUATRIÈME PARTIE.

CINQUIÈME PARTIE.

TABLE

DES CONTES DE DIVERS AUTEURS

RAPPORTÉS DANS LES COMMENTAIRES DES DERNIÈRES PARTIES.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES CONTES.

TABLE

DU TOME DEUXIÈME

APPENDICE.

I. CONTES ATTRIBUÉS A LA FONTAINE.

II. LES CONTES DE LA FONTAINE AU THÉATRE.

8792. — Paris. — Imp Hemmerlé, Petit et Cie 7 30

